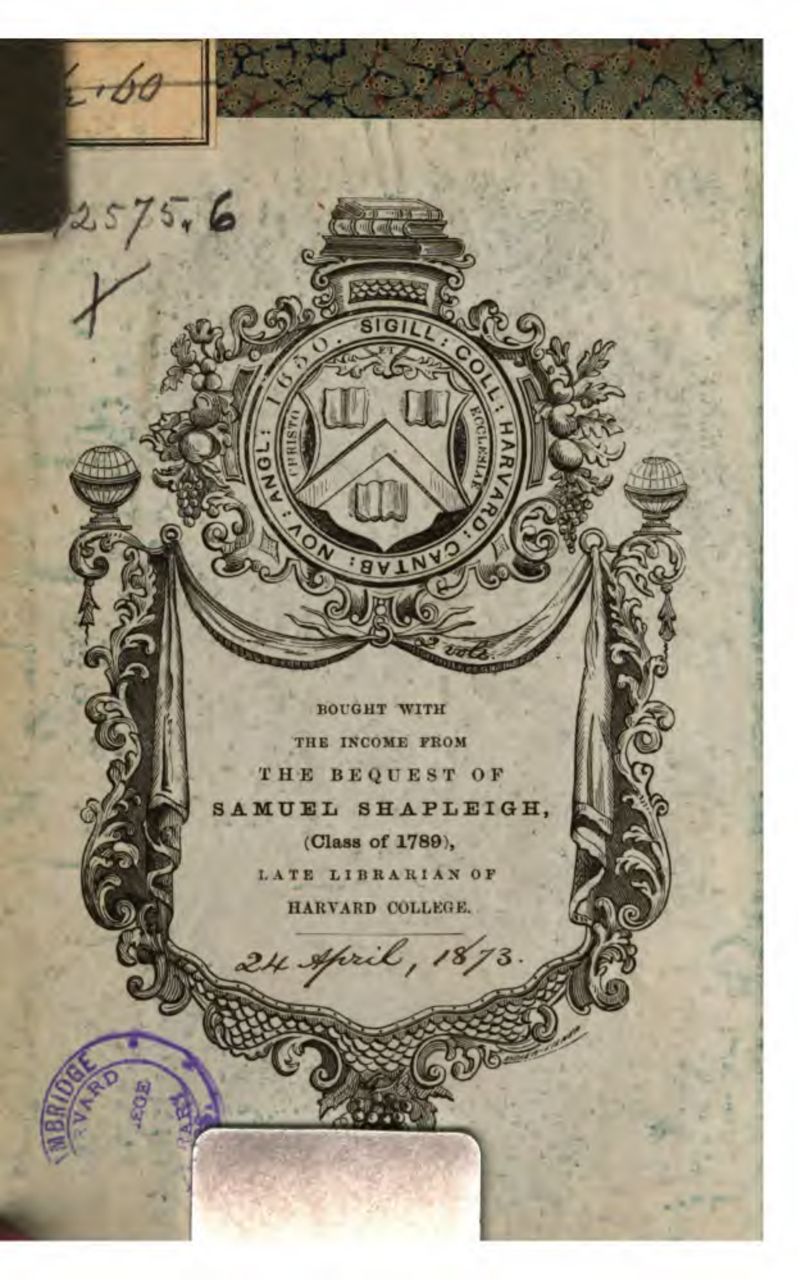
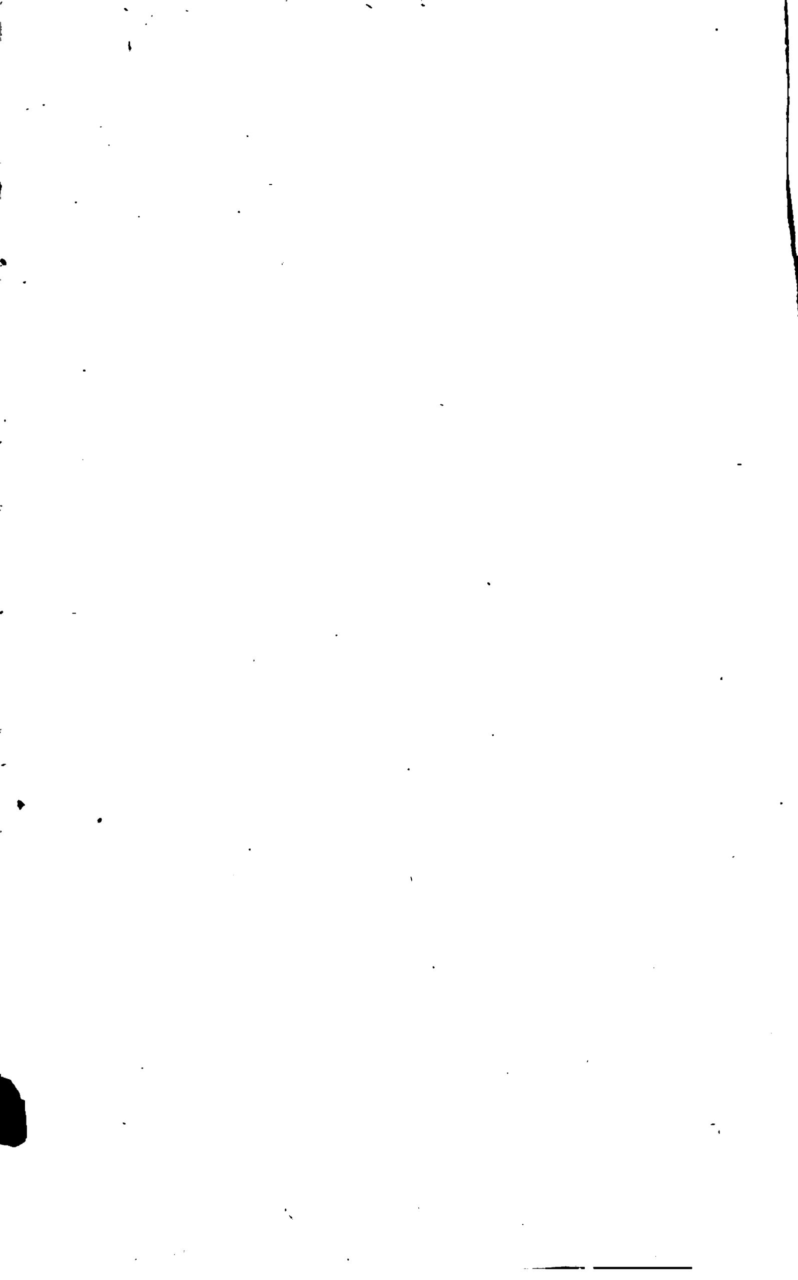



SIGILL : COLL : HARVARD : CANTAB : NOV : ANGL : 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE
2 vols.





LE
COUREUR DES BOIS

IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris

LE

COUREUR DES BOIS

OU

LES CHERCHEURS D'OR

PAR

GABRIEL FERRY, pseudon.

(LOUIS DE BELLEMARE)

Eugène Louis Gabriel Ferry de Bellemare

SIXIÈME ÉDITION

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1865

LE

COUREUR DES BOIS.

CHAPITRE PREMIER.

Pepe le Dormeur.

C'est un pittoresque et imposant paysage à la fois que présente le port d'Elanchovi, sur la côte de Biscaye. Quand, à mon retour d'Amérique, poussé par l'un des hasards d'une vie d'aventures, je débarquai un jour à Elanchovi, ce ne fut cependant pas sur le paysage que se fixa surtout mon attention. Ce fut sur un ancien château, le seul peut-être qui existe en Espagne, qui dressait ses toits d'ardoise et ses girouettes gothiques au sommet de la plus haute falaise. J'avais reconnu, dans ce vieux château, l'endroit où avait commencé une dramatique histoire qui m'avait été racontée dans les forêts de l'État de Sonora, peu d'années avant mon retour du Mexique.

La ceinture de rochers sur lesquels s'élève ce manoir enserre le petit port d'Elanchovi, protégé par une jetée de pierres de taille.

A l'endroit où ce môle, peu élevé, se joint à la terre, on commence à gravir les falaises disposées en gradins na-

turels et sur lesquelles s'échelonnent en amphithéâtre les maisons du port.

Une rue, qui ressemble à un gigantesque escalier, forme à elle seule le village d'Elanchovi.

Comme les habitants sont tous pêcheurs et absents pendant le jour, Elanchovi paraît d'abord complétement inhabité; mais du toit des maisons sans cheminées s'élève la fumée du repas du soir, préparé par les ménagères; de temps à autre une épouse inquiète d'un nuage à l'horizon, une mère allaitant son enfant, paraissent à la porte des cabanes avec leurs jupes de couleurs éclatantes, et leur double tresse de cheveux tombant jusqu'aux jarrets. L'une parcourt d'un œil inquiet l'immensité de la mer, l'autre accoutume son fils à la senteur saline des varechs et des algues et à l'âpreté du vent marin.

Toutes deux prêtent tristement l'oreille aux sifflements de la brise qui, lorsqu'elle effleure à peine les eaux dormantes du port, mugit sur ces hauteurs dépouillées de verdure, enlève et disperse les flocons de fumée, et fait tourbillonner les haillons bariolés mis sécher pêle-mêle à l'entrée des cabanes.

Tel est l'aspect que présente aujourd'hui le village d'Elanchovi, dont le silence et la solitude à son sommet, et le fracas des vagues à la base des falaises qu'il domine, inspirent à la fois un sentiment de terreur et de mélancolie.

Au mois de novembre 1808, Elanchovi était plus triste encore. Le voisinage de l'armée française avait mis en fuite une partie de ses habitants, qui, oubliant dans leur terreur que leur pauvreté les mettait à l'abri de toute perte, s'étaient éloignés dans leurs barques pour fuir l'invasion qu'ils redoutaient.

L'histoire du château d'Elanchovi est liée intimement à l'histoire du *Coureur des Bois*.

Ce château appartenait à la famille de Mediana, et faisait partie de l'opulent majorat de cette antique maison. Depuis longtemps les comtes de Mediana n'étaient venus

habiter cette sauvage retraite, lorsque, vers le commencement de l'année 1808, le chef de la famille, le fils aîné du dernier comte du nom, vint y installer sa jeune femme et son enfant. Officier supérieur de l'armée espagnole, don Juan de Mediana avait choisi ce château comme un sûr asile pour sa femme, doña Luisa, qu'il aimait passionnément. Un autre motif avait aussi déterminé son choix : l'alcade d'Elanchovi était un ancien serviteur, et il comptait sur son dévouement à une famille qui l'avait élevé au rang qu'il occupait. Don Ramon Cohecho était le nom du premier magistrat d'Elanchovi.

A la veille d'une séparation exigée par les devoirs militaires, cette sévère résidence convenait aussi d'ailleurs aux premiers temps d'un mariage qui avait été célébré sous de tristes auspices. Le frère cadet de don Juan, don Antonio de Mediana, aimait, lui aussi, doña Luisa. Depuis que celle-ci avait déclaré nettement sa présence, il avait quitté le pays, où on ne l'avait pas revu. Le bruit de sa mort avait même couru, mais rien n'était venu le confirmer.

Quoi qu'il en soit, don Juan ne resta à Elanchovi que peu de temps ; des ordres supérieurs le forcèrent à abréger son séjour dans le château de ses pères; il partit, laissant sa femme aux soins spéciaux d'un vieux serviteur. Il partait pour ne plus revenir, car une balle française l'atteignit dans un des combats qui précédèrent la bataille de Burgos.

Aux joies troublées des premiers temps de son mariage succédèrent, pour doña Luisa, les tristesses d'un veuvage prématuré. C'est au mois de novembre 1808, au moment où le château d'Elanchovi était le sombre témoin de la douleur de la comtesse de Mediana, que commence cette histoire.

Isolé comme il est sur la côte de Biscaye, on pense bien que le port d'Elanchovi avait sa garnison de miquelets gardes-côtes. C'est alors une triste condition que la leur :

Le gouvernement espagnol ne leur contestait nullement leur solde ; mais, en revanche, il oubliait constamment de la leur payer. D'un autre côté, la contrebande, dont la saisie eût pu parfois les indemniser, était complétement morte. Les contrebandiers se gardaient bien d'affronter des gens dont le besoin redoublait la vigilance. Depuis le capitaine des carabiniers, don Lucas Despierto, jusqu'au moindre employé, tous déployaient une vigilance incessante, d'où il résultait que, sans bourse délier, le fisc espagnol se trouvait aussi économiquement que fidèlement servi.

Un seul de ces gardes-côtes affichait à l'endroit des contrebandiers un scepticisme complet ; il allait jusqu'à nier qu'il en eût jamais existé. Il était connu pour s'endormir toujours à son poste, et son apathie feinte ou réelle lui avait valu le surnom de *Dormeur*, qu'il justifiait de son mieux.

Bien rarement aussi le mettait-on de garde en quelque endroit que ce fût.

José, ou plus familièrement Pepe, était un garcon de vingt-cinq ans, haut de taille, maigre et nerveux. Ses yeux noirs, profondément enchâssés sous d'épais sourcils, devaient avoir été jadis étincelants. Son visage avait la configuration de ceux dont la mobilité est le partage. Mais, soit maladie, soit toute autre cause, ses traits semblaient de marbre, tant l'air de somnolence qui lui était habituel en engourdissait le jeu. En un mot, Pepe, avec tous les signes extérieurs d'un corps actif et d'une âme ardente, semblait le plus apathique des hommes.

Son désappointement apparent fut extrême, quand, le soir du jour où commence cette histoire, le capitaine don Lucas Despierto l'envoya chercher au poste et le fit mander en sa présence. A cet ordre imprévu, Pepe se leva, s'étira consciencieusement, bâilla, et sortit en disant :

« Quelle diable de fantaisie le capitaine a-t-il de m'envoyer chercher ? »

Mais, une fois seul, le garde-côte s'achemina plus vive-

ment que d'habitude vers la demeure de son chef. Le capitaine était fort préoccupé quand il entra, et n'entendit pas la porte s'ouvrir.

Le miquelet semblait dormir en roulant une cigarette entre ses doigts.

« Me voici, mon capitaine, dit Pepe en saluant respectueusement don Lucas.

— Eh bien! mon garçon, commença le capitaine d'une voix débonnaire, les temps sont bien durs, n'est-ce pas?

— J'en ai entendu dire quelque chose.

— Je conçois, dit don Lucas en riant; la misère des temps ne t'atteint qu'à moitié, tu dors toujours.

— Quand je dors, je n'ai pas faim, reprit Pepe en étouffant un bâillement. Puis je rêve que le gouvernement me paye.

— Alors tu n'es son créancier que quatre heures par jour. Mais, mon garçon, ce n'est pas de cela qu'il s'agit: je veux te donner ce soir une preuve de confiance.

— Ah! dit Pepe.

— Et une preuve d'affection. Le gouvernement a l'œil ouvert sur nous tous : ta réputation d'apathie commence à se propager, et tu pourrais être destitué comme un employé inutile. Ce serait bien triste pour toi d'être sans place.

— Affreux! mon capitaine, reprit Pepe avec une bonhomie parfaite; car, si je meurs de faim avec ma place, je ne sais ce qui arriverait si je n'en avais plus.

— J'ai résolu, pour éviter ce malheur, de fournir à ceux qui pourraient calomnier ton caractère une preuve de la confiance que je mets en toi, en te donnant cette nuit le poste de la Ensenada. »

Pepe ouvrit involontairement les yeux presque tout entiers.

« Cela te surprend? dit don Lucas.

— Non, » reprit Pepe.

Le capitaine ne put cacher à son subalterne un léger tressaillement.

« Comment, non? dit-il.

— Le capitaine Despierto, répondit Pepe d'un ton flagorneur, est assez connu par sa vigilance et son coup d'œil infaillible pour pouvoir confier sans danger le poste le plus important, même au plus nul de ses employés. Voilà pourquoi je ne m'étonne pas que vous vouliez me le confier. Maintenant, j'attends les instructions qu'il plaira à Votre Seigneurie de me donner. »

Don Lucas lui donna ses instructions d'une manière assez diffuse pour qu'il fût peut-être difficile de se les rappeler toutes, et le congédia en lui disant :

« Et surtout ne va pas t'endormir à ton poste.

— J'essayerai, mon capitaine, dit-il.

— Ce garçon est impayable ; je l'aurais fait exprès que je n'eusse pas mieux réussi, » pensa don Lucas lorsque Pepe fut parti ; et il se frotta les mains d'un air satisfait.

La petite baie appelée la Ensenada, qu'on venait de confier à la vigilance de Pepe le Dormeur, était si mystérieusement encaissée dans les rochers, qu'elle semblait exprès creusée pour favoriser la contrebande, non pas celle qui s'exerce pacifiquement aux barrières de nos villes, mais celle qu'exécutent si audacieusement les contrebandiers espagnols, le poignard et l'escopette au poing.

Par son isolement, ce poste n'était pas sans danger, quand, par une nuit brumeuse de novembre, les vapeurs de l'Océan se suspendent comme un dais dans l'atmosphère, ôtent à l'œil sa clairvoyance et assourdissent la voix qui appellerait à l'aide.

Personne n'aurait pu reconnaître Pepe le Dormeur, Pepe habituellement plongé dans une épaisse somnolence, l'homme à l'air hébété, à la démarche alourdie, personne, disons-nous, n'aurait pu le reconnaître dans le soldat qui arrivait pour commencer sa garde, la tête haute et le pas élastique ; ses yeux, habituellement voilés, semblaient reluire dans les ténèbres pour en percer les moindres mystères.

Après avoir soigneusement promené en tous sens sa lanterne sourde, dont le cône lumineux lui démontra qu'il était bien seul de tous côtés, le miquelet la plaça de manière à éclairer le chemin creux qui conduisait au village, et se coucha dans son manteau, à dix pas plus loin, de façon qu'il pût dominer à la fois sur le chemin et sur la baie.

« Ah ! capitaine, se dit le miquelet, vous êtes un habile homme ; mais vous croyez trop aux gens qui dorment toujours, et du diable si je ne crois pas que vous êtes intéressé à ce que je dorme bien profondément ce soir. Qui sait, cependant ? » continua-t-il en s'arrangeant du mieux qu'il put dans son manteau.

Pendant environ une demi-heure, Pepe demeura seul, livré à ses pensées, interrogeant tour à tour de l'œil la baie et le chemin creux. Au bout de ce temps, il entendit crier le sable du sentier ; puis dans la lumière projetée par la lanterne, une forme noire apparut, et bientôt le capitaine des miquelets se laissa voir distinctement. Il eut l'air, pendant quelques minutes, de chercher quelque chose ; puis, apercevant à la fin le gardien de nuit couché :

« Pepe ! » s'écria-t-il à mi-voix.

Pepe n'eut garde de répondre.

« Pepe ! » reprit le capitaine d'un ton un peu plus élevé.

Le miquelet se tut aussi obstinément ; alors la voix de don Lucas cessa de se faire entendre, et bientôt le bruit de ses pas se perdit dans l'éloignement.

« Bon ! se dit Pepe, tout à l'heure j'étais assez sot pour douter encore, mais à présent je ne doute plus. Enfin un contrebandier a donc osé se risquer. Je serais bien maladroit, ma foi, si je n'en tire quelque bonne aubaine, fût-ce aux dépens de celle de mon chef. »

Le miquelet se leva d'un bond sur ses jambes.

« Ici, je ne suis plus Pepe le Dormeur, » dit-il en redressant sa haute taille.

Une autre demi-heure encore s'écoula, pendant laquelle le garde-côte ne vit rien que l'immensité vide devant lui. Rien ne troublait la continuité de la ligne blanchâtre que traçait la mer en se confondant avec le ciel. De gros nuages noirs voilaient et découvraient tour à tour la lune qui venait de se lever, et, soit que l'horizon fût alternativement brillant comme de l'argent en fusion ou noir comme un crêpe funèbre, aucun objet n'annonçait, sur l'Océan, la présence de l'homme.

Il y avait tant d'intensité dans le regard du miquelet, qu'il lui semblait voir des étincelles voltiger devant lui. Fatigué de cette attention soutenue, il ferma les yeux et concentra toute la puissance de ses organes dans son ouïe. Tout à coup un bruit faible glissa sur la surface des eaux et parvint jusqu'à lui ; puis une légère brise de terre chassa le son au large, et il n'entendit plus rien. Ne sachant s'il était le jouet d'une illusion, le miquelet ouvrit de nouveau les yeux; mais l'obscurité de la nuit ne lui permit pas de rien voir.

Il referma les yeux pour écouter encore. Cette fois, un son cadencé, comme celui que produisent les avirons qui fendent discrètement la surface de l'eau et le grincement affaibli des *tollets* (chevilles qui fixent l'aviron), parvint à ses oreilles.

« Enfin, nous y voilà ! » dit Pepe avec un soupir de satisfaction.

Un point noir presque imperceptible parut à l'horizon, puis grossit rapidement, et bientôt un canot se montra, suivi d'un léger sillon d'écume.

Pepe s'était précipitamment couché à plat ventre, de peur que sa silhouette ne fût aperçue du canot; mais, de la position élevée qu'il occupait, il ne pouvait pas le perdre de vue un seul instant. Il le vit bientôt s'arrêter, les avirons immobiles, comme l'oiseau de mer qui plane pour choisir le côté vers lequel il s'élancera, puis, tout à coup, reprendre son mouvement vers le rivage de la baie.

« Ne vous gênez pas, dit le miquelet, faites comme chez vous. »

Les rameurs, en effet, semblaient sûrs de ne pas être inquiétés, et, quelques secondes plus tard, les galets de la grève grincèrent sous la quille du canot.

« Oh! oh! dit tout bas le miquelet, pas un ballot de marchandises! Ne seraient-ce pas par hasard des contrebandiers? »

Trois hommes étaient dans le canot et ne paraissaient prendre que les précautions strictement nécessaires pour ne pas troubler trop bruyamment le silence de la nuit. Leur costume n'était pas celui que portent d'ordinaire les contrebandiers.

« Qui diable peuvent être ces gens? » dit le miquelet.

A travers les touffes d'herbes jaunies qui bordaient la crête du talus où se tenait Pepe et s'élevaient au-dessus du niveau de sa tête, il put observer ce que faisaient les trois inconnus dans leur canot. A un ordre donné par celui qui était assis à la barre, les deux autres sautèrent à terre pour aller reconnaître les lieux, laissant seul celui qui paraissait être leur chef.

Pepe fut indécis un moment, ne sachant s'il devait les laisser s'engager dans le chemin creux; mais la vue du canot abandonné à la garde d'un seul homme fixa bientôt son idée. Il resta donc plus immobile que jamais, et retint jusqu'à son souffle, pendant que les deux individus, armés chacun d'un couteau catalan, passaient à quelques pieds au-dessous de lui.

Il put alors voir que l'habit de matelot qu'ils portaient l'un et l'autre était celui adopté par les corsaires d'alors, et qui tenait le milieu entre l'uniforme de la marine royale et le sans-façon de la marine marchande; mais il ne put distinguer leurs traits sous le béret basque qui couvrait leur tête. Tout à coup les deux matelots s'arrêtèrent. Un morceau de la crête du talus, émietté sous les genoux de Pepe, glissa légèrement le long de la berge escarpée.

« N'as-tu rien entendu? dit l'un d'eux.

— Non; et toi?

— Il m'a semblé entendre comme quelque chose qui tombait de là, dit-il en montrant l'endroit au-dessus duquel le carabinier était couché à plat ventre.

— Bah! c'est quelque mulot qui sera rentré dans son trou.

— Si ce talus n'était pas si escarpé, j'y monterais, reprit le premier.

— Je te dis qu'il n'y a rien à craindre, répondit le second; la nuit est noire comme un pot à brai, et puis l'*autre* ne nous a-t-il pas assuré qu'il répondait de l'homme de garde, qui dort toute la journée?

— Raison de plus pour que la nuit il ne ferme pas l'œil. Reste ici, je vais faire le tour pour monter là-haut, et, ma foi, si j'y trouve notre dormeur, ajouta-t-il en montrant son large couteau dont la lame brilla dans les ténèbres, tant pis.... ou tant mieux pour lui, je le ferai dormir pour toujours.

— Diable! c'est un philosophe, pensa Pepe; mais assez dormi pour le moment. »

Et, comme un serpent qui se dépouille de sa peau, il sortit de dessous son manteau, qu'il laissa à sa place, en rampant avec tant de précaution, qu'il en était déjà assez éloigné sans qu'aucun bruit eût décelé sa manœuvre, et sans que, selon l'expression espagnole, la terre même l'eût entendu. Il parvint ainsi, sa carabine à la main, juste au point sous lequel le canot s'était arrêté.

Là, il reprit haleine, et couvrit d'un regard ardent l'homme qui y restait seul. Celui-ci semblait plongé dans une sombre rêverie, car il était immobile sous l'ample manteau qui lui servait autant à voiler sa figure qu'à le préserver de l'humidité de la nuit. Ses yeux se fixaient sur la pleine mer, et par conséquent il ne pouvait apercevoir la forme noire du carabinier qui s'élevait lentement sur la berge, et qui mesurait de l'œil la distance qui le

séparait de la grève. L'étranger fit un mouvement pour se retourner du côté de la terre, et au même instant Pepe, lâchant les branches froissées d'un arbuste auquel il était suspendu, s'élança à ses côtés, comme un tigre sur sa proie.

« C'est moi, dit-il; ne bougez pas, ou vous êtes mort, ajouta-t-il en appuyant le canon de sa carabine sur la poitrine de l'étranger stupéfait.

— Qui, toi? répondit celui dont les yeux, étincelants de fureur, ne se baissèrent pas devant l'attitude menaçante de son ennemi.

— Eh! parbleu, Pepe, vous savez bien, Pepe qui dort toujours.

— Malheur à lui s'il m'a trahi! dit l'étranger comme s'il se parlait à lui-même.

— Si vous parlez de don Lucas, interrompit le carabinier, je puis vous assurer qu'il en est incapable, et, si je suis ici, c'est qu'il a été trop discret, seigneur contrebandier.

— Contrebandier! dit l'inconnu d'un ton de superbe dédain.

— Quand je dis contrebandier, reprit Pepe d'un air satisfait de sa perspicacité, c'est pour flatter, car vous n'avez pas une once de marchandise, à moins que ceci ne soit un échantillon, » continua-t-il en montrant du pied une échelle de cordes roulée dans le fond du canot.

Placé face à face avec l'inconnu, Pepe put l'examiner à son aise. C'était un jeune homme de vingt-cinq ans environ.

Il avait le teint hâlé du marin. Des sourcils épais et foncés se dessinaient vigoureusement sur un front osseux et large. De grands yeux noirs, brillant d'un feu sombre au fond de leurs orbites, annonçaient d'implacables passions. La bouche de l'inconnu était arquée et dédaigneuse. Les plis de ses joues, fortement marqués malgré sa jeunesse, lui donnaient au plus léger mouvement une expression de froid dédain, d'arrogance ou de mépris.

Dans ses yeux, dans son visage, on pouvait deviner que l'ambition et la vengeance devaient être les besoins dominants de cet homme.

Des cheveux noirs et bouclés tempéraient seuls un peu la sévérité de sa physionomie. Quant au costume qu'il portait, c'était celui d'un officier de la marine espagnole.

Un regard, qui eût effrayé tout autre que le miquelet, décela l'impatience qu'il éprouvait de se voir examiné par le garde-côte.

« Trêve de plaisanteries, drôle ! que veux-tu? Parle, fit l'étranger.

— Causons d'affaires, dit Pepe, je le veux bien. D'abord, quand vos deux hommes vont rapporter mon manteau et ma lanterne qu'ils sont assez fins pour capturer, vous leur donnerez l'ordre de se tenir à distance ; de cette manière nous causerons sans être interrompus ; autrement, d'un coup de cette carabine, qui vous étend roide mort, je donne l'alarme et je pousse au large. Qu'en dites-vous? Rien. Soit ; cette réponse en vaut une autre. Je continue. Vous avez donné à mon capitaine quarante onces? dit le miquelet avec impudence et au hasard, quitte à grossir la somme.

— Vingt, dit l'étranger sans réflexion.

— J'aurais mieux aimé que ce fût quarante, reprit Pepe ; or, on ne donne pas pareille somme pour le plaisir de faire une promenade sentimentale à l'Ensenada. Mon intervention doit vous gêner et je veux me faire payer ma neutralité.

— Combien? dit l'inconnu pressé d'en finir.

— Une bagatelle. Vous avez donné quarante onces au capitaine....

— Vingt, te dis-je.

— J'aurais mieux aimé que ce fût quarante, répéta Pepe ; mais va pour vingt. Voyons, je ne veux pas être indiscret, je ne suis qu'un soldat, lui est capitaine ; je ne serai donc que raisonnable en exigeant le double de ce qu'il a reçu. »

L'étranger ainsi rançonné laissa échapper un juron, mais ne répondit pas.

« Je sais bien, continua Pepe, que c'est peu; car s'il reçoit trois soldes comme la mienne, il a trois fois moins de besoins que moi, et, par conséquent, j'aurais droit au triple ; mais, comme il dit, les temps sont durs, et je maintiens ma proposition. »

Un violent combat parut se livrer entre l'angoisse et l'orgueil dans le cœur de l'inconnu, du front de qui, malgré la saison, tombaient des gouttes de sueur; une nécessité bien impérieuse devait l'amener avec tant de mystère dans cet endroit écarté, car cette nécessité dompta son orgueil, qui paraissait indomptable. L'air d'intrépidité railleuse qui éclatait chez Pepe lui fit sentir aussi l'urgence d'un accommodement, et, tirant sa main de dessous son manteau, il ôta de l'un de ses doigts une riche bague et la présenta au miquelet.

« Prends et va-t'en, » lui dit-il.

Pepe la prit et l'examina, puis il hésita.

« Bah ! je me risque, et je l'accepte pour quarante onces. Maintenant, je suis sourd, muet et aveugle.

— J'y compte, s'écria l'inconnu froidement.

— Par la vie de ma mère, répondit Pepe, puisqu'il ne s'agit plus de contrebande, je veux vous prêter main-forte; car vous sentez que je puis, en qualité de carabinier, ne pas voir la contrebande, mais la faire.... jamais !

— Eh bien ! rassure la timidité de ta conscience à cet égard, reprit l'inconnu avec un sourire amer; garde ce canot jusqu'à notre retour ; je rejoins mes hommes. Seulement, quoi qu'il arrive, quoi que tu voies, quelque temps que nous restions à revenir, sois, comme tu le dis, muet, sourd, aveugle et patient. »

En disant ces mots, l'étranger sauta hors du canot sur la grève et disparut à l'angle du chemin creux.

Resté seul, Pepe considéra, au clair de la lune, le brillant enchâssé dans la bague qu'il avait extorquée à l'inconnu.

« Si ce joyau n'est pas faux, pensa-t-il, le gouvernement peut ne me payer jamais, je n'y tiens plus; mais, en attendant, je vais commencer dès demain à crier comme un diable à cause de mon arriéré de solde. Cela fera bon effet. »

CHAPITRE II.

L'alcade et son clerc.

Nul ne sut combien de temps Pepe était resté à son poste en attendant le retour de l'étranger. Seulement, quand le chant du coq se fit entendre, quand l'aube du jour commença à blanchir à l'horizon, la petite baie de l'Ensenada était complétement déserte.

Alors la vie sembla renaître dans le village. Des ombres encore indistinctes se dessinèrent sur les sentiers escarpés qui descendent vers le môle. Les bateaux, secoués par la lame, furent détachés de leurs amarres, et les premiers rayons du jour éclairèrent le départ des pêcheurs. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, et la flottille avait disparu dans la brume du matin, et, sur le seuil des portes, des femmes et des enfants se montraient et disparaissaient tour à tour. Parmi les chétives habitations du village, la seule qui n'avait pas encore entr'ouvert ses volets à la lumière matinale était celle de l'alcade d'Elanchovi, dont nous avons déjà parlé.

Il était grand jour, quand un jeune homme coiffé d'un chapeau à haute forme, usé, crasseux et luisant à certains endroits comme du cuir verni, se dirigea vers cette maison. Un pantalon si court qu'on aurait pu l'appeler culotte, si étroit qu'il avait l'air d'un fourreau de parapluie, si râpé qu'il n'aurait pas été trop chaud pour un jour de canicule,

abritait mal ses jambes de la froidure assez piquante d'une matinée de novembre. Ce jeune homme vint frapper à la porte de l'alcade. Sa figure n'était guère visible : il portait jusqu'aux yeux un petit manteau de drap grossier à longs poils, qu'on appelle *esclavina*. A la manière partiale dont il en usait avec le haut de sa personne dans le partage inégal que l'exiguïté de ce manteau le forçait à faire, en laissant à découvert les jambes au profit du buste, il paraissait être parfaitement content de son pantalon. Mais les apparences sont bien trompeuses. En effet, le rêve de ce garçon, dont les yeux faux, l'aspect misérable et un certain parfum de vieux papiers décelaient un *escribano* (procureur), était de posséder un pantalon tout différent du sien, c'est-à-dire un vêtement long, large et moelleux; un pantalon, en un mot, réunissant ces trois qualités, devait être à ses yeux une enveloppe impénétrable aux maux de la vie, un asile inviolable contre le malheur. Ce jeune homme était le bras droit de l'alcade; il s'appelait Gregorio Cagatinta.

Au coup modeste frappé à la porte avec l'écritoire de corne qu'il portait en sautoir, une vieille femme vint ouvrir.

« Ah! c'est vous, don Gregorio, dit la vieille avec cette orgueilleuse courtoisie espagnole qui fait que deux décrotteurs qui s'abordent se prodiguent le *don* comme des grands de première classe.

— Oui, c'est moi, doña Nicolasa, répondit Gregorio.

— Jésus! Maria! puisque vous voilà, c'est que je suis en retard. Et mon maître qui attend sa culotte! Asseyez-vous, don Gregorio, il ne va pas tarder. »

La chambre dans laquelle l'escribano avait été introduit eût paru immense, si, dans chaque angle, des filets de diverses grandeurs, des mâts, des vergues, des voiles de toutes formes, depuis les carrées jusqu'aux latines, des gouvernails de canot, des avirons, des vareuses, des chemises de laine, n'y eussent été entassés pêle-mêle. Mais, grâce à ce tohubohu, il restait à peine de quoi placer un siége ou deux autour d'une grande table en chêne, sur laquelle

une écritoire en liége hérissait ses trois plumes fortement collées dans leurs trous, au milieu de quelques papiers sales qui paraissaient placés là par ostentation et peut-être pour effrayer les visiteurs. A l'aspect de cet amas bizarre d'objets divers, il était difficile de ne pas se faire à peu près une idée juste du métier auquel se livrait l'alcade en dehors de son caractère public. En effet, il prêtait à la petite semaine, à un réal pour une piastre, à l'intérêt tout simple de vingt pour cent par mois ou deux cent quarante pour cent par an, et, comme sa clientèle ne se composait que de pêcheurs, c'était d'eux que venait la collection d'appareils nautiques qui encombraient la salle d'audience de l'alcade.

Cagatinta ne jeta qu'un regard distrait sur toute cette friperie, parmi laquelle ne se trouvait pas un seul pantalon, ce qui ne l'exposait à aucune tentation malhonnête; car, il faut bien le dire, sa probité douteuse n'eût peut-être pas résisté à une épreuve si redoutable. L'escribano n'était pas de la pâte dont est pétri un honnête homme. La nature, qui procède toujours du simple au composé, n'avait eu le temps d'en faire encore qu'un fripon ordinaire; il est vrai qu'il était alors dans la fleur de la jeunesse.

Don Ramon ne se fit pas attendre; il montra bientôt à la porte de sa chambre à coucher sa figure joviale et candide. C'était un homme robuste et vigoureux, et l'on concevait facilement que d'une de ses culottes on pût tirer deux pantalons pour le maigre et chétif escribano.

« Vive Dieu! seigneur alcade, dit celui-ci après avoir donné et reçu une foule de salutations matinales, quelles glorieuses culottes vous possédez là!

— Gregorio, mon ami, reprit l'alcade d'un air de bonne humeur, vous devenez fastidieux avec vos redites. Eh! que diable! n'y a-t-il donc que mes chausses à envier dans ma personne? »

Cagatinta poussa un soupir et répondit de l'air d'un chien affamé qui convoite un os.

« Il faudrait un miracle pour me donner vos avantages personnels ; mais vos chausses, c'est différent : deux vares de drap de Ségovie en feraient l'affaire.

— Patience ! patience ! seigneur escribano ; vous savez que, pour prix des services que vous voulez me rendre, je ne dis pas des services que vous m'avez rendus, je vous ai promis mes culottes couleur sang de bœuf, dès qu'elles seraient légèrement usées. Je m'en occupe ; occupez-vous de les gagner.

— Que faut-il faire pour y parvenir ? dit l'escribano d'un air désespéré. La partie n'est pas égale. Votre tâche est si facile en comparaison de la mienne !

— Eh, mon Dieu ! on ne sait pas, reprit l'alcade ; il peut se présenter telle circonstance qui, tout d'un coup, vous donne l'avantage sur moi.

— Oui, mais il peut aussi, d'ici là, arriver telle circonstance qui, tout d'un coup, ôte à vos chausses leur valeur.

— Allons, voyons, à la besogne, dit l'alcade pour couper court aux doléances de Gregorio, et faisons l'acte d'expropriation du canot d'une mauvaise paye, de ce Vicente Perez, qui, sous prétexte qu'il a six enfants à nourrir, ne m'a pas remboursé au terme voulu les vingt piastres que je lui ai prêtées. »

En disant ces mots, don Ramon prit une chaise à moitié dégarnie de paille pour s'y asseoir près de la table.

« Prenez celle-ci, reprit vivement l'escribano en lui en présentant une couverte d'un cuir que l'usage avait poli comme de l'acajou ; vous y serez plus mollement.

— Et mes chausses aussi, » reprit l'alcade avec un air narquois.

Cagatinta sortit de son écritoire en rouleau une feuille de papier timbré. Déjà il se mettait à l'ouvrage, quand des coups précipités retentirent à la porte, que les deux hommes de justice avaient refermée pour n'être pas interrompus.

« Qui diable peut frapper ainsi ? dit l'alcade.

Ave, Maria purissima! dit une voix du dehors.

— *Sin pecado concebida,* » répondirent à la fois les deux acolytes.

Et, à cette formule sacramentelle, Gregorio fut ouvrir la porte.

« Qui peut amener à cette heure le seigneur don Juan de Dios? s'écria l'alcade d'un air de surprise, à la vue du profond chagrin empreint sur le front chauve du concierge de la comtesse de Mediana.

— Ah! seigneur alcade, reprit le vieillard, un grand malheur est arrivé cette nuit; un grand crime a été commis... La comtesse a disparu et le jeune comte avec elle.

— Mais en êtes-vous sûr? s'écria l'alcade.

— Hélas! il ne s'agit que de monter par le balcon qui donne sur la mer, comme nous l'avons fait en ne recevant pas de réponse de madame, et de voir en quel état les assassins ont laissé sa chambre.

— Justice! justice! seigneur alcade, envoyez en campagne tous vos alguazils, » s'écria une voix de femme encore à quelque distance.

C'était la fille de chambre de la comtesse, qui, jugeant à propos de crier d'autant plus fort qu'elle était moins affectée d'un événement incompréhensible, se précipita dans la salle d'audience de l'alcade.

« Ta, ta, ta, comme vous y allez! dit celui-ci; croyez-vous que j'aie tant d'alguazils? Vous savez bien que je n'en ai que deux, et encore, comme ils mourraient de faim dans ce vertueux village, s'ils ne faisaient que leur métier, ils sont partis ce matin pour la pêche.

— Hélas! mon Dieu, s'écria en sanglotant la femme de chambre, ma pauvre maîtresse! qui donc va la secourir?

— Patience, femme, patience, dit don Ramon, ne désespérez pas de la justice; peut-être va-t-il lui venir d'en haut une révélation soudaine. »

La camérière ne jugea pas à propos de se laisser consoler par cet espoir, et ses cris redoublèrent. Au tapage que fai-

sait sa douleur hypocrite, tandis que le vieux Juan de Dios baissait tristément la tête en invoquant tout bas un juge plus redoutable, un groupe nombreux de femmes, de vieillards et d'enfants s'était formé à la porte de la maison de l'alcade et envahissait petit à petit le sanctuaire de la justice.

Don Ramon Cohecho s'avança vers Cagatinta, qui se frottait les mains sous son esclavina à l'idée de tout le papier timbré qu'on allait noircir, et lui dit :

« Attention, ami Gregorio, le moment est venu, et, si vous êtes habile, la culotte de sang de bœuf.... »

Il n'en dit pas davantage ; mais Cagatinta comprit, car il pâlit de joie, et, sans perdre de vue le moindre signe de son patron, il se tint prêt à saisir au passage la première occasion qui se présenterait.

L'alcade s'assit de nouveau sur son fauteuil de cuir, et réclama le silence d'un geste ; puis, avec cette abondance inhérente à la langue espagnole, la plus pompeuse et la plus riche de toutes les langues parlées, il fit à son auditoire un assez long discours dont voici la substance :

« Mes enfants, dit-il, comme est venu l'affirmer ici le respectable don Juan de Dios Canelo, un grand crime a été commis cette nuit. La connaissance de cet attentat ne pouvait manquer d'arriver à l'oreille de la justice, car rien ne lui échappe ; mais je n'en remercie pas moins don Juan de Dios de sa communication officielle. Ce vénérable concierge aurait dû la rendre plus complète en révélant les noms des coupables.

— Mais, seigneur alcade, interrompit Juan de Dios, je ne le sais pas, quoique ma communication soit, comme vous le dites, officielle ; mais j'aiderai à les trouver, ces coupables.

— Vous l'entendez, mes enfants, le digne Canelo, dans une communication officielle, implore la justice pour le châtiment des coupables : la justice ne sera pas sourde à son appel. Qu'il me soit permis maintenant de vous parler

de mes petites affaires et de m'abandonner à la douleur que me cause la disparition de la comtesse et du jeune comte de Mediana. »

Ici l'alcade fit un signe à Cagatinta, dont toutes les facultés mises en jeu ne lui avaient pas révélé encore par quel service il pourrait gagner l'objet de son ambition ; puis il reprit :

« Vous n'ignorez pas, mes enfants, les doubles liens qui m'attachent à la famille de Mediana ; jugez donc de ma douleur à la connaissance de cet attentat, d'autant plus incompréhensible qu'on ne sait ni pourquoi ni par qui il a été commis. Hélas ! mes enfants, je perds une puissante protectrice, et le cœur du fidèle serviteur est transpercé, tandis que celui de l'homme d'affaires est non moins cruellement blessé. Oui, mes enfants, dans la sécurité trompeuse où hier encore j'étais plongé, je fus au château de Mediana à l'occasion de mes fermages.

— Pour solliciter un sursis, » allait s'écrier Cagatinta, parfaitement au courant des affaires de l'alcade.

Mais celui-ci ne lui donna pas le temps de commettre cette énorme indiscrétion, qui l'eût à jamais privé de la rémunération promise.

« Patience, mon digne Cagatinta, dit l'alcade en se tournant vers l'escribano ; contenez cette soif de justice qui vous consume.... Oui, mes enfants, et par suite de cette sécurité que je déplore, je versai entre les mains de l'infortunée comtesse.... Ici la voix de don Ramon chevrota.... une somme équivalente à dix années de fermages payés à l'avance. »

A cette déclaration inattendue, Cagatinta bondit de son siége, comme s'il eût été piqué par un aspic, et son sang se figea dans ses veines, quand un trait de lumière lui montra l'étendue de la bévue dont il allait se rendre coupable.

« Jugez donc de ma douleur, mes enfants, c'était ce matin que la comtesse devait m'en donner le reçu. »

Ces paroles produisirent une profonde sensation dans l'auditoire, dont aucun de ceux qui le composaient ne croyait à ce funeste contre-temps; mais personne n'osait témoigner son incrédulité.

« Heureusement, continua l'alcade, que le serment de personnes dignes de foi peut réparer ce malheur. »

Ici Cagatinta, comme l'eau longtemps comprimée qui trouve enfin une issue, s'élança le bras en avant et s'écria avec explosion :

« Je le jure !

— Il le jure, répéta l'alcade.

— Il le jure, répétèrent les assistants.

— Oui, mes amis, je le jure encore, je voudrais le jurer toujours, quoiqu'une chose embarrasse ma délicatesse : c'est de ne pas me rappeler si c'est dix ou quinze ans d'avance que l'alcade a payés à l'infortunée doña Luisa !

— Non, mon digne ami, interrompit don Ramon Cohecho avec une modération dont on devait lui savoir gré, puisqu'il taillait en plein drap, ce n'était que dix années de loyers que votre précieux témoignage m'empêche de perdre ; aussi pouvez-vous compter sur ma reconnaissance.

— Je crois bien, pensa l'escribano ; deux années d'arriéré et dix d'avance, cela fait bel et bien douze de gagnées. Décidément, j'ai sur les chausses sang de bœuf les droits les plus implacables ! »

Nous ne fatiguerons pas davantage le lecteur par le récit de ce qui se passa dans cette séance, où la justice se pratiqua comme elle se pratiquait bien longtemps avant Gil Blas, comme elle se pratiquera bien longtemps encore en Espagne, et nous le ferons assister à l'instruction faite par l'alcade et son acolyte sur les lieux mêmes, avec l'accompagnement de témoins voulu par la loi.

On commença par enfoncer la porte de la chambre à coucher, restée verrouillée en dedans. Des tiroirs vides, d'autres à moitié saccagés, gisaient sur le parquet. Rien de tout cela n'indiquait précisément des traces de violence ;

un départ volontaire, mais précipité, peut donner lieu à un semblable désordre dans un appartement.

Le lit de la comtesse encore intact prouvait qu'elle ne s'était pas couchée, et dénotait ainsi un projet arrêté à l'avance, d'attendre debout le moment du départ. Les meubles étaient à leur place accoutumée, les draperies des croisées et de l'alcôve n'étaient pas froissées ; nul vestige de lutte ne se voyait sur le carreau de la chambre, composé de pierres tendres que le moindre froissement extraordinaire aurait pu écorcher ou rayer.

L'odeur fétide d'une lampe qui s'éteint lentement faute d'huile régnait encore dans la chambre, malgré l'air qui y pénétrait ; il était évident qu'on l'avait laissé brûler jusqu'au matin : des malfaiteurs l'auraient éteinte pour se livrer sans crainte à leur funeste besogne ; enfin, mille petites choses de nature à tenter la cupidité étaient restées dans les tiroirs.

A tous ces indices trompeurs, le vieux Juan de Dios secouait la tête d'un air de doute. Il y avait dans tout cela quelque chose qui confondait sa raison et dépassait son intelligence, qui, du reste, n'avait jamais été de premier ordre ; mais son bon sens se révoltait contre la pensée que sa maîtresse avait pu fuir, et d'une manière si extraordinaire. A ses yeux un crime était évident ; mais comment l'expliquer? l'assassin n'avait pas laissé de trace derrière lui.

Le vieux et respectable serviteur considérait d'un œil désolé cette chambre déserte, les vêtements de sa maîtresse épars sur le carreau, et le berceau foulé qui conservait encore la trace du jeune comte, et dans lequel il dormait, rose et souriant, la veille, sous la garde de sa mère.

Comme frappé d'une idée soudaine, Juan de Dios s'avança sur un balcon de fer élevé à peu de distance du sol. Ses yeux interrogèrent la grève qui s'étendait sous le balcon ; la vague la balayait sans cesse et y roulait avec un bruit confus les galets de la mer : nulle empreinte, nuls

vestiges humains n'y paraissaient. Le vent sifflait, l'Océan grondait comme toujours, et parmi les voix de la nature nulle ne s'élevait pour révéler le coupable.

Seulement, à l'horizon, les voiles blanches d'un navire qui gagnait le large se dessinaient encore sur l'azur lointain de la mer.

Pendant que le vieux serviteur priait en silence et suivait d'un regard rêveur le navire qui fuyait, les assistants prêtaient tous, à l'exception de l'alcade et de l'escribano, une oreille attristée aux lugubres modulations du vent des falaises, qui semble, sur ces hauteurs, le jour comme la nuit, tour à tour pleurer, soupirer et mugir.

L'alcade et le greffier avaient, sans l'avouer, la même conviction que Juan de Dios. Tous deux croyaient à un crime; mais, dans l'impossibilité de saisir le moindre corps de délit, de mettre la main sur quelque individu capable de payer les frais de la justice (c'est l'objet principal en Espagne), l'escribano et l'alcade se trouvaient satisfaits, l'un de la récompense tant désirée qu'il croyait tenir, l'autre des douze années de fermages qu'il était sûr de gagner.

« Ma foi, messieurs, dit l'alcade en se tournant vers les témoins, je ne m'explique pas par quelle fantaisie Mme la comtesse de Mediana est sortie de chez elle par la fenêtre; car le verrou de la porte de sortie, fermé en dedans, ne laisse pas de doute à ce sujet. C'est un caprice de femme, et la justice n'a pas besoin de l'expliquer.

— C'est peut-être pour ne pas donner de reçu au seigneur alcade, dit tout bas un des témoins à son voisin.

— Mais, à propos, dit Cohecho en s'adressant à Juan de Dios, comment avez-vous pu vous apercevoir de la disparition de la comtesse, puisqu'on ne pouvait pas entrer chez elle ?

— C'est bien simple, reprit le vieillard; à l'heure où la femme de chambre a l'habitude de se présenter chez madame, elle a frappé, personne n'a répondu; elle a frappé

plus fort, et, ne recevant pas encore de réponse, l'inquiétude l'a saisie; elle est venue m'avertir. J'ai frappé, j'ai appelé aussi, et, n'entendant rien, j'ai couru chercher l'échelle du jardin et j'ai vu, par cette fenêtre ouverte, la chambre telle que vous la voyez vous-même. »

Quand le concierge eut fini cette déclaration, Cagatinta dit quelques mots à l'alcade, assez bas pour que personne ne l'entendît; mais celui-ci se contenta de hausser les épaules d'un air de dédain.

« Qui sait? répondit l'escribano à ce geste muet.

— Peut-être, répliqua l'alcade, nous verrons. »

Puis après un moment de silence :

« Je persiste, messieurs, dit-il, à croire que, quelque singulier que cela paraisse, madame la comtesse est libre de sortir à sa fantaisie, même par la fenêtre. »

L'assistance sourit flatteusement à cette facétie de la justice.

« Mais, seigneur alcade, ce qui prouve qu'il y a eu introduction violente dans cette chambre, s'écria le vieux Juan de Dios, que la plaisanterie de l'alcade Cohecho révoltait, c'est cette vitre brisée dont voici les morceaux par terre.

— Ce vieux Canelo ne veut pas me laisser aller déjeuner, murmura l'alcade, qui avait hâte d'en finir depuis qu'il n'espérait plus de profit de cette mystérieuse affaire; je suis sûr que mon repas refroidit, et que Nicolasa s'impatiente.... Que prouvent ces morceaux de verre? reprit-il tout haut. Pensez-vous qu'avec la brise de mer qui a soufflé si fort cette nuit, une fenêtre ouverte ne puisse, en se refermant violemment, avoir cassé une vitre ou deux?

— Pourquoi, répondit Juan de Dios, est-ce précisément celle qui est à côté de l'espagnolette? On l'aura cassée pour ouvrir la fenêtre.

— Ah çà, seigneur don Juan de Dios, s'écria l'alcade impatienté et en mordant de dépit sa canne à pomme d'or, emblème de sa dignité, est-ce vous ou moi qui avons ici le

droit d'interroger? Caramba! Il me semble que vous me faites jouer un plaisant rôle! »

Ici Cagatinta intervint d'un air modeste.

« Je répondrai, dit-il, à notre ami Canelo que, si ce carreau brisé l'avait été dans le but qu'il indique, il n'aurait pu l'être que du dehors; les morceaux seraient par conséquent tombés en dedans, et cependant les voici sur le balcon. C'est donc le vent qui aura fait cette besogne, comme a raison de le croire monseigneur l'alcade, à moins, ajouta-t-il avec un sourire faux, que ce ne soit une malle qu'on aura fait passer sans précaution par la fenêtre; car la comtesse doit prolonger sa promenade, à en juger par le nombre d'effets qu'elle a emportés, ainsi que l'attestent ces tiroirs vides. »

Le vieux concierge avait baissé la tête devant la preuve qui renversait son assertion, et il n'entendit pas cette dernière remarque de Cagatinta. Quant à celui-ci, il se demandait intérieurement s'il ne devait pas exiger de l'alcade un peu plus encore que la récompense promise, pour prix de ce nouveau service.

Tandis que le vieux serviteur de Mediana était plongé dans de pénibles réflexoins qui assombrissaient son front chauve, l'alcade s'approcha doucement de lui.

« J'ai été un peu vif avec vous, lui dit-il; je n'ai pas assez tenu compte de la douleur que doit ressentir un loyal serviteur comme vous à un coup si imprévu. Mais dites-moi, indépendamment du chagrin que vous devez éprouver, la crainte de l'avenir ne vous tourmente-t-elle pas? Vous êtes vieux, faible par conséquent et sans ressources.

— C'est parce que je suis vieux, seigneur alcade, et que mon avenir, à moi, est borné, qu'il m'inquiète peu; mais ma douleur, ajouta le vieux serviteur avec une espèce d'orgueil, est pure de tout mélange; les générosités des seigneurs de Mediana m'ont mis à même de passer tranquillement le peu de jours qui me restent à vivre. Mais je

serais heureux de pouvoir venger la femme de mon ancien maître.

— J'approuve vos sentiments, reprit l'alcade d'un air pénétré. Vous êtes un homme doublement estimable par votre chagrin.... et vos économies, seigneur de Canelo. »

Puis, changeant de ton subitement :

« Greffier, portez au procès-verbal que le seigneur don Juan de Dios de Canelo y Nabos, ici présent, se constitue partie civile contre les ravisseurs de sa maîtresse; car, il n'en faut plus douter, messieurs, un crime a été commis, et nous devons à nous-mêmes, nous devons à ce respectable vieillard la satisfaction d'en trouver et d'en punir les auteurs.

— Mais, seigneur alcade, s'écria le concierge stupéfait, je n'ai jamais eu l'intention de me porter partie civile.

— Prenez-y garde, vieillard! s'écria don Ramon d'un ton solennel; si vous démentiez ce que vous venez de me confier tout à l'heure, des charges accablantes pèseraient sur vous. Ainsi que me l'a fait remarquer, il n'y a qu'un instant, notre ami Cagatinta, cette échelle, qui vous a servi à escalader la chambre de votre maîtresse, prouverait de sinistres desseins; mais vous en êtes incapable, je le crois; restez donc accusateur au lieu de devenir accusé! Allons, messieurs, notre devoir nous appelle en dehors; peut-être au bas de cette croisée allons-nous trouver des traces révélatrices. »

Le pauvre Juan de Dios, pris à l'improviste entre les deux cornes de ce dilemme, dont le double résultat devait être le même, c'est-à-dire la spoliation du petit pécule destiné à soutenir sa vieillesse, courba la tête, et, prenant avec une résignation sublime la voix de l'iniquité pour celle de Dieu, il se consola en pensant que ce dernier sacrifice serait peut-être encore utile à ses maîtres.

Nulle trace n'était restée empreinte au pied du balcon, ainsi que nous l'avons dit.

On crut un instant faire une capture importante dans la

personne d'un homme endormi sous une anfractuosité de rocher ; c'était Pepe le Dormeur. Réveillé à l'improviste, interrogé s'il n'avait rien vu, et ne se sentant pas la poche vide pour la première fois depuis longtemps, Pepe, afin d'écarter le danger, s'avisa d'un moyen qui semblera d'abord extraordinaire avec un homme cupide comme l'alcade : il lui demanda un réal à emprunter pour acheter du pain. Que faire d'un pareil drôle? Aussi l'alcade ne lui fit-il plus de questions et le laissa se réveiller à son aise. On dut donc renoncer à toute investigation jusqu'à nouvel ordre, car on en avait fait assez pour grossir les frais de justice au niveau des épargnes de la partie civile.

Cependant, quand, après cette matinée inouïe dans les fastes d'Elanchovi, le crépuscule eut succédé au jour, deux hommes erraient encore tristement sur la grève, mais en mettant un soin extrême à s'éviter. L'un était le pauvre Juan de Dios, qui, en donnant un soupir à ses économies près de se fondre dans le creuset absorbant de la justice, cherchait obstinément les traces de sa maîtresse, priait pour elle et son jeune maître, et demandait à Dieu de protéger leur vie. L'autre était le triste Cagatinta; l'alcade, profitant de la confiance de l'escribano, qui lui avait remis son acte de serment avant de tenir la récompense promise, avait péremptoirement refusé ses culottes et proposé à la place un assez vieux chapeau, que Gregorio avait refusé avec indignation.

Cagatinta pleurait donc sur ses rêves évanouis, sur sa folle confiance, sur l'immoralité des faux serments.... non payés, et méditait sur l'opportunité d'accepter le vieux chapeau en remplacement de ses culottes, hélas! si bien gagnées.

CHAPITRE III.

Une revanche de Pepe le Dormeur.

Quand Pepe le Dormeur avait surpris le secret du capitaine Despierto, secret dont il avait fait son profit, il ignorait que don Lucas lui en cachait encore un autre. Le miquelet, cependant, désireux, par suite d'un certain remords de conscience, de remplir son devoir pour la première fois de sa vie peut-être, vint, le lendemain de la nuit où il avait été de garde, solliciter de son capitaine la faveur de recommencer une seconde faction le soir même.

On devine qu'il l'obtint sans peine; mais, tandis que don Lucas le croyait endormi selon son habitude, Pepe veillait comme la nuit précédente.

Toutefois, nous le laisserons à son poste, pour raconter ce qui se passait sur la côte d'Elanchovi, non loin de la baie de la Ensenada.

La nuit était aussi brumeuse que celle qui venait de s'écouler, quand vers dix heures du soir, un *côtre* agile et bien *voilé* se glissa dans les passes secrètes d'un labyrinthe de rochers. La tournure du côtre, son gréement, sa voilure, indiquaient un bâtiment de guerre, ou, tout au moins, un navire armé en course.

La hardiesse avec laquelle il manœuvrait au milieu de l'obscurité montrait aussi que celui qui le pilotait devait avoir depuis longtemps pratiqué cette côte dangereuse, et que le commandant du navire devait avoir des intelligences en terre ferme.

La mer brisait avec fureur à gauche et à droite de l'étroit labyrinthe, dont le bâtiment, sous ses basses voiles, rangeait les rochers à très-peu de distance. Cette passe une

fois franchie, une vaste baie s'ouvrait devant le côtre, dans laquelle la mer plus calme baignait une grève unie et sablonneuse.

Alors, à une manœuvre que l'officier de quart transmit en français, le navire mit en panne avec une célérité qui supposait un nombreux équipage. Deux embarcations furent successivement armées et mises à la mer, et les hommes qui les montaient se dirigèrent vers le sommet de la baie, au-dessus de laquelle on pouvait distinguer, par leur blancheur, quelques maisons disséminées sur la plage.

Disons ici, pour ne pas en faire plus longtemps mystère, que le petit bâtiment était français, moitié corsaire, moitié contrebandier, et qu'il venait dans le double but de mettre à terre une partie de marchandises et d'emporter en retour des provisions de bouche, dont il commençait à manquer.

Le capitaine avait jugé à propos, guidé par un pêcheur d'Elanchovi, qu'avait fourni le capitaine Despierto, d'attaquer cette passe étroite pour se mettre à l'abri pendant le moment où, privé d'un certain nombre de ses matelots. il aurait pu faire au large quelque fâcheuse rencontre.

L'officier de quart se promenait silencieusement sur le pont, écoutant le clapotis de la mer le long des flancs du navire, examinant soigneusement le vent dont le souffle gonflait les voiles disposées en sens contraire, et se penchant de temps à autre vers la lumière de l'habitacle.

Une heure se passa de cette manière, quand une vive fusillade éclata sur tous les points de la côte. D'autres coups de feu y répondirent, et, peu de temps après, les deux embarcations regagnèrent le côtre.

C'était Pepe qui, au grand déplaisir de son capitaine, avait donné l'alarme aux miquelets; trop tard cependant, car les embarcations revenaient chargées de moutons et de vivres de toute espèce. Le dernier des hommes qui remontèrent sur le pont avant qu'on hissât de nouveau les embarcations aux portemanteaux était un matelot d'une taille

gigantesque. Il tenait dans ses bras un jeune enfant immobile et qu'on eût cru mort, si quelques légers frémissements de son corps n'eussent révélé chez lui un reste de vie.

« Que diable apportez-vous là, Bois-Rosé ? lui demanda l'officier.

— Avec votre permission, lieutenant, c'est un jeune enfant que j'ai trouvé à demi mort de faim et de froid dans un canot en dérive. Une femme, morte et baignée dans son sang, le tenait encore entre ses bras, et j'ai eu toutes les peines du monde à le retirer de l'embarcation où il était et que ces chiens d'Espagnols visaient à outrance, la prenant pour une des nôtres. Il y avait surtout un grand diable de miquelet (disons au lecteur que c'était Pepe le Dormeur), qui, pendant le transbordement, me canardait avec autant d'opiniâtreté que de maladresse. J'aurais pu, du reste, le faire taire pour toujours, si je n'en avais pas été empêché par les soins que je donnais à cette faible créature.... Mais si jamais je le retrouve.... suffit....

— Et que comptez-vous faire de cet enfant ? demanda l'officier ému de compassion.

— M'en charger, parbleu ? jusqu'au moment où la paix me permettra de revenir ici prendre les renseignements nécessaires sur son compte. »

Malheureusement les seuls renseignements qu'on put obtenir de cet enfant, qui paraissait avoir trois ans, furent qu'il s'appelait Fabian, et que la femme assassinée était sa mère.

Deux années se passèrent, pendant lesquelles le navire français ne put aborder en Espagne. La tendresse du matelot qui avait recueilli le jeune Fabian de Mediana ne se démentit pas un seul instant et ne fit que s'accroître. Cet homme, d'une taille colossale et d'une vigueur herculéenne, était Canadien et s'appelait Bois-Rosé, ainsi qu'on vient de le nommer.

C'était un singulier et touchant spectacle que celui des

soins presque maternels que le géant prodiguait à ce jeune enfant, et des ruses incessantes à l'aide desquelles il se procurait toujours un supplément de rations pour son fils adoptif. Le matelot en était venu à bâtir pour son propre compte, sur cette frêle existence, mille rêves de bonheur que ses parts de prises pouvaient lui permettre de réaliser un jour.

Malheureusement, l'honnête matelot négligeait trop, dans ses calculs, les périlleux hasards de la vie maritime. Un matin, le croiseur français fut obligé de prendre la chasse devant un brick anglais d'une force double de la sienne. Quelque bon marcheur qu'il fût, il ne put donner le change à l'ennemi ni refuser le combat.

Les deux navires se canonnaient avec acharnement depuis plusieurs heures, quand le matelot, tout noir de poudre, descendit à fond de cale, où il avait mis son enfant en sûreté. Après l'avoir tendrement embrassé, il le porta dans ses bras sur le pont. Là, au plus fort de l'action, au milieu du tumulte, du sang qui coulait partout, des cris des combattants, au milieu des mâts qui tombaient, il voulut, à tout événement, graver dans sa mémoire les circonstances d'une séparation qu'il redoutait.

Dans un semblable moment, qui doit laisser, même à un enfant, un souvenir qui ne s'efface jamais, il lui dit en le couvrant de son vaste corps :

« Agenouille-toi, mon fils. »

L'enfant s'agenouilla tout tremblant.

« Tu vois ce qui se passe? continua le Canadien d'une voix solennelle.

— J'ai peur, murmura Fabian, du sang que je vois, du bruit que j'entends; et il se cachait dans les bras du colosse.

— C'est bien, reprit le matelot. Eh bien ! n'oublie jamais que dans ce moment un matelot, un homme qui t'aimait comme sa vie, t'a fait mettre à genoux pour te dire : « Agenouille-toi, mon enfant, et prie pour ta mère.... »

Il n'acheva pas : une balle l'avait frappé, et son sang

rejaillit jusque sur Fabian, qui poussa des cris déchirants. Le Canadien n'eut que le temps de le presser sur son cœur dans une étreinte désespérée et d'achever, mais si bas, que l'enfant n'entendit qu'à peine la phrase qu'il avait commencée : « Que j'ai trouvée mourante près de toi. »

Puis il perdit connaissance.

Quand il revint à lui, ce fut au milieu d'une cale infecte. Une soif ardente le dévorait. Il appela d'une voix affaiblie celui qui lui souriait chaque matin à son réveil; mais personne ne répondit : Fabian n'était plus là. Le matelot était prisonnier, et ce fut dans un ponton qu'il eut à pleurer sur la perte de sa liberté, et sur celle de ce fils adoptif que lui avait envoyé la Providence.

Qu'était devenu Fabian? c'est ce que l'histoire du Coureur des Bois nous apprendra. Toutefois, avant de passer du prologue au drame et de l'Europe à l'Amérique, il nous reste à compléter le récit des événements d'Elanchovi.

Ce ne fut que quelques jours après la disparition de la comtesse que des pêcheurs trouvèrent son corps inanimé au fond d'un canot abandonné sur la plage.

Le vieux Juan de Dios voila d'un crêpe noir les girouettes du château, dressa de ses mains une croix de bois à l'endroit où sa maîtresse avait été retrouvée. Mais, comme tout s'use dans ce monde et s'use promptement, le vent marin n'avait pas encore rougi le crêpe noir, le flux de la mer n'avait pas encore verdi la croix de bois, que, malgré l'émotion causée dans le village par ce tragique événement, depuis longtemps déjà l'on n'en parlait plus.

CHAPITRE IV.

Deux honnêtes gens.

En 1830, l'État de Sonora, l'un des plus riches de ceux de la confédération du Mexique, pouvait, à bon droit, être regardé comme une des régions les moins explorées de cette portion de l'Amérique. La nature, cependant, a été prodigue à son égard. Le sol, à peine effleuré par la charrue, s'y couvre de deux moissons chaque année, et, dans beaucoup d'endroits, on peut recueillir à ciel ouvert l'or répandu à profusion sur cette terre féconde, qui rivalise, sous ce rapport, avec la Californie, aujourd'hui si vantée.

Ces avantages se rachètent, il est vrai, par quelques inconvénients. De vastes déserts, coupant çà et là les parties cultivées de la Sonora, y rendent les voyages difficiles et périlleux. Des nations d'Indiens belliqueux y sont encore en possession de plaines immenses où l'or est, dit-on, aussi abondant que le sable.

Nous pourrions citer beaucoup de fortunes considérables dont l'origine a été la découverte de quelque morceau d'or vierge, comme d'autres aussi qui ont pour base la richesse des moissons récoltées sur ce sol fertile.

Des gens qui n'ont pour toute industrie qu'une connaissance pratique de la métallurgie s'avancent de temps à autre dans les déserts. Là, vivant de privations, exposés à mille dangers, ils exploitent à la hâte quelque mine d'argent à fleur de terre, ou s'occupent au lavage des sables aurifères ; puis, traqués, pris ou repoussés par les Indiens-Apaches, ils reviennent au sein des villes, en faisant mille récits merveilleux de trésors entrevus, mais inabordables,

de mines d'une richesse prodigieuse, ou d'inépuisables gîtes d'or à la surface du sol.

Ces *gambusinos* (c'est ainsi qu'on les désigne), qui sont pour l'industrie minière ce que sont les pionniers américains pour l'agriculture et le commerce, entretiennent par leurs relations, dans lesquelles l'exagération a toujours plus de part que la réalité, le désir de la conquête et la soif de l'or. Quant aux Indiens, leur haine pour la race blanche, et non le désir de conserver des trésors dont ils ignorent le prix, leur fait seule repousser avec fureur ces envahissements progressifs.

La cupidité, stimulée par les récits des gambusinos, souvent aussi par la vue d'une heureuse et riche trouvaille faite dans le désert, s'allume à la voix de quelque aventurier hardi qui prêche une croisade. D'autres aventuriers, des fils de famille ruinés, des gens brouillés avec la justice, se joignent à lui; une expédition s'organise. Mais, entreprise légèrement, ou témérairement conduite, elle échoue, et à peine, de ceux qui la composaient, en revient-il quelques-uns pour en raconter le désastreux résultat.

A l'époque où reprend le récit que je transcris, en 1830, c'est-à-dire vingt-deux ans après les événements que nous avons racontés, c'était d'une expédition semblable qu'il était question à Arispe, capitale de l'État de Sonora.

L'homme qui l'entreprenait était un étranger, un Espagnol arrivé depuis deux mois à peine, et qu'on connaissait sous le nom de don Estévan de Arechiza.

Ce personnage semblait avoir vécu jadis dans le pays, où cependant personne ne se rappelait l'avoir vu. Il devait être arrivé d'Europe avec un plan conçu à l'avance; des connaissances topographiques d'une justesse irréprochable, des renseignements positifs sur les hommes et les choses, prouvaient évidemment que la Sonora ne lui était pas étrangère et que son projet était depuis longtemps médité.

Il disposait sans doute aussi de ressources puissantes autant que mystérieuses; car il menait un train fastueux,

tenait table ouverte, jouait gros jeu, prêtait de l'argent sans penser jamais à le réclamer, et personne ne pouvait dire à quelle source cachée il puisait pour faire face à cette vie de grand seigneur.

De temps à autre seulement, don Estévan Arechiza faisait un court voyage, d'une semaine au plus ; puis il revenait sans qu'on sût où il avait été, car ses domestiques ne laissaient rien transpirer des actions de leur maître.

Quoi qu'il en soit, les grandes manières de l'Espagnol, sa générosité et ses largesses n'avaient pas tardé à lui procurer dans Arispe une rapide et puissante influence. Il en profitait pour organiser une expédition lointaine, dans un endroit où, pour ainsi dire, nul blanc n'avait jusqu'alors pénétré.

Comme don Estévan perdait presque toujours au jeu, qu'il oubliait constamment, nous l'avons dit, de réclamer l'argent qu'il avait prêté, et que, par conséquent, on ne pouvait pas supposer qu'il vécût du jeu ou d'emprunt, on soupçonnait qu'il possédait non loin d'Arispe quelque riche *placer* (gîte) d'or, et qu'il en connaissait de plus riches encore au fond du pays des Indiens-Apaches.

Les voyages périodiques du seigneur Arechiza confirmaient cette première supposition; quant à la seconde, le hasard ne devait pas tarder à en faire une vérité. Nous dirons plus loin comment.

Don Estévan eut donc moins de peine qu'aucun autre, grâce à l'influence qu'il exerçait, à trouver des compagnons d'aventures. Déjà, disait-on, quatre-vingts hommes déterminés se rendaient des différents points de la Sonora au préside de Tubac, sur la frontière indienne, qu'Arechiza leur avait indiqué comme rendez-vous de l'expédition, et, à en croire le bruit général, le jour approchait où don Estévan lui-même devait partir d'Arispe pour se mettre à leur tête.

Ce bruit, vague d'abord, devint bientôt une certitude; car, à l'un des dîners qu'il donnait, l'Espagnol annonça à

ses convives qu'il allait, dans trois jours, se mettre en route pour le préside de Tubac. Pendant ce même dîner, un messager fut introduit dans la salle du festin, et remit à don Estévan une lettre dont il attendait, dit-il, la réponse.

L'Espagnol pria ses hôtes de l'excuser et rompit le cachet de la lettre.

Comme tout prenait, dans les allures de l'étranger, un certain caractère de mystère, les convives se turent un instant pour examiner sa contenance et le jeu de sa physionomie; mais la figure impassible de don Estévan, qui se voyait l'objet de l'attention générale, ne trahit aucune de ses pensées: il est vrai qu'il savait parfaitement dissimuler ses sensations, et peut-être eut-il besoin, ce jour-là, de tout son empire sur lui-même.

« C'est bien, dit-il avec calme au messager; rapportez pour réponse à celui qui vous envoie que je serai exact au rendez-vous, sous trois jours d'ici. »

Et il le congédia en s'excusant de nouveau, près de ses hôtes, de son impolitesse forcée; puis le dîner suspendu reprit son cours. Cependant l'Espagnol parut plus pensif que de coutume, et ses convives ne doutèrent pas, en se retirant, qu'il n'eût reçu quelque nouvelle d'un haut intérêt pour lui. Nous abandonnerons les habitants d'Arispe à leurs conjectures, pour précéder don Estévan au mystérieux rendez-vous qu'il venait de recevoir dans un endroit situé précisément sur la route du préside de Tubac.

Au sortir d'Arispe, en remontant vers le préside en question, on ne rencontre plus, de loin en loin, que de chétives habitations parfois réunies, plus souvent encore isolées. Ces habitations sont séparées l'une de l'autre par la distance que peut parcourir un cheval entre deux soleils. Il en résulte que ce sont autant de haltes pour les voyageurs qui se dirigent vers la frontière. Mais les voyageurs ne sont pas nombreux, et les habitants de ces cabanes passent une partie de leur existence dans une profonde solitude. Un champ de maïs qu'ils cultivent, quelques bes-

tiaux qu'ils engraissent dans ces pâturages parfumés qui donnent à leur chair une saveur exquise, un ciel toujours clément, mais surtout une sobriété miraculeuse, font vivre ces hôtes des déserts sinon dans l'aisance, au moins à l'abri du besoin. Quels désirs peut former l'homme dont un ciel bleu couvre la tête, et qui trouve dans la fumée d'une cigarette un préservatif infaillible contre les tiraillements de la faim?

Par une matinée de cette année 1830, à environ trois journées d'Arispe, un homme était assis, ou plutôt à demi couché, à la porte d'une cabane, sur une de ces couvertures de laine curieusement travaillées, qu'on nomme *zarapes*. Quelques huttes, éparses çà et là et dans un état complet d'abandon, indiquaient un de ces villages qui ne sont habités par une population nomade que pendant la saison des pluies et une partie de la saison sèche. Quand les citernes qu'alimentent les eaux du ciel viennent à se tarir, ces villages restent déserts et ne revoient leurs habitants que lorsque les réservoirs se remplissent de nouveau. Deux routes, à peine frayées au milieu des bois épais qui couvraient tout l'espace environnant, venaient se couper près de l'endroit où était couché le voyageur, qui ne semblait nullement effrayé de la solitude profonde dans laquelle il se trouvait.

Quelques corbeaux qui voltigeaient, en croassant, d'arbre en arbre, et le cri des *chachalacas*[1] qui saluaient le jour naissant, interrompaient seuls le profond silence des bois. Bien que le soleil répandît déjà quelque chaleur, la brume épaisse qui dans ces climats s'étend la nuit comme un voile, commençait seulement à se dissiper, laissant encore d'épais flocons accrochés aux sommités des arbres de bois de fer et des *mezquites* (gommiers). Les restes d'un grand feu, allumé sans doute pour combattre la froidure

1. Espèces de pics d'un beau bleu foncé, et dont le cri a formé le nom.

de la nuit, servaient alors à préparer le repas de l'unique habitant de ce village.

De petites galettes de farine de froment et quelques morceaux de viande séchée au soleil se tordaient sur des tisons ardents, sans que l'homme à qui ce chétif repas était destiné parût beaucoup s'inquiéter des progrès trop rapides de la cuisson. Non loin de lui, avec une frugalité comparable à celle de son maître, un cheval paissait l'herbe rare et flétrie qui croissait sur la lisière du bois et qui frémissait sous la brise du matin. Contre l'usage, ce cheval n'était retenu par aucune entrave.

Le costume du cavalier consistait en une veste sans boutons, qu'on passe par le cou comme une chemise, et un large pantalon, le tout en cuir tanné d'un rouge de brique. Ce pantalon, ouvert à partir du genou jusqu'aux talons, laissait voir les jambes entourées de peaux de chèvres tannées et estampées. Ces bottes informes étaient assujetties par des jarretières écarlates, dans l'une desquelles était passé un long couteau dans sa gaîne, de façon qu'assis par terre ou à cheval, le manche en fût toujours à la portée de la main. Une ceinture de crêpe de Chine rouge, un large feutre, dont la forme était entourée d'un cordon ou *toquilla* de perles de Venise, composaient un pittoresque costume, dont les couleurs étaient en harmonie avec celles du zarape sur lequel le personnage était couché.

Ce costume indiquait un de ces hommes accoutumés à galoper au milieu des halliers épineux, des savanes d'Amérique, et qui, dans leurs expéditions, soit qu'elles aient pour but une battue ou toute autre cause, dorment indifféremment sous un toit ou à la belle étoile, dans la plaine ou dans les bois. Il y avait dans la physionomie de celui-ci un singulier mélange de férocité brutale et de bonhomie railleuse. Au total, son nez recourbé, ses sourcils épais, ses yeux noirs, brillant de temps à autre d'un feu sinistre, démentaient trop l'expression de sa bouche, parfois sou-

riante outre mesure, pour ne pas inspirer au premier aspect une vive répulsion mêlée de terreur.

Malgré l'apparence de vigueur de sa haute stature et l'expression formidable de ses traits, des extrémités presque fluettes, quelque chose de voilé dans son regard, révélaient la nature toujours incomplète du créole américain.

C'est un fait digne de remarque, qu'à l'Européen seul, éternel conquérant des trois autres mondes, Dieu a donné ce qu'il a refusé à l'Américain du midi, à l'Africain et à l'Asiatique, l'esprit d'investigation qui scrute, l'intelligence qui conçoit, le génie qui crée, la force qui exécute, une organisation complète en un mot, une âme d'acier dans un corps de fer.

Une courte carabine, déposée près du cavalier, achevait, avec le long couteau passé dans sa botte, d'en faire un dangereux compagnon à rencontrer dans les déserts.

Il était évident, à la nonchalance de son attitude, qu'il attendait quelqu'un; mais, comme tout prend dans le désert de larges proportions, après avoir fait peut-être trois journées de marche pour gagner le lieu où il se trouvait, le bandit, car tout semblait en lui désigner un de ces hommes hors la loi, le bandit, disons-nous, ne semblait pas éprouver cette attente fiévreuse qui agite si souvent le premier arrivé au rendez-vous au milieu d'une cité populeuse. Dans le désert, celui qui a franchi cent lieues peut attendre cent heures; dans les grandes villes, au contraire, où la vie se présente comme un torrent entre deux rives resserrées, une heure de marche ne comporte qu'un quart d'heure d'attente tranquille; car la course y devient un voyage, le quart d'heure y devient un siècle.

Aussi, quand le bruit des pas d'un cheval arriva à son oreille à travers les profondeurs sonores de la forêt, l'inconnu se contenta de changer tranquillement de position, tandis que son cheval hennissait joyeusement en levant la tête. Il écouta. Les pas se ralentissaient comme si le cavalier hésitait; enfin, au point d'intersection des deux routes,

parut un nouvel arrivant. C'était un homme de haute taille, à la barbe épaisse et noire, vêtu de cuir, comme le premier personnage, et montant un cheval qui paraissait aussi robuste qu'agile. Ces deux hommes firent en s'apercevant la même réflexion, justifiée par leurs mines également suspectes.

« Caramba! murmura le nouvel arrivant, si je n'étais prévenu que ce cavalier est celui vers lequel on m'envoie, je croirais avoir fait une mauvaise rencontre. »

L'homme couché se dit à part lui :

« Si ce maudit sept de bastos m'avait laissé quelques piastres en poche, je les croirais fort exposés, de par Dieu! »

Cependant le cavalier ne sembla plus hésiter, et, piquant son cheval, qui bondit près des tisons du foyer, il mit courtoisement le chapeau à la main.

« C'est au seigneur don Pedro Cuchillo que j'ai l'honneur de parler, sans doute? dit-il.

— A lui-même, seigneur, dit l'homme nommé Cuchillo, en se levant avec non moins de politesse.

— Et moi, je suis l'envoyé du seigneur Arechiza, que je ne fais que précéder de quelques heures, dit le nouveau venu. Mon nom est Manuel Baraja, votre serviteur.

— Alors, que Votre Seigneurie veuille bien mettre pied à terre, » dit Cuchillo.

Le nouvel arrivant ne se fit pas répéter cette invitation; puis, après avoir détaché de ses talons d'énormes éperons, il dessella promptement son cheval, lui attacha une longue courroie autour du cou, et, lui donnant sur le flanc un vigoureux coup de la paume de sa main, il l'envoya, sans plus de cérémonie, partager la maigre provende de son compagnon.

En ce moment, la viande qui rôtissait sur les charbons commença d'exhaler une odeur qu'on aurait pu comparer à celle d'un lampion qui s'éteint; Baraja jeta de ce côté un regard de convoitise.

« Il me semble, seigneur Cuchillo, dit-il, que vous ne

vous refusez rien. Caramba ! des *tortilles* de froment ! de la *cecina* (viande sèche) ! c'est un repas de prince !

— Mais oui, répondit Cuchillo avec une certaine fatuité, je me traite bien; du reste, ajouta-t-il, je suis aise que ces mets soient à votre goût, car ils sont à votre entière disposition.

— Vous êtes trop bon, et j'accepte sans façon : l'air du matin m'a ouvert l'appétit.

— Dois-je vous dire, seigneur Cuchillo, tout le bien que j'ai pensé de vous au premier aspect ? dit Baraja en harponnant de la pointe de son long couteau un des morceaux de cecina au milieu des charbons.

— Vous effaroucheriez ma modestie, répliqua Cuchillo ; j'aime mieux vous dire combien le premier coup d'œil m'a prévenu en votre faveur. »

Les deux nouveaux amis échangèrent un salut plein d'affabilité de part et d'autre, et se remirent à manger. Cuchillo reprit la parole.

« Vous plaît-il, seigneur Baraja, que nous parlions un peu de nos affaires ?

— Volontiers !

— Don Estévan Arechiza a donc reçu le message que je lui ai fait parvenir ?

— Il l'a reçu, reprit Baraja. Mais quel est le contenu de ce message ? Vous seul et lui le savez.

— J'y compte bien, murmura Cuchillo.

— Le seigneur Arechiza, continua l'envoyé, allait partir pour Tubac lorsqu'il a reçu votre lettre. Je devais l'accompagner, mais il m'a fait prendre les devants en me disant : « Dans le petit village de *Huérfano*, vous trouverez « un homme du nom de Cuchillo; vous lui direz que l'af- « faire qu'il me propose mérite un sérieux examen, et « que, comme l'endroit où il m'attend est précisément sur « le chemin de Tubac, je le verrai à mon passage. » Ceci, poursuivit le messager, se passait la veille du départ de don Estévan ; j'ai marché plus vite que lui pour exécuter

ses ordres, et, comme je vous l'ai dit, je ne fais que le précéder ici de quelques heures.

— Bien, reprit Cuchillo. Eh bien! seigneur Baraja, si, comme je n'en doute pas, mon affaire se conclut, je serai, ainsi que vous, l'un des membres de cette expédition dont le bruit venu jusqu'à moi a été l'origine de la proposition que j'ai faite à celui qui en est le chef. Mais, continua le bandit, vous devez être étonné sans doute du singulier endroit que j'ai pris pour attendre le seigneur Arechiza?

— Nullement, répondit Baraja; j'ai pensé que vous aviez vos raisons pour aimer la solitude. Qui n'en a pas besoin parfois? »

Le plus gracieux sourire exprima sur la physionomie de Cuchillo que son nouvel ami avait deviné juste.

« Précisément.... le mauvais procédé d'un ami à mon égard, la malveillance tracassière de l'alcade d'Arispe m'ont fait rechercher cette tranquille solitude. Voilà pourquoi j'ai établi mon quartier général au milieu de ce village abandonné, où nul ne songe à moi.

— J'ai trop bonne opinion de Votre Seigneurie, dit Baraja en savourant un morceau de viande calcinée, pour ne pas être convaincu que les torts sont tout entiers du côté de l'alcade et surtout du côté de votre ami.

— Je vous remercie de votre bonne opinion, répondit Cuchillo en avalant à son tour, avec une indifférence parfaite, une galette crue d'un côté et carbonisée de l'autre. Vous allez en juger.

— J'écoute, dit Baraja en se laissant aller à une position horizontale; après un bon repas, je n'aime rien tant qu'une bonne histoire. »

Puis le compagnon de Cuchillo sembla, dans une béatitude parfaite et le visage tourné vers le ciel, se complaire à en admirer l'azur éblouissant.

« L'histoire n'est ni longue ni intéressante, et ce qui m'est arrivé peut arriver à tout le monde. J'avais engagé avec un mien ami une partie de cartes. Mon ami pré-

tendit que j'avais triché. Là-dessus nous eûmes des mots. »

Le narrateur fit une pause pour porter à ses lèvres une outre pleine d'eau, puis il reprit :

« Mon ami eut l'indélicatesse de s'en laisser mourir !

— Quoi ! de vos mots ?

— Non, d'un coup de couteau qui en fut la suite, reprit Cuchillo la bouche pleine.

— Je savais bien que les torts étaient du côté de votre ami.

— L'alcade n'en jugea pas ainsi, il me tracassa ridiculement ; et cependant je lui eusse pardonné l'aigreur de ses relations avec moi, si je n'eusse été moi-même aigri par les mauvais procédés d'un ami que j'avais estimé jusqu'alors.

— On a toujours à se plaindre des amis, dit sentencieusement le seigneur Baraja en lançant vers la voûte du ciel la fumée de sa cigarette de paille de maïs.

— Quoi qu'il en soit, dit Cuchillo, j'ai fait vœu de ne plus jouer ; car le jeu est, comme vous voyez, l'origine de cette dernière affaire.

— C'est une sage résolution, reprit Baraja, et je me suis aussi promis de ne plus toucher de cartes, depuis que le jeu m'a ruiné de fond en comble....

— Ruiné ! vous avez donc été riche ?

— Hélas ! j'avais une *hacienda*[1] et de nombreux bestiaux ; mais j'avais aussi un intendant. Je n'ai compté qu'une fois avec lui, soupira Baraja, il était trop tard : la moitié de mon bien lui appartenait déjà.

— Et que fîtes-vous alors ?

— La seule chose qui me restait à faire, dit Baraja d'un air magistral : je lui proposai de jouer sa moitié contre la mienne : il accepta après quelques façons.

— Des façons, interrompit Cuchillo ; voyez-vous le drôle !

1. Grande ferme pour l'élève des bestiaux principalement.

— Je suis très-timide quand je joue devant le monde, reprit Baraja; en outre, j'aime le grand air. J'avais donc proposé à mon intendant de faire notre partie dans un endroit très-reculé, où ma timidité naturelle se sentirait plus à l'aise. Vous concevez, n'est-ce pas? si je venais à perdre cette dernière portion de mon bien, quel changement.... quel soulagement, veux-je dire, pouvaient apporter à ma douleur l'air pur du bois.... le silence.... la solitude la plus complète. Mais mon intendant ne partageait pas mon goût pour le grand air et l'isolement, et il mit pour condition à la partie qu'il voulait bien accepter, que nous la jouerions devant témoins.

— Et vous fûtes forcé d'en passer par là?

— A mon grand regret, continua Baraja.

— Et vous perdîtes, étant si timide devant le monde? reprit Cuchillo avec un sérieux imperturbable.

— Je perdis cette seconde moitié comme la première. De toute ma fortune passée, il ne me resta que le cheval que voici, bien que mon ex-intendant prétendît que ce cheval était compris dans la partie. Aujourd'hui, je n'ai plus que l'espoir de faire fortune dans l'expédition de Tubac, dont je suis un des membres, et, comme dernière ressource, celle de rentrer au service de mon fripon pour me rattraper à mon tour. Depuis ce temps j'ai juré de ne plus jouer, et, caramba! j'ai tenu mon serment.

— Combien y a-t-il de temps que cela vous est arrivé?

— Cinq jours, reprit Baraja.

— Diable! votre fidélité à votre serment n'est pas sans mérite! »

Les deux aventuriers, après avoir échangé ces confidences entre eux, commencèrent à s'entretenir de l'espoir qu'on fondait sur l'expédition prochaine, des merveilles qu'on racontait du pays qu'elle allait explorer, enfin des dangers qui la menaçaient, au milieu de déserts inconnus.

« Mais, bah! dit Baraja, mieux vaut mourir que de rester avec des trous aux coudes.

— Cela dépend, reprit Cuchillo; je suis de ceux qui préfèrent les gens avec des trous plutôt qu'avec des pièces. »

Cependant la campagne commençait à s'embraser des feux du soleil. Un vent brûlant secouait la cime des arbres ou rasait l'herbe desséchée. Les chevaux des deux aventuriers hennissaient plaintivement, tourmentés par la soif, tandis que leurs maîtres cherchaient le peu d'ombre que laissait tomber le feuillage clair-semé des mezquites.

Baraja reprit la parole.

« Vous allez vous moquer de moi, seigneur Cuchillo, dit-il en s'éventant avec son large feutre; mais le temps me paraît bien long quand je ne joue pas.

— C'est comme moi, répondit Cuchillo en bâillant.

— Vous agréerait-il alors de jouer sur parole un peu de cet or que nous allons récolter?

— Je n'osais vous le proposer, seigneur Baraja, et j'accepte. »

Il arriva que ces deux hommes, qui tous deux avaient renoncé au jeu, étaient munis chacun d'un jeu de cartes, et la partie allait commencer, quand des hennissements et un bruit de clochette, de pas et de voix qui se firent entendre, annoncèrent la venue probable du personnage important qu'attendait Cuchillo.

CHAPITRE V.

Le pacte.

Les deux joueurs suspendirent la partie qui allait s'engager, et tournèrent la tête vers l'endroit d'où venait le bruit.

A l'embranchement des deux chemins, un nuage de poussière tout à coup soulevé indiquait l'arrivée d'une de

ces troupes nombreuses de chevaux dont les personnages riches ou considérables de l'État de Sonora ont coutume de se faire précéder en voyage. Ces chevaux d'une race accoutumée à errer en liberté dans d'immenses pâturages, sont aussi vigoureux, après vingt lieues qu'ils ont franchies sans être montés, que s'ils sortaient de l'écurie. On les selle à tour de rôle durant les longs trajets, qui s'exécutent ainsi avec une rapidité égale à celle des postes d'Europe, où chaque relais fournit des chevaux frais. Selon l'usage, une jument ornée d'une clochette et qui servait de guide précédait la *remuda*[1], composée de trente animaux environ.

Un cavalier de la suite des voyageurs qui s'annonçaient si fastueusement arrivait au galop. Il arrêta la jument, et à l'instant toute la troupe des chevaux fit halte. Au milieu de la poussière que le vent dispersait de part et d'autre, une cavalcade ne tarda pas à se montrer. Elle était composée de cinq cavaliers. Deux d'entre eux paraissaient être les maîtres des trois autres, qui les suivaient d'assez près.

Le premier des deux qui marchaient en tête était un homme dont la stature était au-dessus de la moyenne. Il paraissait avoir dépassé la quarantaine. Un feutre gris à forme basse et à larges bords l'abritait des rayons ardents du soleil. Il était vêtu d'un dolman de drap bleu foncé, richement soutaché de galons de soie, que voilait presque en entier un mouchoir blanc brodé de soie bleu de ciel, qu'on appelle *paño de sol*. Sous une atmosphère de feu, la blancheur de cette espèce d'écharpe sert, comme le burnous des Arabes, à réverbérer les rayons du soleil. A ses pieds, chaussés de cuir de Cordoue de couleur fauve, une large courroie brodée d'argent et d'or soutenait des éperons de fer. Leurs molettes à cinq longues pointes et leurs chaînettes sonores faisaient entendre ce cliquetis argentin

1. Troupe de chevaux de relais.

sur lequel les cavaliers mexicains se plaisent à cadencer la marche de leurs chevaux. Son manteau de cheval (*manga*), richement galonné d'or, pendait des deux côtés de l'arçon de la selle, et couvrait de ses plis un large pantalon garni dans toute la longueur des jambes de boutons de filigrane d'argent. Enfin sa selle, brodée comme les courroies de ses éperons, complétait un costume dont l'ensemble, aux yeux d'un Européen, rappelle les souvenirs d'un autre siècle.

Du reste, ce cavalier n'avait pas besoin du riche costume qu'il portait pour rehausser un grand air qui révélait l'habitude du commandement et la fréquentation du grand monde.

Son compagnon, plus jeune que lui, était vêtu avec beaucoup plus de prétention ; mais sa figure insignifiante et sa tournure, quoique non dépourvue d'une certaine élégance, étaient loin d'avoir l'apparence aristocratique du cavalier au mouchoir brodé.

Les trois domestiques qui suivaient, avec leurs traits noircis par le soleil, leur figure presque sauvage, leurs longues lances à banderoles écarlates et la trousse de lanières de cuir tressées (*lazo*) suspendue au troussequin de leur selle, donnaient à la cavalcade qui s'avançait un air d'étrangeté particulier aux mœurs américaines. Deux mules, chargées d'énormes valises renfermant les matelas nécessaires pour les haltes, et d'autres portant des cantines de voyage, suivaient les trois domestiques.

A l'aspect de Cuchillo et de Baraja, le premier des deux cavaliers s'arrêta, et toute la troupe en fit autant.

« C'est le seigneur don Estévan, dit Baraja à demi-voix.... Voici l'homme en question, » reprit-il en présentant le bandit au cavalier au *paño de sol*.

Don Estévan, car c'était lui, lança sur Cuchillo un regard perçant qui sembla pénétrer jusqu'au fond de son âme, et laissa échapper un geste de surprise.

« J'ai l'honneur de baiser les mains de Votre Seigneurie, dit Cuchillo ; c'est, en effet, moi qui suis.... »

Mais, en dépit de son impudence habituelle, le bandit s'arrêta en tressaillant, à mesure que de vagues souvenirs se recomposaient dans sa mémoire ; car ces deux hommes ne s'étaient plus trouvés en présence l'un de l'autre depuis de longues années.

« Eh ! si je ne me trompe, dit l'Espagnol d'un ton ironique, le seigneur Cuchillo et moi sommes de vieilles connaissances, quoique jadis il ne portât pas ce nom.

— Pas plus que Votre Seigneurie, qui s'appelait alors.... »

Arechiza fronça le sourcil, et sa moustache noire se hérissa sur sa lèvre. Cuchillo n'acheva pas ; il avait compris qu'il devait taire ce qu'il pouvait savoir, et cette espèce de complicité lui rendit son assurance ordinaire.

« Un nom est à mes yeux comme un cheval de bataille, dit-il effrontément ; à mesure qu'on en a un de tué sous soi, on en change. »

Cuchillo, en effet, était de ces gens qui ont le malencontreux avantage d'attacher une prompte et fâcheuse célébrité aux noms qu'ils portent, et Cuchillo en changeait souvent.

« Seigneur sénateur, dit Arechiza en se tournant vers son compagnon de route, cet endroit ne vous semble-t-il pas favorable pour vous y arrêter et faire la sieste, pendant que la chaleur du jour va se passer ?

— Le seigneur Tragaduros y Despilfarro y trouvera l'ombre d'une cabane à son choix pour y faire sa sieste, » dit Cuchillo qui connaissait déjà le sénateur d'Arispe. Il savait qu'il s'était attaché au sort de don Estévan en désespoir de cause, et pour tenter une chance nouvelle de relever sa fortune, dévorée depuis longtemps.

En dépit du mauvais état de ses finances, le sénateur n'en avait pas moins dans le congrès de l'État de Sonora une influence réelle, que don Estévan avait déjà mise à profit.

« Je souscris de tout mon cœur à vos désirs, répondit

Tragaduros, d'autant plus que nous avons déjà cinq heures de route dans les jambes. »

Deux des domestiques mirent pied à terre pour recevoir de leurs maîtres la bride de leurs chevaux, et les deux autres déchargèrent les mules. Ensuite ils étendirent, dans celles des cabanes du village qui paraissaient les plus propres, un lit pour le sénateur et un pour don Estévan.

Nous laisserons le sénateur, jeté tout habillé sur son matelas, dormir de ce profond sommeil qui est le partage des justes et des voyageurs, pour accompagner Arechiza dans la hutte qu'il avait choisie, à quelque distance de celle de Tragaduros.

Après être entré derrière don Estévan, sur son invitation, Cuchillo ferma soigneusement une claie de bambous qui servait de porte, comme s'il eût craint que le moindre bruit ne transpirât au dehors, et il attendit que l'Espagnol lui adressât la parole.

Celui-ci s'assit sur un lit de camp en fer qu'on venait de dresser; Cuchillo prit place sur un crâne de bœuf qui se trouvait là pour servir d'escabeau, selon l'usage de ces pays, où le luxe des siéges en est à peu près resté à cette invention, pour les classes pauvres du moins.

« Je suppose, dit Arechiza en rompant le silence, que vous avez mille raisons de désirer que je ne vous connaisse que sous votre nom actuel de Cuchillo; moi, par d'autres motifs que les vôtres, sans doute, je veux n'être ici que don Estévan Arechiza, et rien de plus. Eh bien! seigneur Cuchillo, continua-t-il avec une certaine affectation moqueuse, voyons donc ce secret important qui doit faire votre fortune et la mienne?

— Un moment d'attention, et vous le saurez, seigneur don Estévan de Arechiza, reprit Cuchillo à peu près du même ton.

— Je vous écoute; mais surtout point d'arrière-pensée, pas de perfidies; ici nous sommes dans un pays où les ar-

bres ne manquent pas, dit sévèrement l'Espagnol, et vous savez comment je punis les traîtres. »

A cette allusion à un passé qui se rattachait sans doute à quelque souvenir mystérieux, la figure du bandit se couvrit d'un nuage livide.

« Oui, je me rappelle, dit-il, que ce n'est pas votre faute si je n'ai pas été accroché à un arbre. Peut-être serait-il plus prudent de ne pas me rappeler une ancienne injure, de vous souvenir que vous n'êtes plus en pays conquis, et que, comme vous le dites, nous sommes entourés de forêts, mais de forêts sombres.... et surtout muettes. »

Il y avait dans cette réponse de Cuchillo un air si évident de menace, joint à son aspect et à ses antécédents sinistres, qu'il fallait une certaine fermeté de cœur pour ne pas regretter d'avoir évoqué un souvenir de la nature de celui-ci. Don Estévan n'eut qu'un froid sourire pour le bandit.

« Aussi ne chargerais-je cette fois personne de l'exécution d'un traître, dit-il en lançant à Cuchillo un regard qui fit baisser le sien. Quant à vos menaces, réservez-les pour les gens de votre espèce, et n'oubliez pas qu'il y aura toujours entre ma poitrine et votre poignard un espace infranchissable.

— Qui sait? grommela Cuchillo en dissimulant toutefois la colère qui grondait en lui. Puis il reprit d'un ton radouci : Mais je ne suis pas un traître, seigneur don Estévan, et l'affaire que je veux vous proposer est franche et loyale.

— Voyons donc.

— Vous saurez, reprit Cuchillo, qu'il y a déjà quelques années j'ai embrassé la profession de gambusino; j'ai donc parcouru beaucoup de pays entre les quatre points cardinaux, et j'ai vu, seigneur cavalier, ce que peut-être nul œil humain n'a vu en fait de gîte d'or.

— Vous avez vu et vous n'avez pas pris! dit l'Espagnol d'un air railleur.

— Ne raillez pas, don Estévan, reprit solennellement Cuchillo; j'ai vu un placer d'or assez riche pour que celui qui le possédera puisse jouer pendant un an de suite un jeu d'enfer avec une veine contraire, assez riche pour satisfaire la plus insatiable ambition, assez riche enfin pour acheter un royaume tout entier. »

Don Estévan, à ces mots qui répondaient peut-être à quelqu'un des désirs qu'il devait enfermer au plus profond de son cœur, ne put s'empêcher de tressaillir.

« Si riche, continua le bandit d'un air d'exaltation, que je n'eusse pas hésité à donner mon âme en échange au diable !...

— Le diable n'est pas si dupe que d'estimer si haut une âme qu'il aura toujours gratis. Mais comment avez-vous découvert ce placer?

— Il y avait un gambusino célèbre dans toute la province de Sonora. Ce gambusino s'appelait de son vivant Marcos Arellanos. Il avait découvert cette *bonanza* (gîte à fleur de terre) en compagnie d'un autre gambusino comme lui; mais, au moment de s'en emparer, d'une partie du moins, les Indiens les attaquèrent, l'associé d'Arellanos fut tué, Marcos eut mille peines à échapper. Il revenait de chez lui, quand le hasard nous fit faire connaissance à Tubac. Là, il me proposa une seconde expédition; je l'acceptai, et nous partîmes. Nous arrivâmes au val d'Or, c'est ainsi qu'il l'appelait. Puissance du ciel! s'écria Cuchillo, il fallait voir ces blocs d'or étinceler au soleil, faire briller devant l'œil mille visions éblouissantes! Malheureusement nous ne pûmes rassasier que nos yeux; il nous fallut fuir à notre tour, je revins seul.... Pauvre Arellanos! je l'ai.... bien regretté. Eh bien! c'est le secret du val d'Or que je veux vous vendre.

— Me vendre! et qui me répondra de votre fidélité?

— Mon intérêt. Je vous vends le secret, mais je n'aliène pas mes droits à ce placer. J'ai vainement tenté de monter une expédition comme la vôtre, je n'ai pu y réussir; mais

vos quatre-vingts hommes (et voilà pourquoi je me suis adressé à vous seul) vous assurent le succès. Votre part déduite, le cinquième qui vous revient de droit comme chef absorberont une partie du trésor; mais, tout compte fait aussi de la part laissée aux survivants par les hommes que nous perdrons, il restera à chacun de nous de quoi vivre dans le luxe le reste de ses jours. Je veux donc, outre le prix de mon secret, le dixième du butin pour ma part, en qualité de guide de l'expédition; car je serai tout à la fois pour vous un guide et un otage.

— C'est ainsi que je l'entends. Et à combien estimez-vous le prix de votre révélation?

— A une bagatelle. Le dixième que vous m'accorderez me suffira, puisque je ne puis seul m'emparer de ces trésors inaccessibles. Votre Seigneurie me défrayera en outre de mon entrée en campagne, que j'estime à cinq cents piastres.

— Vous êtes plus raisonnable que je ne pensais, Cuchillo, dit Arechiza; va pour cinq cents piastres et le dixième du butin.

— Quel qu'il soit?

— Quel qu'il soit. Maintenant, vous avez ma parole, sauf quelques questions qui me restent à vous faire. Ce val d'Or est-il sur la route que je compte faire suivre à l'expédition?

— Le placer est au delà du préside de Tubac, et, puisque l'expédition part de ce dernier endroit, vous n'aurez pas à changer votre itinéraire.

— C'est bien. Et vous avez vu, dites-vous, le val d'Or de vos propres yeux?

— Je l'ai vu sans pouvoir le toucher, je l'ai vu en grinçant des dents, comme le damné qui, à travers les flammes de l'enfer, apercevrait une échappée du paradis, » dit Cuchillo dont la figure trahissait, à n'en pouvoir douter, les angoisses de la cupidité déçue.

Arechiza savait trop bien lire sur le visage humain les

sentiments secrets du cœur, pour douter plus longtemps de la véracité de Cuchillo; puis, cinq cents piastres n'étaient pour lui qu'une somme insignifiante; et d'ailleurs l'ambitieux n'est-il pas forcé de donner quelque chose au hasard? Il se leva, et, d'une cassette d'ébène d'un petit volume, mais fort pesante, déposée près du chevet de son lit, l'Espagnol, prenant un sac de peau de daim qui y était enfermé, en tira une poignée de quadruples. Il en compta trente-deux à Cuchillo, qui les recompta soigneusement lui-même avant de les mettre dans sa poche.

Il avait un peu plus que son compte, mais il ne s'en plaignit pas, et croisant à la mode espagnole le pouce sur l'index de sa main droite :

« Je jure sur la croix, dit-il, que je vais dire la vérité, rien que la vérité. En marchant dix jours au delà de Tubac, vers le nord-ouest, nous arriverons au pied d'une chaîne de montagnes. Elles sont faciles à reconnaître, car un brouillard épais les voile nuit et jour. Une petite rivière longe cette succession de collines; il faut la remonter jusqu'à son confluent avec une autre rivière. Là, au point où les deux rivières, en se joignant, forment une langue de terre, s'élève une colline escarpée, dont le sommet est couronné par le tombeau d'un chef apache. Si je n'étais plus là, vous la reconnaîtriez facilement aux ornements étranges qui la distinguent. Au pied de la colline s'étend un lac, à côté un vallon étroit. C'est le val d'Or; c'est là que les eaux des pluies ont charrié d'immenses trésors.

— L'itinéraire est facile à comprendre, dit Arechiza.

— Mais difficile à suivre, reprit Cuchillo. Des déserts arides à traverser ne sont que le moindre des obstacles; des hordes d'Indiens parcourent ces déserts à chaque instant. Le tombeau d'un de leurs chefs, qu'ils entourent d'une vénération superstitieuse, est le but constant de leurs courses, et c'est dans un de ces pèlerinages qu'ils nous ont surpris, Arellanos et moi.

— Et cet Arellanos, reprit l'Espagnol, n'a-t-il révélé ce secret à personne autre qu'à vous?

— Vous savez, répondit Cuchillo, que les gambusinos, avant d'entreprendre une expédition, s'engagent, en jurant sur l'Évangile, à ne révéler les *bonanzas* qu'ils pourraient trouver qu'avec la permission de leur associé. Arellanos avait fait ce serment, et la mort l'a empêché de le trahir.

— Ne m'avez-vous pas dit qu'après sa première expédition, il était revenu chez lui, et que c'est à Tubac que le hasard vous a fait faire sa connaissance? N'avait-il pas une femme à qui il ait pu confier sa merveilleuse découverte? Le contraire ne serait guère probable.

— Hier, un *vaquero* qui passa par ici m'a appris que la femme d'Arellanos venait de mourir, et, eût-elle la possession de ce secret, l'eût-elle révélé même à son fils....

— Arellanos a laissé un fils!

— Un fils d'adoption, reprit Cuchillo, car le jeune homme ne connaît ni son père ni sa mère. »

Don Estévan laissa échapper un geste involontaire aussitôt réprimé.

« Ce jeune homme sera sans doute le fils de quelque pauvre diable de cette province? dit-il négligemment.

— Du tout, il est né en Europe, et probablement en Espagne. »

Arechiza sembla tomber dans une rêverie passagère; sa tête se pencha sur sa poitrine, comme celle d'un homme qui cherche dans son esprit à rapprocher des dates éparses.

« C'est du moins, reprit Cuchillo, ce qu'a dit le commandant d'un brick de guerre anglais qui vint à Guaymas en 1811. Cet enfant, qui parlait à la fois espagnol et français, avait été capturé après un sanglant combat contre un côtre de cette dernière nation. Un matelot, son père sans doute, avait été tué ou fait prisonnier. Enfin le commandant ne savait que faire de ce jeune garçon, quand Arellanos s'en chargea et en fit un homme, ma foi; car, tout

jeune qu'il est, il a la réputation d'un *rastreador*[1] infaillible et d'un dompteur de chevaux intrépide. »

L'Espagnol semblait ne pas écouter Cuchillo, et cependant il ne perdait pas un mot de ce qu'il venait de dire; mais peut-être en avait-il assez entendu, ou ce sujet de conversation lui était-il pénible, car il interrompit brusquement le bandit.

« Et vous croyez, dit-il, que, si ce rastreador infaillible, cet intrépide dompteur de chevaux sait le secret de son père adoptif, il ne peut pas être pour vous un dangereux concurrent? »

Cuchillo se dressa fièrement.

« Je connais un homme, dit-il, qui ne le cède en rien à Tiburcio Arellanos pour suivre une piste et dompter un cheval sauvage; et cependant ce secret n'est-il pas dans ses mains un secret à peu près inutile, puisqu'il vient de vous le vendre pour le dixième de sa valeur? »

Ce dernier argument de Cuchillo était assez fort pour convaincre don Estévan d'une vérité incontestable, c'est que le val d'Or, entouré de tribus indiennes, comme l'avait dépeint le bandit mexicain, n'était accessible que pour une force assez considérable, et que lui seul pouvait disposer du nombre d'hommes nécessaires à sa conquête.

L'Espagnol rêvait et se taisait; les révélations de Cuchillo au sujet du fils de Marcos Arellanos venaient d'ouvrir à ses yeux un autre ordre d'idées qui absorbaient toutes les autres. Disons ici que, pour des motifs qu'il n'est pas encore opportun d'expliquer, il cherchait à deviner si Tiburcio Arellanos n'était pas le jeune Fabian de Mediana.

Cuchillo, de son côté, réfléchissait à certains antécédents relatifs au gambusino Arellanos et à son fils adoptif, et se gardait de les mentionner pour de puissantes raisons.

1. *Trouveur* de traces.

Mais pour que ce récit puisse, dès son début, marcher débarrassé autant que possible de tout retour sur le passé, ces antécédents doivent être connus du lecteur.

Cuchillo, nous l'avons dit, changeait souvent de nom. C'était sous l'un de ces noms qu'il usait si vite que le bandit se trouvait à Tubac, quand il avait fait connaissance du malheureux Arellanos et s'était associé avec lui. Lorsque ce dernier, avant de commencer une nouvelle et périlleuse excursion, était revenu du préside pour revoir sa femme et le jeune homme qu'il aimait comme un fils, il confia à sa femme seule le but de son expédition et lui laissa même un itinéraire exact de la route qu'il devait suivre. Cuchillo ignorait, du reste, cette particularité.

Mais un fait qu'il taisait soigneusement, c'était que lui-même, après avoir entrevu le val d'Or, avait assassiné Arellanos pour s'emparer seul des trésors qu'il contenait. On a vu comment il avait été forcé de fuir à son tour, sans toutefois perdre le fruit de son crime, puisqu'il profitait seul de la vente de son secret. Nous laisserons maintenant le bandit combler lui-même une étroite lacune en expliquant comment il avait fait connaissance du fils d'Arellanos.

« Néanmoins, reprit Cuchillo en rompant le silence, j'ai voulu avoir le cœur net de toute appréhension. De retour à Arispe, je m'informai de la demeure d'Arellanos, et je fus trouver sa veuve pour l'informer de la mort du pauvre Marcos. Mais, à l'exception de la douleur avec laquelle mon message fut accueilli, je n'ai rien vu, rien soupçonné qui pût me faire croire que je n'étais pas le seul possesseur du secret que je viens de vous révéler.

— On croit facilement ce qu'on espère, dit Arechiza.

— Écoutez, seigneur don Estévan, reprit-il, il est deux choses dont je me pique : c'est d'avoir une conscience aussi facile à alarmer qu'une perspicacité difficile à mettre en défaut. »

L'Espagnol ne fit plus d'objections ; il était convaincu,

non de la conscience sans doute, mais de la perspicacité du bandit.

Quant à Tiburcio Arellanos lui-même, nous croyons superflu de dire ce que le lecteur a déjà compris : c'est que ce jeune homme n'était autre que Fabian, le dernier descendant des comtes de Mediana. Cuchillo vient d'expliquer comment le brick anglais, vainqueur du côtre français, l'avait transporté, après la captivité du matelot canadien, sur une terre étrangère. Là, désormais sans guide pour retrouver sa famille, déshérité des biens de son opulente et noble maison, orphelin de ceux qui avaient protégé son enfance et sa jeunesse, il ne possédait plus que ce que possède le plus pauvre dans ce pays : un cheval et une hutte de bambous.

CHAPITRE VI.

Le dernier des Mediana.

Lorsque Cuchillo, à la fin de l'entretien dont nous venons de rendre compte, sortit de la cabane où il avait eu lieu, le soleil n'était déjà plus perpendiculaire, et commençait à s'abaisser vers l'horizon. La terre, desséchée par l'ardeur du jour, renvoyait les effluves brûlants dont elle dégageait son sein. Ces vapeurs, condensées par le vent, qui déjà soufflait plus frais, donnaient, par l'effet du mirage, aux plaines arides qui bordaient la forêt, l'aspect d'un lac limpide, comme si la nature, qui ne se plaît qu'aux parfaites harmonies, voulait offrir à l'œil une compensation à la triste nudité du paysage.

Des craquements sourds se faisaient encore entendre dans la forêt, pareils à ceux du bois qui se tord au contact du feu. Mais les arbres relevaient petit à petit leur feuil-

lage sous le vent du sud, et semblaient attendre impatiemment l'heure où le dais de brume qui les couvre la nuit allait rafraîchir leurs cimes.

Cuchillo siffla, et, à ce son bien connu, son cheval accourut en galopant. Le pauvre animal avait l'œil éteint par la soif. Son maître, ému de pitié, versa dans une calebasse quelque peu d'eau de son outre, et, bien que ce ne fût qu'une goutte pour l'animal, son œil morne se ranima.

Cuchillo brida, puis sella son cheval, et chaussa ses éperons. Cela fait, il appela un des domestiques de don Estévan, et lui donna l'ordre, de sa part, de harnacher les mules et les chevaux, et de prendre les devants pour apprêter le coucher, qui devait avoir lieu à quelques heures de route, dans un endroit qu'on appelle *la Poza* (la Citerne), où les voyageurs devaient passer la nuit.

Le domestique objecta que ce n'était pas là le chemin le plus direct pour Tubac, mais bien celui de l'*hacienda del Venado* (la métairie du Cerf). Cependant, sur la réponse péremptoire de Cuchillo, que l'intention du maître était de séjourner quelques jours à l'hacienda, le domestique se mit en devoir d'exécuter les ordres qui lui étaient transmis.

Le propriétaire de cette vaste exploitation agricole, la seule de cette importance entre Arispe et la frontière, était renommé, dans tout l'espace compris entre ces deux points, comme l'homme le plus généreux envers ses hôtes. Ce fut donc sans répugnance que les gens de la suite des deux voyageurs apprirent qu'en allongeant leur route ils gagneraient du moins quelques jours de repos dans cette hospitalière demeure.

Le domestique chargé des ordres transmis par Cuchillo, après avoir sellé son cheval, se dirigea au galop vers la lisière de la forêt voisine, à l'entrée de laquelle il avait attaché la jument *Capitana*[1]. Autour d'elle étaient groupés

1. Celle qui marche en tête.

les chevaux de relais et ceux qui avaient déjà servi dans le trajet jusqu'au village abandonné de Huérfano.

A l'aspect du cavalier qui s'avançait, le lazo à la main, l'effroi se répandit dans cette troupe d'animaux encore à moitié sauvages. Au moment où le domestique faisait tournoyer son lacet au-dessus de sa tête, la troupe sauvage s'élança en bondissant; mais il était déjà trop tard, et le nœud coulant s'enroula autour du cou de deux d'entre eux. Ces animaux avaient trop de fois reconnu la puissance du lazo pour résister, et, la tête baissée, ils suivirent docilement le domestique, tandis que les autres chevaux revenaient se grouper autour de la clochette de la capitana.

Les deux chevaux étant sellés et bridés, le domestique détacha la jument et prit l'avance, escorté par la troupe bondissante, qui se perdit bientôt dans un gros nuage de poussière.

Jusqu'à la Poza, où devait avoir lieu la halte, il n'y avait que quelques heures de route, et comme rien ne pressait d'y arriver avant la nuit, deux chevaux frais devaient suffire à don Estévan et au sénateur.

Celui-ci ne tarda pas à paraître à la porte de la cabane, où il avait consciencieusement fait une sieste, dont ces climats brûlants font éprouver le besoin impérieux. Don Estévan sortait en même temps de la sienne. Bien que l'air fût encore étouffant, il était plus respirable que le matin.

« Caramba! s'écria le sénateur, c'est du feu que l'on respire, et non pas de l'air, et, si ces cabanes n'étaient pas un nid à scorpions et à serpents, j'y resterais volontiers jusqu'à la nuit, plutôt que de m'élancer de nouveau dans cette fournaise. »

Après cette doléance, le sénateur se hissa péniblement à cheval, et don Estévan et lui prirent les devants. A quelque distance d'eux suivaient Cuchillo et Baraja, et enfin les domestiques et les mules fermaient la marche.

Cependant la fraîcheur de la forêt que traversait la cavalcade fit paraître supportable la première heure de route; mais bientôt elle déboucha, à l'issue du bois, dans de vastes plaines qui paraissaient interminables.

Rien de triste comme ces terrains nus et blancs, sur lesquels toute végétation meurt faute de suc. De distance en distance, de longues perches s'élevaient pour annoncer une citerne; mais les seaux de cuir qu'elles supportaient, tordus et déchirés par le soleil, disaient en même temps que ces citernes étaient desséchées. Malheur à celui que sa mauvaise étoile égare au milieu de ces plaines désertes! Si son outre n'est pas bien remplie, s'il hésite sur la route à suivre, son histoire ira bientôt grossir celles des voyageurs morts de soif dans ces solitudes, entre un ciel et une terre également impitoyables.

« Il est donc vrai, comme on le prétendait, dit le sénateur à don Estévan en essuyant la sueur qui coulait de son visage, que vous étiez déjà venu dans ce pays?

— Parbleu! reprit Arechiza en souriant, c'est pour y être déjà venu que j'ai éprouvé le désir d'y revenir encore. Mais en quelle circonstance y arrivé-je, quel est le but de mon retour? voilà le secret que je vous dirai plus tard; toutefois ce secret est de ceux qui donnent le vertige, si celui qui l'entend n'est un homme audacieux et au cœur fort. Serez-vous cet homme-là, seigneur sénateur? » ajouta l'Espagnol en arrêtant sur les yeux de son compagnon de route un regard calme, empreint de la force et de l'audace qu'il semblait exiger des autres.

Le sénateur ne put réprimer un léger frisson.

Les deux cavaliers marchèrent quelques minutes. Le trouble du sénateur n'avait pas échappé à l'Espagnol, qui reprit néanmoins ainsi :

« En attendant que je puisse tout vous dire, êtes-vous décidé à suivre mes conseils, à relever votre fortune par quelque riche alliance que je vous ménagerai comme je vous l'ai promis?

— Sans doute, dit le Mexicain, quoique je ne sache pas encore l'intérêt que vous y pouvez avoir.

— C'est mon affaire et encore mon secret. Je ne suis pas de ceux qui vendent la peau de l'ours quand il est encore vivant. Lorsque je pourrai vous dire : « Don Vicente « Tragaduros y Despilfarro, j'ai cent mille piastres de dot « à votre disposition, sur un mot de vous, » alors seulement je vous dicterai mes conditions, et vous y souscrirez.

— Je ne dis pas non, s'écria le sénateur ; mais j'avoue que je cherche en vain dans ma mémoire une héritière telle que vous espérez la trouver.

— Connaissez-vous la fille du riche propriétaire de l'hacienda del Venado, où nous coucherons demain soir, don Augustin Pena ?

— Oh! s'écria le sénateur, celle-là doit apporter une dot d'un milliòn, à ce qu'on dit ; mais ce serait folie que d'y prétendre....

— Eh! eh! reprit don Estévan, c'est une forteresse qui, bien assiégée, capitulerait tout comme une autre.

— On dit la fille de Pena jolie.

— Charmante.

— Vous la connaissez ? »

Le sénateur regarda l'Espagnol d'un air d'étonnement.

« Et c'est peut-être l'hacienda del Venado qui servait de but à ces périodiques et mystérieux voyages dont on s'entretenait dans Arispe ?

— Précisément.

— Ah! je comprends, reprit le sénateur d'un air de finesse; les beaux yeux de la fille vous attiraient chez le père.

— Vous n'y êtes pas ; le père n'était tout simplement que le banquier dans les coffres de qui j'allais renouveler mes provisions de quadruples épuisées.

— Est-ce là, aujourd'hui, le motif du détour que nous faisons pour nous rendre à Tubac?

— En partie, reprit l'Espagnol; mais j'ai un autre but relatif à ce dont je vous entretiendrai plus tard.

— Vous êtes un mystère pour moi des pieds à la tête, répondit le sénateur; mais je m'abandonne en aveugle à votre étoile.

— Et vous ferez bien; il ne tiendra peut-être qu'à vous que la vôtre, un instant éclipsée, ne reprenne toute sa splendeur. »

Le soleil était à son déclin; les voyageurs n'étaient plus qu'à deux lieues de la Poza, quand ils laissèrent derrière eux les plaines désertes que nous avons décrites. Quelques gommiers se montraient au milieu des sables qui succédaient aux terrains calcaires; les objets commençaient à devenir moins visibles dans l'ombre que le crépuscule étendait petit à petit sur la campagne.

Tout à coup la monture de don Estévan s'arrêta en dressant les oreilles, comme font les chevaux à l'aspect d'un objet qui les effraye. Le cheval du sénateur imita celui de l'Espagnol; mais l'Espagnol ni le sénateur ne voyaient rien.

« C'est le cadavre de quelque mule morte, » dit le Mexicain.

Les cavaliers donnèrent de l'éperon à leurs montures et les firent avancer malgré leur répugnance. Alors ils aperçurent derrière un massif d'aloès le corps d'un cheval étendu sur le sable. Une rencontre semblable est fort ordinaire dans un pays aride, où l'eau ne se trouve qu'à de fort longues distances dans la saison sèche, et les voyageurs n'y eussent fait nulle attention si le cheval n'eût pas été sellé et bridé. Cette circonstance indiquait dès lors quelque événement extraordinaire.

Cuchillo avait rejoint les deux voyageurs arrêtés devant l'animal mort.

« Ah! dit-il en le considérant attentivement, le pauvre diable qui le montait a dû se trouver dans un double embarras, en perdant à la fois son cheval et l'eau de son outre. »

En effet, ce cheval avait dû tomber si brusquement, foudroyé sans doute par la chaleur et par la soif, que son cavalier ne devait pas avoir eu le temps de le soutenir, à en juger par une outre encore attachée à l'arçon de la selle, et qui avait été écrasée dans les convulsions de l'animal. Le cuir, racorni déjà sous le soleil, laissait voir l'ouverture par laquelle l'eau qu'il contenait s'était répandue jusqu'à la dernière goutte sur le sable.

« Nous n'allons pas tarder peut-être à rencontrer le cavalier aussi malade que le cheval, dit Cuchillo quand il eut examiné le corps mort. Cela me rappelle que j'ai une soif d'enragé, » continua-t-il; et il avala philosophiquement une gorgée de l'eau qu'il portait avec lui.

Des pas d'homme empreints sur le sable indiquaient que le voyageur avait continué sa route à pied, mais que les forces semblaient déjà lui manquer au début : car, outre l'inégalité de la distance entre chaque pas, ces empreintes n'avaient pas la netteté de celles d'un voyageur bien d'aplomb sur ses jambes.

Ces indices n'échappèrent pas à Cuchillo, qui était de ces gens aux yeux desquels certains signes muets sont des révélations infaillibles.

« Décidément, dit-il, le voyageur ne doit pas être loin. »

Cuchillo avala encore une gorgée d'eau.

En effet, quelques minutes de marche menèrent les voyageurs près d'un homme couché et immobile sur le bord de la route. Comme s'il eût voulu cacher sa figure aux yeux des passants, un large chapeau de paille la couvrait tout entière.

La mise du voyageur en détresse trahissait sa misère. Son costume, outre le chapeau qui masquait ses traits et dont la vétusté était près de mettre la paille à jour, se composait d'une veste d'indienne, dont le soleil avait rongé les couleurs, et de calzoneras de nankin à boutons de filigrane, qui ne paraissaient guère en meilleur état que la veste. C'était tout ce qu'on voyait de lui dans l'obscurité.

« Benito, dit l'Espagnol à l'un de ses domestiques, écartez du bout de votre lance le chapeau qui couvre la figure de cet homme; peut-être n'est-il qu'endormi. »

Le domestique exécuta l'ordre de son maître, et enleva le chapeau sans mettre pied à terre; mais l'homme couché ne fit aucun mouvement. Quant à sa figure, il était impossible de la distinguer : l'obscurité croissait trop rapidement, comme d'habitude sous les tropiques. Don Estévan s'adressant à Cuchillo :

« Quoique ce ne soit pas votre spécialité, dit-il, si vous voulez faire acte d'humanité en essayant de faire revenir ce pauvre diable à la vie, il y aura pour vous une demi-once d'or au cas où vous le sauverez.

— Caspita! seigneur don Estévan, vous vous méprenez sur mon caractère; je suis le plus humain des hommes quand.... j'ai intérêt à l'être. Allez! j'aurai bien du malheur si je ne vous amène pas ce soir ce gaillard-là à notre couchée à la Poza. »

En disant ces mots, Cuchillo mit pied à terre, et passant la main sur le cou de son cheval :

« Tout beau! Tordillo, dit-il, attendez ici et ne bougez pas. »

Le cheval, tout en grattant la terre du pied et en rongeant son frein, obéit à la voix de son maître.

« Faut-il laisser un de nos gens avec vous? » demanda le sénateur.

Cuchillo n'eut garde d'accepter un aide qui eût pu revendiquer une partie de la récompense promise; la cavalcade s'éloigna, et il resta seul. Alors il s'approcha de l'homme couché et se pencha sur lui pour juger, à l'inspection de ses traits, s'il y avait encore quelque espoir de le sauver.

A la vue de la figure du moribond, le bandit tressaillit:

« Ah! s'écria-t-il, Tiburcio Arellanos! »

C'était en effet le fils adoptif du gambusino victime de

Cuchillo, ou pour mieux dire, Fabian de Mediana, qui se trouvait sous ses yeux.

« Je ne me trompe pas ! c'est bien lui. Ma foi ! s'il n'est pas mort, il n'en vaut guère mieux, » reprit à part soi l'aventurier, frappé de la pâleur mortelle qui couvrait le visage du jeune homme.

Une idée infernale traversa son esprit. Celui qui peut-être partageait avec lui le secret qu'il avait acheté par un crime, se trouvait livré entre ses mains, au fond d'un désert où nul ne pouvait le voir. Cuchillo n'avait qu'à l'achever, s'il n'était pas mort, et à dire qu'il n'avait pu le sauver. Qui pourrait prouver le contraire ? Alors ne devait-il pas mettre son secret à l'abri de toute éventualité ?

Tous les instincts de férocité du misérable s'étaient réveillés ? Cuchillo tira son couteau et mit machinalement la main sur le cœur de Tiburcio. Un faible mouvement y dénotait encore la vie. Le bandit levait les bras ; mais il s'arrêta.

« C'est ainsi, pensa-t-il, que j'ai frappé celui que ce jeune homme appelait son père.... Je l'ai égorgé au moment où il se reposait près de moi sans crainte, sans défiance. Je le vois là, me disputant les restes d'une vie à moitié éteinte. Je sens encore sur mes épaules le poids de son cadavre quand je l'ai jeté à la rivière. »

Et le bandit, au milieu de l'obscurité et du silence imposant du désert, jeta autour de lui un regard presque craintif. Le souvenir d'Arellanos sauva la vie de Tiburcio. Cuchillo, morne et pensif, s'assit auprès du jeune homme toujours immobile, et machinalement encore sa main fit rentrer le poignard dans sa gaîne. Puis une voix s'éleva dans son âme et parla plus haut que sa conscience : c'était celle de l'intérêt personnel.

Connaissant les rares qualités de Tiburcio, ses talents de *rastreador*, son audace parfois téméraire, Cuchillo crut devoir ajourner les sinistres desseins qu'il avait formés, et, quitte à le surveiller attentivement, il résolut d'enrôler

le jeune homme sous les ordres de don Estévan, comme un partisan dont on connaît la valeur.

« Eh bien! pensa-t-il, si mes intérêts m'ordonnent de lui reprendre plus tard cette vie, qui peut m'être utile à présent et que je lui accorde, alors il ne me devra plus rien.... Mais non, parbleu! nous serons quittes. »

Cuchillo ne vantait pas en vain, comme on le voit, la susceptibilité de sa conscience, et, grâce à la force de cet argument, il résolut de ne plus laisser mourir celui que son intervention pouvait sauver, et dont en outre la vie lui était payée.

« Comme j'ai bien fait de conserver de l'eau dans mon outre! » pensa Cuchillo.

Il entr'ouvrit la bouche du moribond et y versa quelques gouttes avec précaution. Ce secours parut ranimer Tiburcio, qui ouvrit les yeux et les referma presque aussitôt.

« Cela signifie qu'il en veut encore, » reprit le compatissant Cuchillo.

Il recommença deux fois la même opération, en redoublant chaque fois la dose.

Tiburcio poussa un soupir.

Cuchillo se pencha sur le jeune homme qui semblait recouvrer la vie petit à petit, et le considéra en paraissant réfléchir profondément.

Enfin, une demi-heure s'était à peine écoulée que Tiburcio fut ranimé et en état de répondre aux questions de celui qui se nommait emphatiquement son sauveur.

Tiburcio était bien jeune; mais la vie solitaire qu'il avait menée mûrit et développe promptement le jugement. Ce fut avec des restrictions prudentes qu'il raconta la mort de sa mère adoptive, que Cuchillo connaissait déjà.

« Depuis vingt-quatre heures que j'avais passées à son lit d'agonie, ajouta-t-il, j'avais oublié complétement mon cheval. Je fermai la cabane où je ne voulais plus revenir, et je me mis en route en ressentant les premières atteintes de la fièvre et sans faire boire le pauvre animal. Aussi les

forces lui manquèrent-elles à la seconde journée, et il tomba mort en m'entraînant dans sa chute, et en écrasant l'outre suspendue à ma selle. Épuisé par plusieurs nuits sans sommeil, je tombai comme lui, et je n'eus que la force de me traîner hors de la route, pour mourir du moins en paix et ignoré du monde entier.

— Je comprends cela, interrompit Cuchillo ; il est étonnant combien on regrette les parents qui ne nous laissent pas d'héritage. »

Tiburcio aurait pu dire que, sur son lit de mort, sa mère adoptive lui avait laissé un royal et terrible legs, le soin de sa vengeance sur le meurtrier inconnu d'Arellanos, et le secret du val d'Or ; mais il lui eût fallu ajouter que c'était à la condition de chercher toute sa vie ce meurtrier, que la veuve du gambusino lui avait laissé ce secret en mourant.

Tiburcio ne releva pas la réflexion de Cuchillo.

On peut apprécier jusqu'à quel point sa discrétion le servit en cette occasion.

Ainsi, comme Cuchillo, comme don Estévan, Tiburcio connaissait l'existence, l'emplacement exact du val d'Or ; le secret, comme on le verra plus tard, n'en avait pas été gardé par Arellanos. Mais était-ce un concurrent bien dangereux qu'un jeune homme sans appui, sans ressources, et à qui il ne restait plus même un cheval pour le porter ?

« De façon, dit Cuchillo, qui, assis sur le revers de la route, les genoux à la hauteur du menton, jouait avec le couteau passé dans la jarretière de sa botte, qu'à l'exception d'une hutte en bambous que vous avez abandonnée, d'un cheval qui a crevé entre vos jambes, et du costume que vous portez, Arellanos et sa veuve ne vous ont pas laissé d'autre héritage ?

— Rien que la mémoire de leurs bienfaits et la vénération de leur nom.

— Pauvre Arellanos ! je l'ai bien regretté, hasarda im-

prudemment Cuchillo, que son hypocrisie mit maladroitement hors de garde.

— Vous l'avez donc connu? s'écria Tiburcio; il ne m'a jamais parlé de vous. »

Cuchillo sentit qu'il venait de se fourvoyer; il se hâta de répondre :

« J'en ai beaucoup ouï parler comme d'un bien digne homme et d'un gambusino renommé.... et c'est bien assez pour que je le regrette, je pense. N'est-ce pas moi d'ailleurs qui vous ai informé de sa mort, que le hasard seul m'avait apprise? »

Malgré le ton naturel dont Cuchillo fit cette réponse, il était porteur d'une de ces figures tellement suspectes, tant de soupçons planaient sur sa tête, que Tiburcio jeta sur lui un regard de défiance.

Mais, petit à petit, les idées du jeune homme semblèrent prendre un autre cours. Il parut pendant quelque temps plongé dans une méditation profonde, qui n'était que le résultat de sa faiblesse accidentelle, et dont Cuchillo, enclin aux soupçons, interpréta différemment l'origine.

En ce moment le cheval de Cuchillo commença de donner des signes évidents de terreur. Son poil se hérissait, et il se rapprocha de son maître comme pour chercher protection près de lui. L'heure approchait où le désert assombri allait se parer de toute sa majesté nocturne. Déjà les chacals hurlaient au loin, quand tout à coup une note rauque, saccadée, leur imposa silence : c'était la voix du lion d'Amérique.

« Écoutez! » dit Cuchillo.

Un hurlement plus aigu retentit d'un autre côté.

« C'est un puma[1] et un jaguar[2] qui se disputent le corps de votre cheval, ami Tiburcio, et le vaincu pourrait bien

1. On appelle puma un lion sans crinière, particulier à l'Amérique.

2. Tigre moucheté.

essayer de se dédommager sur l'un de nous. Je n'ai que ma carabine et vous n'avez pas d'armes.

— J'ai mon poignard.

— Ça ne suffit pas. Montez en croupe derrière moi, et partons. »

Tiburcio suivit ce conseil, en ajournant ses soupçons devant le danger commun; et, malgré sa double charge, le cheval de Cuchillo s'éloigna rapidement, tandis que les grondements des deux féroces habitants du désert, prêts à se déchirer pour leur proie, devenaient plus sonores et plus prolongés.

CHAPITRE VII.

La couchée dans les bois.

Pendant longtemps encore l'écho apporta aux oreilles des deux cavaliers de formidables rugissements mêlés aux hurlements plaintifs des chacals. Ces animaux voraces n'abandonnaient qu'à regret la proie que se disputaient les deux rois des forêts d'Amérique. Bientôt un bruit d'une autre nature prouva l'intervention humaine dans cette scène du désert. En effet, les hurlements cessèrent tout à coup.

« C'est un coup de carabine, dit Tiburcio; qui peut s'amuser à chasser dans ces solitudes?

— Quelqu'un de ces chasseurs américains, sans doute, que nous voyons de temps en temps venir à Arispe vendre leurs provisions de peaux de loutre ou de castor, et qui se soucient d'un jaguar ou d'un puma comme d'un chacal. »

Rien ne troublait plus maintenant le calme imposant de la nuit. Les étoiles brillaient au ciel, et à peine une brise

plus fraîche faisait-elle entendre un léger murmure dans les taillis de bois de fer.

« Et où me menez-vous ainsi? demanda Tiburcio après un assez long silence.

— A la Poza, où j'ai quelques amis qui m'attendent et où nous passerons la nuit; puis de là, si cela vous convient, à l'hacienda del Venado.

— A l'hacienda del Venado! reprit Tiburcio; j'y vais aussi. »

Pendant le jour, Cuchillo eût pu voir le jeune homme rougir en disant ces mots; car une affaire de cœur l'attirait malgré lui vers la fille de don Augustin.

« Puis-je, demanda Cuchillo à son jeune compagnon, savoir quel motif vous mène à l'hacienda? »

Tiburcio fut interdit à cette question bien simple; mais on a pu s'apercevoir que Cuchillo n'était pas le confident qu'il eût choisi.

« Je suis sans ressources, répondit-il en hésitant, et je vais demander à don Augustin Pena de m'accepter au nombre de ses *vaqueros* (vachers).

— C'est un triste métier que vous allez faire là, mon garçon. Exposer sa vie tous les jours pour un modique salaire, veiller la nuit, courir le jour dans les halliers ou dans les plaines, à l'ardeur du soleil, à la fraîcheur des nuits : tel est le sort du vaquero.

— Que puis-je faire? dit Tiburcio; n'est-ce pas là la vie à laquelle j'ai été accoutumé? N'ai-je pas toujours vécu dans la solitude et les privations? Ces calzoneras usées et cette veste déchirée ne sont-elles pas ma seule fortune? Je n'ai même pas un cheval qui m'appartienne. Ne vaut-il pas mieux être vaquero que mendiant?

— Il ne sait rien, pensa Cuchillo; sans cela songerait-il à prendre un emploi de cette nature? »

Puis tout haut :

« Eh bien! dit-il, j'ai quelque chose de mieux à vous proposer. Vous êtes en effet un véritable enfant perdu; ex-

cepté moi, personne ne vous pleurerait si vous veniez à mourir. Vous n'avez rien entendu dire probablement, au fond de votre solitude, d'une expédition qu'on vient d'organiser à Arispe?

— Non.

— Soyez des nôtres. Dans une expédition semblable, un garçon résolu comme vous l'êtes sera une acquisition précieuse; et de votre côté, un gambusino expérimenté tel que je vous connais, car vous avez été élevé à bonne école, peut faire sa fortune d'un coup.... S'il pare la botte que je viens de lui porter, ajouta le bandit en lui-même, ce sera un signe évident qu'il ne sait rien. »

Cuchillo poursuivait ainsi son double but d'investigation et d'intérêt personnel, en sondant Tiburcio et en essayant de se l'attacher par l'espoir du gain. Mais, tout rusé qu'il était, le bandit avait affaire à forte partie.

« C'est donc une expédition de chercheurs d'or, dit froidement le jeune homme.

— Vous l'avez dit; je vais avec quelques amis à l'hacienda del Venado, et de là nous nous réunissons au préside de Tubac pour aller explorer l'Apacheria, qui renferme, dit-on, tant de trésors. Nous serons une centaine à peu près. »

Tiburcio garda le silence.

« Quoique entre nous, continua Cuchillo, je puisse vous dire que je n'ai jamais dépassé Tubac, je serai cependant un des guides de cette expédition. Eh bien! qu'en dites-vous?

— J'ai bien des raisons pour ne pas m'engager sans réflexion, répondit Tiburcio; je vous demanderai donc vingt-quatre heures pour réfléchir. »

Cette expédition, dont il apprenait si subitement la nouvelle, pouvait en effet anéantir ou favoriser les projets de Tiburcio, qui voila son incertitude sous cette réserve prudente.

« Il ne s'émeut pas! Ce jeune homme est destiné à rester mon débiteur. »

Telle fut la pensée de Cuchillo, qui, désormais débarrassé de souci de ce côté, se mit à siffler indifféremment en poussant son cheval. La meilleure harmonie semblait donc régner entre deux hommes qui tous deux avaient l'un contre l'autre un motif de haine mortelle, mais encore ignoré, quand tout à coup le cheval qui les portait broncha de la jambe gauche et manqua de s'abattre. Tiburcio s'élança à terre, l'œil enflammé, et s'écria d'une voix menaçante :

« Vous n'avez jamais dépassé Tubac, dites-vous? depuis quand ce cheval est-il à vous, Cuchillo?

— Que vous importe? dit l'aventurier, surpris d'une question à laquelle sa conscience donnait une signification alarmante, et que peut avoir à faire mon cheval avec la question que vous m'adressez si discourtoisement?

— Par l'âme d'Arellanos, je veux le savoir, ou sinon.... »

Cuchillo donna un coup d'éperon à son cheval, qui sauta de côté, et, au moment où il portait la main aux courroies de sa carabine, Tiburcio se rapprocha vivement de lui, étreignit sa main avec vigueur dans la sienne, et répéta sa question :

« Depuis quand ce cheval est-il à vous?

— Là! là! quelle curiosité! répondit Cuchillo avec un rire forcé. Eh bien! puisque vous tenez tant à le savoir, j'en ai fait l'acquisition.... il y a six semaines. Me l'avez-vous déjà vu, par hasard? »

En effet, c'était la première fois que Tiburcio voyait Cuchillo sur ce cheval, qui, malgré ce défaut de broncher parfois, était plein d'excellentes qualités, et que son maître ne montait que dans les grandes occasions. Le mensonge du cavalier dissipait sans doute quelques soupçons dans l'âme de Tiburcio à l'égard du cheval, car le jeune homme cessa d'étreindre la main du bandit.

« Pardon, dit-il, de cette violence, mais permettez-moi une question encore.

— Dites, s'écria Cuchillo; pendant que nous y sommes, que fait, entre amis, une question de plus ou de moins?

— Qui vous a vendu ce cheval il y a six semaines?

— Son maître, parbleu! dit l'aventurier pour gagner du temps, un.... inconnu.... qui revenait d'un long voyage

— Un inconnu! répéta Tiburcio; pardon encore une fois.

— Vous l'aurait-on volé, par hasard? reprit Cuchillo d'un ton ironique.

— Non; mais ne pensons plus à mes folies.

— Je vous les pardonne, dit Cuchillo d'un air magnanime; aussi vrai, ajouta-t-il mentalement, que tu n'iras pas plus loin, fils de chien. »

Tiburcio n'était plus sur la défensive, et le bandit profita de l'obscurité pour déboucler sournoisement les courroies de sa carabine. Il allait sans doute mettre à exécution sa vengeance, lorsqu'un cavalier, tirant après lui un cheval sellé et bridé, arriva au galop du côté opposé de la route.

« Est-ce vous, seigneur Cuchillo? cria le cavalier.

— Au diable!... dit Cuchillo. Ah! c'est vous, Benito?

— Oui. Eh bien! avez-vous sauvé l'homme? Le seigneur don Estévan m'envoie à tout hasard avec une gourde d'eau fraîche et un cheval pour lui.

— Il est là, répliqua Cuchillo, grâce à moi, il est sain et sauf.... jusqu'au moment où je me retrouverai face à face avec lui, ajouta-t-il tout bas.

— Eh bien! regagnons la couchée, » dit le domestique.

Tiburcio se mit en selle, et tous trois galopèrent silencieusement vers l'endroit où la cavalcade avait fait halte : le domestique, sans penser à autre chose qu'à s'y rendre le plus vite possible, comme un homme fatigué d'une journée laborieuse; Cuchillo, en maudissant le fâcheux dont la présence lui faisait ajourner sa vengeance; et Tiburcio, en faisant de vains efforts pour écarter les soupçons qu'une coïncidence singulière éveillait dans son esprit à l'égard

du bandit. Ce fut dans ces dispositions qu'après un quart d'heure de marche rapide les trois cavaliers virent briller les feux qui signalaient la halte de la caravane, et gagnèrent enfin la Poza.

L'endroit qu'on nommait ainsi, et le seul où il y eût de l'eau en toute saison à dix lieues à la ronde, était une citerne qu'alimentait sans doute quelque source cachée, et dont l'orifice était plus large que celui des autres citernes. Elle était creusée au fond d'un petit vallon d'une dizaine de pieds de largeur en tous sens, dont les bords inclinés conduisaient l'eau des pluies dans ce précieux réservoir.

Ce vallon était couronné d'arbres dont l'épais feuillage, nourri par une séve vigoureuse, protégeait la citerne contre les rayons du soleil. Le gazon dont les bords étaient tapissés, la fraîcheur que répandaient les cimes entrelacées des arbres, faisaient de la Poza, au milieu de ces déserts, une oasis délicieuse.

En même temps que ce lieu servait de halte habituelle aux voyageurs, les chasseurs venaient aussi se mettre à l'affût dans ses environs, soit pour tirer les daims et les cerfs, soit pour guetter les jaguars et d'autres bêtes féroces que la soif y poussait de tous côtés.

Une de ces perches à bascule, dont le pays est plein, et qui sont semblables à celles de l'Algérie, servait à puiser l'eau à l'aide d'un seau de cuir attaché à l'une de ses extrémités, pour la faire couler dans des troncs d'arbres creusés en auge et y abreuver les chevaux des voyageurs.

A quelques pas de là, un bois épais, à travers lequel s'enfonçait la route de l'hacienda del Venado, offrait de verts et frais ombrages. Dans l'espace compris entre les abords de la Poza et la lisière du bois, on avait allumé un grand feu, d'abord pour combattre la fraîcheur glaciale des nuits après des journées brûlantes, et ensuite pour écarter de l'eau les jaguars ou les pumas qui pouvaient être tentés de venir s'y désaltérer.

Non loin de ce feu, qu'alimentaient les arbres morts de

la forêt, les domestiques avaient dressé le lit de camp du sénateur et de l'Espagnol; et, tandis qu'ils s'occupaient à faire rôtir la moitié d'un mouton pour le repas du soir, une outre remplie de vin rafraîchissait dans une des auges de l'abreuvoir.

Après une journée de marche pénible, c'était un spectacle fort attrayant que celui présenté par cette halte de nuit aux bords de la Poza.

Tiburcio et ses deux compagnons venaient d'y arriver.

« Voilà votre halte, mon cher Tiburcio, dit Cuchillo d'un ton affectueux, pour mieux déguiser ses sentiments de rancune et ses projets sinistres; mettez pied à terre, pendant que je vais aller prévenir le chef de notre arrivée. Voici don Estévan de Arechiza, celui sous les ordres de qui vous vous enrôlerez si le cœur vous en dit; et, entre nous, c'est ce que vous pourrez faire de mieux. »

Cuchillo ne voulait pas que sa victime pût maintenant lui échapper, et il tenait plus que jamais à voir le jeune homme se joindre à l'expédition. Il montra du doigt le sénateur et don Estévan, assis sur leur lit de camp et vivement éclairés par la flamme du foyer, tandis que Tiburcio était encore invisible pour eux. Quant à lui, il s'avança vers don Estévan.

« Je désirerais, dit-il à l'Espagnol, vous dire deux mots en particulier, avec la permission du seigneur sénateur. »

Don Estévan fit signe à Cuchillo de l'accompagner dans l'allée sombre que formait la route au milieu de la forêt.

« Vous ne devineriez pas, seigneur don Estévan, quel est l'homme qu'a sauvé votre générosité; car je le ramène sain et sauf, comme vous le voyez. »

L'Espagnol mit la main à sa poche et donna la pièce d'or promise.

« C'est le jeune Tiburcio Arellanos qui vous doit la vie; pour moi, je n'ai écouté que mon bon cœur; mais peut-être avons-nous fait tous deux une sotte affaire.

— Pourquoi cela? dit don Estévan; ce jeune homme

sera d'autant plus facile à surveiller qu'il sera plus près de nous : car il est décidé, je pense, à être des nôtres.

— Il a demandé vingt-quatre heures pour réfléchir.

— Croyez-vous qu'il sache quelque chose?

— Je le crains, dit Cuchillo, d'un air lugubre ; car un mensonge ne lui coûtait rien pour rendre suspect à l'Espagnol celui dont il avait juré la mort. En tout cas, ce ne serait qu'un prêté rendu.

— Que voulez-vous dire?

— Que ma conscience m'assure qu'elle serait parfaitement tranquille si.... Eh! parbleu! ajouta-t-il brusquement, si j'envoyais ce jeune homme débrouiller sa parenté dans l'autre monde.

— A Dieu ne plaise! s'écria vivement don Estévan; d'ailleurs, j'admets qu'il sache tout : je commande à cent hommes et il est seul, ajouta-t-il pour désarmer Cuchillo, dont il n'attribuait qu'à la cupidité le désir de se défaire de Tiburcio. N'ayez aucun souci de lui; moi je me tiens pour satisfait, et vous devez faire comme moi.

— Satisfait.... satisfait, grommela Cuchillo comme un dogue que la voix de son maître réduit à se contenter de gronder au lieu de déchirer; moi je ne le suis guère.... mais plus tard....

— Je verrai ce jeune homme, interrompit l'Espagnol, qui reprit le chemin du bivac dont il s'était éloigné, tandis que Cuchillo le suivait en se disant d'un ton sérieux :

— Que diable pouvait-il avoir à me demander s'il y a longtemps que je possède mon cheval?... Voyons, l'animal a bronché, c'est à ce moment qu'il m'a interrogé, qu'il m'a menacé.... Je n'y comprends rien, mais je me défie de ce que je ne comprends pas. »

Quand Arechiza et Cuchillo regagnèrent l'endroit de la halte, une certaine agitation y régnait. Les chevaux, dispersés de part et d'autre, s'étaient réunis non loin du campement, tout alentour de la jument *capitana*, et la flamme du foyer éclairait de lueurs fauves leurs yeux bril-

lants ; le cou tendu vers leurs gardiens, ils semblaient vouloir se mettre sous la protection de l'homme. Parfois un hennissement de terreur se faisait bruyamment entendre au milieu de ce groupe d'animaux effrayés. Il était évident que l'instinct leur faisait redouter un danger encore éloigné.

« C'est quelque jaguar qui rôde par ici, disait un des domestiques, et nos animaux le sentent de loin.

— Bah ! disait un autre, le jaguar n'attaque que les poulains ; il n'oserait se hasarder à attaquer un cheval vigoureux.

— Vous croyez cela, vous ? reprit le premier ; eh bien, demandez à Benito, que voici, ce qu'il advint à l'endroit d'un beau et fort cheval qu'il aimait beaucoup. »

Benito s'avança vers les deux interlocuteurs :

« Un jour, dit-il, ou plutôt une nuit comme celle-ci, je m'étais fort éloigné de l'hacienda del Venado, où je servais alors, et j'avais pris le parti de passer la nuit près de la source de l'*Ojo de Agua*. J'avais attaché mon cheval assez loin de moi, dans un endroit où l'herbe était plus drue, et je dormais comme on dort quand on a fait vingt lieues dans la journée, lorsque je fus éveillé par des rugissements et des hennissements de tous les diables. Il faisait un clair de lune à y voir comme en plein jour. Effrayé du sabbat infernal que j'entendais, je voulus rallumer mon feu ; mais il s'était éteint, et j'eus beau souffler, je n'en pus tirer la moindre étincelle. Tout à coup je vis passer au galop mon cheval qui, au risque de s'étrangler, avait rompu la *reata* (la longe) que je lui avais passée au cou. « Bon, me dis-je, au lieu d'un cheval qui me manquait, « je vais en avoir deux à chercher. » J'avais à peine fait cette réflexion, que je distinguai au clair de lune, bondissant après mon cheval, un superbe jaguar en pleine poursuite. Il semblait à peine toucher la terre, car chacun de ses bonds le transportait à vingt pieds plus loin. Je compris que mon cheval était perdu. Je prêtai l'oreille avec anxiété,

mais je n'entendis plus rien. Ce ne fut qu'au bout d'un quart d'heure, qui me sembla bien long, que le vent m'apporta un effroyable rugissement....

Un tressaillement d'effroi interrompit le narrateur :

« *Virgen santa !* s'écria-t-il, c'était comme celui-ci ! »

Un rauquement formidable venait en effet d'éclater non loin de la Poza, et de couper la parole à Benito. Un silence profond lui succéda, pendant lequel un souffle de terreur sembla planer dans l'atmosphère au-dessus de la tête des hommes et des animaux.

CHAPITRE VIII.

Où Benito laisse percer quelque partialité pour les jaguars.

Le vieux pâtre aurait bien pu reprendre son récit sans que personne l'interrompît, mais aussi avec la certitude de ne pas être écouté.

L'imminence d'un danger tout à l'heure si éloigné, le voisinage de la bête féroce glaçaient le cœur et paralysaient la langue des auditeurs du vaquero. Celui-ci se taisait du reste comme les autres, en paraissant réfléchir à ce qu'exigeait cette terrible circonstance, quand l'Espagnol rompit le silence profond qui régnait dans le bivac.

« Prenez vos armes ! s'écria don Estévan.

— C'est inutile, seigneur maître, reprit le conteur, à qui son expérience du danger ne tarda pas à rendre tout son sang-froid. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de ne pas laisser éteindre le foyer. »

Un fagot de branches sèches, qu'il y jeta en disant ces mots, répandit tout alentour une flamme éblouissante dont l'éclat enveloppa tous les assistants d'une nappe de lumière.

« A moins que la soif ne l'étrangle, reprit Benito, le démon des ténèbres n'osera franchir ce cercle de feu. Cependant je dois dire que la soif l'étrangle souvent; alors....

— Alors ? interrompit un des interlocuteurs d'un ton d'anxiété.

— Alors, continua le vaquero, alors il ne connaît ni feu ni flammes. Aussi, à moins d'être bien décidé à lui défendre l'approche de l'eau, le plus prudent est de s'écarter de son chemin. Ces animaux-là ont toujours plus soif que faim.

— Et quand ils ont bu ? demanda à son tour Baraja, dont la flamme éclairait la contenance peu rassurée.

— Ils cherchent à apaiser leur faim. Ces jaguars sont fort sensuels. C'est du reste bien naturel, ce me semble. »

Un second rugissement, mais qui paraissait évidemment plus éloigné, vint prouver à l'auditoire de Benito, terrifié par sa théorie des tigres, que celui-là du moins n'éprouvait pas la soif à son dernier paroxysme. Tout le monde gardait un profond silence, interrompu seulement par le petillement des broussailles que Baraja jetait avec profusion dans le brasier.

« Doucement, corbleu ! s'écria Benito ; si vous consommez nos provisions de bois, vous chargerez-vous d'en aller chercher de nouvelles dans la forêt ?

— Non, de par tous les diables ! répliqua l'aventurier.

— Alors, tâchez de les faire durer, pour que nous ne nous trouvions pas dans les ténèbres à la merci du jaguar, dont deux heures de plus d'abstinence auront redoublé la soif. »

Si Benito eût pris à tâche d'effrayer ses auditeurs, il eût certes parfaitement réussi ; car tous jetaient un regard d'angoisse sur le peu de bois mort qui restait amoncelé à la portée de leur main ; mais, en dépit de ses réponses railleuses, il y avait dans la voix de l'ancien vaquero quelque chose de solennel qui portait en soi une conviction profonde. A peine y avait-il assez de bois pour entretenir

une heure de plus la flamme protectrice qui brillait dans le foyer.

On conçoit que don Estévan avait remis à une autre occasion d'interroger Tiburcio. Celui-ci cependant n'eût pas attendu plus longtemps pour remercier l'Espagnol; mais il ignorait que ce fût lui qui avait donné ses ordres à Cuchillo. Plus d'une fois, néanmoins, don Estévan jeta à la dérobée, au milieu de ce terrible moment, un regard observateur sur Tiburcio; mais, par l'effet du hasard, la figure du jeune homme, constamment restée dans l'ombre, demeurait invisible pour lui. Tiburcio, de son côté, sentait aussi que le moment eût été mal choisi pour échanger des compliments de courtoisie avec le chef du bivac.

Le silence continuait à régner au loin. Don Estévan et le sénateur avaient regagné leur lit de camp, sur lequel ils étaient assis le fusil à la main, et il ne resta plus autour de Benito que ses deux camarades, Baraja, Cuchillo et Tiburcio. Les chevaux continuaient néanmoins à se grouper le plus près possible du foyer, et leur présence à côté des hommes, le souffle bruyant de leurs naseaux, indiquaient que, pour être plus éloigné, le danger n'était pas encore dissipé.

Quelques minutes s'écoulèrent ainsi sans que le son d'une voix humaine troublât la morne tranquillité de la forêt.

Au milieu du plus grand danger, il y a toujours dans la voix de l'homme une harmonie consolante qui semble en diminuer l'horreur; aussi l'un des domestiques pria le vaquero de continuer son récit.

« Je vous disais donc, reprit Benito, que le jaguar bondissait à la poursuite de mon cheval, et que je n'avais pas, comme ce soir, un feu clair pour l'éloigner. Tout à coup j'aperçus de nouveau, à la clarté de la lune, le cheval lui-même qui galopait de mon côté; mais c'était la dernière course qu'il dût faire, à en juger par le terrible cavalier qu'il portait.

« Le jaguar, cramponné sur son dos, la tête collée sur

le cou du pauvre animal, se laissait emporter par lui, et il était à peine à quelque distance de moi, qu'un affreux craquement d'os brisés se fit entendre ; le cheval tomba comme la foudre : le jaguar venait de lui casser la dernière vertèbre près de la tête.

« Le tigre et le cheval roulèrent l'un sur l'autre en tournoyant, et le lendemain, au jour, il ne restait plus que des lambeaux déchirés du coursier qui m'avait porté si longtemps.

« Eh bien ! croyez-vous maintenant que le jaguar n'attaque que les poulains ? » demanda le vieux pâtre.

Personne ne répondit ; mais les auditeurs de Benito tournèrent la tête vers l'endroit où la zone de lumière expirait devant d'épaisses ténèbres, comme si au milieu d'elles dussent apparaître les prunelles flamboyantes d'un de ces formidables animaux.

Sous l'impression du récit de l'ancien pâtre et de celle causée par la présence indubitable d'un des terribles rôdeurs de nuit des bois d'Amérique, le silence des voyageurs se prolongea longtemps encore. Tiburcio fut le premier à le rompre. Aussi habitué que le vaquero à la vie solitaire, il était moins ému que ses compagnons.

« Cependant, dit-il, si vous n'eussiez pas eu de cheval, le jaguar vous eût dévoré à sa place ; votre cheval vous a donc sauvé en payant pour vous, et ici nous avons vingt chevaux pour un tigre.

— Ce jeune homme raisonne fort bien, ce me semble, s'écria Baraja, rassuré par cette observation.

— Vingt chevaux, oui, reprit Benito ; ils resteront près de nous jusqu'à ce que la peur ait troublé leur jugement, et, à l'approche immédiate du danger, ils s'enfuiront pleins d'une folle terreur. Le jaguar qui rôde par ici ne les poursuivra pas, parce que l'instinct des chevaux les entraînera du côté opposé à l'eau, dont il ne veut pas s'éloigner, et, peut-être....

— Peut-être ?... demandèrent plusieurs voix à la fois.

— Peut-être, reprit solennellement Benito, peut-être a-t-il déjà goûté de la chair humaine ; et ces animaux, comme je vous le disais tout à l'heure, étant fort sensuels, il dédaignera la chair d'un cheval pour celle de l'un de nous, ce dont, à tout prendre, on n'a pas trop le droit de le blâmer.

— C'est rassurant ! interrompit Cuchillo.

— Certainement, car il se contentera d'un seul, à moins.... »

Benito paraissait être l'homme des réticences effrayantes ; aussi nul n'osa plus l'interroger pendant une minute. Cependant Cuchillo, impatienté de le voir rester silencieux, s'écria :

« Achevez donc, de par tous les diables !

— Je voulais dire, répondit l'ancien vaquero, à moins qu'il n'ait sa femelle avec lui, auquel cas.... Mais à quoi bon vous effrayer ?

— Que le tonnerre vous brûle ! cria Baraja. Parlez donc !

— Auquel cas il se croirait obligé de faire à sa compagne la galanterie d'un second d'entre nous, acheva Benito comme à regret.

— Corbleu ! dit Baraja avec ferveur, je prie Dieu que ce tigre-là soit célibataire. »

Et il jeta convulsivement dans le foyer une brassée de branches mortes.

« Doucement donc, répéta Benito, nous avons encore au moins six heures de nuit, et pas pour une heure de bois sec devant nous. »

En disant ces mots, il arracha au brasier une partie des aliments qu'y avait jetés Baraja.

« Ainsi donc nous avons trois chances, continua-t-il en se rasseyant comme un homme décidé à subir un sort inévitable : la première, que ce tigre n'ait pas trop soif ; la seconde, qu'il se contente d'un des chevaux ; et la troisième, que ce soit un tigre garçon, comme dit l'ami que voilà. »

Personne n'osa contester la terrible exactitude de ce calcul, qui avait du reste son côté rassurant ; mais il était dit que de ces trois chances, nulle ne devait rester avant la fin de la nuit.

Bientôt cependant une clarté consolante apparut à l'horizon : c'était la lune qui se levait.

Ses rayons ne tardèrent pas à verser des flots de lumière blanche sur la cime des arbres, au haut desquels les chouettes faisaient seules entendre leurs notes lugubres. A l'exception de l'oiseau moqueur, qui répétait de temps à autre ses cris plaintifs ; du vampire, qui troublait le silence de la nuit du frôlement de ses grandes ailes, les solitudes environnantes paraissaient n'abriter nuls hôtes vivants autres que le groupe de chevaux et de cavaliers rassemblés autour ou à peu de distance du foyer.

« Pensez-vous, demanda Tiburcio à Benito, que le jaguar se soit retiré ? J'ai entendu plus d'une fois ces animaux hurler la nuit autour de ma hutte et s'éloigner pour ne plus revenir.

— Oui, répondit le domestique, quand les abords de leur abreuvoir étaient libres, quand ils éventaient sans doute l'odeur de quelque proie lointaine ; mais ici, leur abreuvoir est intercepté, nous sommes en grand nombre, et le jaguar n'abandonne pas ainsi l'endroit où se trouvent réunis son boire et son manger. Tout animal féroce moins sensuel que le jaguar en ferait autant. Prions Dieu que celui-ci soit seul en chasse ! mais, pour s'être éloigné, je n'en crois rien. »

Un grognement sourd, moins rapproché il est vrai que le premier qu'ils avaient entendu et moins éloigné aussi que le second, vint confirmer l'assertion de l'ancien vaquero.

« C'est signe, dit-il, que la soif devient plus vive ; car l'air de la nuit ne fait que l'irriter, en lui apportant les fraîches émanations de la citerne. »

Cependant le brasier, petit à petit consumé, jetait des lueurs moins vives, et la provision de bois touchait à sa fin.

Une proportion effrayante s'établissait entre les progrès de la soif chez le tigre et la diminution du bois au foyer. La lueur du feu était la plus infranchissable barrière à opposer au désespoir de la bête féroce.

« La soif serre de plus en plus le gosier du jaguar, à n'en pas douter; la première chance nous échappe déjà, je le crains, dit Benito d'un air morne.

— *Hijo de....* te tairas-tu ! s'écria Cuchillo en s'avançant le couteau à la main vers Benito. Prophète de malheur! n'as-tu que des nouvelles lugubres à nous donner ?

— Que puis-je faire ? dit le domestique sans s'émouvoir. Je suppose que je ne parle qu'à des hommes de cœur, et quand votre couteau ferait ce que le jaguar peut faire d'un moment à l'autre, ce sera une chance de moins en votre faveur. Au lieu de huit, il n'aura plus qu'à choisir entre sept; car ces animaux sont trop sensuels pour emporter un cadavre. A tout prendre, c'est un noble animal, qui.... »

Cette fois, la réticence de l'incorrigible panégyriste des tigres fut involontaire. Un rugissement, éclatant comme le son d'un clairon, retentit du côté opposé au dernier et lui coupa la parole.

« *Ave Maria!* le tigre est marié! s'écria Baraja avec angoisse.

— Cet homme dit vrai, continua Benito; car il y en a deux, et jamais deux tigres mâles n'ont chassé de compagnie. Quoi que vous en disiez, seigneur Cuchillo, voilà déjà deux chances de moins : la soif augmente et le tigre est double. Or, un est à quatre comme deux sont à huit, c'est-à-dire que.... sur quatre....

— Ça fait cinq sur huit, interrompit Baraja, dont la terreur troublait les facultés mathématiques.

— *Caray!* comme vous y allez! reprit froidement le vieux Benito. La peur vous fait extravaguer, mon cher; pour deux tigres il ne faut que deux hommes, si je sais bien calculer; or, vous en mettez cinq, c'est trois de trop. Donc,

sur huit que nous sommes ici, il est probable qu'il n'y en aura que six qui verront se lever l'aurore prochaine.

— Que la foudre me consume si j'ai jamais trouvé un compagnon d'infortune plus incommode que celui-là! dit en gémissant Cuchillo, qui, malgré sa fureur, n'était plus disposé à diminuer la proportion des victimes exposées aux jaguars, et qui respectait désormais la vie du vieux vaquero comme celle d'un fétiche.

— C'est égal, dit Baraja, tant que je verrai ces chevaux groupés autour de nous, j'aurai bon espoir.

— C'est l'unique chance qui nous reste, » hasarda un des compagnons de Benito qui, connaissant sa longue expérience, écoutait ses paroles comme autant d'oracles.

Malheureusement cette dernière chance ne devait pas subsister longtemps.

A un hurlement qui sembla partir des confins indécis des ténèbres de la nuit et de la zone lumineuse qui éclairait la Poza, les chevaux groupés près de la clarté du foyer se débandèrent, saisis d'une folle terreur.

La terre trembla sous leurs sabots, les broussailles craquèrent avec un bruit formidable, et tous se perdirent bientôt sous les arches sombres de la forêt, que les rayons de la lune éclairaient de lueurs brisées par le feuillage. C'était signe que, devant le péril qui grossissait, les animaux, compagnons de l'homme, perdaient toute confiance dans sa protection, et qu'ils n'attendaient plus de salut que de la vigueur de leurs jarrets, décuplée par une frayeur sans bornes.

Au moment où la dernière ressource sur laquelle les voyageurs pussent compter vint à s'évanouir, Benito se leva, et, traversant l'espace qui séparait le groupe dont il faisait partie de don Estévan et du sénateur assis à l'écart, il s'approcha d'eux :

« La prudence exige, dit-il, que vous ne restiez pas ainsi loin de nous ; on ne sait ce qui peut arriver. Vous l'avez entendu, le danger nous environne à droite et à gauche ;

venez au milieu de nous, et nous vous ferons un rempart de nos corps. »

La contenance effrayée du sénateur offrait un contraste frappant avec la contenance calme et froide du chef espagnol.

« C'est un bon conseil à suivre, s'écria Tragaduros; écoutons ce fidèle serviteur. »

Et il se levait pour mettre à profit le dévouement du vieux domestique ; mais don Estévan l'arrêta.

« Ce ne sont donc pas des contes de chasseurs faits pour effrayer les novices, que ceux dont vous entretenez vos auditeurs ? dit-il à Benito.

— Seigneur Dieu ! c'est la vérité ! reprit celui-ci.

— Il y a donc un danger réel ?

— Inévitable.

— Eh bien ! s'il en est ainsi, restons à notre place !

— Y pensez-vous ? interrompit Tragaduros.

— Le devoir d'un chef est de protéger ses soldats, et non de se faire protéger par eux, répliqua fièrement Arechiza, et voici ce que nous allons faire. Si le danger vient de ce côté, puisque c'est à droite et à gauche que nous avons entendu ces hurlements, je reste ici le fusil à la main pour attendre l'ennemi et protéger nos derrières. Avec un œil sûr, un cœur ferme et deux balles dans chaque canon, un jaguar n'est pas à craindre. Vous, seigneur, allez faire à l'avant-garde ce que je ferai à l'arrière, et, si votre.... prudence exige que vous vous appuyiez sur nos hommes, je laisse ce soin à votre discrétion. »

Ce compromis, qui sauvait les apparences, était trop du goût du sénateur pour qu'il ne l'acceptât pas. De fait, Tragaduros était assez peu soucieux d'exposer en sa personne le propriétaire futur d'un demi-million de dot, et il s'empressa d'aller se joindre au groupe réuni près du foyer, sous prétexte de protéger l'avant-garde.

Ces dispositions étaient à peine prises qu'un formidable dialogue sembla s'établir entre le couple affamé et altéré des jaguars. C'étaient tantôt des grondements étouffés, des

rauquements graves ou des notes aiguës, que les deux animaux échangeaient de deux directions différentes. Cet effrayant orchestre éveillait dans le bois ou dans les plaines des échos sourds ou vibrants qui semblaient peupler les solitudes environnantes d'une douzaine de ces terribles hôtes. Chaque rugissement retentissait dans la poitrine des voyageurs.

Le fusil du sénateur tremblait dans ses mains comme le roseau que le vent agite; Baraja se recommandait à tous les saints de la légende espagnole; Cuchillo serrait sa carabine à la briser, et Benito, avec le fanatisme de l'Arabe, attendait froidement le dénoûment de ce drame, dont les deux sauvages acteurs commençaient déjà le prologue par d'affreux rugissements.

CHAPITRE IX.

Les tueurs de tigres.

A la lueur projetée par le feu que Benito entretenait parcimonieusement, on pouvait voir don Estévan suivre des mouvements de son corps la direction où se faisaient entendre les rugissements de gauche. Il avait l'air calme d'un chasseur qui guette le passage d'un chevreuil. Tiburcio, à l'aspect du chef espagnol, sentit s'éveiller en lui cette exaltation que produit le danger sur certaines organisations énergiques; mais son poignard était la seule arme qu'il possédât.

Il jeta un coup d'œil sur le fusil à deux coups dont le sénateur devait faire un usage peut-être plus funeste à ses compagnons qu'aux jaguars. A en juger par le tremblement convulsif de sa main, son coup d'œil devait être assez obscurci pour se tromper de but.

De son côté, le sénateur jeta un regard jaloux sur le poste qu'occupait Tiburcio au centre du groupe formé par les deux compagnons de Benito, le vieux vaquero lui-même, Baraja et Cuchillo. Tiburcio surprit un de ses regards :

« Seigneur sénateur, lui dit-il, il ne convient peut-être pas que vous exposiez ainsi une vie si précieuse que la vôtre. Vous avez des parents, une noble famille; moi, personne ne me pleurera.

— Le fait est, dit le sénateur, que, si les autres attachent à ma vie la moitié seulement du prix que j'y mets moi-même, ma mort leur causera un affreux crève-cœur.

— Eh bien ! changeons de place ; donnez-moi ce fusil, et je vous ferai de mon corps un rempart contre la griffe et la dent des jaguars. »

Cette proposition de Tiburcio avait lieu au moment où les voix caverneuses du couple féroce se faisaient encore entendre alternativement. Mais tout d'un coup les deux voix se marièrent en un duo de rugissements qui déchiraient les échos et vibraient dans l'air au-dessus de la cime des arbres.

Sous l'impression causée par ce terrible concert, l'échange proposé par Tiburcio fut accepté. Le sénateur prit sa place, tandis que le jeune homme, les yeux étincelants, les lèvres frémissantes, s'avança de quelques pas hors du groupe, et attendit, le fusil sur l'épaule, l'attaque inévitable de l'un des deux tigres.

Don Estévan et lui paraissaient immobiles et inébranlables comme deux statues. Les reflets inégaux du feu éclairaient ces hommes si étrangement réunis par le hasard, et dont l'un ne le cédait à l'autre ni en orgueil ni en courage.

Le moment devenait de plus en plus critique. Les deux jaguars allaient dès lors se trouver en face d'ennemis dignes d'eux.

Le foyer ne jetait plus qu'à peine une pâle clarté.

Cependant un nouvel incident devait bientôt changer la face des choses. Pour le faire bien comprendre, il est nécessaire de préciser exactement la situation des hommes et des lieux.

Nous avons dit que le campement avait été dressé dans un espace compris entre la ceinture d'arbres du petit vallon où était creusé la Poza et la lisière d'une forêt qui traversait la route menant à l'hacienda del Venado. C'était le centre de cet emplacement qu'on avait choisi pour le lieu de halte, mais plus près de la citerne que de la forêt. Des buissons de bois de fer assez élevés entouraient les deux autres côtés de cette clairière. C'était dans la direction en deçà de la Poza d'un côté et au delà de la lisière du bois de l'autre, que se faisaient entendre les rugissements. Du premier côté se tenait Tiburcio, et de l'autre don Estévan; le groupe d'hommes occupait le milieu entre eux deux.

Dans un de ces moments de silence terrible qui est gros de toutes les terreurs de l'inconnu, un glapissement plaintif de chacal se fit entendre à quelque distance, au delà de la ceinture des bois de fer; mais, tout lugubre que fût cette espèce de vagissement, c'était comme une douce mélodie en comparaison des rugissements des jaguars.

« Un chacal oser glapir si près d'un tigre, voilà qui me semble étrange, dit à voix basse le vieux vaquero.

— Mais j'ai entendu dire que, quand le jaguar est en chasse, le chacal le suit en hurlant, répondit Tiburcio du même ton.

— Il y a du vrai là dedans, reprit Benito; mais le chacal ne se hasarde à glapir près du jaguar que quand ce dernier déchire sa proie. C'est une humble prière de lui en laisser sa part; mais, lorsque le jaguar chasse, il se garde bien de s'en faire entendre, de peur de servir lui-même de curée. C'est étrange, en vérité, reprit l'ancien pâtre comme en pensant tout haut : mais par Dieu! il y a un second chacal de ce côté. »

En effet, la même mélodie plaintive, exactement caden-

cée comme là première, s'éleva lentement au milieu du silence, et dans une direction opposée.

« Je le répète, reprit Benito, les chacals n'auraient pas tant d'audace que de se trahir ainsi ; ce doivent être deux créatures d'une autre espèce qui ne redoute pas les jaguars.

— De qui voulez-vous parler? demanda Tiburcio surpris.

— De deux créatures humaines, de deux chasseurs américains, je le parierais.

— Deux chasseurs du Nord, dites-vous?

— Oui. Il n'y a guère qu'eux assez courageux pour chasser ainsi ces dangereux animaux la nuit. Ceux-là se sont séparés sans doute, et se servent d'un signal convenu pour se rejoindre dans les ténèbres. »

Cependant les deux chasseurs, si c'en était toutefois, devaient avancer avec bien des précautions, car on n'entendait craquer ni le moindre branchage ni la moindre feuille.

« Holà hé du foyer! cria tout à coup dans les ténèbres une voix semblable à celle des matelots qui se hêlent la nuit, nous *accostons*[1], n'ayez pas peur et ne faites pas feu. »

La voix avait un accent étranger qui confirmait en partie la supposition de l'ancien vaquero ; mais l'aspect de l'homme qui se montra achevait d'en faire une certitude.

Ce n'est pas ici le moment de décrire la stature herculéenne, le bizarre accoutrement du nouveau venu : il figurera d'une manière trop marquante dans ce récit pour que nous n'ayons pas plus tard l'occasion d'en faire le portrait. Il nous suffira de dire que c'était une sorte de géant armé d'une longue et lourde carabine dont le canon épais était à six pans.

L'œil vif du chasseur américain eut bientôt parcouru le

1. Expression de marin pour dire : nous approchons.

groupe tout entier, et s'arrêta même avec quelque complaisance sur la figure de Tibuicio.

« Que le diable emporte votre feu! dit-il d'un ton brusque, mais qui n'excluait pas la bonhomie. Vous nous effrayez depuis deux heures les deux plus beaux tigres mouchetés qui aient jamais rugi dans ces solitudes.

— Effrayer! interrompit Baraja; caramba, ils nous le rendent bien!

— Vous allez m'éteindre ça, j'espère, reprit le chasseur.

— Éteindre notre foyer, notre seule sauvegarde! s'écria le sénateur; y pensez-vous?

— Votre seule sauvegarde! répéta l'Américain avec étonnement.... Et il compta du doigt autour de lui... Quoi! reprit-il, huit hommes n'ont qu'un feu pour sauvegarde contre deux pauvres tigres! vous voulez vous moquer de moi.

— Qui êtes-vous? demanda impérieusement don Estévan.

— Un chasseur, vous le voyez.

— Chasseur de quoi?

— Mon compagnon et moi nous chassons au castor, au loup, au tigre et à l'Indien, c'est selon le cas.

— C'est le ciel qui vous envoie pour nous délivrer, s'écria Cuchillo.

— Pas du tout, reprit le chasseur, à qui la figure de Cuchillo déplaisait sans doute; nous avons trouvé, mon camarade et moi, à environ deux lieues d'ici, un puma et un couple de jaguars qui se disputaient le corps d'un cheval mort....

— Le mien, interrompit Tiburcio.

— Le vôtre! pauvre jeune homme! reprit le chasseur d'un ton de rude cordialité; eh bien, je suis aise de vous voir ici, car j'ai pensé que le maître de ce cheval n'était plus parmi les vivants. Or, continua l'Américain, nous avons tué le puma, et suivi jusqu'ici la trace des deux ti-

gres, que vous empêchez de venir se désaltérer à la Poza. Si donc vous voulez que nous vous en débarrassions, il faut nous éteindre ça et promptement, et nous laisser faire.

— Et votre compagnon, demanda don Estévan, qui se surprit à désirer attacher à son expédition deux recrues de cette espèce, où est-il?

— Il va venir. Ainsi, à l'œuvre; autrement nous vous laissons vous tirer d'affaire comme vous pourrez. »

Il y avait tant d'autorité, tant de conviction dans le ton du chasseur, et d'imperturbable assurance dans les assertions qu'il avança pour faire éteindre le foyer, que don Estévan dut céder à ses désirs. Les braises furent dispersées. Alors l'Américain fit entendre un second cri de *coyote* (chacal), et une minute ne s'était pas écoulée, que le compagnon du chasseur arrivait à son tour près de l'Américain.

Quoique le dernier venu fût d'une taille assez élevée, il ne paraissait guère qu'un pygmée en comparaison du premier. Il n'était pas moins bizarrement accoutré que lui, mais l'obscurité empêchait de bien distinguer ses traits et son costume. Nous reparlerons de lui également plus tard.

« Enfin, votre diable de feu est éteint, dit-il, faute de bois sans doute, et nul de vous n'a osé aller en chercher.

— Non, dit le premier Américain; j'ai obtenu de ces messieurs qu'ils voulussent bien s'en rapporter à nous pour les débarrasser de deux animaux qu'ils empêchaient humainement d'aller se désaltérer.

— Hum! murmura le sénateur, je ne sais pas si nous avons agi prudemment. Et si vous les manquez?

— Les manquer! et comment cela? reprit le dernier venu. Parbleu! si je n'avais pas craint de faire fuir l'autre tigre en en tuant un, je l'ai eu plusieurs fois au bout de ma carabine, et j'allais céder à la tentation, quand le signal convenu avec mon associé, un glapissement de chacal, m'a fait accourir.

— J'espérais que je finirais par convaincre ces voya-

geurs, et je vous ài appelé près de moi, dit le grand chasseur.

— Vous saviez donc déjà que nous étions là? demanda Baraja.

— Sans doute; il a deux heures que nous vous épions involontairement. Ah! je connais des pays où les voyageurs qui ne prendraient pas plus de précautions que vous auraient bien vite le crâne dégarni de sa peau. Mais allons, Dormilon, à la besogne.

— Et si les jaguars tombent sur nous? dit le sénateur.

— Ils s'en garderont bien. Le premier de leurs besoins à satisfaire à présent est la soif; vous n'allez pas tarder à les entendre hurler de joie de ne pas voir leur abreuvoir rougi par la flamme qui les effraye plus que la présence de l'homme. Ils ne songeront d'abord qu'à boire.

— Ces tigres sont bien exaspérés, je le crains, dit Baraja. Mais qu'allez-vous faire?

— Ce que nous allons faire! reprit le chasseur appelé Dormilon ou le Dormeur: une chose fort simple. Nous allons nous poster près de la citerne; les deux jaguars arriveront; mon associé, que voici, se chargera de l'un, moi de l'autre, et je vous réponds que, seulement le temps de les viser à la clarté de la lune, ils n'auront plus ni faim ni soif.

— Ah! ça vous semble simple! s'écria Cuchillo étonné en effet de la simplicité de cette combinaison.

— Simple comme bonjour, dit le Dormeur. Mais tenez, que vous disais-je? »

Deux rugissements égaux, et partant cette fois-là du même point, résonnèrent à la fois en notes stridentes qui semblaient arrachées aux plus puissants instruments de cuivre.

Le couple féroce saluait le retour des ténèbres d'un chant de joie sauvage. Les auditeurs de ce concert nocturne purent entendre, mêlé à cette terrible harmonie, le

bruit des naseaux qui aspiraient avec délices les fraîches émanations de la citerne.

Les voyageurs jetèrent autour d'eux un regard d'angoisse, mais, pendant que les cavités du bois et de la plaine répétaient encore les rugissements des jaguars, les deux chasseurs s'étaient éloignés, et on n'aperçut bientôt que deux corps qui rampaient le long des arbres de la Poza. Les canons des carabines américaines jetèrent encore un éclair sous les rayons de la lune, puis tout disparut dans le creux de l'étroit vallon. C'est sans doute un fort beau spectacle qu'un combat de taureaux, quand un de ces animaux bondit dans le cirque sous le feu des banderillas, et que, les cornes baissées, les yeux étincelants et creusant la pierre du pied, il mugit à l'instant de se précipiter sur le matador ; mais si les spectateurs n'étaient séparés de l'animal en fureur que par une simple barrière, nul doute que ce spectacle ne perdît pour eux toute sa beauté.

Un combat de tigres et d'hommes devait être, pour les Romains, un spectacle plus attrayant encore qu'un combat de taureaux de nos jours. Mais qui peut douter que l'affluence des spectateurs au cirque n'eût été bien moins grande, si des barrières de fer et des gradins élevés n'eussent mis les assistants hors des chances du combat à mort des hommes et des tigres?

Rien qu'un étroit espace, le tiers de celui que peut mesurer un jaguar dans son élan, et une ceinture d'arbres seulement, séparaient ici les voyageurs du théâtre de la lutte prochaine entre les deux chasseurs et le couple féroce. Qu'un des acteurs humains vînt à manquer son rôle, et les spectateurs étaient obligés de le remplir à sa place. C'est une situation exceptionnelle, fertile en émotions, et dont nous pourrions parler savamment et par expérience, si nous ne l'avions déjà fait ailleurs [1].

Au moment où les chasseurs disparaissaient dans le pe-

1. *Voyage et aventures au Mexique*, chez Charpentier, 1847.

tit vallon au centre duquel se trouvait l'abreuvoir, les hurlements d'allégresse cessèrent; c'était signe que les deux animaux altérés faisaient le tour de la clairière pour gagner la citerne. Les voyageurs retenaient leur souffle, et le silence le plus profond régnait dans les bois, que la lune éclairait de sa lumière tranquille. Aussi purent-ils entendre au loin le moindre craquement des buissons que froissaient les deux bêtes féroces en rampant vers le vallon ; car, bien que le feu fût éteint, leur instinct les avertissait néanmoins de la présence de l'homme. Le chasseur américain ne s'était pas trompé en disant que, pour le moment, le plus impérieux besoin à satisfaire était pour elles une soif dévorante.

On sait jusqu'à quel point la petitesse des glandes salivaires enflamme la soif chez la race féline; mais une prudence cauteleuse est aussi le trait distinctif de cette race; et les deux jaguars, dévorés du besoin de boire, semblaient vouloir éviter le combat pour l'engager avec plus d'avantage une fois qu'ils auraient apaisé le feu qui brûlait leur gosier. Qu'ils essayassent après de satisfaire leur faim, c'était en effet un point qui n'admettait point de doute, et, malgré l'imperturbable assurance avec laquelle un des chasseurs étrangers avait affirmé que les deux tigres n'auraient bientôt plus ni faim ni soif, c'était une redoutable épreuve à subir.

Malgré cette position critique pour les spectateurs, nous devons cesser de nous occuper d'eux un instant pour reporter notre attention sur les deux chasseurs, bien plus exposés qu'eux et par conséquent plus dignes d'intérêt.

La lune n'était pas encore assez élevée dans sa course pour jeter ses rayons jusqu'au fond du petit vallon où ils étaient descendus, et, en comparaison de la vive lumière qui brillait tout alentour, ce fond ténébreux paraissait encore plus noir. A peine l'œil humain eût-il pu distinguer les deux chasseurs, la carabine à la main, le couteau entre les dents, un genou en terre, et adossés l'un à l'autre.

Cette posture, en élargissant la base du corps, leur donnait plus de solidité pour recevoir au besoin le choc impétueux d'un de leurs adversaires, quoique à vrai dire l'un des chasseurs parût d'une vigueur à recevoir debout, sans broncher, le choc d'un lion de l'Atlas. Puis, en se tournant le dos, leurs yeux pouvaient embrasser tout l'espace que les tigres devaient parcourir, et leur éviter ainsi une surprise dangereuse.

Au bout de quelques secondes, le groupe haletant des spectateurs put voir se glisser à travers les arbres deux corps élancés, aux prunelles flamboyantes, tantôt bondissant, tantôt rampant, et dont l'aspect, à moins d'y être accoutumé, devait causer un frisson de terreur à l'homme le plus brave. Souples comme les lianes des bois, les deux animaux présentaient en s'avançant quatre points lumineux, quatre globes de feu toujours en mouvement, semblables aux lucioles que la brise des forêts agite sur les feuilles des arbres d'Amérique.

Les chasseurs, cachés par le vallon, ne pouvaient rien voir encore ; le seul avertissement qu'ils reçussent de l'approche de leurs ennemis était un sourd frémissement de colère que les tigres laissaient échapper à la vue et à l'odeur des hommes, et des tressaillements de volupté qu'excitait en eux le voisinage de la source limpide de la Poza. En dépit du péril qui approchait, aucun des deux chasseurs ne fit de mouvement, et une couleuvrine de bronze sur son affût n'est pas plus ferme que le canon de leur carabine ne le paraissait entre leurs mains.

Et cependant il leur fallait un courage à toute épreuve, ou une aveugle confiance dans leur adresse, pour leur faire accepter ainsi sans frémir, au fond d'un étroit espace resserré par des berges escarpées, un combat corps à corps, sans espoir de fuite, avec deux adversaires que la soif rendait furieux, et dont une blessure, si elle n'était mortelle, devait décupler la fureur.

Au fond de ce vallon, il fallait vaincre ou mourir.

CHAPITRE X.

Deux témoins à charge.

Les spectateurs du terrible et prochain combat qui allait s'engager ne tardèrent pas à voir les jaguars s'arrêter brusquement comme des limiers qui tombent en arrêt. Un rugissement de désappointement s'échappa de leurs poitrines. Ils venaient d'éventer l'odeur des deux nouveaux ennemis qu'ils n'avaient pas flairés jusqu'alors.

Le couple féroce n'était plus qu'à quelques pas de la citerne.

Un instant le mâle et la femelle s'arrêtèrent comme d'un commun accord, s'étirèrent en s'allongeant de toute leur longueur, battirent ensuite leurs flancs de la queue, puis, avec un rugissement retentissant, tous deux s'élevèrent à vingt pieds du sol. Pendant une seconde, ils semblèrent planer au-dessus de la circonférence du vallon.

Une détonation suivie d'un rugissement d'agonie se fit aussitôt entendre. L'un des jaguars, tué pour ainsi dire au vol par la carabine d'un des chasseurs, tournoya dans l'air sur lui-même et retomba sans vie au fond du vallon. L'autre y bondit plein de rage et de vigueur.

Ce fut alors un bruit confus de voix humaines et de hurlements, comme si les deux chasseurs se roulaient corps à corps avec leurs ennemis; puis une seconde détonation suivit la première, et un dernier rugissement, aigu d'abord, et qui expira graduellement, termina la courte scène que les auditeurs terrifiés ne pouvaient que deviner.

Ce ne fut que lorsque le plus grand des chasseurs montra sa haute taille sur le bord du vallon qu'ils accoururent tous avec empressement.

« Voyez, leur dit-il, ce que peuvent deux rifles du Kentucky et un bon couteau, entre des mains accoutumées à les manier. »

Mais l'obscurité les empêcha d'abord de rien distinguer, et ce ne fut qu'au bout de quelques secondes qu'ils purent voir les cadavres des jaguars étendus par terre, et le chasseur appelé Dormilon occupé à baigner d'eau froide une longue déchirure qui commençait derrière l'oreille, suivait l'épaule en un large sillon, et se terminait au delà de la poitrine.

« C'est égal, disait Dormilon, un couteau vaut mieux que les griffes les plus acérées ; je vous prie d'en juger. »

En effet, l'estafilade qu'il avait reçue, quoique profonde, n'avait déchiré que les chairs, tandis que l'un des jaguars, étendu près de lui, perdait ses entrailles par une énorme ouverture de plus d'un pied de longueur. Ç'avait été le coup de grâce de l'animal, qu'une balle n'avait pu tuer. Quant à l'autre, le plomb du chasseur l'avait atteint si près de la cervelle, que la mort avait été instantanée.

« N'y a-t-il pas, demanda Dormilon, une hacienda près d'ici, où l'on peut vendre deux belles peaux de tigre et une troisième de puma ?

— Certes, reprit Benito, nous allons nous-mêmes à l'hacienda del Venado, qui n'est qu'à quelques lieues, et où, indépendamment de cinq piastres qu'on vous donnera pour chaque peau, vous aurez encore une prime de dix autres piastres.

— Qu'en dites-vous, Canadien ? poussons-nous jusque-là ?

— Oui, certes, quarante-cinq piastres en valent la peine ; et, quand nous aurons dormi un instant, nous nous mettrons en route pour cette hacienda. Mais nous y arriverons, je pense, plus vite que vous, à moins que vous ne remettiez la main sur vos chevaux, dont il n'est pas resté un seul à votre disposition.

— Soyez sans crainte sur nous, reprit l'ancien pâtre, ce n'est pas la première fois que j'ai vu des troupeaux de chevaux, frappés d'une terreur folle, se disperser ainsi dans les bois; mais je n'ai pas oublié mon premier métier : demain, quand le soleil luira, j'espère les avoir ramenés; et, avec la permission du seigneur don Estévan, je vais prendre mes deux camarades et partir à leur recherche à l'instant même. »

Rien ne s'opposait plus maintenant à ce qu'on rallumât les foyers pour le reste de la nuit, car les étoiles ne marquaient pas encore onze heures.

On reprit donc les derniers préparatifs du souper interrompu. Les feux rallumés lançaient de nouveau de joyeuses lueurs; le mouton débroché répandait aussi un parfum appétissant, quand l'Espagnol et le sénateur firent mander près d'eux les deux intrépides chasseurs qui leur avaient rendu un de ces services qu'on n'oublie pas.

« Approchez, leur dit le sénateur, braves chasseurs dont nous avons si bien apprécié l'aide inespérée et l'intrépidité à toute épreuve; un morceau de rôti et un coup de vin de Catalogne ne seront pas de trop après la rude besogne que vous venez d'accomplir.

— Heu! dit le plus âgé des chasseurs en présentant près du foyer sa taille athlétique, ce n'est pas grand'chose que d'avoir tué deux pauvres tigres. Si nous sortions d'un combat contre une douzaine d'Indiens Comanches, Pawnies ou Sioux, cela pourrait valoir la peine qu'on en parlât. En tout cas, avant comme après le combat, un morceau de rôti est toujours le bienvenu. Allons, Dormilon, approchez aussi, acheva-t-il en s'adressant à son camarade.

— Et vous, jeune homme, dit à son tour l'Espagnol en faisant signe à Tiburcio qui se tenait à l'écart, ne voulez-vous pas partager l'hospitalité que nous pouvons vous offrir comme à ces braves chasseurs? »

Le jeune homme obéit à l'invitation du chef, et pour la première fois sa figure apparut dans la clarté rayonnante

du foyer. Un instant les yeux de don Estévan semblèrent vouloir le dévorer de leur regard. C'était, en effet, une physionomie remarquable, que celle de Tiburcio Arellanos.

Bien qu'elle n'offrît alors que l'expression d'une mélancolie tranquille, un nez aquilin aux ailes mobiles, des yeux noirs légèrement enfoncés sous d'épais sourcils, un teint olivâtre, mais que la noirceur de la barbe rendait d'un blanc mat, et par-dessus tout l'extrême contractilité de sa lèvre supérieure, indiquaient de fougueuses passions.

Une chevelure châtain foncé plutôt que noire ombrageait son front. Il était grand et svelte; mais ses larges épaules, ses reins étroits et cambrés, ses blanches et puissantes mains dénotaient une vigueur européenne, qui devait seconder, au besoin, les passions développées sous le ciel torride de la molle Amérique espagnole. La mélancolie qu'exprimaient ses nobles traits tempérait en ce moment l'énergie presque sauvage de ses yeux.

C'était bien là le fils d'une grande race, transplanté dans un pays à peine à moitié civilisé.

« C'est la figure et le port de Juan de Mediana, » se dit à part soi don Estévan Arechiza.

Mais, comme il lui importait sans doute de ne pas révéler le secret qu'il venait de découvrir, il cacha sous un masque de froideur des pensées que nul ne devait soupçonner.

Il y avait aussi un autre homme qui, à l'aspect de Tiburcio, vivement éclairé par la flamme, tressaillit et ferma les yeux comme si un éclair l'avait ébloui. Il allait s'élancer vers lui quand un second coup d'œil le détrompa sans doute, car il se rassit en souriant de sa méprise.

Cet homme était le plus âgé et le plus robuste des deux chasseurs. Aux regards dont il l'enveloppait, il était facile cependant de voir que le premier mouvement de sympathie que lui avait fait éprouver Tiburcio ne se démentait pas. Puis ses yeux allaient et venaient de l'un à l'autre

des convives groupés autour du feu, avec une vivacité qui dénotait en lui une profonde habitude de scruter les hommes ou les objets dont il était entouré.

« Mais allonc donc ! Dormilon, on dirait que vous avez honte d'approcher, cria le chasseur à son associé ; montrez donc que vous savez vivre. »

Le second chasseur avança tout en murmurant des mots sans suite dont on n'entendit que ceux-ci :

« Certainement.... mais ce que.... Diable.... des figures.... »

Et, tout en s'approchant, il ramena sur son front un bonnet de fourrure qu'il portait, de manière à cacher ses yeux ; et d'un mouchoir à carreaux presque en lambeaux, dont il avait entouré la blessure de son cou, il se fit un masque qui ne permettait pour ainsi dire de voir de sa figure qu'une bouche armée de dents de nature à promettre un rude convive. Ensuite, comme si ces précautions ne suffisaient pas, ainsi qu'Ulysse chez Euryclée, il prit place au foyer de manière à rester caché dans l'ombre.

« Y a-t-il dans votre pays beaucoup d'hommes de votre force et de votre stature? demanda le sénateur au robuste chasseur, qui mangeait et buvait comme deux hommes ordinaires.

— Au Canada, répondit celui-ci, personne ne me remarquerait ; demandez à mon camarade Dormilon.

— Sans doute, c'est la vérité, grommela son compagnon.

— Mais vous n'êtes donc pas du même pays? reprit le sénateur.

— Dormilon est natif d'Es....

— De l'État de New-York, se hâta d'interrompre le chasseur, tandis que le Canadien le regardait d'un air étonné sans toutefois le démentir.

— Et quelle est votre profession ?

— *Coureur des bois*, répondit le Canadien. C'est-à-dire que notre vie se passe à courir les bois sans autre but que

de ne pas nous trouver resserrés dans les villes. Mais c'est une profession qui se perd; et quand tous deux nous ne serons plus, la race des coureurs de bois s'éteindra en Amérique. Ni Dormilon ni moi n'avons de fils pour continuer la profession de leurs pères. »

Il y avait dans ces dernières paroles du Canadien une nuance de mélancolie qui contrastait avec son rude parler. Ici, don Estévan se mêla à la conversation :

« C'est un triste métier, dit-il, et, si vous vouliez être des nôtres dans une expédition que nous allons entreprendre, je pourrais, pour votre part de butin, remplir vos bonnets de poudre d'or. Dites, le voulez-vous?

— Non, répondit brusquement le compagnon du Canadien.

— Chacun son métier, reprit ce dernier ; nous ne sommes pas des chercheurs d'or. Puis nous aimons à aller où il nous plaît, sans chef, sans contrôle, à être libres, en un mot, comme le soleil ou le vent dans les savanes. »

Cette réponse fut faite d'un ton si péremptoire que l'Espagnol dut renoncer à combattre une résolution qui paraissait inébranlable, et chacun ne songea plus qu'à s'installer le plus commodément pour passer la nuit.

Tous, à l'exception de Tiburcio, ne tardèrent pas à s'endormir. Mais Tiburcio était bien jeune; depuis vingt-quatre heures à peine il se trouvait orphelin d'une femme qu'il aimait comme sa mère, et Tiburcio était amoureux : triple raison pour ne pas dormir et pour rêver.

Ce fut d'abord une tristesse profonde qui s'empara de ses sens. Il se trouvait dans une situation exceptionnelle, où le passé était pour lui aussi mystérieux, aussi impénétrable à ses yeux que l'avenir.

« Oh ! ma mère, se dit-il dans son cœur, oh ! ma mère, qui m'apprendra maintenant qui je suis? »

Et il semblait prêter l'oreille, comme si les soupirs du vent dans les feuilles eussent dû prendre une voix pour lui répondre. Tiburcio était loin de soupçonner que, parmi

ces hommes couchés au clair de lune ou près du foyer, il y en avait un qui aurait pu lui dire le nom qu'il devait porter.

Mais, en mourant, la veuve d'Arellanos lui avait du moins révélé un secret peut-être plus intéressant que celui de sa naissance.

La révélation d'un trésor caché ouvrit tout à coup devant les yeux de Tiburcio une échappée lumineuse sur le monde des rêves; un rêve lui-même brillant comme l'étoile qui se détache du brouillard vint luire à ses yeux. Une vision que, dans sa condition première, il n'osait caresser que comme une chimère, prit tout à coup les proportions de la réalité. Une distance infranchissable sembla se combler comme par un pont jeté par la main des fées sur un abîme.

L'or fait de ces miracles quotidiens. N'avait-il pas en perspective la possession d'un riche placer? Tiburcio alors osa reprendre un rêve interrompu, se rappeler ce qu'il savait de son passé, et dominer l'avenir.

Il reprit ce rêve depuis le commencement. En se reportant de deux ans en arrière, les barrières élevées par le doute et le découragement s'écroulèrent devant lui, comme une sombre décoration au sifflet du machiniste ou devant la baguette d'un enchanteur.

De même que dans cette nuit où il rêvait aujourd'hui, une vaste forêt ouvrait à ses yeux ses arcades assombries par le crépuscule. Un homme, une jeune fille, des serviteurs à cheval se présentaient à lui, inquiets, égarés dans un dédale inextricable de lianes et de broussailles, et le saluaient comme l'ange protecteur qui devait les guider vers le but qu'ils cherchaient. L'homme, les serviteurs ne lui apparaissaient plus que confusément; mais les joues pâles, les yeux noirs, les cheveux d'ébène de la jeune fille brillaient de tout l'éclat merveilleux qui l'avait alors frappé. Comme deux ans auparavant, Tiburcio les rassurait, les remettait dans le chemin perdu, et cheminait avec la cavalcade pendant deux jours trop vite écoulés.

Il se rappela une halte dans la forêt, pendant une nuit de délices et d'angoisses. Tous dormaient, les hommes sur la mousse, la jeune fille sur une peau de tigre : lui seul veillait. Un chêne consumé ne jetait plus qu'une lueur mourante. La nature était silencieuse, mais non muette. Il aspirait, au milieu du silence, les émanations virginales qui semblaient monter doucement vers le ciel avec les parfums, ravivés par la nuit, des mousses, des feuilles et des sassafras. Il écoutait le souffle à peine formé d'une respiration de jeune fille qui se mariait aux harmonies des bois, éternel concert que la terre donne chaque nuit au monde étoilé.

Puis tout cela disparaissait aux yeux de Tiburcio : la jeune fille rentrait dans son habitation. C'était là qu'il passait une semaine entière, ivre d'amour, mais n'osant élever ses vœux jusqu'à celle qu'il aimait. Dans les fêtes des villages voisins de sa demeure, il l'avait revue cent fois sans être plus hardi, car il était pauvre; mais aujourd'hui....

Tiburcio se voyait puissant et riche, et il espéra; puis à son tour ses yeux s'appesantirent, et il s'endormit au milieu de ses beaux rêves. Était-il besoin de dire que la jeune fille que lui retraçaient ses souvenirs était celle de don Augustin Pena, et que l'habitation en question était l'hacienda del Venado ?

Au point du jour, tous les dormeurs furent éveillés par le bruit d'une clochette et le retentissement sur la terre des sabots d'une *cavallada*[1]. C'était Benito qui ramenait la troupe effrayée des chevaux, selon qu'il l'avait promis. Tous les voyageurs furent promptement sur pied; mais ce fut en vain qu'ils cherchèrent les deux chasseurs : ils n'étaient plus là, et s'étaient éloignés sans que personne les eût entendus.

Les chevaux sellés, les mules chargées, la cavalcade

1. Troupe de chevaux.

continua sa route vers l'hacienda. Le sénateur et don Estévan prirent les devants, tandis que Tiburcio, forcé de remonter en croupe derrière Cuchillo, car cette fois il ne restait pas de selle disponible pour lui, les suivait avec Baraja; puis enfin venaient les trois domestiques. Les deux cavaliers cheminaient donc ensemble de nouveau: l'un, se rappelant qu'il avait acheté la révélatiou du val d'Or par la promesse solennelle de venger Arellanos; l'autre, rêvant aux moyens de se défaire de Tiburcio à la première occasion.

Le jour allait faire place à la nuit, quand, après une journée de marche, les bâtiments de l'hacienda del Venado se dessinèrent dans le lointain, assombris déjà par une demi-obscurité. Pendant quelque temps encore la cavalcade suivit un chemin tracé dans les bois qui couvraient la plaine à droite et à gauche.

Au moment où la cavalcade quittait les bois pour entrer dans la plaine au milieu de laquelle s'élevait l'hacienda, deux hommes sortaient des fourrés, la carabine à la main. C'étaient les deux chasseurs qui avaient si brusquement pris congé le matin.

« Vous avez été dupe de quelque ressemblance, dit le plus âgé des deux chasseurs, c'est-à-dire le Canadien, à Dormilon.

— Je suis sûr que c'est lui, vous dis-je; quinze ans n'ont rien changé à son air et à sa tournure. Le son de sa voix est resté le même qu'à l'époque où j'étais le miquelet Pepe le Dormeur. Mais depuis quinze ans mon oreille ni mes yeux n'ont rien oublié non plus. Ainsi, Bois-Rosé, vous pouvez être sûr de ce que je vous affirme.

— Au fait, dit Bois-Rosé (peut-être n'a-t-on pas oublié ce nom), on rencontre plus souvent l'ennemi que l'on fuit que l'ami que l'on cherche. »

En achevant ces mots, le chasseur canadien s'appuya d'un air mélancolique et pensif sur le long canon de sa carabine, et continua de suivre de l'œil les voyageurs,

qui ne tardèrent pas à disparaître sous les murs de l'hacienda.

Le soleil couchant enveloppait l'occident d'une brume de pourpre. Les collines, un instant illuminées, se confondirent dans la teinte égale du crépuscule, et les deux chasseurs, regagnant le couvert du bois, disparurent à leur tour sous son ombre épaissie par la nuit.

CHAPITRE XI.

L'hacienda del Venado.

L'hacienda del Venado, comme tous les bâtiments de cette espèce situés sur les frontières indiennes, et par conséquent exposés aux incursions des hordes errantes de ces déserts, était une espèce de citadelle aussi bien qu'une maison de campagne. Bâtie en briques et en pierres de taille, couronnée d'une terrasse crénelée, fermée de portes massives, elle pouvait soutenir un siége de la part d'ennemis plus experts en stratégie que les tribus d'Apaches voisines.

A l'un de ses angles s'élevait un clocher en pierres de taille également, mais à trois étages, et qui couronnait la chapelle attenante à l'hacienda. Ce clocher pouvait offrir encore, au cas où le principal corps de logis eût été forcé, un asile presque imprenable.

Enfin, de fortes estacades, composées de pieux et de troncs de palmiers, entouraient le bâtiment tout entier, ainsi que les communs destinés à servir d'habitation aux gens et aux serviteurs de l'hacienda, aux vaqueros et aux hôtes subalternes qui, sur leur passage, venaient de temps à autre demander une hospitalité passagère. En dehors de cette enceinte privilégiée, une trentaine de huttes composait

une espèce de petit village habité par les travailleurs à gages (*peones*) et leurs familles inféodés à l'hacienda, et qui, dans les jours de danger, pouvaient venir, en renforçant sa garnison habituelle, y chercher asile et protection.

Telle était l'hacienda où nous allons précéder les voyageurs que nous avons laissés sur la route.

Don Augustin Pena, le propriétaire, était un homme opulent. Outre une riche mine d'or qu'il exploitait à peu de distance de là, d'innombrables troupeaux de grand et petit bétail, de chevaux, de mules, de taureaux, bondissaient et mugissaient en pleine liberté, au milieu des vastes savanes ou des forêts profondes qui couvraient les vingt lieues de terrain annexées à l'hacienda. Une pareille étendue de territoire n'est rien moins que rare dans un pays où certaines propriétés sont aussi grandes qu'un département français.

Cependant il n'était bruit, depuis Guymas jusqu'à ces frontières, que de l'opulence du seigneur don Augustin et de l'immense héritage que sa fille, doña Rosario[1], ou plus gracieusement Rosarita, apporterait à celui qu'elle prendrait pour époux. Aussi la jeune fille était-elle le but de bien des ambitions. Sa beauté, du reste, eût suffi, sans la fortune qu'elle devait apporter, à la mort de son père, pour justifier toutes ces prétentions.

Dans ces provinces reculées, le type andalou s'est généralement affaibli; mais il n'avait rien perdu chez elle de sa distinction, et, par un heureux contraste, la pureté de ce type se joignait à la fraîcheur des filles du Nord. Les joues roses de la fille de don Augustin prêtaient plus d'éclat encore à ses yeux noirs, à la couronne de cheveux d'ébène qui ornait sa tête, et le soleil torride n'avait rien ôté à la blancheur de son teint. En un mot, ses mains, ses pieds, sa taille et cette tournure qui, selon l'expression anda-

1. Abréviation de *Maria del Rosario*, Marie du Rosaire.

louse, *derama sal y perdona vidas* [1], s'alliaient chez elle à la richesse du sang européen. Après un tel éloge, toute description deviendrait superflue. Elle était donc au fond de ces déserts comme la fleur du cactus, qui, selon une tradition, s'épanouit et meurt de onze heures à minuit, sous l'œil de Dieu seul, sans qu'il soit donné à aucun œil humain d'admirer ses couleurs, sans que l'odorat puisse se délecter à son parfum.

La plaine immense au milieu de laquelle était située l'hacienda del Venado avait un double aspect. Le côté de la plaine qui regardait la façade du bâtiment offrait seul des traces de grande culture. Des champs de maïs à perte de vue, de vastes plantations d'oliviers, révélaient la présence et les travaux de l'homme.

Derrière l'hacienda, à quelques centaines de pas du mur de clôture, le défrichement cessait, et des forêts encore vierges s'étendaient dans leur sombre et primitive majesté.

La partie cultivée était arrosée par un assez large cours d'eau. Pendant la saison sèche il coulait lentement, quoique en bouillonnant contre les pierres arrondies qui obstruaient son lit; mais dans la saison des pluies ce cours d'eau se changeait en torrent impétueux, qui roulait ces pierres énormes comme la lame roule les galets sur la plage, inondait parfois la plaine et reculait chaque année les berges qui l'encaissaient.

Le plus puissant des chefs arabes, le plus riche des patriarches de l'ancien temps, ne compta jamais de plus superbes et de plus nombreux troupeaux que don Augustin Pena dans ses immenses pâturages.

Une heure avant le coucher du soleil, deux hommes traversaient la plaine pour gagner l'hacienda, l'un monté sur

1. Locution intraduisible, mot à mot : répand du sel et épargne la vie. Cela vient du mot *salero*, qui sert à exprimer la superbe et voluptueuse allure des Andalouses en marchant.

un cheval, l'autre sur une mule. Le cheval et la mule étaient chacun dans son genre un des plus beaux échantillons de l'espèce; l'un avec sa fière encolure, son large poitrail et son cou de cygne, l'emportait à peine sur la mule aux fines jambes, aux flancs arrondis et à la croupe luisante, qui marchait à ses côtés.

Le premier cavalier était le maître de l'hacienda : son costume se composait d'un chapeau de paille de Guyaquil, d'une chemise de fine et blanche batiste, sans veste, et d'un pantalon de velours, à boutons d'or, serré sur les hanches. Le second, monté sur la mule, était le chapelain de l'hacienda, un révérend moine franciscain au froc bleu, à la ceinture de cordes de soie, à la robe cavalièrement retroussée au-dessus de ses bottes de cheval armées de longs et sonores éperons; un large feutre gris, assez arrogamment posé de côté, achevait de donner au franciscain une tournure plus soldatesque que monastique.

L'*hacendero* [1] semblait jeter un regard d'orgueil sur ces immenses richesses qui l'entouraient et qui, selon lui (et nous sommes fort de son avis), étaient bien supérieures à des lingots d'or entassés dans un coffre-fort. Quant au moine, il paraissait absorbé dans une préoccupation trop puissante pour faire attention au spectacle d'opulence grandiose que lui présentait la plaine.

« Par saint Julien, patron des voyageurs, disait don Augustin, depuis vingt-quatre heures que vous êtes absent, je craignais, révérend père, que quelque jaguar ne vous eût englouti, vous et votre mule.

— L'homme propose et Dieu dispose, reprit le moine : je n'étais parti, il est vrai, que pour quelques heures, afin de donner la sépulture chrétienne au pauvre Joaquin, éventré par un taureau, et j'avais béni la terre où on l'avait enterré, quand un jeune homme à cheval arriva comme un éclair, la figure bouleversée et les traits en désordre,

1. Propriétaire d'hacienda.

pour me prier de pousser jusque chez lui entendre la confession de sa mère mourante; dix lieues de plus qu'il me fallait faire. J'eus beau prétexter des occupations pour me dispenser d'accompagner ce jeune homme, je dus enfin céder à ses instances. Savez-vous qui c'était?

— Comment le saurais-je? reprit l'hacendero.

— Tiburcio, le fils adoptif du gambusino Marcos Arellanos.

— Comment! sa mère est morte! J'en suis fâché; c'est un brave jeune homme, et je n'ai pas oublié que sans lui nous serions peut-être morts de soif, ma fille, mes gens et moi. Lui avez-vous dit que, s'il se trouvait sans ressources, il serait le bienvenu à l'hacienda del Venado?

— Non; car ce garçon nourrit une passion insensée pour votre fille, s'il faut vous le dire.

— Eh! qu'importe, si ma fille ne l'aime pas? reprit don Augustin; mais l'eût-elle aimé, je me serais cru assez riche pour ne rien chercher chez l'homme qu'elle eût distingué par les qualités morales ou physiques que possède Tiburcio. Je n'avais rêvé pour gendre qu'un homme intelligent, assez brave pour défendre ces frontières contre les hordes d'Indiens, et j'aurais trouvé tout cela chez lui. Mais aujourd'hui j'ai pour Rosarita de plus hautes visées.

— Et peut-être n'auriez-vous pas eu tort, reprit gravement le moine. Ce que j'ai deviné.... ce que j'ai.... compris.... pourrait faire de Tiburcio un gendre plus précieux encore que vous ne l'imaginez.

— Il est trop tard, dit l'hacendero; ma parole est donnée, et je ne la retirerai pas.

— C'est cependant de lui que j'ai à vous entretenir, répliqua le moine, et, quoi qu'il en soit, peut-être ne serez-vous pas fâché de m'entendre. »

En ce moment, les deux cavaliers, après avoir dépassé l'estacade, étaient arrivés au pied d'un perron qui conduisait à un large vestibule, et de là au salon de l'hacienda.

C'était une vaste salle dans laquelle un courant d'air,

pratiqué selon l'usage des pays chauds, entretenait une fraîcheur perpétuelle. De fines nattes de Chine, curieusement travaillées, couvraient le carreau, composé de larges pierres de liais, et d'autres nattes, plus richement peintes, servaient de stores aux croisées.

Les murs, blanchis à la chaux, étaient rehaussés de quelques rares gravures enluminées dans leurs cadres dorés; des *butacas*[1] en cuir, des tablettes d'encoignure sur lesquelles des *braseros* en argent offraient aux fumeurs des charbons couverts d'une cendre blanche, des chaises et un canapé en rotin de fabrique anglo-américaine, en composaient tout l'ameublement.

Sur une table d'un bois de *balsamo* poli, des jarres poreuses servaient à rafraîchir l'eau qu'elles contenaient. De larges tranches de pastèques offraient sur un vaste plat d'argent leur chair incarnadine, qu'un jus savoureux perlait de gouttelettes rosées. Des *pitallas*[2] épanouissaient la pourpre foncée de leurs graines à côté des pastèques et des grenades entr'ouvertes. Enfin des oranges, des grenadilles, des limons doux, tous les fruits des pays chauds réunis pour tenter et apaiser la soif, témoignaient des intentions hospitalières du seigneur don Augustin.

« Attendez-vous donc des hôtes? demanda le moine à l'aspect de ces préparatifs.

— Don Estévan de Arechiza m'a fait prévenir de son arrivée pour ce soir avec une suite assez nombreuse, et je me mets en mesure de bien accueillir un hôte de son importance. Mais voyons, Fray Jose Maria, j'écoute ce que vous avez à me dire. »

Chacun s'assit sur un des fauteuils de cuir à bascule dont on a parlé, et, tandis que l'hacendero s'y balançait mollement, le cigare à la bouche, le moine commença en ces termes :

« Je trouvai la vieille femme couchée sur un banc de

1. Grands fauteuils à bascules.
2. Fruits d'une variété de cactus-vierge.

pierre à la porte de sa cabane; car elle avait pu se traîner jusque-là pour attendre mon arrivée. « Béni soyez-vous, « mon père, » me dit-elle ; « vous arrivez encore à temps « pour recevoir ma dernière confession. Mais, si vous le « permettez, pendant que vous vous reposerez un peu, vous « assisterez à ce que je vais dire à celui que j'ai toujours « regardé comme mon fils, et à qui j'ai une vengeance à « léguer quand je ne serai plus. »

— Eh quoi! mon père, interrompit don Augustin, vous avez permis cette infraction à la loi de Dieu, qui dit : « La « vengeance n'appartient qu'à moi! »

— Pourquoi pas? dit le moine; dans ces déserts où nous n'avons pas de tribunaux, chacun ne doit-il pas les remplacer? »

Après cette courte apologie, le moine continua.

« Je m'assis donc et j'écoutai.

« Ton père n'a pas été la victime des Indiens comme « nous l'avons cru, » reprit la malade en s'adressant à Tiburcio; « c'est son associé qui l'a égorgé pour s'emparer « d'un secret que je te dirai tout à l'heure, mais à toi « seul.

« — Dieu seul aussi, ma mère, » reprit Tiburcio, « pourrait nous faire retrouver cet homme, qui nous est « inconnu.

« — Dieu seul! » s'écria la veuve d'un air de dédain. « Est-ce là le langage d'un homme? Quand les Indiens « viennent dérober le bétail du vaquero, dit-il : *Dieu seul « pourrait m'apprendre ce qu'il est devenu?* Non; il cher- « che, et son œil sait trouver sa trace. Aujourd'hui que je « n'ai plus besoin de toi, tu feras comme le vaquero, et tu « retrouveras l'assassin : c'est le dernier vœu de la femme « qui a pris soin de ton enfance, et tu n'y manqueras pas.

« — J'obéirai, ma mère, » répondit le jeune homme.

« — Écoute ce qui me reste à te dire, » continua-t-elle. « Le meurtre d'Arellanos n'est pas une supposition, c'est « une réalité; et voici ce que m'apprit un vaquero qui re-

« venait d'au delà de Tubac. Quelques jours auparavant, « il avait rencontré deux voyageurs : l'un était ton père, « l'autre lui était inconnu. Le vaquero, ayant eu à suivre « la même route qu'eux, avait été amené, par l'inspection « de leurs traces, à une conviction dont il me fit part : près « d'un endroit où les deux voyageurs avaient bivaqué, « l'herbe foulée et inondée de sang indiquait le théâtre « d'une lutte horrible. Les empreintes sanglantes se con« tinuaient jusqu'à une rivière, où probablement la vic« time avait été précipitée. Cette victime était Marcos ; car « plus loin le vaquero avait reconnu la direction suivie par « le meurtrier à la marque imprimée sur le sable par le « pied de son cheval ; le cheval que montait cet homme « bronchait parfois de la jambe gauche de devant ; en ou« tre, dans la lutte, le meurtrier avait dû être blessé à la « jambe, car une empreinte de pied plus lourde que l'au« tre indiquait évidemment qu'il boitait depuis peu. »

L'hacendero écoutait avec attention cette preuve de la merveilleuse sagacité de ses compatriotes, dont il avait tous les jours tant d'occasions de se convaincre. Le moine continua son récit :

« Écoute, » reprit la mourante, « jure de venger Arel« lanos, et tu seras assez riche pour faire agréer tes vœux « de la plus fière et de la plus riche, fût-ce de la fille de « don Augustin Pena, pour laquelle ta passion ne m'a pas « échappé. Aujourd'hui tu peux y penser sans folie, car « tu peux être aussi riche que son père. Dis, jures-tu de « poursuivre partout le meurtrier d'Arellanos ?

« Je le jure, » reprit Tiburcio.

« Alors, acheva le franciscain, la vieille femme remit à son fils un papier sur lequel Arellanos, en partant, avait tracé l'itinéraire de la route qu'il comptait suivre lui-même. « Avec les trésors que te fera trouver ce papier, » reprit la mourante, « tu auras de quoi corrompre, si tu le « veux, la fille d'un vice-roi. Maintenant, mon enfant, que « j'ai ton serment, laisse-moi me confesser à ce saint

« homme ; un fils ne doit jamais entendre la confession de « sa mère. »

Le moine fit alors en quelques mots le récit de la mort de la veuve d'Arellanos; puis il termina en disant :

« Voilà, seigneur don Augustin, ce qui me préoccupait et ce qui me faisait vous dire que Tiburcio Arellanos, pour être d'une race inconnue, n'en était pas moins un parti fort sortable pour la belle doña Rosario.

— J'en conviens, reprit don Augustin ; mais, je vous l'ai dit, ma parole est donnée à don Estévan de Arechiza.

— Quoi! cet Espagnol, demanda le moine, serait votre gendre? »

L'hacendero sourit d'un air mystérieux.

« Lui! non, dit-il, mais un autre; don Estévan ne voudrait pas de cette alliance.

— Peste, s'écria le moine, il est difficile!

— Peut-être en a-t-il le droit, reprit don Augustin en souriant du même air.

— Mais quel est donc cet homme? » demanda de nouveau le moine étonné.

Au moment où don Augustin allait répondre, un serviteur entra dans la pièce où cette conversation avait lieu.

« Seigneur don Augustin, dit l'homme, il y a deux voyageurs qui viennent à la porte d'entrée solliciter l'hospitalité pour la nuit. L'un d'eux prétend être connu de vous.

— Qu'ils soient les bienvenus, dit l'hacendero, et qu'on les fasse entrer; deux hôtes de plus, connus ou inconnus, ne seront pas de trop ici. »

Quelques secondes après, deux cavaliers arrivaient près du perron, sur le haut duquel les attendait le maître de l'hacienda.

L'un était un homme d'une trentaine d'années, dont le visage ouvert et le front haut indiquaient autant d'audace que d'intelligence. Il était leste, bien découplé et vêtu avec élégance, quoique avec simplicité.

« Ah! c'est vous, Pedro Diaz, s'écria don Augustin ; y

a-t-il donc quelques Indiens à exterminer près d'ici, que vous vous trouviez dans nos solitudes ? »

Pedro Diaz était en effet célèbre par sa haine pour les Indiens, son audace à les combattre et son adresse à se tirer des plus mauvais pas.

« Avant de vous répondre, permettez-moi, dit-il, de vous présenter le roi des gambusinos et le prince des musiciens, le seigneur don Diego Oroche, qui flaire l'or comme un chien flaire le gibier, et qui joue de la mandoline comme lui seul. »

L'individu présenté sous le nom d'Oroche salua gravement l'hacendero.

Il y avait cependant probablement longtemps que le tact si subtil dont parlait son interlocuteur n'avait eu l'occasion de s'exercer, ou les cartes avaient été bien défavorables au seigneur Oroche, car son extérieur n'était rien moins que confortable. Pour porter la main à son feutre, il n'eut pas besoin de déranger les plis du manteau dans lequel il était artistement drapé. Il lui suffit de choisir parmi les trous de ce manteau pour passer à l'aise sa main armée d'ongles durs et pointus, et dont la prodigieuse longueur indiquait un joueur de mandoline. Effectivement, il en portait une en sautoir.

Pendant qu'il s'inclinait courtoisement devant le riche propriétaire, de longues mèches d'une chevelure inculte tombèrent sur son visage, droites et roides comme les roseaux dont la mythologie couronne la tête des dieux qui président aux fleuves.

Quand ils furent assis dans le salon, Diaz prit la parole :

« Nous avons entendu dire qu'il était question à Arispe d'une expédition dans l'intérieur de l'Apacheria, et ce cavalier et moi nous nous sommes mis immédiatement en route pour y prendre part. Notre chemin nous a conduits à votre hacienda, seigneur don Augustin, et nous venons vous demander l'hospitalité jusqu'à demain. Au point du jour, nous nous remettrons en route pour Arispe.

— Vous n'irez pas si loin, répondit en souriant l'hacendero; l'expédition est prête, et j'en attends le chef ici ce soir même; il agréera vos services, j'en suis garant, et vous épargnera ainsi quelques jours de route.

— C'est à merveille, reprit Diaz, et je rends grâce à Dieu de cette coïncidence.

— La soif de l'or vous a donc aussi gagné! demanda don Augustin à Pedro Diaz.

— Non pas, Dieu merci! Je laisse le soin de chercher de l'or à un gambusino expérimenté, tel que le seigneur Oroche. Pour moi, vous le savez, je n'ai d'autre souci que d'user de représailles envers les Indiens pour tout le mal qu'ils m'ont fait, et c'est pourquoi j'ai saisi avec empressement l'occasion d'aller porter une fois de plus chez eux le fer et le feu qu'ils ont si souvent promenés parmi nous.

— C'est bien, reprit l'hacendero, qui, comme tous les habitants des frontières exposées aux incursions de ces ennemis implacables de la race blanche, nourrissait dans son cœur une haine égale à celle de Pedro Diaz. J'approuve de tels sentiments, et, si vous voulez me le permettre, je vous offrirai comme gage des miens un de mes meilleurs chevaux de selle; l'Indien que vous poursuivrez sur ce noble animal devra être monté sur les ailes du vent si vous ne l'atteignez, quelque avance qu'il ait sur vous.

— Ce sera mon cheval de bataille, reprit Diaz les yeux brillants de joie, et j'ornerai sa crinière de chevelures indiennes, en mémoire de celui qui me l'aura donné. »

La conversation roula ensuite sur les expéditions du genre de celle que commandait don Estévan, ainsi que sur plusieurs autres sujets qui défrayent d'ordinaire l'entretien des fermiers mexicains; et comme il était déjà nuit, et que l'hôte attendu n'arrivait pas, don Augustin donna l'ordre à deux domestiques de se munir de torches et d'aller à cheval au-devant de lui.

« Je ne sais quel accident peut avoir retardé la marche de don Estévan, dit l'hacendero quand ses ordres eurent

été exécutés. S'il a couché, comme c'est probable, à la Poza, il devrait être ici depuis près de deux heures. »

On sait comment le temps perdu à ramener les chevaux fugitifs avait retardé le départ de la cavalcade, et pourquoi don Estévan n'était pas encore arrivé.

Don Augustin achevait ces mots, quand une gracieuse et soudaine apparition eut lieu dans la salle ; c'était la fille de l'hacendero, la belle Rosarita. Comme si la cavalcade n'eût attendu que sa présence, un bruit de chevaux dans l'enceinte de l'hacienda et la lueur des torches qui brilla au milieu de l'obscurité annoncèrent la venue des hôtes qu'attendait don Augustin Pena.

CHAPITRE XII.

Doña Rosario.

Pendant tout le trajet de la Poza jusqu'à l'hacienda del Venado, le silence avait été rarement rompu entre les deux cavaliers qui chevauchaient de compagnie.

Bien que Cuchillo n'eût pas renoncé à ses projets de vengeance contre Tiburcio, il avait dissimulé ses desseins sous un aspect de bonhomie qu'il savait prendre au besoin. Il avait essayé plusieurs fois de lire au fond de l'âme de son compagnon de cheval ; mais celui-ci se tenait sur la défensive, cherchant lui-même à pénétrer Cuchillo : car il n'oubliait pas que l'assassin d'Arellanos avait été blessé à la jambe dans la lutte suprême qui mit fin aux jours de son père adoptif. Cuchillo toutefois s'était défendu avec plus d'habileté qu'il n'en mettait dans l'attaque, et, en définitive, leur conversation à bâtons rompus n'avait été qu'une joute d'adresse dans laquelle aucun des deux champions n'avait été ni vainqueur ni vaincu.

Cependant il en était résulté qu'une défiance instinctive s'était mutuellement enracinée dans le cœur des deux compagnons de route, et chacun pressentit dans l'autre un ennemi mortel. Cuchillo résolut plus que jamais de se défaire du sien, sans examen préalable : car un crime de plus n'était que peu de chose pour lui ; et Tiburcio, plus loyal, se rappelant le serment qu'il avait fait à sa mère adoptive, en différa l'exécution jusqu'à parfaite connaissance de cause. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que, dans ce dernier cas, le vengeur de Marcos Arellanos n'envisageait l'accomplissement de son vœu que dans une lutte à mort, mais à visage découvert.

Tiburcio était aussi absorbé dans d'autres réflexions : chaque pas qu'il faisait le rapprochait de celle en qui se concentraient ses plus tendres pensées ; et, s'il est dans le cœur de l'homme d'espérer ce qu'il ne désire que médiocrement, il ne peut s'empêcher de voir toujours des obstacles insurmontables se dresser entre lui et la possession des objets qu'il convoite le plus ardemment. C'est là le secret des résolutions héroïques.

Dans le trajet l'exaltation de Tiburcio était tombée petit à petit, et il entrevoyait alors des impossibilités que ses rêves à la couchée de la Poza ne lui avaient pas permis d'apercevoir. Aussi prit-il une résolution désespérée : celle de savoir à quoi s'en tenir dès le soir même.

Quand, servi par le hasard, Tiburcio avait rencontré doña Rosario au fond des bois, égarée avec son père et les domestiques qui l'accompagnaient ; quand, assez heureux pour voyager deux jours avec elle, il avait rendu à la beauté de la jeune fille cet hommage qui, dans le cœur ardent d'un jeune homme, est un amour rapide et profond, il s'était bercé de bien doux rêves, jusqu'au moment où, ayant appris que c'était la fille de l'opulent don Augustin Pena, il avait compris toute la folie de ses espérances en mesurant la distance qui le séparait d'elle.

Si donc il avait saisi avec tant d'ardeur l'espoir qu'avait

fait naître la révélation du secret qu'il avait reçu, si l'angoisse des richesses le torturait, ce n'était pas pour la richesse elle-même, c'était dans le but plus noble, plus conforme à son caractère plutôt poétique que positif, de se faire un pont d'or pour arriver jusqu'à la fille de don Augustin. Malheureusement, il ne pouvait plus se dissimuler qu'il ne fût pas le seul à connaître l'existence et la position du mystérieux placer.

Tout d'un coup l'expédition à laquelle il se trouvait involontairement joint ne put avoir d'autre but à ses yeux que la conquête de ce trésor, et l'homme qui partageait ce secret avec lui devait être parmi ceux enrôlés sous les ordres de celui qu'il avait entendu appeler don Estévan. Les questions ambiguës de Cuchillo, son signalement, ce cheval qui bronchait comme celui du compagnon et de l'assassin de son père adoptif, avaient commencé à faire luire un jour douteux dans l'obscurité de ses idées; mais ce n'était pas assez. Comment arriver à s'éclairer complétement?

Une autre incertitude plus douloureuse encore faisait battre son cœur. Quel accueil lui réservait doña Rosarita, à lui, pauvre campagnard, sans ressources, sans famille, soldat obscur d'une expédition hasardeuse, confondu dans la foule des aventuriers sans aveu que la cupidité poussait au milieu des déserts? De tristes pressentiments de toute nature surgissaient dans son âme, quand la cavalcade dont il faisait si modestement partie atteignit les palissades de l'hacienda.

Les barrières étaient ouvertes pour les recevoir, et don Augustin lui-même vint au-devant des hôtes qu'il attendait. Il était encore dans la force de l'âge, et sa figure basanée respirait toute la franchise campagnarde et cet air de résolution habituel chez l'homme qui vit au milieu des dangers. Il avait revêtu une veste de batiste de Chine écrue, et sa chemise brodée, s'épanouissant sur une large poitrine, laissait deviner sous sa transparence une peau velue et d'un ton presque aussi foncé que sa figure. Avec l'ai-

sance de manières particulière à ses compatriotes, il reçut respectueusement don Estévan et le sénateur, et la cordialité de son accueil envers Tiburcio sembla d'un heureux augure à ce dernier.

Les voyageurs avaient tous mis pied à terre; Cuchillo, resté dehors par respect pous son chef et aussi pour s'occuper de son cheval, se fit indiquer la chambre des deux aventuriers qui l'avaient précédé, et gagna les écuries. Quant à Tiburcio, qui n'avait pas les mêmes raisons pour en agir ainsi, il entra dans la salle commune avec le sénateur Tragaduros et don Estévan, la pâleur sur le front et le cœur palpitant.

Le salon dans lequel il fut introduit par son hôte était la vaste salle dans laquelle nous avons déjà fait pénétrer le lecteur.

Mais tout disparut aux yeux de Tiburcio. Il y avait là une créature dont les lèvres faisaient pâlir l'incarnat des grenades servies à profusion sur la table, et dont les joues éclipsaient la teinte rosée des *sandias;* c'était doña Rosarita elle-même. Son voile de soie jeté sur sa tête laissait entrevoir les nattes luisantes de sa chevelure et entourait de ses plis l'ovale enchanteur de son visage. Le voile étroit cachait ses épaules, mais ne descendait pas jusqu'à sa taille, dont les riches contours étaient dessinés par sa ceinture écarlate, et, sous ses plis chatoyants, des bras étincelants de blancheur empruntaient un nouveau lustre à l'azur du *rebozo*.

Tout gracieux que fût le sourire qu'elle adressa à Tiburcio, il y avait quelque chose de hautain dans le compliment de bienvenue qu'elle lui fit sur l'heureux hasard qui l'amenait chez son père, reconnaissant comme elle de ses bons offices.

Tiburcio soupira en pensant que ce hasard était produit par la mort de sa mère adoptive, et que cette politesse froide était bien éloignée de l'abandon de leurs premières relations; puis il porta ses regards sur ses vêtements déla-

brés, qui formaient à ses yeux un pénible contraste avec l'élégant costume des deux autres voyageurs. Pendant que don Estévan entretenait son hôte avec cette distinction de manières qui le caractérisait, le sénateur dévorait des yeux la fille de don Augustin, et ne tarda pas à mêler ses compliments prétentieux aux propos pleins d'urbanité et de bon goût que lui adressait le seigneur Arechiza, en homme qui savait bien son monde.

Ce fut avec un sourire bien différent de celui qu'elle venait d'accorder à Tiburcio, que la jeune fille accueillit ce concert de galanteries. Aussi ce dernier observait-il avec angoisse l'air d'aisance et de supériorité de ceux qu'il regardait déjà comme des rivaux, et surtout les vives couleurs des joues de Rosarita, le petillement de ses yeux et les mouvements irréguliers de son sein, qui soulevaient son rebozo. Elle semblait éprouver toute la joie naïve d'une coquette de village aux compliments d'un grand seigneur, alors qu'une voix intérieure l'avertit qu'ils sont mérités. De son côté, don Estévan lisait sur les traits expressifs de Tiburcio les sentiments de son cœur, et plus d'une fois il compara involontairement la mâle beauté de celui-ci avec la figure ordinaire du sénateur; et comme s'il eût redouté de voir contrarier ses projets secrets, plusieurs fois ses sourcils se froncèrent avec humeur et ses yeux brillèrent d'un feu sombre.

Petit à petit, il cessa de prendre part à la conversation et parut plongé dans une méditation profonde. Insensiblement aussi, un air de mélancolie se peignit sur la figure de Rosarita. Quant au sénateur et à don Augustin, ils paraissaient goûter l'un et l'autre une imperturbable satisfaction.

En ce moment, Cuchillo, accompagné de Baraja, vint également présenter ses hommages aux maîtres de l'hacienda. Cette entrée produisit durant un moment une certaine confusion. Tiburcio parut alors prendre un parti désespéré, et, profitant de ce moment de trouble, il s'approcha de Rosarita.

« Je donnerais ma vie, lui dit-il d'une voix basse et suppliante, pour vous entretenir, ne fût-ce qu'un moment, de choses de la plus haute importance. »

La jeune fille le regarda d'un air étonné, quoique peut-être d'anciennes relations et la liberté des mœurs mexicaines pussent excuser une pareille prétention. Elle fit un mouvement dédaigneux des lèvres et parut réfléchir. Tiburcio lui jeta un regard suppliant, et, comme tout semblait spontané chez elle, la réflexion ne fut pas longue; elle répondit brièvement :

« Ce soir, à dix heures, je serai derrière les grilles de ma fenêtre. »

Tandis que le timbre exquis de sa voix vibrait délicieusement à l'oreille de Tiburcio, on vint annoncer que le souper était prêt. On passa dans une autre salle.

Une table splendidement servie en occupait le milieu, et la flamme de nombreuses bougies, que l'air frais de la nuit faisait vaciller dans leurs verrines de cristal, éclairait l'antique et massive argenterie qui étincelait partout. Bien que, selon l'usage, toute la prodigalité culinaire qui chargeait la table n'eût été, pour un palais européen, qu'une parodie extravagante de tous les principes gastronomiques, elle parut à tous les convives, à l'exception de don Estévan, le *nec plus ultra* du luxe et de la délicatesse.

Le haut de la table était occupé par don Augustin, sa fille, don Estévan, le sénateur et le chapelain de l'hacienda. Tiburcio, Cuchillo, Pedro Diaz et Oroche étaient relégués à l'autre extrémité. Le chapelain dit le *Benedicite*. Quoiqu'il n'eût plus ce bredouillement sans façon avec lequel il avait expédié les prières des morts dans la cabane de Tiburcio, et que ce fût d'un air d'onction en harmonie avec la solennité de la circonstance qu'il récitait la prière, sa voix réveilla dans le cœur de l'orphelin les tristes souvenirs que des impressions plus récentes avaient pour un moment assoupis.

La gaieté ne tarda pas à régner parmi les convives.

On parla de l'expédition, on fit des vœux pour sa réussite, puis on apporta d'énormes verres d'eau comme ceux des temps antiques, et qui passèrent successivement des mains à la bouche de chaque convive.

« Avant de vous retirer, messieurs, s'écria l'hôte, j'ai l'honneur de vous inviter demain à une chasse aux chevaux sauvages, qui aura lieu à la pointe du jour. »

Chacun des convives accepta avec l'abandon de gens qui ont bien soupé, et qui croient, en conséquence, que le lendemain leur appartient.

Quant à Tiburcio, la jalousie le rongeait; à peine avait-il touché à ces mets qu'on avait servis devant lui. Il jeta du côté de don Estévan, qui lui-même n'avait cessé de l'observer avec une certaine défiance pendant le souper, un regard de haine pour toutes les attentions dont il avait accablé Rosarita, et, faisant en cela seulement comme tous les convives, il gagna la chambre qu'on lui avait assignée.

Bientôt les derniers bruits s'éteignirent peu à peu, les valets eux-mêmes regagnèrent leurs communs, et ce vaste bâtiment, naguère si bruyant, devint silencieux comme si tous ceux qui l'habitaient étaient ensevelis dans le sommeil.

Cependant tout le monde ne dormait pas.

CHAPITRE XIII.

Où, quoique comptant avec son hôte, Tragaduros est exposé à compter deux fois.

Retiré dans sa chambre, Tiburcio attendait avec impatience l'heure du rendez-vous que lui avait accordé Rosa-

rita. De sa fenêtre il jetait un regard distrait sur la campagne endormie. La lune brillait en éclairant comme un long ruban la route qu'il avait suivie et qui serpentait dans la plaine et allait se perdre au milieu de la forêt environnante. La forêt elle-même était plongée dans le plus profond silence, et la brise en agitait les cimes argentées. Les sources qu'elle abritait étaient livrées aux hôtes des bois, et de temps à autre un sourd mugissement décelait l'angoisse de quelque taureau qui éventait l'âcre odeur des rôdeurs de nuit. Ces sons, joints aux accords d'une mandoline qui se faisaient entendre dans l'intérieur de l'hacienda, troublaient seuls le mélancolique silence de la nuit.

L'heure était aussi propice aux méditations amoureuses qu'aux pensées graves, et les unes et les autres se présentaient en foule à l'esprit de Tiburcio.

Comme tous ceux qui ont vécu dans la solitude, il avait dans le cœur un fonds de poésie rêveuse qui s'alliait chez lui à l'énergie d'action de l'homme pour qui cette solitude a été peuplée de dangers. Sa situation présente était donc en rapport avec cette double disposition. Son amour était menacé, la froideur de doña Rosarita le lui disait assez; un secret pressentiment l'avertissait aussi qu'il était entouré d'ennemis.

Au milieu de la triste méditation de son esprit, un fait matériel attira son attention. Une lueur brillait au loin sous le couvert de la forêt. Cette lueur, en partie éclipsée par la clarté de la lune, tremblait mystérieusement à travers le feuillage agité par la brise, mais de fait elle était stationnaire. Elle indiquait donc une halte de voyageurs.

« Si près de cette hacienda ! se dit-il en faisant trêve, à cet aspect, à ses propres réflexions. Que veut dire cela? Pourquoi ne pas venir ici demander l'hospitalité? Ces voyageurs ont-ils donc quelque raison de se tenir éloignés? Sont-ce des amis inconnus que quelquefois le ciel envoie à celui qui en a besoin? Cuchillo, don Estévan, ce sénateur

présomptueux sont autant d'ennemis pour moi! tous sont abrités sous ce toit; pourquoi ces hommes, qui lui préfèrent la voûte des arbres, ne seraient-ils pas plutôt des amis? »

Cependant le temps s'avançait; Tiburcio prit son zarape dont il se couvrit, mit son couteau à sa ceinture, c'était la seule arme qu'il possédât, et se disposa à sortir sans bruit, livré à la plus cruelle agitation, comme un homme dont le sort va se décider dans quelques minutes. Avant de quitter sa chambre, il jeta encore un coup d'œil sur la clarté qui brillait toujours à la même place.

Pendant que Tiburcio, l'œil aux aguets, le pied prudent, l'oreille aux écoutes, traversait doucement la cour silencieuse et longeait le bâtiment principal derrière lequel se trouvait la chambre de doña Rosarita, d'autres scènes se passaient ailleurs, dont il est nécessaire de rendre compte.

Depuis son arrivée à l'hacienda del Venado, don Estévan, en présence de tous les hôtes qu'elle avait reçus, avait à peine eu le temps, dans un court entretien avec l'hacendero, de lui dire brièvement le résultat de son traité avec Cuchillo. Au mot de placer d'or, don Augustin avait fait un geste de désappointement; mais, dans l'impossibilité d'en dire davantage, il avait prié l'Espagnol de remettre au soir même la suite de leurs confidences.

Arechiza avait donc attendu que chacun, au sortir du souper, eût gagné la chambre qui lui était destinée, puis il conduisit le sénateur dans l'embrasure d'une croisée, et, lui montrant la voûte du ciel étincelant d'étoiles :

« Vous voyez, lui dit-il, le *Chariot* qui déjà s'incline vers l'orient. Vous voyez à côté de cette constellation brillante cette étoile qui rayonne à peine, perdue dans le brouillard de l'éloignement. C'est l'emblème de votre étoile, pâle à présent, et qui demain peut-être se lèvera plus radieuse qu'aucune de celles qui composent le lumineux cortége du *Chariot*.

— Que dois-je donc faire, seigneur Arechiza?

— Je vous le dirai ce soir, et peut-être le moment est-il moins éloigné que vous ne pensez, où vous serez le maître futur de cette hacienda, par une union avec la charmante fille qui en sera l'héritière. Allez m'attendre dans ma chambre; la conversation que je vais avoir avec don Augustin sera décisive, et je m'empresserai de vous en faire part. »

En disant ces mots, l'Espagnol congédia le sénateur, dont le cœur battait à la fois d'espoir et de crainte; puis il fut rejoindre l'hacendero, qui l'attendait de son côté.

Le propriétaire de l'hacienda del Venado avait, nous l'avons dit, fait à l'Espagnol la réception la plus distinguée. Il y avait toutefois, dans son accueil devant témoins, quelque chose de moins respectueux que quand il se vit tête à tête avec lui. De son côté, don Estévan parut recevoir les hommages de don Augustin comme une chose qui lui était due. Il y avait dans la condescendance polie du seigneur Arechiza envers le riche propriétaire, et dans la déférence pleine de respect de celui-ci, quelque ressemblance avec les rapports entre un haut et puissant seigneur suzerain et un noble vassal.

Ce ne fut que sur les instances réitérées, nous avons presque dit les ordres de l'Espagnol, que don Augustin consentit à s'asseoir, tandis que le premier s'était jeté sur un fauteuil en cuir avec un laisser aller d'accord toutefois avec le grand air de sa personne.

L'hacendero attendit en silence que don Estévan prît la parole.

« Que vous semble de votre gendre futur, dit l'Espagnol, car vous ne l'aviez jamais vu, je pense?

— Jamais! répondit don Augustin; mais eût-il encore été moins favorisé de la nature qu'il ne l'est, vous savez qu'entre nous ce n'eût pas été un obstacle à nos projets.

— Je le sais; car il faut le reconnaître, il y a dans tout

rustre l'étoffe d'un gentilhomme, à plus forte raison dans la personne d'un sénateur de l'illustre congrès d'Arispe, ajouta l'Espagnol avec une légère nuance de dédain. Mais l'obstacle n'est pas là; l'important est que votre fille trouve l'épouseur à son gré.

— Ma fille n'agira que d'après mes volontés, dit l'hacendero.

— Quand même son cœur ne serait pas libre?

— Le cœur de Rosarita est libre, seigneur don Estévan, repartit don Augustin. Comment en serait-il autrement? son enfance et sa jeunesse se sont écoulées au fond de nos solitudes.

— Et ce jeune homme en haillons, ce Tiburcio Arellanos que vous semblez déjà connaître, reprit don Estévan, il aime votre fille.

— Je le sais depuis ce matin.

— S'il n'y a que quelques heures que vous avez appris le secret de son amour, celui de doña Rosario ne peut-il vous avoir échappé?

— Il est vrai, répondit don Augustin en souriant, que je saurais mieux suivre la trace d'un Indien, lire sur son visage astucieux ses plus secrètes pensées, que déchiffrer le fond du cœur d'une jeune fille : mais, je le répète, j'ai lieu de croire que celui de Rosario est libre de toute affection passée. Il y a un obstacle plus sérieux, seigneur don Estévan, je ne dis pas à l'union projetée entre nous, mais à l'expédition que vous allez guider au fond du désert. »

L'hacendero fit part à don Estévan des particularités que lui avait confiées le moine franciscain sur le secret d'un immense placer laissé au jeune Tiburcio.

Toutefois, nous nous taisons pour le moment sur l'impression que causa cette confidence à l'Espagnol.

La conversation continua longtemps encore entre l'hacendero et lui. Que se dirent-ils, c'est ce que nous saurons plus tard. En attendant, il est nécessaire d'aller rejoindre le sénateur, qui, le cœur plein d'anxiété, compte les minu-

tes jusqu'au retour de don Estévan dans la chambre réservée à celui-ci.

La chambre destinée au seigneur don Estévan de Arechiza était sans contredit la plus riche de l'hacienda, et cependant le luxe mobiliaire a fait si peu de progrès dans l'État de Sonora, que cette richesse approchait du dénûment.

C'est là que nous retrouvons l'Espagnol et Tragaduros. Assis sur un sofa de paille, don Estévan suivait de l'œil le sénateur, qui allait et venait dans la chambre, en proie à une vive émotion.

« Eh bien! que vous semble de la fille de notre hôte, seigneur don Vicente, dit Arechiza qui semblait se faire un jeu de l'impatience de son protégé; vous avais-je exagéré sa beauté?

— Oh! mon ami! s'écria le sénateur avec toute la vivacité de la pantomime méridionale, la réalité est au-dessus de l'imagination, c'est un ange! Dans notre pays, si renommé pour la beauté de ses femmes, doña Rosarita est certes la plus belle.

— Et la plus riche, ajouta l'Espagnol en souriant.

— Qui eût pu deviner qu'au fond de ce désert se cachât une beauté si accomplie? Tant de fraîcheur, de charmes, de jeunesse sont faits pour briller sur le plus noble théâtre.

— A la cour d'un roi, par exemple, dit négligemment Arechiza.

— Oh! seigneur don Estévan, s'écria le sénateur, ne me tenez pas davantage en suspens; la divine, la riche doña Rosarita doit-elle être ma femme?

— Un mot de moi, une promesse de vous feront l'affaire. J'ai la parole du père. Dans quinze jours, vous pouvez être l'époux de sa fille.

— C'est aussi doux que facile.

— Plus tard vous serez riche.

— Cela ne gâte rien.

— Plus tard, vous serez grand seigneur.

— Oh ! c'est magnifique, corbleu ! seigneur de Arechiza, c'est une cascade de félicités ; on ne saurait plus doucement commencer pour mieux finir. C'est un rêve ! c'est un rêve ! s'écria le sénateur en continuant à parcourir la chambre à grands pas.

— Hâtez-vous donc d'en faire une réalité, répliqua don Estévan.

— Est-ce donc si pressé ? demanda le sénateur en s'arrêtant tout à coup.

— Pourquoi cette question ? Peut-on trop s'empresser d'être heureux ? »

Le sénateur était devenu pensif. Un accès de défiance parut définitivement tarir la source de son ivresse, et ce fut d'un air soucieux et embarrassé qu'il reprit :

« J'étais résigné, je vous l'avoue, à épouser une héritière dont la laideur, comme c'est l'usage, compensât l'opulence, et vous me voyez confondu de la beauté de celle-ci.

— En êtes-vous fâché, par hasard ?

— Non, mais ce bonheur m'effraye. Il me semble que quelque raison que je ne veux pas pénétrer, vous le dirai-je ? quelque triste désappointement se cache sous cette séduisante perspective.

— C'est bien là le cœur de l'homme, répondit don Estévan ; j'aurais prévu cette objection de la part de tout autre, mon cher sénateur, mais je n'aurais pas pensé que vous pussiez vous inquiéter du passé quand on vous fait le présent et l'avenir si beaux. Ah ! ah ! ce pauvre Despilfarro, continua l'Espagnol en riant, je l'aurais cru plus avancé, sur mon honneur !

— Au fait, reprit le sénateur en croyant donner une haute preuve de capacité diplomatique, pourquoi, entre nous, prodiguer aux autres ce trésor de beauté, sans parler des richesses matérielles dont cette séduisante créature peut disposer, quand vous-même....

— Quand moi-même je pourrais l'épouser, n'est-ce pas ? Que voulez-vous, je n'ai pas de goût pour le mariage. J'ai

eu cette velléité, jadis, comme tout le monde. Mon histoire a été aussi celle de bien des gens, ma maîtresse en a épousé un autre. Il est vrai que je m'en suis bien.... que je m'en suis bien vite consolé, dit Arechiza en se reprenant. Mais qui croyez-vous donc que je suis?

— Qui vous êtes? Eh parbleu, vous êtes don Estévan de Arechiza.

— Voilà qui fait honneur à votre pénétration ; eh bien! comme j'ai demandé la main de doña Rosario pour l'illustre sénateur Tragaduros y Despilfarro, je ne puis maintenant prendre sa place.

— Mais enfin, reprit le sénateur, pourquoi ne pas avoir fait cette demande pour vous?

— Pourquoi? Parce que doña Rosario, fût-elle trois fois plus belle et trois fois plus riche, ne serait ni assez riche ni assez belle pour moi. »

Despilfarro bondit d'étonnement.

« Eh! qui êtes-vous donc, vous demanderai-je à mon tour, s'écria-t-il, pour dédaigner un semblable parti?

— Mais, comme vous dites, don Estévan de Arechiza, » répondit simplement l'Espagnol.

Le sénateur fit trois fois le tour de la chambre avant de pouvoir rassembler ses idées ; mais, fidèle au système de défiance qui s'était soudainement éveillé chez lui, il reprit :

« Il y a dans tout ceci quelque chose que je ne m'explique pas, et quand je ne m'explique pas les choses, je ne les comprends pas.

— C'est logique, répondit don Estévan d'un ton railleur ; mais me serais-je trompé sur votre compte, mon cher sénateur? Je vous faisais l'honneur de vous croire au-dessus de certains préjugés ; et quand il y aurait dans le passé de la belle Rosarita, comment dirai-je?.... quelque.... quelque préjugé à fouler aux pieds, est-ce à dire qu'un million de dot et trois millions d'espérances ne seraient à vos yeux d'aucun poids? continua-t-il comme s'il voulait

sonder la moralité d'un homme, ou plutôt la force et la portée d'un instrument dont il devait se servir.

Despilfarro ne répondit rien.

« Voyons, j'attends une réponse, reprit don Estévan qui semblait se faire un véritable plaisir de l'embarras du sénateur.

— Vous êtes cruel, en vérité, don Estévan, reprit Despilfarro, de mettre ainsi les gens au pied du mur ; je.... je.... Caramba ! c'est fort embarrassant.... »

Don Estévan l'interrompit. Cette hésitation lui disait ce qu'il voulait savoir ; un sourire ironique effleura sa bouche, puis, quittant le ton de la plaisanterie :

« Écoutez, Tragaduros, dit-il plus sérieusement, il serait indigne d'un gentilhomme de continuer plus longtemps un badinage dont l'honneur d'une femme fait les frais ; le passé de doña Rosario est pur comme son front. »

Le sénateur respira.

« D'ailleurs, reprit don Estévan, j'ai besoin que vous ayez en moi une confiance sans limite ; je vous donnerai donc, le premier, l'exemple d'une franchise sans bornes ; le succès de la noble cause que j'ai embrassée en dépend. Sachez donc d'abord qui je suis. Arechiza, reprit-il en souriant, n'est que mon nom d'emprunt ; quant à celui que je porte véritablement et que je vous dirai tout à l'heure, j'ai fait serment, depuis ma jeunesse, que nulle femme, fût-elle plus belle et plus riche que doña Rosario, ne le partagerait avec moi. Maintenant que mes tempes commencent à blanchir, irais-je manquer à un serment que tout me fait une loi de respecter ? car si parfois une femme peut être, comme celle que je vous propose, un marchepied à l'ambition, plus souvent encore elle est un obstacle. »

En parlant ainsi, don Estévan se promenait à son tour d'un air agité, tandis qu'un reste de défiance se lisait encore sur la figure de son interlocuteur. Arechiza reprit :

« Vous voulez des explications plus précises, vous les aurez. »

Don Estévan ferma la fenêtre pour que rien de ce qui allait être dit ne pût s'entendre au dehors dans le silence de la nuit. Il engagea le sénateur à s'asseoir et resta debout devant lui. Tragaduros le regardait avec une vive curiosité ; mais il baissa bientôt les yeux devant les regards de feu de l'Espagnol.

Don Estévan avait semblé se transfigurer et grandir tout à coup.

« Je vous ai parlé de secrets dont la connaissance donne le vertige à celui qui les écoute, » dit-il. — Le sénateur tressaillit.

« Quand le tentateur transporta le fils de l'homme au sommet d'une montagne et lui fit voir tous les royaumes de la terre, en les lui promettant s'il voulait l'adorer, reprit l'Espagnol, à peine offrait-il plus au maître des mondes que je ne veux offrir au sénateur d'Arispe ; comme le tentateur, je vais mettre à vos pieds les honneurs, la puissance et les richesses, si vous voulez vous incliner devant mes conditions. Écoutez-moi donc, sans que votre cœur se trouble, sans que le vertige éblouisse vos yeux.

CHAPITRE XIV.

Qui montre en effet Tragaduros transporté.

La solennité de cet exorde, l'air imposant de don Estévan succédant tout à coup au ton de raillerie que l'Espagnol avait conservé jusque-là, frappèrent le sénateur d'une impression pénible. Il y eut un moment où il regretta presque de s'être tant avancé, et où la dot d'un million, les lèvres roses et les yeux noirs de doña Rosario perdirent quelque peu du prestige qui l'avait fasciné.

« Il y a vingt ans, poursuivit l'Espagnol, je me suis un

instant mépris sur ma vocation dans ce monde, je me suis cru fait pour la vie du foyer, pour ces pastorales ridicules que rêvent certains jeunes cœurs. Une illusion détruite.... un.... accident m'ont fait voir que je m'étais trompé moi-même; je n'étais qu'ambitieux, et rien de plus. J'ai donc cherché dans la carrière des honneurs la satisfaction de mes désirs, et les honneurs sont venus à moi.

« J'ai conquis le droit de rester couvert devant le roi d'Espagne. Chevalier de l'ordre de Saint-Jacques de l'Épée, j'ai porté dans les cérémonies royales le manteau blanc et l'épée rouge de l'ordre, et pour moi le vœu de célibat n'a pas été d'obligation illusoire. Chevalier de Charles III, je partage avec les princes de la famille royale le titre de grand-croix, puis successivement les ordres de Saint-Ferdinand, de Saint-Herménégilde, de la Toison d'Or et de Calatrava; ces distinctions enviées de tous n'ont été cependant pour moi que de stériles consolations. »

Cette énumération, faite sans faste, éblouit le sénateur, qui jeta sur son interlocuteur un regard de respectueux étonnement. Don Estévan poursuivit :

« Les richesses n'ont pas tardé à suivre les honneurs. Les riches apanages ajoutés à la fortune de mes ancêtres ont laissé bien loin derrière moi le temps où, simple cadet de famille, j'avais tout à désirer, et, vous le dirai-je? je n'étais pas encore satisfait; et cependant obscur gentilhomme par le hasard de la naissance, mes efforts m'avaient fait comte de Villamares, marquis de Casareal et duc de l'Armada.

— Oh! seigneur duc, dit humblement Despilfarro, permettez.... mais.... je....

— Je n'ai pas fini, dit tranquillement le seigneur espagnol; quand j'aurai tout dit, vous ne douterez plus.

« Sans la défiance injurieuse que vous m'avez témoignée, je n'aurais toujours été pour vous que l'agent secret d'un prince, qui aurait puisé toute son illustration dans la confiance dont il est honoré; j'eusse continué à n'être à vos

yeux qu'un simple gentilhomme, don Estévan de Arechiza, et rien de plus. Il est urgent que le retour de cette défiance ne se manifeste plus désormais ; pour cela vous apprendrez encore le but que je poursuis, vous saurez le fond de mes secrètes pensées. »

Le seigneur espagnol fit une pause, et le sénateur se prépara à l'écouter dans le plus respectueux silence.

« Je viens de vous dire que depuis vingt ans j'ai cherché les joies de l'ambition pour l'ambition elle-même ; j'ai trahi la vérité ; j'ai usé vingt ans de ma vie à tuer un souvenir en même temps qu'à satisfaire mon ambition, reprit le duc de l'Armada, que nous continuerons à appeler don Estévan. Un instant j'ai espéré qu'au milieu des agitations d'une vie turbulente, ce souvenir, atténué, finirait par s'éteindre. C'est donc presque à mon insu que, dans ces tentatives incessantes, les richesses et les honneurs sont venus me trouver. J'avais un doube but : l'ambition à assouvir, un jour de ma vie à oublier.

« Favori d'un prince qu'un roi caduc, qu'une faible enfant séparent seuls d'un des premiers trônes de la chrétienté, comblé d'honneurs et de richesses, assez haut placé pour avoir mille ennemis, trop puissant pour en redouter un seul, j'ai cru triompher un instant, j'ai cru avoir mis entre mes souvenirs et moi une incommensurable distance : vain espoir ! comme ces horizons dont un ciel pur et sans nuages permet de suivre de l'œil tous les contours, malgré l'éloignement, les moindres événements d'un passé détesté se dessinèrent aussi nettement à mes yeux qu'avant le temps de ma grandeur.

« Rien ne tue le remords ! ajouta le grand seigneur espagnol d'une voix sombre, car hélas ! l'épée sanglante de Saint-Jacques n'avait pas été un vain symbole dans ma main. Quand le remords ne tue pas, il donne à l'ambition une effrayante activité ; c'est la voix qui crie : « Marche, « marche toujours ! »

Don Estévan se tut pendant que le sénateur le considé-

rait d'un œil presque intimidé, tant l'Espagnol avait dans l'expression de sa figure de dignité sombre et imposante.

« Mais où marcher ? continua l'Espagnol, quel but poursuivre encore ? Par quelle issue précipiter ce torrent d'activité qui bouillonnait en moi ?

« Enfin, un événement vint m'offrir une fois encore la lutte et le combat, et j'espérai, car pour moi, lutter, combattre, c'est oublier.

« Nos commotions politiques n'arrivent pas jusqu'à vous, don Vicente. L'Europe peut trembler sur ses bases sans que, dans ce coin reculé de l'Amérique, vous vous aperceviez de nos secousses ; vous n'avez donc rien appris de ce que je vais vous dire.

« Il y a bientôt deux ans, le roi d'Espagne, par une violation de la loi salique importée dans le royaume par ses ancêtres, vint arracher à don Carlos de Bourbon, son frère, à qui j'étais tout dévoué, la couronne qu'il attendait, et préparer ainsi le foyer d'une guerre civile que vous verrez éclater plus tard.

« L'infante Isabelle fut déclarée héritière présomptive du trône de Ferdinand VII, à l'exclusion de don Carlos, son oncle. J'essayai, mais en vain, de calmer la douleur mortelle de mon auguste protecteur.

« Parmi les consolations que je lui offris, parmi les plans que je lui proposai, un projet gigantesque se présenta tout d'un coup à mon imagination ; ce projet m'ouvrait une vaste perspective de dangers à braver, de difficultés presque insurmontables à vaincre : ce fut ce qui me le fit adopter.

« Je rêvai de conquérir pour mon maître un royaume aussi beau, aussi vaste que celui qu'il perdait ; je rêvai de lui rendre un des beaux fleurons de la couronne transatlantique que ses ancêtres avaient si glorieusement portée. Je voulus conquérir un trône, et ce trône une fois conquis, je rêvai, moi, obscur gentilhomme il y a vingt ans, aujourd'hui rassasié d'honneurs et de richesses, d'en faire l'au-

mône à l'héritier déchu de la monarchie espagnole! Maintenant, croirez-vous, ajouta-t-il avec un sourire rayonnant d'un orgueil tranquille, qu'Estévan Arechiza peut prodiguer aux autres, sans en rien regretter, les trésors de beauté, les richesses enviées de la fille d'un hacendero mexicain? »

Le sénateur américain aux vues étroites, aux plans égoïstes, demeurant anéanti, écrasé par cette audace de langage de l'inflexible Européen, comme devant ce projet gigantesque, ne put que s'écrier en pressant avec respect la main que lui tendait le fier Espagnol :

« Oh! seigneur don Estévan, vous me permettrez de continuer à vous donner ce modeste titre, je rougis de mes soupçons, et, pour le bonheur que vous m'offrez, pour la perspective que vous daignez m'ouvrir, ma vie, mon cœur vous appartiennent, mais....

— Encore quelque soupçon? dit don Estévan en souriant.

— Non, mais une crainte. Avez-vous remarqué ce jeune homme que le hasard nous a fait rencontrer? Un secret pressentiment m'avertit que doña Rosarita est peut-être éprise de lui ; il est jeune, il est beau, et depuis longtemps ils semblent se connaître.

— Quoi? interrompit don Estévan, ce jeune rustre déguenillé vous porte ombrage?

— Je l'avoue, dit le sénateur, je n'ai pu m'empêcher de surprendre les yeux de doña Rosarita fixés parfois sur lui d'une manière étrange.

— Rassurez-vous, je sais d'une manière certaine par don Augustin que le cœur de sa fille est libre de toute affection, et que sa vanité se complaît à l'idée d'accepter pour mari un jeune drôle qui semble avoir toute la fierté d'un mendiant castillan; il sera surveillé, et ce ne sera qu'un faible obstacle à écarter, en supposant qu'il ait eu l'impudence de porter si haut ses prétentions. »

En disant ces mots, la physionomie de don Estévan pa-

rut un moment soucieuse, et il ne put s'empêcher d'ajouter :

« Je l'avais également remarqué. Une ressemblance singulière a rouvert chez moi la source de bien des douleurs.... mais ne pensons plus à des craintes chimériques, et laissez-moi vous expliquer plus catégoriquement que je ne l'ai fait jusqu'à présent le but où je tends, nos moyens d'action, ce que j'attends de vous dans la voie où vous vous engagez, et les faveurs qu'une main auguste et puissante, en s'ouvrant, peut répandre sur vous.

« Vous ne voyez encore, sans doute, seigneur Tragaduros, ni sur quels secours je puis compter, ni quel royaume je veux conquérir ?

— Je l'avoue, répondit Tragaduros.

— La province que je veux transformer en un royaume pour mon maître et votre futur souverain, c'est la Sonora.

— Quoi ! c'est notre État républicain que vous voulez convertir en monarchie ! s'écria le sénateur ; mais tenter un pareil effort, c'est jouer sa vie.

— Je le sais ; mais ne m'avez-vous pas dit tout à l'heure : « Ma vie, mon cœur vous appartiennent? » et c'est le prix de cet enjeu que je veux vous payer par votre union avec la fille de don Augustin et la fortune qui sera votre partage. Lorsque je vous disais tout à l'heure qu'il ne tiendrait qu'à vous de rendre votre étoile pâlie plus radieuse qu'elle n'a jamais été, vous imaginez-vous que le seul effort à faire était d'accepter une jeune et jolie femme avec une immense dot, et des espérances incalculables?

— Non, sans doute, répondit Tragaduros avec hésitation. Cependant....

— Je vous l'ai dit, je cherche un homme fort, qui préfère une mort prompte et glorieuse peut-être, avec la perspective des honneurs et des richesses, à l'agonie lente d'une vie sans richesses et sans honneurs. C'est donc à la condition de pouvoir compter sur votre courage, sur vos efforts pour arriver à atteindre notre but, que je veux faire

de vous le plus riche propriétaire du nouveau royaume. Si je me suis trompé, si vous n'êtes pas cet homme que je cherche, si le péril vous effraye, peut-être trouverai-je quelqu'un à votre place qui se rira d'un danger que doit payer une immense fortune.

— Voyons donc, répliqua le sénateur après avoir fait quelques pas dans la chambre pour calmer son agitation, ce que vous attendez de moi et sur quelles ressources vous pouvez compter.

— Il y a dix ans, j'ai combattu l'indépendance de votre pays dans ces provinces. J'en connais les ressources, les richesses incalculables, et quand je les quittai, un secret pressentiment m'avertissait que j'y reviendrais encore.

« Le hasard m'avait fait rencontrer don Augustin, alors occupé à se créer la magnifique opulence dont il jouit aujourd'hui. Je pus lui rendre un service signalé en préservant sa maison du pillage, en sauvant même sa vie, car il n'avait pas assez caché sa sympathie pour la cause espagnole. J'entretenais avec lui des relations secrètes. Je savais que la Sonora, mécontente, tentait aussi de secouer le joug de la république fédérale. Je fis goûter au prince déshérité la hardiesse de mon projet, et je vins ici. Don Augustin fut un des premiers à qui je m'ouvris. Son ambition fut flattée des promesses que je lui prodiguai au nom de mon maître, et il se mit tout entier à ma disposition.

« Malgré les grandes ressources pécuniaires dont je puis disposer, je cherchai à les augmenter encore : le hasard me seconda. J'avais connu, à l'époque où je combattais dans cet État, un jeune drôle qui trahissait tour à tour les Espagnols et les insurgés ; ce jeune homme s'appelle aujourd'hui Cuchillo. Mes relations avec lui furent d'une autre espèce.

« Je m'aperçus qu'il conduisait le régiment que je commandais dans une embuscade d'insurgés ; j'ordonnai de le pendre au premier arbre que nous rencontrerions. Heu-

reusement pour lui, on avait pris mes ordres trop au pied de la lettre, nous étions au milieu de vastes savanes sans arbres d'aucune espèce, et l'ordre n'était pas facile à exécuter. Dans les marches et contre-marches que je fus obligé de faire, l'ordre de son exécution ne put donc être accompli de suite, il s'évada. Cuchillo n'en avait pas conservé de rancune.

« Vous m'avez vu, au village de Huerfano, renouer connaissance avec lui pour lui acheter, à beaux deniers comptants, le secret d'un immense placer, celui vers lequel je vais diriger l'expédition qui s'est formée sous mes ordres.

« Cuchillo seul, vous et moi, l'Espagnol taisait le nom de Tiburcio, connaissons maintenant le motif de cette tentative dont le but ostensible n'est qu'une nouvelle expédition du genre de celles qu'on a déjà plus d'une fois entreprises. Vous, seigneur sénateur, vous resterez ici avec la tâche bien douce de faire accueillir vos vœux par la belle Rosarita; pour moi, je me réserve les dangers sans nombre des pays inconnus où je veux pénétrer. Quant à Cuchillo, s'il me trahit, je lui infligerai cette fois de ma main un châtiment aussi mérité que le premier, mais plus prompt, car je ne sais qui me dit que le traître n'a pas changé.

« Le produit de cette expédition, dont ma qualité de chef m'assure la plus riche part, sera joint encore aux ressources dont je puis disposer. Les hommes sous mes ordres pourront même, au besoin, se convertir en partisans dévoués, au cas probable où il faudrait en venir aux mains avant les secours qui me sont promis d'Espagne, car l'Europe en ce moment regorge de population et cherche de toutes parts à verser son trop-plein; les aventuriers viendront en foule se ranger sous nos bannières et conquérir le nouveau royaume dont l'Europe mettra encore la couronne sur la tête d'un de ses fils. »

L'Espagnol se promenait à grands pas dans la chambre,

animé d'un enthousiasme fougueux comme s'il eût tenu entre ses mains le sceptre et le manteau royal que son orgueil rêvait d'octroyer à son maître. Une ardeur belliqueuse brillait dans ses yeux, et il paraissait avoir oublié la présence du sénateur. Ce ne fut qu'au bout de quelques instants qu'il se souvint que, dans un projet comme le sien, l'intrigue devait être le précurseur, le soutien de la force et de l'audace, et ce fut avec une légère nuance de dédain qu'il s'adressa à celui qui devait faire jouer ces ressorts cachés, dont les hommes de sa trempe rejettent le maniement personnel.

« Maintenant, dit-il, votre tâche doit être plus pacifique. A nous le combat en plein jour; à vous les menées dans l'ombre. Votre fortune, reconstruite par la riche alliance que je vous ai ménagée, va vous rendre l'influence que vous avez perdue. Des deux cent mille piastres dont se composera la dot de votre femme, vous en emploierez cent mille à vous faire des partisans dans le sénat et dans ce que vous appelez votre armée. Cette somme vous sera payée avec usure, et, dussiez-vous la perdre, vous feriez encore une excellente affaire; mais il n'en sera rien.

« Le but apparent que vous vous proposerez sera de détacher l'État de Sonora de l'alliance fédérale, les motifs ne vous manqueront pas; à peine la Sonora a-t-elle plus de priviléges qu'un simple territoire. Vos intérêts ne sont pas les mêmes que ceux des États du centre. Chaque jour des lois, d'utilité locale pour ces États, deviennent pour vous des lois tyranniques. Un président qui gouverne vos finances, vos douanes à sept cents lieues de distance, est une dérision. L'argent répandu à propos fera lever l'étendard de l'indépendance aux soldats désœuvrés que le pouvoir ne peut solder. Avant que la nouvelle du *grito*[1] soit parvenue à Mexico et que le pouvoir exécutif ait pu disposer du nom-

1. Cri, sous-entendu de révolte; c'est l'expression consacrée.

bre d'hommes nécessaire pour marcher contre vous; avant que ces troupes soient arrivées à moitié chemin, et alors la désertion en aura infailliblement enlevé le plus grand nombre, l'insurrection aura déjà eu le temps de pousser de profondes racines.

« Des lois émanées du sénat que vous dirigerez, lois appropriées à vos mœurs, à vos usages, auront fait déjà oublier celles qui vous gouvernent aujourd'hui. Alors les officiers et les soldats arrivés pour vous soumettre seront achetés par l'or dont je disposerai. L'insurrection sera consommée, la Sonora sera devenue un État libre. Le premier pas, le pas décisif, sera fait, et la corruption opérera la seconde transformation. Le sénat, l'armée appelleront pour les gouverner un prince européen, qui parle la même langue, qui professe la même religion.

« Écoutez-moi maintenant, don Vicente. Il y avait, avant mon retour dans cette province, un sénateur devenu pauvre, de riche qu'il était, et qui n'avait d'autre perspective que celle de vivre dans la gêne au milieu des vains regrets de son opulence passée. Je rends cette opulence au sénateur, je lui donne une femme dont la beauté ferait l'orgueil d'un prince. Le sénateur Despilfarro sera fait comte, grand d'Espagne, un emploi lucratif attachera à la personne du nouveau roi son sénateur éprouvé, et il n'aura plus qu'à monter, monter toujours jusqu'au moment où ses désirs les plus ambitieux seront satisfaits. Avais-je tort de dire que le tentateur n'offrit pas plus au maître des mondes, à qui tout appartient, que ce que vous promet par ma bouche, à vous qui n'avez plus rien, votre futur souverain, le roi Charles Ier? »

En achevant ces mots, l'Espagnol se tut, et le sénateur, fasciné par l'espérance des honneurs et des richesses, pressa la main de l'audacieux conspirateur, et s'écria avec enthousiasme : « Vive le roi Charles Ier! »

Don Estévan l'entretint encore de mesures préparatoires à prendre, lui démontra la facilité d'exécution de ce

projet, ses chances de réussite, et finit par ajouter en riant :

« Vous le voyez, le roi don Carlos compte déjà un partisan dans ce pays ! Mais il se fait tard, seigneur don Vicente, et je dois, avant la fin de cette soirée, réfléchir à des choses trop importantes pour les remettre à demain; vous m'excuserez donc si je vous congédie. »

Le sénateur sortit de la chambre pour regagner la sienne, au milieu des rêves dorés de son opulence et de sa grandeur futures.

CHAPITRE XV.

Le guet-apens.

Dans la partie la plus reculée des communs, se trouvait la chambre que don Augustin avait donnée aux quatre aventuriers : Pedro Diaz, Oroche, Cuchillo et Baraja. La connaissance s'était rapidement faite entre eux à table et se continuait au moment où nous les retrouvons.

A la clarté douteuse d'une longue et mince chandelle dont la mèche se charbonnait dans un chandelier de fer, assis sur un banc de chêne autour d'une large table, Cuchillo et Baraja, oublieux de tous leurs serments, avaient repris leur partie commencée la veille au matin.

Pedro Diaz ne semblait accorder au jeu qu'une attention machinale, tandis qu'assis à l'angle de la table massive, Oroche, la jambe droite relevée sur la jambe gauche, le coude appuyé sur son genou, attitude favorite des joueurs de *vihuela*, s'accompagnait sur la sienne en chantant les *boleros* et les *fandangos* les plus en vogue parmi la population du littoral.

Oroche, comme toujours, soigneusement enveloppé de

son manteau à jour, semblait, en véritable artiste, s'élever sur les ailes de la musique au-dessus des considérations vulgaires de la toilette et du confortable.

Une bouteille de *mescal*[1] à moitié vide complétait pour les deux joueurs les douceurs du souper auquel ils avaient fait largement honneur. Malgré ses rasades fréquentes, Cuchillo semblait en proie aux passions les plus violentes, et ses sourcils contractés donnaient à sa physionomie un air plus sinistre encore que d'habitude.

Il taillait en ce moment avec un soin tout particulier. Il ne jouait pas de bonheur avec son ami Baraja, car une partie de l'or qu'il avait reçu de don Estévan était passée du côté de son adversaire, et le bandit espérait que l'attention qu'il apportait au maniement des cartes ferait changer sa mauvaise veine.

Tout à coup, en découvrant la carte qui emportait la somme qu'il avait jouée, Cuchillo jeta violemment tout le jeu sur la table.

« Que le diable emporte votre musique! s'écria-t-il d'un ton de fureur, et moi aussi, de m'être exposé comme un sot à gagner à crédit et à perdre au comptant!

— Vous m'offensez, répliqua dignement Baraja, ma parole a toujours valu du comptant.

— Surtout quand vous ne perdiez pas....

— Ce que vous dites là n'est pas délicat, interrompit Baraja en ramassant les cartes. Fi donc! seigneur Cuchillo, vous vous fâchez pour si peu! Moi, j'ai perdu la moitié d'une hacienda, après m'être vu voler l'autre, et je n'ai rien dit.

— Eh bien! moi, je dis ce qui me plaît, seigneur Baraja, et je le dis haut, reprit Cuchillo en portant la main à son couteau.

— Oui, vous dites des mots qui font mourir vos amis;

1. Liqueur forte, extraite de la racine cuite au four et distillée d'une variété d'aloès.

mais ces mots n'atteignent pas à distance, reprit gravement Baraja, et j'ai une langue aussi affilée que la vôtre. »

Et il tira un couteau de sa ceinture : Cuchillo en fit autant.

Oroche reprenait tranquillement son instrument, qu'il avait déposé un instant lors de l'interruption de Cuchillo, et, comme un barde des anciens temps, il s'apprêtait à chanter le combat dont il allait être témoin, quand Diaz s'interposa brusquement entre les deux champions.

« Fi donc ! seigneurs cavaliers, dit-il, des gens faits pour s'estimer mutuellement, — Cuchillo et Baraja gardèrent leur sérieux, — s'égorger pour quelques quadruples, à la veille d'aller en conquérir dix fois plus ! N'ai-je pas entendu dire, seigneur Cuchillo, que vous deviez être le guide de notre expédition? Vous ne vous appartenez donc plus, et vous n'avez pas le droit d'exposer votre vie dans une querelle particulière. Et vous, seigneur Baraja, vous n'avez pas le droit non plus d'attenter à celle de notre guide. Ainsi, remettez vos couteaux dans leurs gaînes, et qu'il ne soit plus question de rien. »

Cuchillo, rappelé à lui, songea qu'il était plus intéressé que personne au succès de l'expédition, et qu'il jouait trop gros jeu dans un combat à mort, comme le sont la plupart de ceux au couteau.

De son côté, Baraja songea aussi que les quadruples qu'il avait empochés pouvaient être mieux employés qu'à ses frais d'enterrement en cas de malheur.

« Soit, dit Cuchillo, je sacrifie ma rancune au bien de tous.

— Moi, dit Baraja, je tiens à cœur d'imiter un si noble exemple, et je désarme... mais je ne joue plus. »

Les deux couteaux rentrèrent dans le fourreau, et les deux adversaires se tendirent la main. Puis, pour écarter toute allusion à la querelle passée :

« Quel est ce jeune homme, demanda Diaz, avec qui je vous ai vu partager votre cheval, seigneur Cuchillo? J'ai,

si je ne me trompe, malgré cette amitié apparente, surpris entre vous des regards d'inimitié et de défiance. »

Cuchillo raconta comment ils avaient trouvé Tiburcio à moitié mort sur la route; il dit son nom et ce qu'en sait déjà le lecteur; mais cette question avait rembruni encore la figure du bandit, en lui rappelant que son astuce avait échoué devant la prudence d'un jeune homme qu'il avait eu la prétention de deviner, et que ce même jeune homme l'avait fait un instant trembler sous son regard. Ramené à ses projets sinistres contre l'auteur de cette double déconvenue, projets de mort dont il avait été distrait un instant, il résolut d'associer des complices à sa vengeance.

« Vous est-il arrivé parfois, demanda-t-il en s'adressant à Diaz et à Oroche, de sacrifier, comme je l'ai fait tout à l'heure, vos passions au bien commun?

— Sans doute, répliqua Diaz.

— Eh bien! moi, s'écria le gambusino aux longs cheveux, emporté par la franchise la plus honorable pour son caractère, ma mauvaise étoile a voulu que je me trouvasse toujours dans la nécessité de faire le contraire.

— On est honnête homme ou on ne l'est pas, continua l'orateur, et quand on s'est donné corps et âme à une cause quelconque, on doit, comme moi, imposer silence à ses affections, à ses intérêts et même à tous les scrupules de conscience qui pourraient s'élever dans une âme délicate.

— Tout le monde sait cela, dit Baraja.

— Eh bien! seigneurs, cette délicatesse de conscience s'alarme facilement chez moi, et j'ai besoin de votre opinion pour la rassurer. »

Les deux drôles à qui il s'adressait, gardèrent encore cette fois un sérieux imperturbable.

« Supposons, poursuivit le bandit, qu'il y ait de par le monde un homme que vous aimassiez tendrement, mais dont la vie pût compromettre le succès de notre expédition; quel parti doit-on prendre à son égard?

— Vive Dieu! s'écria Oroche, je serais heureux de trouver enfin une occasion de sacrifier l'intérêt privé à la réussite de tous.

— Mais quel est cet homme? demanda Diaz.

— C'est une histoire, répliqua Cuchillo, dont les détails n'importent qu'à moi; mais le fait existe et l'homme aussi.

— Caramba! le fait est déjà de trop, dit Oroche.

— Et l'homme, par conséquent! C'est votre avis à tous? demanda Cuchillo.

— Sans doute, » dirent simultanément Oroche et Baraja.

Diaz gardait le silence et se tenait, pour ainsi dire, hors de cause; puis, sous prétexte de prendre l'air, il sortit.

« Eh bien! seigneurs, reprit Cuchillo resté seul avec ses deux acolytes, fort de votre opinion, je vous dirai donc que cet homme est mon ami Tiburcio.

— Tiburcio! s'écrièrent les deux futurs complices de Cuchillo.

— Lui-même; et quoique mon cœur en saigne horriblement, je déclare que sa vie peut faire avorter tous nos plans.

— Mais, dit Baraja, demain dans cette chasse aux chevaux sauvages, il y a mille occasions pour une de s'en défaire honnêtement.

— C'est vrai, dit Cuchillo d'un air sombre. Eh bien! il faut qu'il n'en revienne jamais. Puis-je compter sur vous?

— Aveuglément, » reprirent les deux aventuriers.

L'orage grondait, comme on voit, sur la tête de Tiburcio; mais il allait grossir encore. Un coup frappé à la porte vint interrompre ce sinistre conseil.

Cuchillo fut ouvrir, et introduisit dans la chambre commune un homme qu'ils reconnurent pour appartenir à don Estévan. Il venait avertir Cuchillo que son maître l'attendait dans le jardin. Cet incident fit ajourner au retour de ce dernier la discussion sur les moyens d'exécution que

tous trois comptaient mettre en usage contre un seul homme. Cuchillo se leva et accompagna le serviteur de don Estévan. Celui-ci le guida vers une allée de grenadiers dans laquelle un homme se promenait enveloppé de son manteau.

A la clarté de la lune qui perçait le feuillage, la figure de l'Espagnol semblait avoir repris le masque de hautaine impassibilité qui cachait d'habitude la fougue de ses pensées. Au bruit des pas de Cuchillo qui arrivait, l'air farouche, l'œil brillant du feu de la vengeance, don Estévan interrompit ses méditations.

Si Cuchillo n'avait pas été préoccupé de ses propres pensées, il aurait pu voir à son arrivée le visage de l'Espagnol empreint d'une expression railleuse.

« Vous m'avez fait mander? dit-il à Estévan.

— Vous ne pouvez, je crois, commença celui-ci, que vous applaudir jusqu'à présent de ma discrétion. Je vous ai laissé le temps suffisant pour sonder ce jeune homme... le fils de Marcos... vous savez qui je veux dire. Eh bien! vous l'avez sans doute pénétré de fond en comble, vous avez fouillé jusqu'au moindre repli de son cœur, vous dont la perspicacité est aussi difficile à mettre en défaut que la conscience est prompte à s'alarmer... »

Cuchillo commença à se sentir mal à l'aise sous la parole acerbe de l'Espagnol, qui aigrissait encore les blessures de son amour-propre. On a vu déjà qu'il a essayé d'exciter les soupçons d'Arechiza contre Tiburcio, en lui faisant craindre qu'il n'eût reçu quelque révélation au lit de mort de sa mère adoptive; alors il ne pouvait compter que sur lui-même pour s'en défaire, et son astuce lui faisait chercher un allié. Mais à présent qu'il s'était assuré de la complicité de deux bandits de son espèce, ou peu s'en faut, il crut de sa dignité de plaider la cause contraire et de laisser croire à l'Espagnol qu'un jeune homme n'était pas de taille à lui en donner à garder.

« Eh bien! qu'avez-vous appris? continua don Estévan.

— Rien, reprit Cuchillo.

— Rien! répéta l'Espagnol.

— C'est-à-dire que le jeune homme ne pouvait rien m'apprendre, ne sachant rien lui-même. Son cœur n'a pas de secrets pour moi.

— Quoi! il ne soupçonne pas l'existence du val d'Or?

— Pas plus que l'emplacement du paradis terrestre, répondit impudemment Cuchillo.

— Et que vient-il faire à l'hacienda, car il était sur la route qui y conduit, et il s'y dirigeait sans doute dans un but quelconque?

— Il vient y demander du service à don Augustin, la moindre chose, un emploi de pâtre.

— On voit, en effet, que vous avez pénétré bien avant dans ses confidences.

— Je m'en flatte, ma perspicacité....

— Est à la hauteur de votre conscience, » dit l'Espagnol gravement. »

Cuchillo s'inclina à tout hasard.

« Et, reprit Arechiza, dans une longue route comme celle que vous avez faite ensemble, quand on inspire autant de confiance que ce jeune homme vous en a témoigné si... spontanément, on cause de mille choses indifférentes ou sérieuses, d'affaires de cœur, par exemple. Eh bien! ne vous a-t-il pas confié d'autres projets, quelque amour de jeunesse?

— Et de qui diable serait-il devenu amoureux dans ces déserts? Ce pauvre Tiburcio met un cheval bien au-dessus de la plus jolie femme.

— Ah! dit l'Espagnol, sans contenir plus longtemps un sourire moqueur qui donna le frisson à Cuchillo. Eh bien! votre jeunesse promettait mieux, ami Cuchillo.

— Est-ce que je baisserais, par hasard? demanda le bandit confus de ce reproche.

— Je le crains, et si, ce dont Dieu vous préserve, votre conscience est aussi calleuse que votre perspicacité est

obtuse, une peccadille ne doit pas troubler votre sommeil.

— Comment l'entendez-vous? demanda Cuchillo, quoiqu'il sentît qu'il jouait évidemment le rôle d'un sot.

— J'entends que dans la seule bonne action que vous ayez commise, vous avez eu la main malheureuse.

— Une bonne action! répéta Cuchillo embarrassé de savoir à quelle époque de sa vie il devait remonter pour en trouver une.

— Oui, en sauvant ce jeune homme.

— Mais c'est vous qui l'avez commise cette bonne action; car, pour moi, elle n'était que lucrative.

— Soit. Je voulais vous prêter celle-là en dépit du proverbe qui dit qu'on ne prête qu'aux riches. Eh bien! voilà ce que j'ai appris, moi, qui ne me pique ni de tant de scrupules ni de tant de clairvoyance que vous! Ce jeune homme a dans sa poche l'itinéraire du val d'Or; il aime passionnément doña Rosario, pour laquelle il donnerait le val d'Or en question et tous les magnifiques chevaux du père de celle qu'il aime; en outre il vient à cette hacienda pour s'en faire le propriétaire futur!

—Mort et sang! s'écria Cuchillo en bondissant. Puis, ramené à plus de calme par le regard railleur de l'Espagnol:

« Cela ne peut-être, dit-il, je n'aurais pas été joué de cette manière par un enfant...

— Cet enfant est un géant près de vous, Cuchillo, dit froidement Arechiza.

— C'est impossible, reprit Cuchillo exaspéré.

— Voulez-vous des preuves?

— Certes, il me les faut, répondit-il en dissimulant sa rage.

— Vous les voulez, Cuchillo? continua solennellement l'Espagnol; songez qu'elles sont de nature à faire courir le frisson depuis vos pieds jusqu'à la peau de votre tête!

— Je les veux, quelles qu'elles soient, dit Cuchillo d'une voix étouffée.

— Je ne parle pas de votre conscience, notez bien, celle-là ne frissonne jamais ; je ne veux parler que de ce frisson d'angoisse matérielle que la vue du jaguar produit sur l'homme, vous savez.... »

Don Estévan s'arrêta ; il était bien aise, dans ses propres intérêts, d'écraser de sa supériorité un homme dont il avait mille raisons pour suspecter la fidélité. Il continua :

« Tiburcio est d'une race.... il paraît-être, veux-je dire, d'une race qui a l'intelligence et la force en partage, et vous êtes son ennemi mortel. Commencez-vous à comprendre ?

— Non, dit Cuchillo.

— Eh bien ! vous allez comprendre maintenant par quelques questions bien simples. Voici la première : Dans votre expédition avec Arellanos, n'aviez-vous pas un cheval qui bronchait de la jambe gauche ?

— Ah ! dit Cuchillo en pâlissant.

— Sont-ce bien les Indiens qui ont égorgé votre compagnon ?

— Ce serait moi, peut-être ! répéta le bandit avec un hideux sourire.

— N'avez-vous pas reçu, dans une lutte mortelle, une blessure à la jambe ! N'avez-vous pas porté sur vos épaules le cadavre d'Arellanos ?

— Oui, pour le soustraire aux profanations indiennes.

— Et c'est dans ce but que vous précipitâtes dans une rivière voisine ce cadavre.... qui n'en était peut-être pas encore un ? »

Les clartés de la lune jetaient à travers le feuillage des grenadiers un reflet livide sur la figure du bandit qui, les yeux hagards, écoutait sans pouvoir comprendre d'où venaient ces preuves d'un meurtre qu'il croyait à jamais ensevelies dans le désert.

Il est facile de penser qu'en vendant à don Estévan la connaissance de son merveilleux secret, Cuchillo n'avait pas mis d'amour-propre à se vanter de la manière dont il

s'en était rendu maître. Il avait glissé légèrement sur sa première expédition du val d'Or, au moins en ce qui concernait son associé, pour s'appesantir uniquement sur les détails les plus propres à convaincre le seigneur espagnol de l'importance de la découverte. On peut se faire une idée de sa stupéfaction, quand il vit que le désert avait parlé.

« Tiburcio sait-il cela? demanda Cuchillo avec une angoisse mal dissimulée.

— Non; mais il sait que l'assassin de son père avait un cheval comme le vôtre, qu'il a été blessé à la jambe, qu'il a jeté à l'eau le cadavre de son père : seulement il ignore le nom du meurtrier. Mais que je conçoive sur votre loyauté.... à mon égard, le moindre soupçon, et je livre à l'instant même ce secret à ce jeune homme, qui vous écrasera comme un scorpion.... Bon sang ne saurait mentir. Ainsi, je vous le répète, pas de trahison, Cuchillo, pas de perfidie, ou votre vie m'en répondra. »

« Jusqu'à ce que la tienne paye ce secret-là, se dit Cuchillo. Quant à Tiburcio, demain, à pareille heure, on pourra le confier à ses oreilles, qui déjà n'entendront plus. »

Cependant Cuchillo était de ces gens qui se remettent promptement d'un choc semblable à celui qu'il venait de recevoir.

« Quoi qu'il en soit, dit-il impudemment, Votre Seigneurie ne m'a pas prouvé que ce jeune homme aimât doña Rosario, et jusqu'à nouvel ordre je douterai que ma pénétration....

— Chut! dit l'Espagnol, il me semble entendre ici près des voix qui se répondent. »

Tous deux se turent. En avançant dans le jardin, ils étaient parvenus non loin d'un pavillon qu'occupait la fille de l'hacendero, et telle était la tranquillité de la nuit, qu'à une assez grande distance le bruit confus des voix arrivait jusqu'à eux, sans cependant que les paroles fussent distinctes.

CHAPITRE XVI.

L'amour derrière les grilles.

Au moment où le plus profond silence succédait au bruit du jour, où la brise de nuit, fraîche et parfumée, murmurait à peine dans le vaste jardin de l'hacienda, il n'y avait pas à se méprendre sur les voix qu'on entendait.

Tel était le calme de l'atmosphère que, bien loin de là, dans la forêt derrière l'habitation de don Augustin, les notes retentissantes du *cuitlacoche* sauvage, qui se balance la nuit sur les lianes au-dessus des cascades, arrivaient jusqu'aux oreilles des promeneurs nocturnes.

« C'est la voix de Tiburcio et celle de doña Rosario! dit le bandit.

— Tenez, Cuchillo, voici déjà, ce me semble, un commencement de preuve. »

Une réflexion vint à l'Espagnol comme un coup de foudre.

« Et si cette jeune fille l'aimait, par hasard, se dit-il; il faudrait donc renoncer à un mariage dont j'ai fait la pierre angulaire d'un vaste édifice politique! »

Bien que don Estévan fût le seul qui n'ignorât pas la condition et le nom véritable de Tiburcio, et qu'à ses yeux le dernier des Mediana ne fût pas indigne de la fille de l'hacendero, cependant il n'avait pu supposer un seul instant que doña Rosario pût répondre à l'amour d'un jeune homme qui, à ses propres yeux comme à ceux des autres, n'était qu'un enfant sans nom et sans famille.

L'idée que néanmoins la fille de don Augustin ne voyait pas de trop mauvais œil l'audace de ce jeune rustre déguenillé, comme il l'appelait, le frappa tout à coup quand il

entendit, la nuit, sans autre témoin que les étoiles du ciel, la voix de Tiburcio alterner avec celle de Rosarita.

Une semblable entrevue, sous l'œil de Dieu seul, n'était-elle pas déjà une faveur signalée?

Le cœur de l'Espagnol s'émut de colère à cette pensée, et son ambition qui lui avait suggéré de si vastes projets fut prompte à s'alarmer. C'était là un obstacle qu'il n'avait jamais pu prévoir.

Le front du duc de l'Armada devint soucieux. Il se trouvait inopinément en face d'une de ces exigences impérieuses devant lesquelles la politique ne sait pas reculer, et qu'absolvent, dit-on, les raisons d'État. L'Espagnol avait derrière lui un bras prêt à frapper la victime qu'on lui désignerait; mais déjà vingt ans d'expiation avaient pesé sur sa tête sans pouvoir laver un meurtre dont il s'était accusé. Devait-il donc, au moment où il avait dépassé le milieu de sa carrière, s'exposer encore à empoisonner le temps qui lui restait à vivre?

Don Estévan se promenait d'un air soucieux, sous l'influence d'un combat violent que sa conscience livrait à son ambition. Si près du but qu'il poursuivait, allait-il lui falloir reculer, ou se décider à passer outre?

C'est ainsi que les ambitieux roulent sans cesse le lourd rocher de Sisyphe.

« La Providence, se disait l'Espagnol — et à ce mot de Providence un sourire amer errait sur ses lèvres, — m'offrait l'occasion de restituer à ce jeune homme le nom, les honneurs et les biens qu'il a perdus. La bonne action de mon âge mûr eût compensé peut-être le crime de ma jeunesse. J'ai dédaigné, je dédaigne encore cette occasion, n'est-ce pas assez déjà sacrifier à la cause que je sers! »

L'Espagnol revint du côté de Cuchillo qui l'observait attentivement; mais l'ombre des grenadiers avait dérobé sa figure à l'investigation du bandit.

« L'heure est venue, reprit-il à demi-voix en s'adressant à Cuchillo, où nos doutes vont peut-être se dissiper; mais

rappelez-vous que si je m'abaisse à épier un homme au moment où son cœur ne doit pas avoir de secrets, c'est que des intérêts majeurs me forcent à le faire, et que ce n'est nullement pour vous convaincre d'un fait dont vous ne pouvez nier la réalité. Rappelez-vous aussi que vos projets de vengeance doivent rester subordonnés à ma volonté. »

En achevant ces derniers mots, exempts de cette raillerie qui déconcertait Cuchillo, don Estévan prit les devants, et le bandit murmura en le suivant :

« Que mon ami Baraja ne soit jamais pendu s'il n'y a pas de quoi dégoûter des bonnes actions un homme qui aurait pour ces fadaises une vocation plus déterminée que la mienne ! »

On se rappelle que don Augustin, dans sa conversation avec don Estévan, avait rapporté à ce dernier les confidences de Fray José Maria relativement à Tiburcio Arellanos.

L'Espagnol n'avait eu qu'à rapprocher les incidents relatifs au meurtrier de Marcos de la révélation que Cuchillo s'était fait payer, pour trouver le meurtrier dans l'ex-associé du gambusino. C'était une circonstance favorable d'un côté, en ce qu'elle mettait encore plus étroitement le bandit sous sa dépendance; mais d'autre part elle n'empêchait pas que l'amour de Tiburcio pour doña Rosarita ne pût être un obstacle sérieux aux projets du noble Espagnol.

L'orage qui menaçait Tiburcio devenait donc de plus en plus formidable. Selon toute apparence, il était à la veille d'éclater, car à l'amour-propre humilié, à la cupidité alarmée, dont les voix grondaient dans le sein de Cuchillo, allait se joindre aussi, suivant le résultat de l'entrevue du jeune homme avec Rosarita, l'ambition déçue du duc de l'Armada.

Tiburcio était sorti de sa chambre avec assez de précautions pour se flatter d'avoir échappé à toute observation, surtout au moment où tous les hôtes de l'hacienda étaient retirés chez eux; mais, comme on vient de le voir, le hasard l'avait trahi.

Quoique la nuit ne fût pas aussi obscure qu'eussent pu le désirer Cuchillo et don Estévan pour s'avancer sans être vus, ils pouvaient se glisser le long du mur de clôture vers un petit bois d'orangers et de citronniers, assez épais pour les cacher à tous les regards.

Marchant avec précaution et sans bruit, ils gagnèrent le massif sans être aperçus. En y arrivant, ils entendirent déjà le murmure vague des demandes et des réponses. Redoublant de précaution, ils se rapprochèrent petit à petit du lieu de la scène et il leur fut alors facile de saisir les moindres paroles, grâce au calme de la nuit.

« Quoi que vous entendiez, murmura don Estévan à l'oreille de Cuchillo, restez impassible comme moi.

— Bon, se dit Cuchillo, c'est moi que cela regarde seul à présent, c'est mon injure que j'ai à venger et non la tienne, et, de par tous les diables, je suis curieux de savoir si en effet je ne suis plus qu'un sot. »

Tous deux s'arrangèrent pour entendre et pour voir. Un espace qu'un homme agile pouvait franchir en deux bonds, une frêle barrière de menues branches et de feuilles, les séparait seulement de celui qu'ils venaient épier, et qui était loin de soupçonner le danger qu'il allait courir.

Pendant un certain temps d'abord, et le temps parut fort long aux deux écouteurs, ils n'entendirent que ces éternels lieux communs échangés entre un amant malheureux dont la douleur s'exhale en plaintes tendres, en doux reproches, qui s'épuise en arguments qu'il croit invincibles, et la femme qui se fait un jeu de les repousser avec cette logique nette, précise et serrée, dont elle use avec tant d'avantage envers l'homme qu'elle n'aime pas. Tiburcio était-il précisément dans le cas où l'oreille de la femme est sourde parce que son cœur est muet? C'est ce que la suite va nous apprendre; voici d'abord quel était l'aspect de la scène qui se passait sous les yeux d'Arechiza et de Cuchillo.

Une faible clarté venait mourir sur le sable du jardin en-

s'échappant de la croisée ouverte de dona Rosarita. Derrière de forts barreaux de fer, la jeune fille, vêtue de blanc et debout, dans une attitude pleine de grâce et de laisser aller, se détachait de la baie lumineuse de la fenêtre comme une mystérieuse et charmante apparition.

Au milieu du calme d'une nuit embaumée, elle était plus séduisante encore, s'il était possible, que dans le salon de l'hacienda; car c'est à travers les grilles de leur balcon que les femmes d'origine espagnole semblent exercer le charme le plus puissant.

Un rebozo de soie voilait sa tête, et ondulait en replis moelleux sur son cou et sur ses épaules, comme les plumes de la colombe, au gré de ses mouvements. La fenêtre, de plain-pied, ne cachait rien de sa taille élégante et laissait voir jusqu'au soulier mignon qui chaussait son joli pied. Tiburcio, le front appuyé contre les grilles, paraissait ployer sous la rigueur d'un arrêt irrévocable ou d'une conviction désespérante.

« Ah! disait-il, je n'ai pas oublié comme vous, Rosarita, ce jour où je vous vis pour la première fois dans la forêt. Le crépuscule alors était si sombre que je ne pouvais distinguer de votre personne qu'une ombre séduisante comme celle du génie de ces bois. Déjà votre voix aussi me semblait douée d'un charme que n'avaient pas les voix que j'avais entendues jusqu'alors.

— Je n'ai pas oublié le service que vous nous rendîtes, Tiburcio, dit la jeune fille; mais à quoi bon rappeler le temps qui n'est plus?

— Le temps qui n'est plus! Appelez-vous ainsi celui d'où me semble dater ma vie? Mais ce temps n'est pas passé pour moi, il me paraît que c'était hier. » Puis, effeuillant mélancoliquement tous ses souvenirs comme on effeuille un bouquet donné par une infidèle, et dont cependant on regrette chaque fleur qu'on détruit, « quand la flamme du foyer, continua Tiburcio, éclairait petit à petit votre figure, quelque radieuse que fût la beauté qui m'apparut, je l'a-

vais déjà devinée au son de votre voix, au frisson qu'elle m'avait causé. »

Si au lieu de baisser les yeux en parlant, Tiburcio les eût fixés sur doña Rosario, il eût vu dans son regard, sur son front, ce tressaillement dont le cœur n'est pas atteint peut-être, mais qu'excite chez la femme une voix émue, passionnée, qui chante un hymne à sa beauté.

Tout entier à de doux et amers souvenirs que lui seul paraissait se rappeler, tel que l'homme qui cherche à recomposer dans le cristal troublé d'un ruisseau les gracieuses images que reflétait jadis son eau limpide, Tiburcio reprit d'une voix plus douce et plus émue :

« Je n'ai pas oublié non plus ces fleurs de lianes que je cueillais pour vous, et qui me semblaient plus fraîches, plus odorantes quand elles s'étaient imprégnées du parfum de vos cheveux ! Ce doux parfum n'était-il donc qu'un poison subtil qui s'infiltrait dans mes veines et y faisait naître un amour incurable ? Fou que j'étais ! Ces campanules me disaient : « Enivre-toi, mais espère ! » Moi, je m'enivrais en espérant ! Est-il possible, Rosarita, que vous ayez oublié les souvenirs qui m'ont fait vivre jusqu'à présent ? »

Il est certaines dates indiscrètes que les femmes ne daignent pas toujours se rappeler, quelque précision qu'on mette à les indiquer. Doña Rosario se tut un instant comme si sa mémoire rebelle eût oublié les particularités que citait Tiburcio.

« Non, dit-elle enfin à voix basse pour ne pas trahir peut-être un léger tremblement, mais nous étions deux enfants alors.... Aujourd'hui....

— Aujourd'hui tout cela est oublié, parce qu'un galant venu d'Arispe a daigné vous comprendre dans ses projets d'ambition. »

La voix mélodieuse de Rosarita vibra dans le silence de la nuit avec une pureté de timbre égale à celle du cristal de roche, tandis qu'une légère expression de dédain gonflait ses narines rosées, car, au lieu de poursuivre l'avan-

tage que d'anciens souvenirs lui donnaient, Tiburcio venait de blesser son orgueil.

« Me comprendre dans ses projets d'ambition ! dit-elle. Et qui vous dit que ce n'est pas moi, au contraire, qui daigne le comprendre dans les miens ?

— Cet étranger, reprit Tiburcio, ce don Estévan que je déteste plus encore que ce sénateur, vous a parlé, dites-vous, des plaisirs de Madrid, de ces pays fabuleux qu'on dit exister au delà de la mer, et vous désirez en juger par vos yeux.

— Je l'avoue, dit Rosarita, quoique née dans ces déserts, la vie m'y apparaît bien triste dans l'avenir. Une voix me crie que je ne suis pas faite pour mourir sans avoir pris ma part des splendeurs d'un monde qu'on m'a fait entrevoir. Hélas ! que n'aviez-vous à offrir.... à mon père....

— Je comprends, Rosarita, qu'être pauvre, orphelin, malheureux, n'est pas un titre à l'amour des femmes, dit Tiburcio avec amertume.

— Vous êtes injuste, Tiburcio ; c'est presque toujours, au contraire, vers ceux-là que leur instinct les pousse ; mais les pères ne partagent que rarement les idées des enfants. »

Il y avait dans ces derniers mots comme un aveu tacite que Tiburcio ne comprit pas sans doute, car il continua de se jeter à corps perdu dans des récriminations amères qui arrachèrent à la jeune fille un soupir, aussitôt étouffé, de regret de ne pas se voir comprendre à demi-mot ; il y a certains cas où les femmes gémissent et s'étonnent de ne pas être devinées, elles qui devinent si juste et si vite. Un moment de silence s'établit entre les deux interlocuteurs.

« Vous l'aimez sans doute ce sénateur ! reprit Tiburcio avec son intrépide gaucherie de novice. Ne me parlez donc pas de la violence qu'on veut exercer sur vous....

— Qui vous parle de violence ? dit la jeune fille en riant de cette supposition à propos d'un homme qu'elle avait vu

pour la première fois ce soir même. Je n'ai parlé que d'une volonté déjà manifestée par mon père, et devant laquelle les espérances que vous avez pu concevoir deviennent des chimères et de vains rêves.

— Cette volonté seule vous jette-t-elle dans les bras d'un prodigue ruiné, qui ne voit dans la possession de votre personne qu'une occasion de refaire sa fortune dissipée, de satisfaire ses désirs ambitieux? Dites, Rosarita, dites, votre cœur n'est-il pas complice de cette volonté? Ah! si la violence seule vous contraignait, avec quel bonheur je vous disputerais à ce rival! Mais vous ne répondez pas, oh! Rosarita, vous l'aimez!... et moi.... oh! pourquoi ne m'a-t-on pas laissé mourir, il y a quelques heures, consumé par la fièvre et par la soif? »

Tiburcio en était là de ces reproches que tout homme se croit en droit d'adresser à la femme dont il n'a pas su se faire aimer, quand, derrière le massif d'orangers qui cachait don Estévan et Cuchillo, un frémissement presque imperceptible du feuillage se fit entendre, la jeune fille s'écria :

« Chut! n'ai-je pas entendu quelque bruit? »

Tiburcio se retourna vivement, l'œil enflammé, heureux de verser sur quelqu'un la sourde colère qui grondait en lui; mais les rayons de la lune n'éclairaient que les feuilles des orangers; tout était tranquille. Il reprit donc bientôt son attitude morne et pensive; la douleur avait aussi repris possession de son âme que la colère n'avait traversée que comme un éclair unique dans un ciel sombre.

« C'est peut-être l'esprit de quelque pauvre amant mort de désespoir qui soupire dans ces arbres, dit-il mélancoliquement.

— Jésus! vous me faites peur, s'écria la jeune fille en tirant de dessous son rebozo son bras nu pour faire un rapide signe de croix. Croyez-vous donc qu'on en meure? » demanda-t-elle naïvement.

Un sourire triste effleura les lèvres de Tiburcio.

« Peut-être, » dit-il.

Puis il reprit :

« Écoutez, Rosarita, vous êtes ambitieuse, dites-vous, eh bien! si tout ce qui vous a été promis, je pouvais vous le donner, moi? Écoutez, continua-t-il, j'aimais à ne plaider jusqu'à présent que la cause de Tiburcio pauvre et orphelin; je vais plaider à présent celle de Tiburcio Arellanos à la veille de devenir riche et puissant; noble je le deviendrai, car je veux avoir un nom illustre à vous offrir. »

En disant ces mots, Tiburcio levait vers le ciel un front confiant où semblait revivre l'orgueil d'une race antique.

Pour la première fois depuis le commencement de cet entretien, Tiburcio avait cessé de déraisonner; la fille prêta plus particulièrement l'oreille.

CHAPITRE XVII.

Faute de s'entendre.

Les deux écouteurs n'avaient pas perdu un mot de tout cet entretien, et à peine un geste leur avait échappé.

Aux dernières paroles de Tiburcio, et pendant qu'il se recueillait un instant avant de continuer, don Estévan et Cuchillo échangèrent un rapide regard. La rage le disputait à la confusion sur le visage du bandit, furieux de se voir confondu, de se sentir joué par Tiburcio après la manière impudente dont il s'était vanté à don Estévan de l'avoir pénétré, d'avoir lu jusqu'à la dernière de ses pensées.

Quant au noble Espagnol, ses yeux se fixaient sur lui avec une expression d'implacable raillerie. Voulant ensuite l'accabler sous le poids de l'ironie :

« En effet, dit-il froidement, ce jeune homme met un cheval médiocre bien au-dessus de la plus jolie fille de ces environs. »

Le bandit rongeait son frein en silence.

« Nous allons savoir, ajouta-t-il, s'il ne soupçonne pas plus l'emplacement du val d'Or que celui du paradis terrestre. »

A ces mots, qui rappelaient à Cuchillo ses mensongères assertions, il tressaillit comme le taureau lorsqu'il sent entrer dans sa chair les pointes aiguës des *banderillas*.

Mais jusqu'alors l'Espagnol n'avait rien appris de nouveau; le point essentiel pour lui était que Tiburcio ne fût pas payé de retour, le reste lui importait peu. Il y avait dans l'accent de Rosarita quelque chose comme une compassion tendre envers le fils adoptif d'Arellanos; était-ce de l'amour? la suite de l'entretien allait le lui apprendre.

En attendant, Arechiza, satisfait d'avoir excité les mauvaises passions du bandit, jugea prudent de les maîtriser jusqu'au moment où il serait de l'intérêt de sa politique de ne plus en contenir l'explosion. Un crime commis sous ses yeux, sans que sa bouche l'eût ordonné et même consenti, devait mettre sa conscience à l'abri, et lui laissait sur Cuchillo toute l'autorité, tout l'ascendant qu'une complicité avec le bandit lui eût enlevés.

L'Espagnol comprima donc fortement le bras de Cuchillo.

« Sur le salut de votre âme, rappelez-vous, lui dit-il, que la vie de ce jeune homme est sacrée. »

Un sourire de sinistre augure assombrit encore le visage du bandit qui allait répondre.

« Chut! dit Arechiza, écoutons! »

Et sa main resta sur le bras de Cuchillo, mais ses regards se détournèrent de lui.

Tout ceci avait été l'affaire d'une minute; la voix de Tiburcio se faisait entendre de nouveau après un court silence.

« Eh bien! pourquoi vous le cacher plus longtemps, s'écria Tiburcio animé par l'air attentif de Rosario, honneurs, richesses, puissance, je puis tout mettre à vos pieds, et c'est vous seule qui aurez fait ce miracle! »

Si incrédules sur bien des points, les femmes croient volontiers aux miracles qu'elles opèrent.

Rosarita fixa sur Tiburcio des yeux interrogateurs.

« J'aurais dû vous dire plus tôt, peut-être, reprit-il en baissant les yeux sous un reproche de sa conscience, que ma mère adoptive est allée rejoindre celui qui m'a servi de père; mais je n'ai pensé en venant ici qu'à une seule....

— Je le sais, interrompit la jeune fille; vous êtes seul à présent dans le monde, je l'ai appris ce soir de la bouche de mon père. »

La voix de Rosarita, en prononçant ces mots, était douce comme la brise qui soupirait dans les orangers, et sa main, fortuitement tombée dans la main de Tiburcio, ne se dérobait pas à son étreinte.

A cet aspect, la main de don Estévan cessait petit à petit de serrer le bras de Cuchillo.

« Ma mère est morte pauvre, continua Tiburcio, et cependant elle m'a laissé un inestimable héritage avec un legs de vengeance; moi, je n'ai vu dans ses dernières paroles qu'un secret dangereux, il est vrai, car il tue ceux qui le possèdent, mais ce secret du moins doit me fournir le moyen de m'élever jusqu'à votre opulence. La vengeance viendra plus tard, plus tard je chercherai le meurtrier d'Arellanos. »

A ces mots, Cuchillo pâlit et grinça des dents. Son bras était devenu libre, don Estévan ne le retenant plus, car la main de Rosarita était toujours dans celle de Tiburcio.

« Écoutez-moi donc, reprit ce dernier.

« A soixante lieues d'ici, dans un endroit que Marcos Arellanos a vu, mais en plein cœur des tribus indiennes, il existe un placer d'or d'une richesse incalculable. Je sais où il est, il peut être à moi, si vous m'aimez, Rosa-

rita, car, sans votre amour, que ferais-je de tant de richesses? »

Tiburcio attendait la réponse de Rosarita; cette réponse frappa ses sens comme un glas funèbre.

« Je veux bien croire que c'est une ruse de votre part pour me mettre à l'épreuve, dit la jeune fille avec un sourire auquel la transparence de la nuit prêtait un charme de plus, mais qui déchira le cœur du pauvre Tiburcio, je veux bien, dit-elle, croire à une ruse, car il serait trop odieux de penser que la trahison vous a rendu maître du secret d'un autre.

— Du secret d'un autre! s'écria le jeune homme d'une voix rauque en reculant de surprise.

— D'un secret qui n'appartient qu'à don Estévan, reprit Rosarita, je l'ai su. »

Tiburcio tomba du haut de ses rêves. Ainsi ce secret lui était enlevé comme celle qu'il aimait. Ce secret, divulgué, anéantissait son plus doux espoir, et, pour comble de maux, c'était lui-même, lui, Tiburcio, qui n'y attachait de prix que pour elle, que doña Rosario accusait de ruse et de trahison.

« Mais ce secret, s'écria Tiburcio, je dois seul le connaître, m'a-t-on dit. Ah! don Estévan le possède aussi!.... Ah! don Estévan alors pourra me dire qui est l'assassin de mon père! je le haïssais déjà tant.... Oh! mon Dieu! s'écria-t-il en frappant du pied, faites que ce soit lui-même!

— Prie Dieu plutôt qu'il te fasse grâce! » s'écria une voix dont le son arracha à Rosarita un cri d'effroi, tandis qu'une forme noire traversait comme un trait l'espace qui séparait Tiburcio de ses deux espions.

Avant qu'il eût pu se mettre en défense, Tiburcio, heurté violemment, perdit l'équilibre et tomba; son ennemi s'abattit sur lui.

Pendant quelques minutes les deux adversaires se roulèrent avec fureur sur le sable sans qu'un mot fût prononcé ni de part ni d'autre. On n'entendait que le bruit sourd de deux haleines oppressées. Le couteau de Cuchillo, échappé

de sa main, brillait d'une lueur sinistre sans qu'aucun pût s'en emparer.

« Cuchillo, nous sommes quittes! » s'écria Tiburcio, qui d'un effort suprême se releva et appuya son genou sur la poitrine du bandit, tandis qu'il cherchait à tirer un poignard de sa ceinture. C'en était fait de l'agresseur; mais un troisième personnage intervint, c'était don Estévan.

Un mouvement d'indécision, quoique rapide comme la pensée, sembla le faire hésiter s'il prendrait parti pour ou contre Tiburcio.

« Arrêtez! cria Rosarita en poussant des cris déchirants. Arrêtez! pour l'amour de la sainte Vierge et de tous les saints, ce jeune homme est l'hôte de mon père, la vie de ce jeune homme est sacrée sous notre toit. »

Don Estévan arrêta le bras qui allait frapper Cuchillo, et pendant que Tiburcio se retournait pour voir qui venait s'interposer entre sa vengeance et lui, Cuchillo se releva. De son côté, Tiburcio se rejeta en arrière, roula son manteau, l'avança comme un bouclier, et le corps incliné, la jambe tendue, le bras en avant à la hauteur de l'œil, dans l'attitude du lutteur antique, il semblait choisir celui qu'il allait attaquer.

« Tu appelles ça être quittes! s'écria Cuchillo haletant encore sous l'oppression du genou qui avait si lourdement pesé sur lui, ta vie m'appartient, je ne te l'ai que prêtée, et je te la reprendrai.

— Avance, chien! lui dit Tiburcio dont la vue de ses deux adversaires avait encore élevé l'exaltation d'un degré de plus. Avancez aussi, vous, don Estévan! lâche assassin qui payez pour frapper des gens sans défense! »

Une pâleur livide s'étendit sur les traits de l'Espagnol à ce sanglant outrage et à eette accusation inattendue; il tira son poignard à son tour.

« Sus, Cuchillo, sus! » s'écria-t-il d'un ton de fureur.

Et lui-même s'élançait vers le jeune homme. Peut-être Tiburcio allait-il succomber sous l'effort de ses deux enne-

mis, quand une clarté plus vive jaillit à travers les barreaux de la fenêtre de Rosarita, et vint éclairer la scène d'une lueur rougeâtre.

Ainsi qu'on vient de le voir, Tiburcio avait tout épuisé sans succès auprès de la jeune fille; plaintes, reproches, promesses, tout avait été inutile; mais ce dénoûment imprévu devait plaider plus éloquemment sa cause. Il est des lieux communs romanesques, au prestige desquels la femme du jugement le plus solide se laissera toujours prendre. Un flambeau à la main, doña Rosario s'était précipitée sur le théâtre de ces faits si rapidement accomplis.

A l'aspect de Tiburcio qui maintenait sans crainte son attitude défensive, tandis que des gouttes de sang tombaient de son bras armé d'un poignard, son cœur s'émut d'une admiration sympathique. Sa première impulsion fut de se jeter dans les bras de ce jeune homme intrépide et beau, dont la vie était menacée et dont le sang coulait; mais elle était de celles qui savent étouffer le cri du cœur sous une chaste réserve, dussent-elles en mourir; Tiburcio fut le seul dont elle parut ne pas s'occuper.

« Oh! mon Dieu! s'écria-t-elle, don Estévan, êtes-vous blessé? Seigneur Cuchillo, seigneur Arechiza, retirez-vous, pour l'amour de la sainte Vierge! Que tout le monde ignore qu'un crime a été commis dans notre maison! »

L'agitation à laquelle était en proie la jeune fille, son sein qui bondissait sous le léger tissu dont il était couvert, son rebozo qu'elle avait rejeté en arrière de sa tête et qui laissait flotter en désordre son abondante chevelure, tout cet ensemble en un mot imprimait aux traits de doña Rosario un caractère de fière et sauvage beauté qui commandait le respect. Comme par enchantement, sa seule présence fit rentrer les poignards dans leurs gaînes. Cuchillo grondait sourdement comme un dogue muselé; don Estévan gardait un sombre silence, et tous deux, s'écartant du cercle lumineux qui les entourait, rentrèrent dans l'ombre et disparurent.

Tiburcio seul, le front haut, l'œil étincelant, le visage vivement éclairé par la lueur du flambeau, resta sur le lieu du combat.

Peu à peu, cependant, cette expression superbe de l'homme qui se sent grandir au milieu du danger, se fondit en une expression de mélancolie à l'aspect de Rosarita, qui pâlissait aussi par la réaction de ses émotions, et qui, sous l'empire du sentiment nouveau qui s'éveillait en elle, cachait chastement sous les plis de son rebozo les mouvements précipités de son sein et la nudité de ses épaules.

« Rosarita, dit doucement Tiburcio, j'aurais peut-être, tant l'espérance est tenace, douté de vos paroles, mais vos actions ont parlé plus clairement. C'est à mes ennemis que vous avez couru d'abord, et cependant mon sang coulait! Tenez, il coule toujours!

— Dieu sait si j'ai mérité ce reproche! dit la jeune fille avec un geste d'effroi à la vue des taches de sang qui souillaient la poussière, et en s'avançant pour s'assurer elle-même de la gravité de la blessure. Tiburcio se recula.

— Il est trop tard! dit-il avec un sourire navré. Le mal est fait! Adieu! J'ai trop longtemps été votre hôte; l'hospitalité de votre toit m'a été funeste; ma vie y est menacée, mes plus chères espérances y ont été brisées. »

En parlant ainsi, il s'avançait vers une brèche faite dans la muraille d'enceinte.

A cent pas de là, les premiers arbres de la forêt s'élevaient sombres et noirs; la lueur mystérieuse qui avait frappé Tiburcio dans le cours de la soirée répandait dans les intervalles entre leurs troncs de faibles rayons comme ceux d'une étoile.

« Que prétendez-vous faire, Tiburcio? dit la jeune fille en joignant les mains, tandis que, par suite des sentiments qui réagissaient sur elle, ses yeux se mouillèrent de larmes involontaires; le toit de mon père vous protégera. »

Tiburcio secoua négativement la tête.

Rosarita poursuivit en étendant la main vers la forêt :

Mais, là-bas, seul et sans défense, la mort vous attend!

— Dieu m'enverra des amis, dit-il en fixant ses regards sur ce point lumineux qui continuait à briller au loin ; l'hospitalité errante du voyageur endormi près de son foyer sera plus sûre pour moi que celle de votre toit : dans le désert, je serai l'hôte de Dieu ! »

Et Tiburcio s'avançait toujours vers la brèche d'un pas lent, mais résolu.

« Pour l'amour du ciel, ne vous exposez pas aux dangers qui vous menaceront quand je ne serai plus là pour vous protéger comme tout à l'heure ; je vous le dis, la mort est là-bas. » Puis Rosarita, donnant à sa voix cette douceur persuasive qui change la résolution d'un homme en indécision :

« Dans quel endroit serez-vous donc mieux que près de moi ? » dit-elle avec tristesse.

L'énergie de Tiburcio chancela à ces accents de la voix aimée. Il s'arrêta.

« Eh bien ! Rosarita, dites un mot, dites que vous haïssez mon rival comme je le hais, et je reste. »

Un combat violent parut se livrer dans l'âme de Rosarita ; son sein se souleva précipitamment, elle enveloppa Tiburcio d'un long et tendre regard de reproche ; mais elle resta muette.

Pour l'homme, à l'âge de Tiburcio, le cœur de la femme est un livre fermé. Ce n'est que lorsqu'il a perdu ce magnétisme de la jeunesse, si puissant malgré l'inexpérience, qu'il peut prétendre à pénétrer les mystères que ce cœur renferme, triste compensation que Dieu accorde à la maturité de l'âge !

A trente ans, Tiburcio fût resté ; mais il n'en avait que vingt-quatre ; il avait vécu ces vingt-quatre ans dans le désert, et c'était son premier amour.

« Eh bien donc, adieu ! s'écria-t-il, j'ai cessé d'être votre hôte. »

Et il franchit la muraille avant que la jeune fille eût pu s'opposer à son départ.

Étourdie de ce dénoûment imprévu, elle monta sur les décombres entassés au pied du mur, et, se penchant en dehors de l'enceinte, elle s'écria :

« Tiburcio ! Tiburcio ! ferez-vous à votre hôte l'injure de le quitter ainsi ? Voulez-vous appeler sur sa maison la malédiction du ciel ? »

Mais sa voix se perdit dans la nuit sans que celui à qui elle s'adressait daignât lui répondre, tandis qu'il s'éloignait d'un pas rapide.

Elle entendit encore quelques instants le bruit de sa marche ; mais ce bruit cessa bientôt de parvenir aux oreilles de la jeune fille, qui s'agenouilla et pria :

« O mon Dieu ! s'écria-t-elle, faites que ce jeune insensé qui s'éloigne sans m'entendre, n'attire pas votre malédiction sur notre maison ! Protégez-le, ô mon Dieu ! contre les dangers qui le menacent. Veillez sur lui, car, hélas ! il emporte mon cœur avec lui. »

Puis, oubliant dans sa douleur ses projets de grandeur, la volonté de son père, les paroles échangées, tout le prestige trompeur qui avait fait taire les cris d'un amour qu'elle avait ignoré jusqu'alors, elle se releva précipitamment, monta de nouveau sur les décombres et s'écria d'une voix déchirante :

« Tiburcio ! reviens, c'est toi seul que j'aime. »

Mais sa voix n'éveilla nul écho. La jeune fille alors s'enveloppa de son rebozo et pleura.

Avant de rentrer dans sa chambre, elle jeta un dernier regard dans la direction qu'avait prise Tiburcio, pour tâcher d'apercevoir une fois encore celui qu'elle n'espérait plus voir revenir ; mais tout était silencieux et sombre.

A l'extrémité de la plaine sur laquelle la clarté des étoiles dessinait la forme fantastique de quelques buissons, la forêt s'élevait comme une ceinture noire couronnée de brouillards et ensevelie dans une épaisse obscurité. La

clarté lointaine brillait toujours comme un phare au centre du rideau de feuillage. Tout à coup elle sembla, aux yeux de la jeune fille, devenir plus resplendissante, comme pour offrir un accueil de bienvenue à celui qui n'avait plus d'asile.

CHAPITRE XVIII.

Le départ de nuit.

Lorsque don Estévan et Cuchillo se furent éloignés du pavillon qu'occupait doña Rosario en la laissant seule avec Tiburcio, le premier garda le silence sans paraître s'apercevoir de la présence de son compagnon, qui cependant ne l'avait pas quitté. Ils avaient regagné l'allée des grenadiers, et l'Espagnol n'avait pas encore daigné lui adresser un reproche, quoiqu'il ne fût pas dans sa nature impétueuse de se contenir longtemps; mais il était absorbé dans de profondes réflexions.

Plus instruits que Tiburcio des mystères du cœur féminin, il avait deviné, sur la fin du dialogue amoureux qu'il avait entendu, qu'un tendre sentiment pour ce jeune homme germait dans l'âme de doña Rosario, sans qu'elle s'en rendît trop compte elle-même. Les inflexions de voix de la jeune fille, ses gestes, jusqu'au silence qu'elle avait parfois gardé, tout était pour lui la preuve d'un amour naissant qui s'ignorait encore.

Il avait dédaigné, comme une chose d'importance secondaire, la révélation faite à Tiburcio, au sujet du val d'Or; mais Tiburcio, aimé de doña Rosarita, offrait à son ambition un obstacle insurmontable. Le mariage du sénateur, le demi-million que celui-ci devait sacrifier sur la dot de sa femme à la réussite de ses projets, les avantages que

lui promettait l'influence de Tragaduros dans le sénat d'Arispe, augmentée par ses largesses, tout cet échafaudage s'écroulait devant ce nouvel obstacle qu'il venait de découvrir. Il fallait donc le briser à quelque prix que ce fût et s'emparer de Tiburcio mort ou vivant. L'ambition a de ces terribles exigences auxquelles l'ambitieux doit tout sacrifier.

Restait l'exécution de ce plan. Une fois qu'il l'eut arrêté dans son esprit, l'Espagnol rompit pour la première fois le silence.

« Sot et maladroit ! murmura-t-il assez haut pour que Cuchillo l'entendît.

— Est-ce de moi que Votre Seigneurie daigne parler? demanda le bandit d'un ton où l'humilité du moment le disputait à son impudence ordinaire.

— Et de qui parlerais-je, s'il vous plaît, si ce n'est de l'homme qui ne sait ni pénétrer un ennemi par la ruse, ni s'en défaire par la force? Une femme eût accompli ce que vous n'avez su faire. Je vous l'avais dit : cet enfant est un géant près de vous, et sans moi....

— Je ne nie pas que votre intervention ne m'ait été utile, interrompit Cuchillo ; mais aussi, sans votre intervention sur la route de la Poza, Tiburcio ne serait pas pour nous un ennemi à craindre.

— Comment cela? demanda don Estévan.

— Hier soir, quand je le ramenais en croupe à votre bivac, le jeune homme m'avait menacé, outragé dans mon honneur, et j'allais terminer nos différends par un bon coup de carabine, quand votre envoyé, Benito, l'admirateur des tigres, est venu nous rejoindre de votre part avec un cheval et de l'eau ; je dus renoncer à mon projet. C'était le seul bon, seigneur don Estévan ; la vertu nous porte malheur, cela sort de nos attributions.

— Parlez pour vous, drôle ! dit l'Espagnol dont l'orgueil se révoltait à cette similitude que le bandit essaya d'établir entre eux deux ; et, si l'on peut outrager ce qui n'existe

pas, quelle atteinte avait donc portée ce jeune homme à votre honneur ?

— Que sais-je, moi ? c'était à propos de mon cheval qui.... »

Cuchillo s'arrêta comme un homme dont la langue a prononcé une parole imprudente.

« Qui bronche de la jambe gauche, ajouta don Estévan, cette vieille histoire du meurtre d'Arellanos.

— Je ne l'ai pas tué ! s'écria le bandit. J'ai eu peut-être quelques torts envers lui ; mais.... je les lui ai pardonnés tous de grand cœur.

— Vous êtes si magnanime ! Mais trêve de plaisanteries ; il faut, voyez-vous, écarter ce jeune homme de notre chemin. Je ne sais quelle espèce d'intérêt je lui portais.... malgré moi. Que m'importait, en effet, que, seul comme il est, il partageât un secret avec nous ? Aujourd'hui, j'ai changé d'avis. Je vous ai donné une demi-once pour le sauver de la mort, sans savoir, il est vrai, qui il était ; maintenant je vous en donnerai vingt pour savoir qu'il n'est plus.

— A la bonne heure, nous rentrons dans notre spécialité ! Ne vous fâchez pas, seigneur don Estévan ; mais demain nous aurons bien du malheur si, dans cette chasse aux chevaux sauvages, le sien ne le précipite pas dans quelque fondrière ou ne lui casse pas la tête contre un rocher ou un tronc d'arbre, ou tout au moins ne l'emporte dans quelque endroit d'où il ne reviendra pas. Il est vrai qu'il faudra bien partager un peu avec Oroche et Baraja ; mais je tâcherai que ce soit le moins possible.

— Demain ! répéta impatiemment don Estévan ; et qui vous dit que demain vous appartient ? Eh quoi ! la nuit n'est-elle pas assez longue, ces jardins ne sont-ils pas assez vastes ? N'êtes-vous pas trois contre un ? Qui vous assure que demain je n'aurai pas changé d'avis ! »

Cette menace effraya sérieusement Cuchillo.

« Caramba ! dit-il, Votre Seigneurie n'aime pas à re-

mettre au lendemain ce qu'elle peut faire le jour même; eh bien ! je ferai de mon mieux. Au fait, tout est tranquille ici, comme si rien n'était arrivé, quoique, à dire vrai, je m'étonne que les cris de cette jeune fille n'aient pas donné l'alarme. »

En effet, grâce à l'heure avancée de la nuit, la lutte entre Tiburcio et ses agresseurs n'avait pas eu d'autre témoin que la fille du propriétaire de cette vaste hacienda, où tout dormait, comme nous l'avons dit, à l'exception des hôtes intéressés à cacher l'attentat qui venait de se commettre.

Tandis que Cuchillo se dirigeait vers l'endroit des communs où se trouvaient ses compagnons, don Estévan reprit le chemin de sa chambre.

La lune brillait tranquillement au ciel, où étincelaient des milliers d'étoiles, et l'air apportait le parfum des orangers, comme si le crime n'eût pas veillé au milieu de cette nuit resplendissante.

Don Estévan se promena longtemps dans sa chambre. Le sénateur dormait dans la sienne avec la quiétude d'un homme qui s'en rapporte aux autres dans les affaires difficiles; de doux songes berçaient son sommeil.

Don Augustin, de son côté, reposait aussi sans plus se douter que l'heureux Tragaduros, qu'un tendre regard de doña Rosarita, une larme dans ses beaux yeux, une parole de ses lèvres vermeilles eût pu faire écrouler tous leurs projets.

Don Estévan seul parcourait encore sa chambre à grands pas, comme l'ambitieux accoutumé à veiller pendant que les autres dorment, quand Cuchillo frappa deux coups à sa porte. A ses traits bouleversés, l'Espagnol tressaillit : il craignait et désirait à la fois l'exécution de ses ordres.

« Au diable mes vingt onces ! dit Cuchillo; le jeune homme n'est pas à l'hacienda.

— Il est parti ! s'écria don Estévan, et vous l'avez laissé partir !

— Le moyen de l'en empêcher ! Cette brute de Baraja, ainsi qu'Oroche, étaient ivres de mescal, Diaz a refusé net de se joindre à moi, et, avant que j'eusse pu faire comprendre aux deux ivrognes ce dont il s'agissait, le jeune homme avait pris la clef des champs en escaladant le mur de clôture. C'est du moins ce que nous avons conclu.

— De quoi ? demanda l'Espagnol en frappant du pied.

— Quand nous arrivâmes, doña Rosarita était penchée sur le mur, le visage tourné vers les bois qui s'élèvent derrière l'hacienda, et si le jeune homme, qui a dû s'y diriger sans doute, n'eût pas été déjà bien loin, il est plus que certain que les mots d'amour que sa bouche lui envoyait l'eussent fait revenir.

— Ainsi donc, elle l'aime ! s'écria don Estévan.

— Passionnément, j'en réponds, ou ses paroles et sa voix étaient bien trompeuses. »

Et Cuchillo répéta à don Estévan l'appel passionné mais inutile de la jeune fille à Tiburcio.

« Il faut monter à cheval, Cuchillo, et le poursuivre ; le succès de notre expédition dépend de la vie de ce jeune homme. Allez seller nos chevaux ; vous et vos amis, éveillez Benito, les domestiques, et que, dans une heure au plus, nous soyons tous en selle. Pendant ce temps, je préviendrai don Augustin et le sénateur.

— C'est ainsi que je l'ai connu il y a vingt ans, toujours ardent, toujours plein de mépris pour les difficultés, se dit Cuchillo en quittant Arechiza. Si, avec ce caractère, il n'a pas fait un beau chemin dans son pays, je ne sais pas alors à quoi servent la persévérance et l'énergie. »

En faisant ces réflexions, Cuchillo courut exécuter les ordres de son chef. Celui-ci, après avoir de nouveau revêtu son costume de route, se dirigea vers la chambre du sénateur. La porte était ouverte, comme la plupart le sont dans ces pays, où la vie se passe presque tout entière hors des maisons. La lune tombait en plein à travers les croisées, et éclairait suffisamment la pièce où reposait le sénateur.

« Qu'est-ce donc, seigneur don Estévan ? seigneur duc, veux-je dire — car peut-être Tragaduros rêvait-il de la cour du roi d'Espagne, — s'écria don Vicente éveillé en sursaut.

— Je viens prendre congé de vous, et vous donner mes dernières instructions.

— Eh quoi ! dit le sénateur, quelle heure est-il donc ? ou bien ai-je dormi trois jours durant sans m'éveiller ?

— Non, reprit gravement l'Espagnol, mais un danger sérieux menace vos projets et les miens ; ce jeune rustre déguenillé connaît comme moi l'existence du val d'Or, et, qui pis est, il aime doña Rosarita, et doña Rosarita l'aime ! »

Tragaduros, au lieu de bondir comme don Estévan à cette nouvelle, s'affaissa sur ses oreillers en s'écriant :

« Alors, adieu cette dot d'un million que je caressais déjà, adieu ces belles campagnes aux troupeaux bondissants que je regardais comme à moi, adieu les honneurs de la cour du roi Charles Ier.

— Tout n'est pas encore perdu, répliqua don Estévan ; le mal peut se réparer, mais il faut se hâter. Ce jeune homme a quitté ce soir l'hacienda ; il faut le prévenir, savoir de quel côté il a porté ses pas et lui couper le chemin. Tant pis pour lui si sa mauvaise étoile l'a poussé contre vous. »

L'Espagnol n'en ajouta pas davantage au sujet de Tiburcio. Quant au sénateur, à qui peu importait sans doute de quelle manière on écarterait du coffre-fort de don Augustin un compétiteur si redoutable, il reprit son courage un instant abattu.

« Quoi qu'il en soit, ajouta don Estévan, ce jeune homme ne sera plus reçu à l'hacienda, car je vais aussi prévenir le seigneur Pena ; vous serez donc maître de la place, et c'est à vous d'agir en sorte que nul n'y pénètre. Faites-vous aimer, cela vous sera facile, car vous n'aurez affaire qu'à un absent, et peut-être à un.... mort ; ces dé-

serts sont si dangereux, et vous savez le proverbe sur les absents.

— Je serai irrésistible, s'écria Tragaduros, car depuis hier je me sens enflammé de mille feux pour cette divine fille qui semble descendre du ciel; c'est au point que si l'on voulait me donner la dot sans la fille, je crois que je l'accepterais... c'est-à-dire, c'est le contraire que j'entends, acheva le sénateur en se reprenant.

— Jamais homme n'a visé à un but plus désirable que cette immense dot et cette belle fleur de déserts; n'omettez donc nul moyen pour arriver à vos fins.

— Je filerai, s'il le faut, pour elle, comme Hercule aux pieds d'Omphale.

— Si Hercule avait quelque mérite, comme fileur, aux yeux d'Omphale, c'est qu'il était Hercule, et vous ne l'êtes pas, que je sache. Faites mieux : demain, dans cette chasse au cheval sauvage, signalez-vous par quelque audacieux exploit; montez, pour l'honneur des beaux yeux de doña Rosarita, un cheval indompté, que vous ramènerez haletant, soumis à ses pieds!

— Je ne dis pas non... je ne dis pas non, répliqua le sénateur, moins enthousiaste de ce second moyen de se faire aimer que de celui que ses souvenirs classiques lui avaient rappelé; mais il me manque les moyens nécessaires pour serrer de près la place, il me manque cette clef d'or des coffres-forts qui, comme dit un philosophe, est aussi celle des cœurs.

— J'y pourvoirai, répondit l'Espagnol. Je vous ouvrirai un large crédit sur Pena; il faut que cette séduction-là ne vous manque pas. Mais vous vous rappellerez nos conventions en cas de réussite?

— Cinq cent mille francs jetés en prodigalités de toutes sortes, en menées politiques. Oh! s'il m'était aussi facile de conquérir la dot que de la manger! »

Le sénateur poussa un soupir, puis don Estévan, après lui avoir donné des conseils et des instructions, lui ayant

encore rappelé le but qu'ils poursuivaient en faisant vibrer chez lui tous les instincts d'ambition, d'amour et de cupidité, lui serra la main et passa chez l'hacendero.

Le bruit des éperons du seigneur espagnol fit ouvrir les yeux à don Augustin, qui, à la vue du costume de cheval de son visiteur nocturne, s'écria :

« Est-il donc l'heure de partir pour la chasse?

— Non, mais pour moi l'heure a sonné d'une chasse autrement sérieuse que celle des chevaux sauvages, répondit l'Espagnol; il s'agit de gagner de vitesse l'ennemi de la grandeur de votre maison, l'homme qui abusait de l'hospitalité que vous lui accordiez pour ourdir autour de nous une trame ténébreuse dans laquelle tout pourrait se trouver étouffé, vos projets, les miens, ceux de Tragaduros! »

On voit que don Estévan présentait l'affaire de Tiburcio sous un jour bien plus sombre à l'hacendero qu'au sénateur. En effet, ce dernier devait tout naturellement haïr son rival, partout et toujours, tandis que le riche propriétaire pouvait, à tout prendre, considérer les choses sous un jour plus favorable ou moins lugubre, selon sa tendresse pour sa fille.

« La grandeur de ma maison! l'hospitalité dont on abuse! s'écria l'hacendero au comble de la surprise et en saisissant d'une main une longue et large rapière de Tolède suspendue au chevet de son lit, comme l'homme toujours prêt à en appeler à l'épée de son bon droit : — qui menace la grandeur de ma maison? qui abuse de mon hospitalité?

— Soyez plus calme, reprit don Estévan en souriant intérieurement du contraste qu'offrait la fougue de cet homme déjà mûr, mais accoutumé à une vie de dangers, avec la pusillanimité du sénateur, l'ennemi n'est plus ici, il a fui et s'est fait justice.

— Mais qui est cet ennemi? demanda Pena.

— Tiburcio Arellanos!

— Lui, un ennemi ! reprit l'hacendero, c'est impossible. La loyauté, le courage sont peints sur sa figure, et le portrait que vous faites là est celui d'un traître et d'un *fementido*[1].

— Il connaît la situation du val d'Or! Il aime votre fille !

— N'est-ce que cela? Je vous l'ai appris moi-même!

— Oui; mais votre fille l'aime, et voilà ce que vous ne savez pas. »

Et il instruisit l'hacendero des événements de la soirée, sans lui rien cacher.

« Tant pis pour le sénateur, reprit Pena.

— Pensez à votre foi que vous avez engagée non pas à moi seul, non pas à Tragaduros seul non plus, mais à un prince du sang royal d'Espagne dont je représente ici les plus chers intérêts, et du front duquel cet incident tout simple en apparence, le caprice d'une petite fille, peut arracher la couronne! Songez à votre pays qui attend sa régénération, sa gloire, sa puissance future de l'alliance dont votre parole est le gage...

— Qu'importent auprès de ma parole toutes ces considérations? N'avez-vous pas cette parole? Je ne la rétracte jamais; mais c'est au duc de l'Armada seul que je l'ai donnée, et c'est lui seul qui pourra m'en dégager. Êtes-vous satisfait de cette assurance?

— Comment ne le serais-je pas? s'écria le noble Espagnol en tendant la main à l'hacendero. Soit, je garde votre parole, et je me charge du reste. Mais ce jeune homme peut trouver des auxiliaires, marcher avant nous à la conquête du val d'Or; il faut donc partir tout de suite pour Tubac et le prévenir; voilà pourquoi je vous quitte si précipitamment.

— Quoi qu'il arrive, Rosarita sera la femme du sénateur. Adieu donc, et puissiez-vous revenir bientôt! »

1. Violateur de sa foi et de sa parole.

L'Espagnol, comme on le voit, avait plus soigneusement caché au loyal don Augustin qu'au sénateur ses desseins secrets contre Tiburcio, et, désormais sûr de la parole formelle de l'hacendero, il prit congé de lui, sans oublier toutefois la promesse d'un large crédit qu'il avait faite au sénateur. Pena voulut se lever pour l'accompagner jusqu'à la porte de l'hacienda, mais l'Espagnol n'y consentit pas.

Tout était prêt pour le départ quand don Estévan descendit dans la cour. Cuchillo, Baraja, Oroche et Diaz étaient en selle, le dernier sur un magnifique et fougueux cheval noir que, dans le cours de la soirée, l'hacendero, fidèle à sa promesse, avait envoyé à l'aventurier.

Les mules étaient bâtées et chargées, deux domestiques, dont l'un était Benito, se tenaient debout, attendant don Estévan. Seulement il n'y avait pas de relais pour la cavalcade, comme il y en avait eu au village de Huérfano. Malgré son impatience apparente, l'Espagnol savait bien qu'il arriverait toujours à Tubac avant Tiburcio, en supposant que celui-ci pût miraculeusement gagner le préside.

CHAPITRE XIX.

Où Baraja compte un auxiliaire de trop.

A l'exception des domestiques, tous les cavaliers rassemblés sous les yeux du noble Espagnol savaient positivement à quoi s'en tenir sur ce départ précipité. Deux d'entre eux cependant n'avaient pas, des objets qui les entouraient et du but qu'ils se proposaient, une perception bien nette. C'étaient Oroche et Baraja.

Encore étourdis par les fumées du mescal, dont ils

avaient bu de copieuses rasades, ils faisaient des efforts prodigieux pour ne pas chanceler sur leur selle.

« Suis-je droit sur mes arçons? dit Oroche à voix basse et d'un ton inquiet à Baraja.

— Vous êtes droit comme une tige de bambou, et, sauf que j'ai lieu de m'étonner qu'il y ait dans le monde deux hommes possesseurs d'un manteau pareil au vôtre..... car, vive Dieu! vous êtes deux sur votre cheval!...

— Le croyez-vous? demanda le gambusino aux longs cheveux et au manteau en lanières, sérieusement alarmé de la double charge de son cheval.

— Si je le crois? je puis vous le jurer.

— Enfin, sommes-nous tous deux fermes en selle?

— Comme deux rocs, » répondit Baraja pour flatter son ami.

Grâce à leurs efforts, don Estévan, quand il promena ses regards sur la cavalcade prête à se mettre en marche, ne vit rien d'inusité dans la contenance des deux drôles. Cuchillo seul jetait de leur côté un œil inquiet. Cependant lenr attitude brave le rassura.

Quand don Estévan mit le pied à l'étrier, Cuchillo poussa son cheval près de lui, et montrant d'un geste d'intelligence Oroche et Baraja :

« Si Votre Seigneurie, dit-il, veut, en ma qualité de guide, me laisser donner l'ordre de la marche, je suis prêt à entrer de suite en fonctions.

— Faites, répondit à haute voix l'Espagnol en se mettant en selle à son tour.

— Eh bien! dit Cuchillo, les deux domestiques vont prendre les devants, et nous attendre au pont du *Salto de Agua*, de l'autre côté du torrent. »

Les deux domestiques obéirent en silence, et, quand la cavalcade sortit de l'enceinte de pieux de l'hacienda, ils s'éloignèrent.

Cuchillo resta près de don Estévan.

« Nous avons trouvé les traces du jeune homme, dit-il, il s'est dirigé vers la forêt là-bas. »

Puis, après qu'ils eurent tourné l'hacienda derrière le mur de clôture par la brèche duquel Tiburcio l'avait quittée :

« Vous voyez, reprit le bandit, ce feu qui brille à travers les arbres ; nul doute qu'il n'ait été chercher un asile près de là. »

La lumière mystérieuse brillait toujours, en effet, comme lorsque Tiburcio l'avait aperçue dans cette nuit.

« Nous allons faire la chasse au poulain sauvage, continua Cuchillo avec un odieux sourire, cela vaudra bien la chasse que nous avait promis don Augustin, et voilà les trois chasseurs. »

Cuchillo montrait du bout de sa cravache, lui d'abord, puis Oroche et Baraja.

« Ils ont épousé notre querelle, continua le bandit.

— Sans rien savoir ? dit don Estévan.

Comme des limiers épousent la cause du chasseur contre le cerf, en suivant leur instinct ; et ceux-ci ont des dents formidables. »

La lune éclairait la carabine suspendue à l'arçon de chacun des deux cavaliers en question.

« Mais ces gens sont ivres, s'écria don Estévan qui surprit cette fois les deux cavaliers vacillant sur leur selle. Sont-ce là les auxiliaires dont vous disposez ? »

Et l'Espagnol lança à Cuchillo un regard de colère.

« C'est notre ardeur qui nous emporte, » balbutia Baraja.

Oroche, plus prudent, se redressa fièrement et ne dit plus un mot.

« Ces gens ne sont pas précisément à jeun, reprit Cuchillo ; mais je connais un remède efficace contre l'ivresse. Si je ne me trompe, les bois où nous conduit la trace que nous suivons abondent en *jocuistle*, et vous verrez tout à l'heure Baraja et Oroche aussi d'aplomb que vous et moi sur leurs chevaux. Soyez sans crainte. »

Don Estévan dévora son dépit en silence. Ce n'était pas le moment de vaines récriminations. Il fallait, avant tout, s'assurer de la direction qu'avait prise Tiburcio.

Quelques minutes suffirent à la cavalcade, en longeant le mur de clôture, pour arriver jusqu'à la brèche. Cuchillo descendit de cheval, et, battant le briquet, il montra à la lueur des étincelles les pierres fraîchement éboulées sous les pieds de Tiburcio, et quelques gouttes de sang qui les teignaient.

« Vous voyez que le jeune homme blessé est sorti par là. Ah ! si je l'avais touché deux pouces plus loin ! dit Cuchillo en soupirant ; mais au fait, pensa-t-il, j'aurais vingt onces de moins que je vais gagner ce soir. »

Il n'avait eu garde de parler à ses complices de la récompense promise pour prix du sang.

« Or, reprit le bandit à haute voix, où serait-il allé, si ce n'est près de ce feu qui indique une halte de voyageurs. »

Plus loin, comme pour confirmer l'assertion de Cuchillo, d'autres taches de sang, qu'il montra sur le sol calcaire qui séparait le mur de l'hacienda de la lisière de la forêt, étaient visibles également à la clarté de la lune ou du briquet.

« Votre Seigneurie, ajouta-t-il en s'adressant à don Estévan, va suivre, en compagnie de Diaz, le ruisseau que vous retrouverez à main gauche. Ses rives vous conduiront, après de longs détours, au pont de troncs d'arbres qui sert à le franchir. Mais, avant d'arriver à ce pont, vous vous arrêterez sous le couvert du bois pour que, lorsque nous aurons fait notre affaire de notre côté, nous vous rejoignions et que tous ensemble nous nous réunissions aux domestiques qui y arriveront avant nous. Ces gens-là ne doivent rien soupçonner de nos actions ou de nos projets, c'est pourquoi je les ai éloignés. »

En capitaine habile, ou pour mieux dire en scélérat consommé, Cuchillo achevait à peine l'exposé de son plan de campagne, qu'il continua avec ses deux amis à suivre la

route dans la direction de la lumière qu'on voyait toujours dans le lointain, et don Estévan et Pedro Diaz tournèrent à gauche pour retrouver le cours du ruisseau qu'ils devaient suivre.

« Ce feu indique une halte de voyageurs sans doute, dit Pedro Diaz lorsque Cuchillo se fut éloigné; mais qui peuvent être ces voyageurs? Voilà ce que je ne devine pas.

— Des voyageurs comme il y en a tant, répliqua don Estévan d'un air distrait.

— Non, ce n'est pas possible. Don Augustin Peña est connu à dix lieues à la ronde pour l'hospitalité généreuse qu'il se plaît à exercer. Il n'est pas à supposer que, si près de l'hacienda, ces gens n'en connaissent pas l'existence. Ce ne peuvent donc être que des étrangers, ou, si ce sont des gens du pays, cette précaution de s'isoler ne peut cacher que de mauvais desseins. »

Pedro Diaz reproduisait à peu près les mêmes réflexions faites par Tiburcio à l'aspect de la clarté lointaine qui l'avait frappé.

Cuchillo, en continuant à s'avancer vers la lisière de la forêt avec ses deux compagnons, Oroche et Baraja, avait jugé inutile de les gourmander sur leur intempérance.

« Attendez-moi, leur dit-il, je vais cueillir dans ce bois de quoi dissiper votre étourdissement. »

Cuchillo mit pied à terre, et ne tarda pas à revenir les mains chargées d'un fruit oblong, jaune comme la banane en maturité : c'était celui du jocuistle dont il avait parlé; puis il le présenta aux deux cavaliers, qui, sur son ordre, en sucèrent le jus acide et savoureux, remède infaillible contre l'ivresse.

En effet, au bout de quelques minutes, les vapeurs qui obstruaient le cerveau des deux ivrognes se dissipèrent comme par enchantement.

« A notre affaire, maintenant, » dit Cuchillo sans perdre de temps à écouter les excuses de ses deux acolytes. Et quand ils eurent gagné les premiers arbres de la forêt :

« Vous allez mettre pied à terre ici, reprit le bandit, vous conduirez vos chevaux par la bride jusqu'à ce que vous puissiez distinguer, à la clarté du foyer, quels sont les hommes qui reposent auprès, et, quand j'aurai lâché mon coup de carabine, je me replierai sur vous.

— C'est entendu, répondit Oroche, nous sommes tout disposés, Baraja et moi, à sacrifier, comme nous l'avons promis, l'intérêt particulier à l'intérêt général. »

Cuchillo fit ainsi qu'il l'avait recommandé à ses complices. Il attacha son cheval au tronc d'un sumac, et s'avança en rampant comme un jaguar vers le foyer de lumière.

Il prêta l'oreille; quelques mugissements saccadés des bestiaux errants dans la savane voisine, le chant aigu du coq, les cris lugubres d'une chouette perchée non loin de là et le vagissement plaintif des chacals se mêlaient à la voix lointaine du Salto de Agua.

La lune éclairait la forêt en dessus, le cercle de lumière grandissait à ses yeux en dessous de la voûte des arbres. Cuchillo, toujours en rampant, s'avança sous les arches compliquées formées par les racines d'un palétuvier. Là il s'arrêta, regarda, écouta de nouveau, puis un sourire de joie farouche vint effleurer ses lèvres à l'aspect de trois hommes, dont deux étaient assis et l'autre couché autour du feu.

CHAPITRE XX.

Le coureur des bois.

La partie de la plaine qui s'étendait derrière l'hacienda était encore telle que les fondateurs l'avaient trouvée, c'est-à-dire inculte et sauvage.

A une portée de fusil du mur de clôture postérieur, s'élevaient, comme nous l'avons dit, les premiers arbres qui servaient de lisière à une vaste forêt. Elle se prolongeait au loin vers le nord, jusqu'à la limite des déserts au delà desquels est situé le préside de Tubac.

Le chemin à peine frayé qui la traversait dans cette direction, et c'était le seul chemin à suivre pour gagner le préside, était coupé par un torrent encaissé dans deux berges escarpées et profondes, au fond desquelles l'eau mugissait en suivant son cours. Il était formé par le ruisseau qui coulait devant l'hacienda, grossi dans son trajet par d'autres ruisseaux tributaires. Une espèce de pont grossier, formé de deux troncs d'arbres jetés à côté l'un de l'autre, servait de jonction entre les berges, en évitant ainsi au voyageur un long détour qu'il aurait fallu faire pour traverser le torrent dans un endroit guéable.

C'est près de ce chemin, à une égale distance environ du pont jeté sur le torrent et de l'hacienda, autour d'un feu allumé au milieu d'une petite clairière, que nous allons retrouver deux personnages qu'on n'a fait qu'entrevoir un instant, c'est-à-dire les deux intrépides chasseurs de jaguars.

A la même heure où Tiburcio quittait l'hacienda, la forêt était ensevelie dans un profond silence, que troublait seule la voix sourde du torrent qui grondait entre ses berges.

La lune éclairait vivement la forêt. Ses rayons jetaient sur le dais de sombre verdure qui s'étendait à perte de vue une nappe lumineuse, ondoyante comme les vagues de la mer, puis filtraient çà et là par les interstices des arbres. Ils frappaient de leurs lueurs bleuâtres l'écorce grise des palétuviers et des sumacs, éclairaient le tronc rugueux des liéges et le pâle feuillage des bois de fer.

Mille fois brisées par le réseau des branches, ces lueurs tombaient mystérieusement sous les fourrés les plus épais. Les mousses vertes et jaune renvoyaient des reflets velou-

tés sur le revers des larges feuilles d'*arums* dont les fleurs s'étalaient comme des coupes d'argent. Un feu, dont la lueur rouge contrastait avec la blanche lumière de la lune, prêtait aux lianes pendantes et tordues l'apparence de torsades de métal sortant d'une fournaise. En opposition aux endroits éclairés par la flamme, les profondeurs lointaines de la forêt présentaient un aspect sombre et menaçant.

Dans ce foyer allumé, suivant l'usage, à l'endroit où les arbres étaient plus clair-semés, les deux personnages que nous retrouvons se tenaient dans l'attitude de gens qui se reposent d'une marche fatigante.

Dans un pays dépourvu d'habitations à quelques lieues à la ronde, ce fait si commun d'un bivac au milieu d'une forêt eût été insignifiant; mais si près d'une riche hacienda, dont le propriétaire était connu pour exercer une large hospitalité, le fait, comme l'avait dit Pedro Diaz, devenait plus significatif. En effet, les deux chasseurs ayant eu connaissance de l'hacienda, ce ne pouvait être que par suite de raisons particulières qu'ils s'isolaient ainsi.

Un amas considérable de branches sèches s'élevait à quelques pas d'eux, et cette provision indiquait que leur intention était de passer en cet endroit le reste de la nuit. La lueur du brasier éclairait deux physionomies qui n'eussent peut-être eu rien de remarquable pendant le jour, mais auxquelles la clarté du feu prêtait un caractère d'originalité fantastique.

Le moment est arrivé de faire des deux chasseurs le portrait que nous avons dû ajourner jusqu'ici.

Le premier des deux portait un vêtement qui tenait à la fois de celui de l'Indien et de celui du blanc. Il était coiffé d'un bonnet en forme de cône tronqué, fait en peau de renard. Une chemise de coton à raies bleues couvrait ses épaules; à côté de lui, par terre, était déposé une espèce de surtout fait d'une couverture de laine. Ses jambes étaient garanties par des braies de cuir à la manière in-

dienne. Au lieu de mocassins, des souliers ferrés, d'une force à résister à deux ans de marche, complétaient l'ensemble de son costume.

Une corne de buffle soigneusement grattée était passée en sautoir sur ses épaules et contenait sa poudre, tandis qu'un sac en cuir, qui faisait pendant à la poudrière, renfermait une abondante provision de balles de plomb. Enfin, une carabine ou rifle à long canon, déposée près de lui, un couteau de chasse passé dans un baudrier ou plutôt dans une ceinture de laine de diverses nuances, composaient son équipement de campagne.

A son accoutrement, ainsi qu'à sa taille gigantesque, on pouvait reconnaître en lui un de ces hardis chasseurs, descendants des premiers Normands du Canada, qu'il est plus rare de jour en jour de rencontrer sur ces frontières et dont il a été dit un mot au début de ce récit.

Ses cheveux commençaient à grisonner fortement, et une large cicatrice, qui faisait tout le tour de sa tête en passant par les tempes, indiquait que, s'il conservait encore sa chevelure, ce n'était pas sans qu'il eût couru grand risque de se la voir enlever.

Ses traits hâlés paraissaient être taillés dans le bronze, tant la lueur du feu d'une part, et l'obscurité de la nuit de l'autre, leur prodiguaient de reflets ardents et d'ombres dures et tranchées. Au demeurant, sa figure avait un air de bonté conforme à la vigueur herculéenne de ses membres, car la nature a la prévoyance de donner en général à ces colosses autant de mansuétude que de vigueur.

Son compagnon paraissait avoir quarante-cinq ans, c'est-à-dire cinq ou six ans de moins que le Canadien ; mais sa figure n'annonçait pas, à beaucoup près, une sérénité semblable à celle qui naît d'une force irrésistible.

Ses yeux noirs avaient une expression d'audace et presque d'effronterie ; ses traits mobiles indiquaient des passions violentes qui, une fois mises en jeu, pouvaient aller jusqu'à la cruauté. Tout en lui décelait l'homme d'une

race différente, l'homme dans les veines de qui coulait un sang méridional.

Quoiqu'il portât un costume à peu près semblable à celui de son compagnon et qu'il fût armé de même, son costume indiquait plutôt un cavalier qu'un piéton. Cependant ses souliers lacérés témoignaient qu'il avait dû fournir avec eux plus d'une longue marche.

Le Canadien, tout couché qu'il était sur la mousse, semblait surveiller avec un soin particulier une éclanche de mouton qui, embrochée à une baguette de bois de fer appuyée sur deux petites fourches du même bois, rôtissait au-dessus des charbons ardents, sur lesquels elle laissait tomber un jus savoureux qui sifflait au contact du feu. Cette occupation ne lui permettait, tant il y mettait de zèle gastronomique, que d'écouter imparfaitement les paroles de son camarade.

« Je vous soutiens, moi, disait celui-ci, qui paraissait répondre à une objection, que, quand on est sur la trace d'un ennemi, qu'il soit Apache ou chrétien, on est sur la bonne voie.

— Mais, répondit le Canadien, vous oubliez que nous n'avons que juste le temps de gagner Arispe pour recevoir le prix d'une campagne de deux ans, et que vous me forcez déjà de faire le sacrifice de nos deux peaux de tigre et de celle du puma.

— Je n'oublie jamais mes intérêts, non plus que les vœux que j'ai faits : et la preuve, c'est qu'il y a quinze ans que j'ai fait celui que j'espère être à la veille d'accomplir. Je compte vivre assez pour faire chaque chose en son temps, seulement je vais au plus pressé. Je trouverai toujours les sommes qui nous sont dues à Arispe, nous pourrons partout vendre ces trois peaux qui vous tiennent à cœur ; mais le hasard, qui m'a fait rencontrer au milieu de ces déserts l'homme à qui j'ai voué tant de haine, ne me fera plus trouver une occasion semblable, si je la laisse échapper.

— Bah ! dit le Canadien, la vengeance est un fruit

comme bien d'autres : il est savoureux avant qu'on l'ait cueilli, il est amer quand on l'a goûté. »

Il se fit un moment de silence entre les deux chasseurs, et Pepe reprit :

« Il paraît cependant, seigneur Bois-Rosé, que vous n'êtes pas de cet avis en ce qui concerne les Apaches, les Sious, les Corbeaux et autres ennemis de votre intimité, car votre rifle leur a brisé je ne sais combien de crânes, sans compter les guerriers que votre couteau leur a éventrés.

— Oh ! cela c'est différent, Pepe ; les uns m'ont volé mes peaux ; les autres m'ont à moitié scalpé, tous m'ont fait passer de terribles moments ; et puis, c'est pain bénit que de débarrasser les bois et les plaines de pareille engeance ; mais, quoique j'aie eu à me plaindre presque autant des Anglais, jamais, à moins d'y être forcé, mon rifle n'en tuerait un que le hasard mettrait au bout de son canon, et, à plus forte raison, si au lieu d'un Anglais c'était un compatriote.

— Un compatriote, dites-vous, Bois-Rosé ? c'est une raison de plus ; on ne hait jamais complétement que ceux qu'on est forcé d'aimer par devoir ou par position, toutefois quand on a des motifs pour les haïr ; ceux que cet homme m'a fournis sont de nature à ne pas être oubliés de sitôt, car il y a quinze ans que j'ai juré d'en tirer vengeance. A dire vrai, une telle distance nous séparait, que je ne savais quand je pourrais accomplir mon serment, et je ne m'explique pas encore comment deux hommes, qui se sont connus en Espagne, viennent à se rencontrer dans ces bois. Mais ce jour est arrivé, et, je vous le répète, je ne veux pas laisser échapper cette occasion. »

Pepe paraissait avoir pris si opiniâtrément son parti, que son compagnon vit bien que ce serait peine perdue de vouloir le faire changer de résolution ; et, comme par nature il était d'un caractère facile, et qu'il aimait mieux agir que discuter, il reprit après un moment de réflexion :

« Après tout, j'ai vécu trop longtemps parmi les Indiens pour désapprouver votre manière de voir, et si je connaissais les motifs qui vous guident, peut-être vous approuverais-je complétement.

— Je puis vous dire cela en deux mots, reprit celui des deux chasseurs que le Canadien appelait Pepe. Il y a vingt ans que j'étais, comme je vous l'ai dit, miquelet au service de Sa Majesté Catholique.

« J'aurais été assez content de mon sort, car notre solde était bonne ; malheureusement on ne nous la payait jamais. Nous pouvions espérer que quelque capture de contrebande, car nous étions à la fois gardes-côtes, pourrait nous en dédommager un jour ou l'autre ; mais la contrebande était aussi rare que le payement de notre solde : quel espoir pouvait rester aux contrebandiers avec deux cents gaillards toujours aux aguets? Si, dit-on, ventre affamé n'a pas d'oreilles, le nôtre avait en ce cas des yeux de lynx, et, depuis le capitaine jusqu'au dernier soldat, c'était une effrayante concurrence de vigilance et de zèle.

« Pour lors, je fis le raisonnement que voici : il est évident, me dis-je, qu'en présence de pareilles dispositions, si quelque contrebandier se hasarde sur ces côtes, il ne le fera qu'après s'être arrangé avec le capitaine. Le capitaine, vous le pensez bien, ne devait pas se refuser à un arrangement, et devait chercher, pour le seconder en pareil cas, celui de ses carabiniers qui lui inspirerait le plus de confiance. Pour arriver à ce but, je pris un moyen détourné : j'affectai de dormir toujours. J'y trouvais un double avantage : car qui dort dîne, et, d'un jour à l'autre, j'espérais prendre ma part du gâteau offert au capitaine qui me choisirait de préférence, bien certain que je dormirais à mon poste. »

En ce moment le Canadien débrochait l'éclanche de mouton, qui mêlait un délicieux parfum à la brise embaumée de la nuit.

« Allons, dit-il en interrompant Pepe, si le cœur vous en dit, vous m'achèverez votre histoire en soupant.

— Si le cœur m'en dit! répondit Pepe. Caramba! le souvenir de mon abstinence au service du roi d'Espagne me creuse toujours horriblement l'estomac. »

Les deux convives s'assirent face à face, formant de leurs jambes étendues une ellipse, dont le rôti était le centre, et le plus formidable bruit de mâchoires troubla seul, pendant quelques instants, la solitude des bois.

« Je vous disais donc, reprit Pepe en rompant ce religieux silence, que je dormais toujours; je ne faisais plus rien autre chose, et, ma foi! je n'étais pas trop malheureux. Un soir, le capitaine me fit appeler.

« Bon, me dis-je, il y a une anguille sous roche, car mon capitaine va me confier un poste.

« En effet, il m'envoya dormir, c'était son espoir du moins, sur le bord de la mer et fort loin de là. Mais, comme bien vous pensez, je ne dormis pas. J'abrége, dit Pepe, car je n'aime pas à parler en mangeant; on perd trop de temps. Bref, un canot arriva; je le laissai aller à ses affaires.

« Je sus plus tard qu'elles n'avaient rien de commercial. Il y eut du sang de répandu qui, depuis ce temps-là, me tracasse bien un peu.... Mais aussi, pourquoi le roi d'Espagne ne me payait-il pas? Je reçus de l'argent pour ne rien dire; j'en voulus davantage; nous nous brouillâmes, l'homme et moi; alors, aussi pour expier ma faute, je le dénonçai à la justice, le procès s'instruisit, et, comme la justice d'Espagne aime l'imprévu, le résultat de ce procès, où j'étais seulement témoin à charge, fut qu'on m'envoya comme coupable au préside de Ceuta, sous prétexte que l'État y avait besoin de moi pour pêcher du thon.

« Virgen de Atocha! continua Pepe, ce dénoûment me surprit et m'affligea, car je perdais une position superbe, et je n'avais pas de goût pour la pêche. Cela fit que je

m'évadai; puis, après mille aventures qu'il serait trop long de vous conter, je passai en Amérique, et me voilà.

— C'était donc un homme riche, un homme puissant que vous attaquiez? demanda Bois-Rosé.

— Oui, oui! c'était un grand seigneur; moi j'étais le pot de terre qui se brise contre le pot de fer. Mais dans le désert il n'y a plus de distinction, et j'espère le lui prouver demain au plus tard. Ah! si je tenais aussi bien ici un certain alcade don Ramon Cohecho et son âme damnée le seigneur Cagatinta, je leur ferais passer à tous les trois un mauvais quart d'heure!

— Eh bien! je vous approuve, dit Bois-Rosé en se servant une tranche de mouton rôti d'une taille à rassasier deux hommes, nous remettrons donc à plus tard notre voyage à Arispe.

— C'est, comme vous voyez, une vieille histoire, dit Pepe en finissant, et si depuis dix ans j'ai associé mon sort au vôtre, et si je suis coureur des bois à votre école, après avoir été miquelet de Sa Majesté Catholique, je le dois à cet homme que nous avons vu commander la troupe de cavaliers qui se dirigeait vers cette hacienda. »

Et Pepe montrait du doigt la direction de l'hacienda del Venado.

« Oui, oui, dit le Canadien en riant, je me rappelle le temps où vous auriez manqué un *cibolo* (bison) à quinze pas, et je crois avoir fait de vous, à présent, un tireur passable, quoique vous confondiez quelquefois l'œil d'une loutre avec son oreille, ce qui ôte toujours du prix à sa fourrure. Mais vous ne devez pas vous plaindre d'avoir troqué la vie de garnison contre la vie des bois. Je n'ai pas toujours été chasseur de loutres non plus. J'étais matelot, comme vous le savez; eh bien! je trouve que le désert est comme la mer, ceux qui y ont vécu ne peuvent plus le quitter. »

Puis il reprit après un moment :

« Je n'aurais cependant pas renoncé à la mer sans un

triste événement... Mais à quoi bon parler de ce qui n'est plus? le passé est le passé.

— La vie des bois a son charme, j'en conviens, répondit Pepe ; mais je n'aime pas les vocations forcées : ce n'est donc pas de ça que je lui en veux, mais des circonstances qui ont précédé et déterminé la vie aventureuse que je mène depuis quinze ans.

— Chut! interrompit le Canadien en portant le doigt à ses lèvres, il me semble entendre les broussailles craquer : d'autres oreilles que les miennes pourraient écouter vos confidences.

« Ce n'est pas, du reste, un homme qui cherche à se cacher, ajouta-t-il en prenant son rifle par manière d'acquit, car la lune fait briller dans le fourré le moindre brin d'herbe, et il aurait pu voir les branches qu'il écrase en marchant. »

Pepe jeta un coup d'œil dans la direction d'où venait le bruit.

L'œil du chasseur espagnol eut bientôt aperçu une ombre qui s'allongeait sur le tapis vert d'une clairière à environ trente pas de lui.

En toute autre circonstance, il ne se serait pas inquiété de cette apparition, surtout d'après les explications données par le Canadien; mais celui qui s'avançait venait du côté de l'hacienda, et pour ce motif seul il lui paraissait suspect.

« Qui va là? s'écria-t-il d'une voix dont le son vibra dans le silence de la nuit.

— Un homme qui vient demander un asile près de votre feu, répondit une autre voix qui n'avait pas la sonorité de celle de Pepe.

— Faut-il le laisser venir ou le prier de continuer son chemin? demanda ce dernier au Canadien.

— A Dieu ne plaise que nous l'en empêchions! répondit celui-ci. Peut-être lui aura-t-on refusé l'hospitalité là-bas; il est seul, et sa voix, qu'il me semble ne pas en-

tendre pour la première fois, annonce qu'il est fatigué ou peut-être malade.

— Eh bien! soyez le bienvenu au feu et à la gamelle, reprit l'Espagnol; » et en même temps Tiburcio montra sa figure pâlie par l'émotion des dernières scènes qui venaient d'avoir lieu et aussi par le sang qu'il avait perdu.

Ses traits, quoique déjà connus des deux chasseurs, semblèrent cependant frapper le carabinier, qui fit un geste imperceptible de surprise, tandis que la physionomie du Canadien n'exprimait que cette bienveillance naturelle de la vieillesse pour la jeunesse.

« Êtes-vous égaré loin des cavaliers dont vous faisiez partie? demanda Pepe à Tiburcio, qui se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit sur le gazon, et ne savez-vous pas qu'à un quart d'heure de chemin d'ici vous auriez pu trouver une hospitalité plus complète que la nôtre? Je ne connais pas le maître de la maison là-bas, mais je ne pense pas qu'il vous l'eût refusée; ou plutôt ne venez-vous pas à présent même de l'hacienda?

— J'en viens, répondit Tiburcio. Je n'ai pas à reprocher à don Augustin de m'avoir refusé l'hospitalité; mais son toit abrite des hôtes avec qui ma sûreté m'empêche désormais d'habiter.

— Oui-da! reprit Pepe d'un air de défiance, car cette analogie avec ses propres pensées lui semblait trop précise pour ne pas cacher un piége. Se passe-t-il donc des choses extraordinaires là-bas? »

Tiburcio écarta son zarape et montra son bras droit; la manche dont il était couvert, déchirée par le couteau de Cuchillo, était teinte de sang. Cette vue dissipa complétement les soupçons de Pepe.

« Touchez là, dit-il avec plus d'abandon qu'il ne croyait en montrer; si ce que je soupçonne du traitement que vous avez éprouvé à l'hacienda est vrai, nous pourrons, je pense, nous entendre. »

En disant ces mots, il jeta un regard d'intelligence à

Bois-Rosé et tendit la main à Tiburcio, qui lui avança sa main gauche. Le Canadien suspendit ses fonctions gastronomiques pour venir examiner la blessure de son nouvel hôte, ce qu'il fit avec une adresse rare et un intérêt presque tendre, malgré la rudesse de sa physionomie.

« Diable ! dit-il, vous avez eu affaire à un gaillard qui n'y allait pas de main morte ; quelques pouces à côté auraient terminé vos aventures ; mais, mon garçon, ce ne sera rien, rassurez-vous, ajouta-t-il en décollant les vêtements attachés sur la blessure, après les avoir imbibés d'eau : une compresse d'herbes pilées par là-dessus, et il n'y paraîtra plus. Pepe, voyez donc à vous procurer par là une poignée d'orégano, que vous écraserez entre deux pierres et que vous me donnerez. »

Pepe revint bientôt avec un paquet de cette herbe, dont les vertus sont si connues dans tout le pays, et exécuta soigneusement les ordres de Bois-Rosé. Celui-ci appliqua cette espèce d'emplâtre sur la blessure qu'il banda avec la ceinture de crêpe de Chine de Tiburcio.

« Vous devez vous sentir déjà soulagé, dit-il, car il n'est rien comme l'orégano pour empêcher les blessures de s'enflammer, et vous ne sentirez même pas la moindre fièvre. Maintenant, mon garçon, si le cœur vous en dit, j'ai à votre service une tranche de mouton rôti et un coup d'eau-de-vie, après quoi vous ferez bien de vous étendre auprès du feu et de faire un somme, car la fatigue paraît vous accabler.

— En effet, reprit Tiburcio, il m'est arrivé tant d'événements coup sur coup depuis quarante-huit heures, qu'il me semble avoir vécu un siècle, et en ce moment tout me paraît tourner autour de moi ; quant à manger à présent, je vous en rends grâces : le sommeil me rendra les forces dont j'ai besoin dans la conjoncture critique où je me trouve. Je ne réclamerai plus de vous qu'un service, ce sera de ne pas me laisser dormir trop longtemps.

— Bien, bien ! dit Pepe à son tour, je ne vous demande

pas pourquoi ; mais si vous avez à établir un blocus autour de l'hacienda, je suis là pour vous suppléer, et j'ai de bons yeux à votre service ; ainsi, dormez tranquille. »

Tiburcio s'était allongé sur l'herbe, et, après avoir prié de nouveau ses deux hôtes de l'éveiller avant le jour, la fatigue, jointe à tant d'émotions qu'il avait éprouvées, ne tarda pas à le plonger dans un sommeil léthargique.

Le Canadien le considéra silencieusement pendant quelques instants, et, s'adressant à Pepe :

« Si les physionomies ne sont pas trompeuses, dit-il, je ne crois pas que nous ayons à nous repentir d'avoir accueilli ce pauvre garçon.

— J'avais commencé par m'en défier, répondit Pepe ; mais le certificat qu'il porte au bras me prouve qu'il n'a pas trouvé des amis sous le toit d'où il sort, et il ne tiendra qu'à lui que je devienne le sien.

— Quel âge croyez-vous qu'il ait ? demanda Bois-Rosé, dont la figure trahissait tout l'intérêt qu'il prenait à son examen.

— Il n'a pas plus de vingt-quatre ans, j'en répondrais, répondit l'ex-miquelet.

— C'est ce que je pensais, dit le Canadien en ayant l'air de se parler plutôt à lui-même qu'à son ami, tandis qu'une expression de mélancolie adoucissait sa rude physionomie ; c'est l'âge qu'il doit avoir, s'il vit encore. »

Et un soupir s'échappa malgré lui de sa vaste poitrine.

« Qui ça, dites-vous ! interrompit brusquement l'Espagnol, dans l'âme duquel ces paroles semblaient trouver fortuitement un écho ; connaîtriez-vous quelqu'un ?...

— Le passé est le passé, vous dis-je, reprit Bois-Rosé ; et quand il n'est pas ce qu'on aurait voulu qu'il fût, le mieux est de l'oublier. Mais tenez, laissons là de tristes souvenirs, car ce serait m'ôter l'appétit si je me laissais aller plus longtemps à penser à ce qui n'est plus, à espérer ce qui ne peut pas être. J'ai vécu seul dans les bois, et je dois mourir seul comme j'aurai vécu. »

L'ex-miquelet, à qui le passé ne semblait pas sourire davantage, quoique pour une cause différente, n'ajouta plus rien à ce sujet, et tous deux, changeant subitement de conversation, se remirent de plus belle à fêter le présent dont le symbole était pour eux l'éclanche de mouton, ou plutôt l'os qui restait seul, ce qui fit que, malgré la bonne volonté des deux convives à prolonger le repas, il fallut bien qu'il arrivât à sa fin.

« Si j'avais le plaisir de connaître personnellement ce don Augustin, qui paraît être le propriétaire de l'hacienda voisine, je lui ferais compliment sur la saveur particulière de ses moutons, dit Pepe en poussant un soupir de bien-être physique, surtout quand on les enveloppe d'une couche d'orégano pour en parfumer la chair ; et, pour peu que ses chevaux soient pour la selle d'une qualité semblable, je n'aurai qu'à me louer de lui en emprunter un.

— Quoi ! dit Bois-Rosé, n'êtes-vous plus satisfait du vôtre ?

— Non, certes; vous pensez bien qu'ayant changé notre poursuite en blocus, je dois être au moins muni d'un bon cheval à tout événement; j'ai là ma selle, et de cette façon nous aurons, comme toute force bien organisée, de l'infanterie et de la cavalerie. Un cheval de moins ne fera pas un vide plus grand dans ces bandes qui galopent au milieu de ces bois qu'un mouton dans ses troupeaux, et à moi il me sera fort utile.

— Eh bien ! dit le Canadien, je ne pense pas que vous fassiez grand tort au propriétaire, et je vous souhaite bonne chance. Quant à moi, je vais tenir compagnie à ce brave garçon, qui dort comme s'il ne l'avait pas fait depuis quinze nuits.

— Personne ne bougera probablement de l'hacienda; mais cependant ne dormez que d'un œil pendant mon absence, et, s'il y avait du nouveau, trois glapissements de coyote à distance égale l'un de l'autre me feront tenir sur mes gardes. »

En disant ces mots, Pepe prit le lazo qui était attaché à sa selle, et se dirigea vers l'endroit où il pourrait surprendre un cheval. Bois-Rosé resta seul. Il considéra de nouveau le jeune homme endormi près du foyer, y jeta des branches sèches qui répandirent une vive lueur; puis, se couchant à côté de lui, il ne tarda pas à s'endormir également.

La brise du soir agitait le feuillage sonore au-dessus de la tête de ces hommes qui venaient de se rencontrer d'une manière si providentielle et ne soupçonnaient pas que vingt ans auparavant ils avaient dormi longtemps côte à côte, bercés alors au bruit de l'Océan comme ils l'étaient ce soir-là au murmure des arbres de la forêt.

CHAPITRE XXI.

Fabian et Bois-Rosé.

Lorsque, après avoir laissé s'écouler l'espace de temps fixé par sa volonté, il plaît à la justice d'en haut d'ouvrir enfin ses solennelles assises, ce n'est pas seulement d'une extrémité d'un pays à l'autre qu'on voit accourir, à l'endroit désigné par les juges, les coupables et les témoins; c'est des points opposés du globe, des contrées les plus reculées, qu'obéissant à la main invisible qui les pousse, accusateurs, témoins, juges et coupables viennent se réunir sur un terrain commun.

La justice de Dieu ne connaît pas de prescription au crime, et vingt ans passés depuis l'assassinat de la comtesse de Mediana ne l'avaient pas désarmée; seulement, le temps n'était pas venu où l'arrêt devait s'accomplir; ce temps approchait maintenant.

Des fils longtemps brisés allaient se renouer, des per-

sonnages longtemps séparés venaient enfin de se rencontrer.

Fabian de Mediana et le matelot canadien, brusquement arrachés l'un à l'autre depuis vingt ans à trois mille lieues de là, dormaient pour la seconde fois auprès du même foyer. Un mot échappé au hasard pouvait faire retrouver au chasseur l'enfant qu'il regrettait chaque jour, à Fabian de Mediana l'homme qui avait recueilli le corps de sa mère et protégé deux ans sa propre enfance, celui dont le nom était échappé de sa mémoire, mais dont la femme d'Arellanos lui avait, dans ses dernières révélations, rappelé vaguement l'existence.

C'était à peu près au même moment, nous ne devons pas le laisser oublier, où don Estévan allait réveiller le sénateur et l'hacendero pour prendre soudainement congé d'eux.

Cependant la nuit s'avançait; les constellations qui marquent les heures pour les voyageurs de ces déserts avaient quitté cette portion du ciel qui s'ouvrait au-dessus de la clairière, et s'abaissaient sensiblement vers l'horizon. Le Canadien, qui, selon la recommandation de Pepe, ne dormait que d'un œil, avait plusieurs fois interrompu son sommeil pour jeter un regard autour de lui, mais la lueur du foyer n'éclairait que Tiburcio toujours endormi : Pepe n'avait pas encore reparu.

L'inquiétude et les appréhensions ne sont guère compatibles avec une constitution athlétique comme celle de Bois-Rosé; aussi avait-il repris autant de fois son sommeil interrompu.

Deux heures se passèrent encore, au bout desquelles un léger craquement de broussailles, un bruit de pas assourdis par le tapis de mousse, et surtout le frémissement des naseaux d'un cheval le réveillèrent de nouveau. Pepe ne tarda pas à se montrer. Il tirait par sa longe un cheval à qui la vue du feu et de deux corps couchés arrachait ce frémissement de terreur.

« J'ai mon affaire, dit l'Espagnol à voix basse, et j'amène le plus beau quadrupède qui ait jamais galopé dans ces bois. Seulement, je crains qu'il ne soit un peu rude à monter; mais le principal est de l'avoir, quoique ce n'ait pas été sans peine.

Pepe, tout en essuyant son front ruisselant de sueur avec les restes d'un mouchoir, attira de force auprès du feu un magnifique animal, que l'effroi rendait plus magnifique encore; car, à l'exception de l'homme, qu'en sa qualité de roi de la création la peur avilit et dégrade, elle prête à presque tous les animaux une beauté de plus.

Celui-ci, arc-bouté sur ses fines jambes, qui semblaient vibrer comme des cordes tendues, le cou allongé, les oreilles pointées en avant et au milieu desquelles une mèche de crins tombait sur un œil sauvage, le corps frémissant, les naseaux tour à tour dilatés et resserrés, offrait le type le plus parfait de cette race mexicaine rivale de la race arabe. C'était un animal à faire envie à un pacha.

« J'ai eu la main heureuse, n'est-ce pas? dit Pepe d'un air satisfait, tout en attachant solidement le cheval au tronc d'un arbre de fer.

— Pourvu que vous ayez le cou aussi heureux, tout ira pour le mieux, répondit Bois-Rosé, qui, malgré son mépris pour le cheval en général, ne put s'empêcher d'admirer celui-ci; mais j'en doute. En attendant, faites un somme, car pour moi j'ai assez dormi et je veillerai à votre place.

— Je l'ai bien gagné, reprit Pepe, et je vais suivre votre conseil. »

A ces mots, l'ex-carabinier s'étendit sur l'herbe, et le sommeil ne tarda pas à s'emparer de lui à son tour; car c'est un hôte qui ne se fait pas attendre dans les bois, en quelque position que l'on puisse s'y trouver.

Quoique rien dans la circonstance actuelle ne justifiât ces mesures de précaution, la force de l'habitude d'une vie pleine de dangers faisait que, même en pays ami, l'un

veillait pendant que l'autre dormait. Le Canadien se leva donc de son lit de mousse, étira ses membres robustes, se promena quelques minutes pour secouer un reste de sommeil, et revint s'asseoir près du foyer, le dos appuyé contre le tronc d'un liége.

La clarté du foyer éclairait en plein son visage, sur lequel la fatigue plus que l'âge avait creusé de profonds sillons, tandis que ses deux compagnons endormis étaient ensevelis dans l'ombre.

Au milieu du silence profond de la nature, dans un de ces moments solennels de méditation pendant lesquels la vie tout entière vient se retracer à la mémoire, sa figure était calme et il eût été facile d'y lire son passé sans reproche et sans remords. Immobile comme une statue, il semblait la plus belle personnification de la force qui veillle.

Mais s'il est en la puissance de l'homme d'arranger sa vie de manière à pouvoir descendre sans regret au fond de sa conscience à toute heure et en tous les lieux, une main plus puissante que sa volonté dispose à son gré des événements qui peuvent encore, après bien des années, éveiller dans le cœur de tristes souvenirs. A l'aspect de Tiburcio endormi, une teinte de mélancolie passait de temps à autre comme un nuage sur le front du Canadien.

Bois-Rosé se leva avec précaution, s'approcha du jeune homme et se pencha sur lui, pour le considérer plus attentivement, et, après l'avoir examiné longtemps, il revint, toujours silencieux, se rasseoir à la place qu'il avait quittée.

« C'est bien l'âge qu'il doit avoir, s'il vit encore, se dit-il à voix basse; mais comment reconnaître dans cette figure, dans ces traits d'un jeune homme dans toute sa vigueur, ceux d'un enfant qui avait quatre ans à peine quand il me fut enlevé? »

Un sourire de doute passa sur sa bouche, comme s'il eût été forcé de reconnaître la folie de ses suppositions.

« Et, cependant, reprit-il, j'ai été le jouet de trop d'événements, j'ai vécu trop longtemps en face de la nature pour

douter de la toute-puissance de la Providence. Pourquoi ne ferait-elle pas encore un miracle? N'en était-ce pas un qui m'a fait rencontrer sur l'Océan un enfant mourant de besoin sur le sein de sa mère assassinée? Pourquoi ne le retrouverais-je pas dans toute la force de la jeunesse, et poussé de nouveau vers moi pour me demander aide et protection? Qui sait? Les voies de Dieu ne sont-elles pas impénétrables? »

Comme si cette réflexion eût fait rentrer quelque conviction en son âme, Bois-Rosé se leva de nouveau pour tâcher de démêler encore sur les traits de Tiburcio l'image du jeune enfant que sa mémoire lui représentait toujours avec des joues rosées et des cheveux blonds, mais la clarté du foyer lui remit sous les yeux une chevelure noire qui couronnait un front pâle et ombrageait des joues amaigries.

« Combien de fois, se dit-il à lui-même en reconnaissant son erreur, n'ai-je pas contemplé ainsi mon petit Fabian endormi? Mais qui que tu sois, jeune inconnu, toi qui éveilles en moi cet espoir, dors tranquille, tu ne seras pas venu t'asseoir à mon foyer sans y trouver un ami! Que Dieu rende à mon pauvre Fabian ce que je suis disposé à faire pour toi! »

Le Canadien fut reprendre sa place une fois encore à quelques pas de Fabian, et là, dans le silence majestueux de la forêt américaine, ses souvenirs, réveillés par la présence d'un jeune homme d'un âge égal à celui que devait avoir le fils de la comtesse de Mediana, se plurent à reconstruire les scènes du golfe de Biscaye.

Cette nuit lui rappelait celle pendant laquelle, sous le feu de ce même Pepe le Dormeur, aujourd'hui son compagnon d'armes, il avait ramassé l'enfant qui lui avait été enlevé dans le canot où gisait le corps de sa mère. Sa mémoire, plus fidèle qu'elle ne l'avait été jusqu'alors, lui retraçait presque jour par jour tous les incidents dont les deux années les plus heureuses de sa vie avaient été marquées.

Le Canadien ignorait encore que Pepe fût ce même mi-

quelet dont il se rappelait la maladresse à son égard. Dans ses confidences on a vu que l'Espagnol n'avait fait nulle mention d'Elanchovi, car il aurait voulu pouvoir retrancher de sa vie la nuit où il avait été de garde à l'Ensenada.

Si Bois-Rosé eût reconnu dans Pepe ce miquelet qui, selon son expression, le *canardait* cette nuit-là avec autant d'opiniâtreté que de maladresse, nul doute que, d'après cette singulière rencontre, il n'eût espéré plus vivement en un second hasard non moins merveilleux. Mais Bois-Rosé l'ignorait et souriait malgré lui d'une supposition qui transformait le jeune Mexicain endormi sous ses yeux en ce Fabian qu'il regrettait si vivement.

Déjà la fraîcheur de la nuit, qui se fait sentir quelques heures avant le lever du soleil, commençait à tomber comme un manteau de glace, la brume s'épaississait à la cime des arbres, et retombait en froide rosée; cependant, malgré l'heure qui s'avançait, tout était encore silencieux autour du foyer.

Tout à coup, le cheval attaché *renâcla* violemment, et les buissons craquèrent froissés par la longe qu'il essayait de briser en traçant au galop un large demi-cercle. Évidemment, un objet, quoique invisible, l'avait effrayé.

Bois-Rosé, subitement arraché à ses méditations, s'avança doucement, l'oreille et l'œil aux aguets; mais, n'apercevant rien que la lune qui continuait à argenter obliquement le tronc des arbres et à répandre ses rayons furtifs sur les fourrés, il revint s'asseoir à la place qu'il avait occupée. Tiburcio venait de se réveiller.

Bien que ses yeux fussent ouverts, il était évident que son âme était encore dans le pays des songes, car il semblait contempler d'un air étonné ce foyer près duquel il était couché, cet homme endormi à côté de lui et le colosse qui revenait silencieusement à son poste. Toutefois, cette incertitude sur sa position extraordinaire ne dura que quelques secondes, car, au bienveillant sourire que lui fit

le Canadien, il répondit en lui demandant quel était ce bruit qui l'avait réveillé.

« Ce n'est rien, répondit Bois-Rosé, quoique le ton bas dont il parlait démentît jusqu'à un certain point ses paroles : le cheval aura sans doute été effrayé en sentant quelque jaguar qui probablement rôde près de l'endroit où nous avons laissé les peaux de ses compagnons et celle du mouton dont nous avons mangé un morceau. Cela me fait penser que vous serez peut-être bien aise d'en avoir quelque peu que je vous ai gardé. »

Le Canadien présenta alors à Tiburcio deux tranches refroidies qu'il avait mises de côté sur un lit d'orégano. Cette fois, Tiburcio y fit galamment honneur, et après avoir avalé une gorgée d'eau-de-vie, souveraine, disait son amphitryon, pour réchauffer l'estomac, il se sentit un tout autre homme. Le bien-être matériel qu'il éprouva, grâce à ce repas, et la chaleur du liquide, répandirent une teinte plus riante sur l'avenir et adoucirent l'amertume du passé.

A l'aspect du chasseur canadien qui avait pansé sa blessure avec tant de soin, dont la sollicitude s'était étendue jusque sur sa nourriture, il ne se crut pas si seul, si abandonné; une secrète sympathie lui disait qu'il avait trouvé un ami puissant et redoutable par sa force herculéenne, son intrépidité et son adresse. Bois-Rosé, de son côté, le regardait manger en souriant de plaisir et sentait son cœur aller au-devant de ce jeune homme.

« Ah çà ! mon garçon, dit le chasseur, les Indiens ont l'habitude de ne demander aux hôtes qu'ils accueillent leur nom et leur qualité que quand ils ont mangé sous leur toit. Vous êtes ici chez moi, vous avez mangé de ma nourriture, puis-je donc vous demander à présent qui vous êtes et ce qui s'est passé à l'hacienda pour qu'on vous y ait fait si mauvais accueil?

— Volontiers, répondit Tiburcio.

« Pour des motifs qu'il serait sans intérêt pour vous de

connaître, j'avais quitté ma cabane afin de me rendre à l'hacienda del Venado. Mon cheval succomba, au milieu de la route, à la soif et à la fatigue, et c'est le cadavre du pauvre animal qui avait attiré le puma et les deux jaguars que vous et votre camarade avez si bravement et si adroitement mis à mort.

— Hum! dit le Canadien en souriant, c'est un assez triste exploit; mais continuez. Quel motif de haine peut-on avoir contre un jeune homme qui sort à peine de l'adolescence, car vous n'avez guère plus de vingt ans, je gage?

— Vingt-quatre, répondit Tiburcio; mais je continue mon récit. Moi-même je manquai de partager le sort de mon cheval, et quand vous vîntes tous deux nous rejoindre à la couchée de la Poza, il y avait quelques heures à peine que la cavalcade dont je faisais alors partie m'avait trouvé mourant de fièvre et de soif sur le grand chemin, et je ne m'explique pas clairement pourquoi ces gens ne m'ont sauvé à ce moment que pour essayer de m'assassiner plus tard.

— Quelque rivalité d'amour, dit le Canadien en souriant, c'est toujours là l'histoire de la première jeunesse.

— Je l'avoue, répondit Tiburcio avec quelque embarras; mais il y a autre chose aussi : c'est peut-être pour s'assurer à eux seuls la possession exclusive d'un secret d'une importance extrême que je partage avec eux. Il est de fait certain qu'il y a trois hommes que ma vie gêne, mais il y en a parmi eux aussi un dont on m'a fait jurer de tirer vengeance, et, quoique seul contre trois, il faut que je remplisse le serment que j'ai fait au lit de mort d'une personne qui m'était bien chère. »

Tiburcio attribuait toujours à don Estévan le meurtre d'Arellanos.

Le Canadien suivait de l'œil avec un intérêt visible la figure mobile de Tiburcio, et applaudissait tacitement à cette ardeur juvénile qui ne lui laissait pas mesurer le danger.

« Mais vous ne m'avez pas dit votre nom? demanda Bois-Rosé avec quelque hésitation.

— Mon nom est Tiburcio Arellanos. »

Le Canadien ne put retenir un soupir en entendant ce nom, qui le ramena malgré lui à la réalité du milieu des rêves qui le poursuivaient.

« Ce nom vous rappellerait-il quelque souvenir? s'écria Tiburcio. Mon père, Tiburcio allait dire mon père adoptif, mais il s'arrêta et reprit : Arellanos a souvent parcouru des déserts ou vous auriez pu le rencontrer; c'était le plus célèbre gambusino d'une contrée qui en compte un grand nombre d'illustres.

— C'est la première fois que j'entends ce nom, répondit Bois-Rosé; c'est votre vue seule.... qui me rappelle.... des événements passés depuis bien longtemps....»

Le chasseur n'acheva pas et garda le silence. Tiburcio, de son côté, ramené plus vivement au souvenir de ce qui venait de se passer à l'hacienda, se taisait en songeant que c'était une faveur du ciel qui lui avait fait rencontrer les deux chasseurs; que le secret du val d'Or, inutile à un homme seul comme il était, devenait, avec deux auxiliaires aussi puissants, une ressource précieuse et un gage de succès pour son amour aux yeux de don Augustin; il résolut donc de s'ouvrir au Canadien sans plus attendre.

Il hésita cependant encore un instant : acheter pour ainsi dire à prix d'or le cœur de Rosarita, qu'il croyait fermé pour lui à un plus tendre sentiment, répugnait à l'amour désintéressé qu'il lui avait voué lui-même; mais, en dépit du serment qu'il faisait intérieurement de ne plus chercher à la revoir, un reste d'espoir, que recèle toujours le cœur d'un amant passionné, lui fit surmonter sa répugnance.

« Vous êtes chasseur de votre métier, avez-vous dit, si je ne me trompe, reprit Tiburcio en rompant le silence, c'est un métier peu lucratif et bien dangereux.

— Ce n'est pas un métier, reprit le Canadien, c'est une noble profession pour tous, pour Pepe par exemple. Pour

moi, c'est la vocation de ma vie. Mes pères avaient chassé avant moi, et j'ai repris.... après une courte interruption.... la profession que m'avaient léguée mes pères.... Malheureusement je n'ai pas de fils qui me succède, et, je puis le dire sans orgueil, une noble et forte race va s'éteindre en moi.

— Et moi aussi, comme mon père, je suis chercheur d'or, reprit Tiburcio.

— Oui, vous êtes d'une race que Dieu a faite ainsi, pour que l'or qu'il a créé ne fût pas perdu pour le monde.

— Mon père m'a légué la connaissance d'un endroit non loin d'ici, et si fertile en or, que, si deux chasseurs comme vous et votre compagnon voulaient se joindre à moi, je les ferais plus riches qu'ils n'aient jamais pu le rêver. »

Tiburcio attendait la réponse du Canadien avec la presque certitude de son adhésion, malgré le refus qu'il avait déjà fait à don Estévan en sa présence.

L'honnête Canadien n'avait pas cherché à dissimuler à Tiburcio le plaisir avec lequel il l'écoutait. Celui-ci avait attribué à la cupidité le feu des yeux du chasseur et le sourire qui s'épanouissait sur sa loyale physionomie, et il se trompait. Bois-Rosé, au contraire, en entendant les propositions si tentantes de Tiburcio, n'était séduit que par le son d'une voix sympathique qui résonnait au fond de son cœur comme une mélodie longtemps oubliée, ou comme un de ces chants du pays natal qui viennent tout à coup charmer l'oreille d'un exilé.

L'étonnement du jeune homme ne fut donc pas médiocre quand le Canadien, secouant négativement la tête, lui répondit :

« La proposition que vous me faites séduirait sans doute un homme qui aurait laissé son cœur dans quelque ville. Moi, je n'ai plus de patrie. Les bois et les déserts m'en tiennent lieu maintenant, je n'en veux plus d'autre ; à quoi me servirait donc cet or dont vous me parlez ? Il fut un temps où j'aurais désiré en avoir pour le laisser après moi

ou le donner même de mon vivant; aujourd'hui, je n'ai plus personne à qui cet or pourrait profiter. Non, non, mon garçon, je vous remercie, mais je n'en veux point, ajouta le Canadien en appuyant sa figure sur ses deux larges mains, comme pour ôter de devant ses yeux le tableau séduisant qu'évoquait Tiburcio.

— Ce n'est pas votre dernier mot, sans doute, reprit Tiburcio quand il eut dominé sa surprise, un homme ne refuse pas ainsi des trésors quand il suffit de se courber pour les ramasser.

— C'est cependant une résolution irrévocable; je me dois corps et âme à l'entreprise dans laquelle je dois aider mon compagnon, un compagnon de dix ans. »

Bois-Rosé ne se doutait pas que sa sévère loyauté rappelait ces nobles chevaliers des anciens temps, où nul d'entre eux n'aurait levé la lance pour conquérir les trésors de l'Inde, s'il avait engagé dans une autre querelle et sa lance et son honneur.

« Je sens, mon garçon, que je vous afflige par ce refus, ajouta le Canadien à la vue du nuage de tristesse qui voila subitement le front de Tiburcio.

— Écoutez, mon brave chasseur, reprit le jeune homme, je ne puis vous dissimuler que votre refus renverse toutes mes espérances; mais croyez bien que ce n'est pas pour moi que je regrette les trésors que nous allons laisser à d'autres....

— Je vous crois, répondit Bois-Rosé, un front comme le vôtre est rarement l'indice de la cupidité. Mais je ne refuse pas précisément de vous être utile. J'ai quelques raisons de croire que Pepe, que voici, a aussi à se plaindre de l'un de ces trois hommes, et que nous pourrons faire cause commune avec vous, soit dans vos amours, soit dans vos haines. »

Pendant cette conversation, les mots de trésors, souvent prononcés, semblèrent, au défaut de Bois-Rosé, exercer leur magique influence sur Pepe, car celui-ci se retournait

fréquemment comme pour protester contre la décision de son ami.

« Ce don Estévan dont j'ai entendu parler, reprit le Canadien, est un homme d'assez haute taille, n'est-ce pas? c'est le chef de la cavalcade dont hier encore vous faisiez partie?

— Lui-même, répondit Tiburcio.

— C'est donc le nom qu'il a pris ici! interrompit la voix de Pepe, qui se leva sur son séant pour prendre part à la conversation.

— Est-ce que vous le connaîtriez par hasard? demanda le jeune homme.

— Oui, oui, répliqua Pepe, c'est une ancienne connaissance à moi, avec laquelle j'ai un compte arriéré à régler, et c'est ce qui fait que vous m'avez trouvé dans ces parages. Si vous désirez en savoir plus long, et que, par hasard, il ne soit pas étranger au coup de couteau que vous avez reçu, je vous conterai cela plus tard, et je pourrai vous donner un bon coup de main ; mais il y a temps pour tout, et l'important à présent est de dormir pour être prêt à tout événement.

— Un instant, Pepe, un instant, dit le Canadien d'un air de bonne humeur. Il semblerait que vous avez à cœur de justifier votre surnom de dormeur. Écoutez-moi un instant. Ce jeune homme nous a offert de l'accompagner vers un placer d'or si riche qu'il n'y a qu'à se baisser pour en prendre.

— Demonio! s'écria Pepe, vous avez accepté, je pense.

— Au contraire, j'ai refusé.

— Et vous avez eu tort, Bois-Rosé; la chose mérite considération; mais nous en reparlerons plus tard; pour le moment, je vais, selon mon habitude, au plus pressé. »

En achevant ces mots, Pepe se recoucha, et le bruit de sa respiration ne tarda pas à annoncer qu'il s'était endormi.

CHAPITRE XXII.

La reconnaissance.

Tiburcio se félicitait de ne pas se voir tout à fait trompé dans l'espoir que lui avait inspiré la rencontre fortuite des deux chasseurs, quand Bois-Rosé reprit la parole :

« Comme vous le voyez, dit-il, vous trouverez dans mon ami Pepe un homme prêt à se joindre à vous contre ce don Estévan, et c'est vous dire assez que je ne vous ferai pas défaut non plus, car ses ennemis sont les miens. Je suis donc, dans cette circonstance, heureux de pouvoir vous offrir le secours d'un bon rifle qui ne manque guère son coup, car, pour des raisons particulières, je n'aurais pas pu voir un jeune homme de votre âge menacé, comme vous l'avez été et le serez encore, sans un vif regret de ne pouvoir me mettre de son côté; ainsi, vous pouvez doublement compter sur moi, et vous verrez que le ciel vous a envoyé un ami qui en vaut bien un autre. »

Tout en parlant ainsi, le chasseur canadien semblait considérer avec attention la crosse de sa longue carabine, et, pour la première fois, Tiburcio s'aperçut qu'elle était marquée d'une foule de signes hiéroglyphiques bizarrement gravés avec la pointe d'un couteau.

« Ah! reprit Bois-Rosé en surprenant le regard du jeune homme fixé sur ces entailles de diverses formes, vous comptez sans doute mes chevelures.

— Vos chevelures! répéta d'un air étonné Tiburcio, qui n'était pas au courant des mœurs de l'étrange classe d'hommes à laquelle appartenait le chasseur.

— Sans doute, reprit le Canadien. Les Indiens, qui sont des païens, comptent le nombre de leurs victimes par le

nombre de chevelures qu'ils ont enlevées; mais nous autres coureurs des bois, nous comptons nos trophées de victoires comme il convient à des chrétiens. Ces entailles représentent les ennemis que j'ai loyalement tués sur le sentier de la guerre, comme disent les Indiens.

— Mais j'en vois au moins une vingtaine! s'écria Tiburcio.

— Vous en mettriez le double que vous vous tromperiez encore de quelques-uns, reprit en souriant le chasseur. Tenez, ces croix à une seule branche signifient les Apaches, et vous en compterez quelque chose comme une dizaine. Ces croix doubles veulent dire, et elles sont au nombre de sept, qu'autant d'Indiens Sioux ont poussé leur cri de mort. Ces croix à triple branche, ce sont des Pawnies que j'ai envoyés vers la terre des Esprits; voyons, il y en a huit. Ces étoiles, au nombre de quatre, ce sont des Corbeaux qui chassent maintenant pour l'éternité. Ah! continua le Canadien en comptant neuf entailles parallèles, voici autant de Têtes-Plates qui, grâce à moi, ne voleront plus personne; enfin, ces points ronds que je ne compte pas sont autant de Pieds-Noirs qui ont dit adieu pour toujours aux terrains de chasse des prairies. Ainsi, je vous le demande, qu'aurais-je fait de toutes ces chevelures? J'abandonne ces trophées à la vanité indienne, » acheva naïvement le coureur des bois.

Tiburcio écoutait ce chant de triomphe de l'honnête Canadien avec autant de surprise que celui qui écrit ces lignes en éprouva un jour qu'un de ces terribles tueurs d'Indiens lui fit compter, sur le bois de son rifle, cinquante-deux entailles commémoratives qu'il avait eu occasion de faire dans ses voyages et ses combats aux frontières mexicaines.

« Eh bien! reprit le Canadien, ai-je tort de vous dire que vous pouvez compter sur un ami qui en vaut bien un autre? »

Joignant le geste à la parole, le Canadien tendit sa large

main à Tiburcio avec un air de franchise et de loyauté qui parlait plus éloquemment que sa bouche, et ce dernier, dans la position où il se trouvait, le remercia avec effusion.

« Un secret pressentiment, ajouta-t-il, me disait que cette lueur que je voyais briller dans la forêt du haut de l'hacienda devait être pour moi une lumière amie.

— Vous ne vous êtes pas trompé, reprit chaleureusement Bois-Rosé. Mais pardonnez à un vieillard des questions peut-être indiscrètes, continua-t-il ; si jeune, n'avez-vous déjà plus de père auprès de qui chercher un asile ? »

Une vive rougeur couvrit, à cette demande, les joues de Tiburcio, qui se tut un moment et reprit :

« Pourquoi ne vous avouerais-je pas qu'entouré d'ennemis de tous côtés, dédaigné d'une femme que j'aimais et que j'aime encore, je suis seul en ce monde, que je n'ai ni père ni mère !

— Ils sont morts ? dit Bois-Rosé d'un air d'intérêt.

— Je ne les ai jamais connus, reprit le jeune homme à voix basse.

— Vous ne les avez jamais connus ! dites-vous, » s'écria le Canadien qui se leva subitement, saisit un tison encore enflammé et l'approcha de la figure de Tiburcio.

Ce tison, tout léger qu'il fût, semblait un poids de cent livres dans la main du géant, tant cette main était agitée de tremblements convulsifs, et Bois-Rosé éclairait successivement avec la flamme toutes les parties du visage du jeune homme, en lui demandant d'une voix que l'émotion faisait trembler aussi :

« Mais vous savez, du moins, dans quel pays vous êtes né ?

— Je l'ignore, répondit Tiburcio. Mais pourquoi ces questions ? Quel intérêt pouvez-vous prendre à des événements auxquels vous devez être aussi étranger que vous l'êtes à ce pays ?

— Fabian ! Fabian ! dit Bois-Rosé, en adoucissant mal

gré lui l'expression de sa rude voix, comme s'il s'adressait à un enfant en bas âge, qu'es-tu devenu?

— Fabian! je ne connais pas ce nom.... Fabian! répéta Tiburcio dont l'étonnement redoubla à cette interpellation, tandis que le Canadien, les yeux avidement fixés sur lui, semblait vouloir écarter avec la main un brouillard qui obscurcissait sa vue.

— Oh! mon Dieu! se dit tristement Bois-Rosé, puisque ce nom ne lui rappelle rien, ce n'est pas lui. Pourquoi m'avoir donné ce fol espoir? Et cependant ces traits sont ceux que l'âge a dû changer ainsi. Mais pardonnez-moi, mon jeune ami, je suis un fou, un insensé! »

Et le Canadien rejeta le tison dans le foyer, se rassit au pied de l'arbre qu'il avait quitté, et tourna le dos à la lumière, de manière à être complétement enseveli dans l'ombre épaisse que versait le feuillage touffu du liége contre lequel il s'appuyait.

Déjà des teintes bleuâtres éclairaient les cimes les plus élevées de la forêt, le jour allait bientôt luire; mais sous le feuillage tout était encore obscur, quoique le coq chantât dans la métairie voisine.

Comme ces semences que le vent confie à la terre et qui germent en dépit des orages, malgré le tourbillon d'événements dans lequel Tiburcio avait été emporté, le récit de son arrivée en Amérique, que sa mère adoptive lui avait fait une fois encore avant de mourir, avait germé dans sa mémoire. Se repliant sur lui-même, le fils d'Arellanos se taisait et cherchait à renouer la chaîne de ses souvenirs d'enfance, brisée par dix-huit ans d'intervalle. Sans qu'il s'en rendît compte encore, ce chasseur, assis devant lui, lui rappelait vaguement le géant dont la femme d'Arellanos avait fait mention.

Mais comment penser que le matelot fût transformé en un chasseur de loutres? Puis il n'entrevoyait encore dans les questions du Canadien qu'une curiosité bienveillante et désintéressée; en effet, le coureur des bois ne lui avait pas

encore dit qu'il cherchait un fils. Ce mot seul eût tout expliqué ; mais Bois-Rosé ne l'avait pas prononcé.

« Peut-être, dit Tiburcio en rompant le silence, parmi mes souvenirs lointains, en est-il quelques-uns qu'on pourrait raviver ; mais, hélas ! Dieu seul le pourrait faire ! Quel homme donnera une forme précise à ces vagues réminiscences? car je ne me rappelle rien distinctement.

— Rien? répéta le Canadien à voix basse et d'un air morne en baissant la tête.

— Et cependant, continua Tiburcio, dans le silence d'une nuit semblable à celle-ci, pendant laquelle je veillais le cadavre de celle que j'appelais ma mère, un jour douteux a lui dans cette obscurité, et j'ai cru me rappeler de bien tristes scènes ; mais ce sont des rêves sans doute.... des rêves bien affreux. »

Tandis que Tiburcio parlait, le Canadien, reprenant espoir, relevait lentement la tête comme un chêne qui a plié sous la tempête. Tiburcio continua en faisant signe de la main de ne pas interrompre le fil encore mal renoué de ses souvenirs, et, parlant avec lenteur, appuya sur chacune de ses paroles, comme celui qui déchiffre péniblement une inscription effacée par les siècles.

« Il me semble me retrouver, dit-il, dans une vaste chambre qu'un vent plus froid que je n'en ai jamais senti rendait plus froide encore ; il me semble entendre des sanglots de femme, une voix rude et menaçante, et.... rien de plus ! »

Ces paroles trompèrent encore l'attente du Canadien, car on se rappelle qu'il n'avait vu que le dénoûment du drame d'Elanchovi.

« Ce sont probablement des rêves, dit-il tristement ; mais continuez, continuez ! Ne vous rappelez-vous pas le bruit de la mer? C'est un spectacle qu'on n'oublie guère, quelque jeune qu'on l'ait vu.

— Je n'ai vu la mer pour la première fois qu'à Guaymas, il y a quatre ans, reprit Tiburcio, et cependant, si j'en croi-

certains renseignements qu'on m'a donnés, j'ai dû la voir pour la première fois dans ma plus tendre enfance.

— Eh bien! reprit le Canadien, encore trompé dans l'espoir de retrouver celui dont il avait pleuré la perte pendant de longues années, ce souvenir ne vous rappelle-t-il rien?

— Rien!

— Rien? reprit de nouveau le Canadien comme un écho lointain; rien?

— Rien du moins de précis; mais, comme vous dites et comme je le pense, des rêves que je prends pour des réalités.

— Sans doute, reprit Bois-Rosé avec quelque amertume; quel est l'enfant qui se souvient?

— Et parmi ces rêves, dit Tiburcio, je vois, à l'heure qu'il est, une figure hâlée, rude, mais bonne dans sa rudesse.

— Quelle figure? demanda Bois-Rosé en tournant de nouveau son visage vers la lumière, qui en éclaira les muscles tendus, pendant que sa poitrine se soulevait comme une montagne.

— Cette figure, reprit Tiburcio, c'est celle d'un homme qui m'aimait bien, car, ajouta-t-il avec vivacité, je me rappelle cet homme à présent!

— Mais vous, reprit Bois-Rosé, tandis que l'angoisse se peignait sur ses traits, l'aimiez-vous bien aussi?

— Il était si bon pour moi! »

Une larme coula lentement sur la joue bronzée du Canadien, qui, honteux de sa faiblesse, se détourna pour la cacher en rentrant de nouveau dans l'ombre, et murmura :

« Hélas! lui aussi m'aimait tendrement! »

Puis, au moment d'acquérir une conviction désolante ou de retrouver l'enfant qu'il pleurait, ce rude chasseur reculait involontairement devant une dernière question qui devait réaliser l'espoir dont son âme était agitée, ou le dé-

truire à jamais. Enfin, d'une voix entrecoupée, et le cœur lui manquant, il hasarda cette fatale question :

« Ne vous rappelez-vous pas une circonstance, entre toutes, à la suite de laquelle cet homme fut séparé de vous au milieu d'un.... »

Il ne put achever, et, appuyant sa tête sur ses deux genoux, le colosse attendit en tremblant la réponse à sa question.

Soit que Tiburcio ne se rappelât pas cette circonstance, soit, au contraire, qu'elle eût été comme un trait de lumière qui jaillit dans une nuit profonde et dissipe le doute et l'incertitude, il se recueillit un instant avant de répondre, et, dans ce moment de silence imposant, le petillement du bois fut couvert par la respiration haletante du Canadien.

« Écoutez, s'écria Tiburcio, vous qui paraissez être le phare qui me guide, écoutez ce que je me rappelle à présent. Un jour, il y avait du sang partout, le sol tremblait sous les pieds, le tonnerre, ou peut-être le canon, grondait avec un bruit horrible; j'avais peur dans une chambre noire où j'étais enfermé. Cet homme, celui qui m'aimait, s'approcha de moi.... »

Tiburcio s'interrompit un moment comme pour recomposer des formes vagues qui se dressaient devant lui, ou pour se rappeler des sons indistincts qui semblaient frapper encore ses oreilles après tant d'années.

« Attendez ! reprit-il. Cet homme me dit : « Agenouille-« toi, mon enfant, et prie pour ta mère.... » Mais je ne me rappelle plus rien.... »

Pendant ce temps, le Canadien, dont l'ombre voilait le corps, la figure toujours inclinée sur ses genoux, semblait agité de tremblements convulsifs : un sanglot se fit entendre, Tiburcio tressaillit au son de la voix brisée de Bois-Rosé qui s'écria :

« Et prie pour ta mère que j'ai trouvée mourante près de toi.

— Oui, oui, s'écria Tiburcio, qui se releva d'un bond,

c'est cela. Mais vous, qui êtes-vous pour que vous sâchiez ce qui s'est passé dans ce terrible moment? »

Le Canadien se leva sans répondre, et, s'agenouillant en montrant de nouveau sa mâle et rude figure inondée de larmes, il s'écria dans l'ivresse de son âme :

« Oh! mon Dieu! je savais bien que, s'il avait encore besoin d'un père, vous l'auriez envoyé vers moi! Fabian! Fabian! c'est moi.... je suis cet homme.... »

Une détonation, précédée d'une vive clarté qui illumina les broussailles, lui coupa la parole, et une balle vint s'enfoncer en sifflant dans le sol auprès de Tiburcio. Pepe se réveilla en sursaut et se dressa brusquement sur ses pieds.

CHAPITRE XXIII.

Où la raison du plus fort continue toujours à être la meilleure.

Ici un retour sur le passé devient nécessaire pour compléter une lacune laissée dans les confidences faites au Canadien par l'ex-carabinier garde-côtes, à propos des rapports qu'il avait eus jadis avec don Estévan. Pepe aurait pu dire que cet inconnu, qu'il avait laissé débarquer, une nuit, sur la plage d'Elanchovi, n'était autre que don Antonio de Mediana, frère cadet du père de Fabian.

Au retour d'une longue croisière dans les mers du Sud, après avoir, comme il l'avait dit au sénateur, combattu contre l'indépendance mexicaine, il avait appris le mariage de dona Luisa avec son frère aîné. Ce mariage était doublement funeste pour lui. D'abord il avait aimé dona Luisa avec toute la passion de la jeunesse; puis, par suite d'une tendresse presque paternelle, son frère aîné, le comte de Mediana, lui avait promis de ne jamais se marier, et de

lui laisser les titres et la fortune de la famille. Mais le bruit de sa mort avait été accrédité par sa longue absence, et son frère aîné, dégagé de sa promesse, n'avait pas voulu laisser éteindre une race antique dont il était le dernier rejeton.

En épousant la femme qui était destinée à son frère, le comte de Mediana avait cru rendre à ce dernier un hommage solennel. Un fils était né de ce mariage.

Don Antonio vit s'écrouler à la fois toutes ses espérances de fortune et le bonheur conjugal qu'il s'était promis. Dans le cœur des ambitieux, la passion toutefois n'occupe que bien peu de place ; il n'avait donc regretté que le majorat de Mediana qui échappait, et dédaignait de s'unir à celle dont un autre avait eu la possession. Le désir de faire disparaître l'enfant, qui le condamnait toute sa vie à n'être qu'un cadet de famille, absorbait chez lui tout autre sentiment.

Chargé de conduire en Europe une prise faite dans la mer du Sud, don Antonio de Mediana s'était rendu à bord du bâtiment capturé avec un équipage peu nombreux fourni par le commandant de la corvette sur laquelle il était monté. Il n'avait pas tardé, dans diverses relâches, à augmenter cet équipage d'une trentaine d'aventuriers espagnols, gens de sac et de cordes recrutés çà et là, et ce fut à la tête de ce ramassis d'hommes peu scrupuleux qu'il avait regagné l'Espagne. Il serait trop long de raconter comment il s'était ménagé des intelligences à Elanchovi. Nous reprendrons le récit des événements au moment où, sûr de la discrétion de Pepe le Dormeur, il s'éloigna de la plage, laissant au miquelet le soin de son bateau.

Depuis son veuvage, la comtesse menait une vie plus retirée encore qu'auparavant. Toujours enfermée avec son enfant, elle n'appelait l'une de ses femmes de service que le moins souvent possible, ou à l'heure de ses repas qu'elle prenait dans sa chambre.

A la même heure où se passait la scène entre Pepe le

Dormeur et l'inconnu, c'est-à-dire vers onze heures du soir, la comtesse de Mediana était, comme de coutume, dans sa chambre à coucher. C'était une vaste pièce dont les meubles, comme tous ceux du château, n'avaient pas été renouvelés depuis près d'un siècle, et qui présentait cet aspect sévère, commun aux mœurs d'alors et à la gravité du caractère espagnol d'aujourd'hui. Une lampe qui brûlait sur une table, dans un des angles de la muraille, n'éclairait vivement qu'une partie de l'appartement. Le reste était dans l'ombre, et dans cette demi-obscurité, on pouvait à peine discerner de grands portraits de famille, que les charbons ardents d'un *brasero* éclairaient par le bas d'une lueur rougeâtre.

Deux croisées donnaient de plain-pied sur un grand balcon qui n'était élevé au-dessus du sol que d'une vingtaine de pieds. A travers les vitres, on apercevait un ciel noir et la ligne blanchâtre que traçait la mer en se confondant avec le ciel.

Les yeux de la comtesse erraient sur cette triste perspective avec un air de méditation et de prière, puis se reportaient sur le berceau où reposait son enfant endormi.

Elle paraissait avoir vingt-trois ans à peine. Naturellement pâle, comme le sont en général les Andalouses, la comtesse était née à Grenade, elle semblait plus pâle encore sous le deuil sévère de veuve qu'elle portait.

Un léger pli perpendiculaire, qui commençait à se dessiner entre ses sourcils, annonçait un caractère réfléchi, tandis que sa bouche, d'une courbure gracieuse, promettait le plus doux sourire. Ses yeux noirs et veloutés confirmaient les promesses de sa bouche; néanmoins sur son front fortement bombé, dans les lignes de son nez légèrement aquilin, il était facile de lire l'inflexibilité de la volonté et la violence des passions.

C'était là un des traits distinctifs que Tiburcio, ou plutôt Fabian, tenait de sa mère.

Deux bandeaux de cheveux d'ébène luisants comme du

satin encadraient la figure de dona Luisa. D'une beauté séduisante quand elle était calme, cette figure, en s'animant, se parait d'un charme irrésistible.

Des mains d'une blancheur éblouissante et d'une forme irréprochable, un pied mignon et délicat, une taille svelte et élégante, tout justifiait dans la jeune comtesse la passion que deux frères avaient conçue pour elle, car nous devons dire que le désir de ne pas laisser éteindre sa famille n'avait pas été le seul motif du mariage de don Juan de Mediana avec dona Luisa.

Après quelques instants de profonde méditation, la comtesse prit la lampe qu'elle déposa sur un guéridon de manière que la lueur qu'elle projetait éclairât les traits de son fils endormi dans son berceau.

Il dormait de ce sommeil profond, privilége de l'enfance, qui ressemblerait trop à la mort si l'on ne voyait pour ainsi dire la vie circuler avec le sang sous le léger tissu d'une peau fine et transparente. Elle considéra longtemps cette figure naïve, à moitié ensevelie dans des flots de cheveux châtain clair, qui promettent pour la jeunesse une belle chevelure noire, mais ses regards paraissaient se reposer avec plus de bonheur et de tendresse sur ses joues rosées et ses lèvres vermeilles.

On eût dit qu'elle essayait de lire sur ses traits l'avenir de son enfant; effrayante étude dont doit frémir le cœur d'une mère à l'idée des luttes qu'aura plus tard à soutenir la frêle créature, objet de son amour! La comtesse déposa un baiser passionné sur les joues de son fils, comme pour l'armer d'un charme préservatif, ou l'assurer que jamais du moins l'amour maternel ne lui ferait défaut.

Au-dessus du berceau s'élevait un des grands tableaux suspendus aux murs de la chambre. Les rayons de la lampe l'éclairaient alors en plein. Les deux personnages qu'il représentaient appartenaient à la fin du dix-huitième siècle. Un jeune garçon de quinze ou seize ans, au regard fier, à la tournure distinguée, malgré cette décadence de race, ca-

chet actuel de l'aristocratie espagnole, était debout, le coude appuyé sur le dossier d'un vaste fauteuil dans lequel un jeune enfant était endormi. L'énergie de son regard qui plongeait sur l'enfant : c'était son frère, car l'air de famille était frappant, n'excluait pas l'expression d'une vive tendresse. Ce groupe, qui paraissait être allégorique, était sans doute l'explication animée du blason qu'on voyait à l'un des angles supérieurs du tableau avec cette devise : *Je veillerai.*

Par une coïncidence singulière, l'enfant endormi dans son berceau offrait une ressemblance frappante avec celui qui, depuis trente ans, dormait dans son fauteuil gothique. La comtesse, en levant les yeux après avoir embrassé son fils, parut remarquer cette ressemblance pour la première fois, car un nuage sombre passa sur sa physionomie, et elle tressaillit.

Et, retirant la lampe dont le reflet éclairait le groupe fraternel, le tableau rentra dans l'obscurité comme une apparition qui s'évanouit.

Il y a dans le silence de la nuit des instants où tout prend des proportions gigantesques. Le plus léger bruit extérieur devient perceptible, le craquement d'un meuble retentit comme un coup de tonnerre. Il en est de même des voix intérieures ! celles qui se taisent le jour se font entendre la nuit, celles qui le jour murmurent à peine, la nuit, deviennent retentissantes comme le clairon. On est forcé de les entendre.

La solitude, le silence, ou bien la vue du tableau, avait-elle éveillé chez la comtesse une de ces voix endormies? était-ce un remords? était-ce un pressentiment? toujours est-il qu'elle sembla, dès ce moment, plus pâle encore.

Cependant, comme si la réflexion avait chassé de son imagination de vaines terreurs, sa physionomie reprit bientôt l'air de fierté qui lui était habituel. Elle se remit à la place qu'elle occupait à l'une des croisées de la chambre, dont le calme ne fut plus troublé que par le bruit du vent

de la mer qui gronde sans cesse au sommet des hautes falaises d'Elanchovi.

La comtesse, perdue dans sa rêverie, n'entendit pas un bruit sourd au dehors qui se mêlait de temps à autre au sifflement plaintif de la brise de nuit contre les vitres. Puis ce bruit, d'abord étouffé, sembla monter jusqu'au balcon; la fenêtre s'ouvrit violemment, une bouffée de vent s'engouffra dans la chambre, fit remonter la lumière de la lampe en une langue de feu jusqu'à l'orifice du verre, et à sa clarté vacillante un homme s'avança devant la comtesse, pétrifiée d'épouvante.

Avant de passer outre, je crois devoir rappeler ici que je ne fais que raconter et que je n'invente pas. On a jusqu'ici trop largement usé de semblables moyens à effet pour que je pusse me permettre de faire paraître une fois de plus sur la scène un de ces héros nocturnes qui affectent de préférer une échelle de cordes à l'escalier pour s'introduire inopinément là où ils sont le moins attendus.

Certes, si tout autre homme que le coureur des bois m'eût fait ce récit, je l'aurais soupçonné de mêler à ses souvenirs des traditions de mélodrames du temps de sa jeunesse; mais le brave Canadien était né dans le désert et y avait passé presque toute sa vie. Il n'avait été que rarement spectateur, et plus souvent acteur de ces drames accomplis dans les bois ou au milieu des solitudes, dont le dénoûment est rapide comme la flèche ou le casse-tête de l'Indien, ou bien qui durent des journées entières comme des drames allemands, et dont les survivants seuls peuvent raconter les détails.

Je suis donc forcé d'admettre qu'il n'était que le narrateur véridique d'une réalité romanesque. Que le lecteur veuille bien l'admettre comme moi, sans conclure toutefois d'une exception que le mélodrame soit dans la nature.

Si la foudre était tombée aux pieds de la comtesse, sa stupeur n'eût pas été plus profonde que celle qui succéda dans son âme au premier mouvement de terreur. Comme si ses

souvenirs eussent eu la force d'un charme pour évoquer un fantôme, elle voyait devant elle, debout et menaçant, don Antonio de Mediana lui-même.

A l'aspect d'un homme escaladant son balcon, la nuit, la comtesse, ai-je dit, éprouva un mortel effroi, puis un étonnement plus vif encore quand le second coup d'œil lui eut révélé qui était son étrange visiteur; mais elle cessa d'avoir peur en reconnaissant don Antonio.

A tort ou à raison, les femmes attachent une importance extrême à l'amour qu'elles inspirent.

En effet, si, d'après une poétique allégorie, l'innocence de la vierge suffit pour intimider un lion, l'expérience de la femme lui fait toujours envisager comme une tâche facile de dompter l'homme qui l'a aimée.

Aux yeux de la plupart, cela peut être vrai; mais, malheureusement pour dona Luisa, celui qu'elle avait devant elle était un de ceux qui estiment à peu de chose l'amour dégagé de certaines circonstances. J'exprime ici l'opinion exceptionnelle de don Antonio de Mediana.

Son visage pâle, quoique exprimant deux sentiments opposés, une colère sourde et une ironie apparente, ne détrompa point la comtesse. Elle vit toujours en lui l'homme qui l'avait aimée et qui l'aimait encore.

« Ne faites pas un geste, s'écria don Antonio, ne jetez pas un cri pour demander du secours, si vous aimez cet enfant. »

Il montrait du doigt le berceau de Fabian.

Ce geste était empreint de tant de puissance et d'autorité que la comtesse éperdue, les yeux hagards, le corps en avant, resta muette et immobile à contempler en frémissant son indomptable visiteur.

Elle venait de comprendre qu'aux yeux de cet homme le passé n'était plus rien. Dona Luisa sentit qu'elle était perdue, mais elle sentit aussi que son enfant était menacé. Alors, d'un regard aussi indifférent que si la vie de cet enfant n'eût pas été plus précieuse que la sienne propre,

elle appela à son aide toute sa tendresse maternelle, toute l'énergie de sa volonté et de son orgueil pour suivre le doigt qui indiquait le berceau de son fils.

Certes, il fallait un effort inouï de courage pour y parvenir. Cependant, secouant enfin sa terreur, elle s'écria d'une voix affermie :

« Qui êtes-vous, vous qui vous introduisez ici furtivement, comme un voleur de nuit? Est-ce ainsi qu'un fils doit rentrer dans la demeure de ses pères? Don Antonio de Mediana n'est-il plus qu'un malfaiteur qui craint le jour?

— Patience, répondit ironiquement don Antonio, le temps viendra, et ce temps n'est pas loin, où je rentrerai dans ce château comme il convient, en plein jour, par les grilles ouvertes, au milieu des acclamations qui salueront mon retour : mais ce soir il entre dans mes plans de n'être, comme vous le dites, qu'un voleur de nuit.

— Que voulez-vous donc? s'écria la comtesse avec angoisse.

— Eh quoi! ne comprenez-vous pas, reprit don Antonio avec son même calme qui, en dépit du tressaillement de ses muscles, dénotait une terrible résolution, que je viens ici pour me faire comte de Mediana? »

Ainsi, aux yeux de la comtesse, la question prenait d'effrayantes proportions. Ce n'était plus un amant trompé qu'il fallait payer de raisons, comme elle l'avait un instant supposé; c'était son fils qu'il fallait sauver.

CHAPITRE XXIV.

La prophétie.

A ces paroles, qui ne laissaient pas de doute à la comtesse sur les intentions de don Antonio, son premier mouvement

fut de se précipiter vers le berceau de son fils pour lui faire un rempart de son corps; mais don Antonio, qui l'avait prévenue en s'interposant entre elle et le berceau, fixa sur elle le regard froid et impassible qu'il avait reconquis depuis le commencement de cette entrevue.

Il fallait que son âme fût bien profondément ulcérée, que son cœur fût bien desséché pour que son implacable résolution ne se fondît pas devant la comtesse, qui, les narines gonflées, le sein palpitant, l'angoisse peinte sur ses traits, fixait sur lui ses yeux tour à tour remplis de supplication et de terreur; car elle était belle de toute la beauté fougueuse que promettait sa physionomie altière, tandis que la sollicitude maternelle prêtait à ses regards un charme inconnu.

« Grâce pour lui! lui dit-elle enfin quand elle put recouvrer la parole; vous pourrez me tuer, mais lui, que vous a-t-il fait, Antonio?

— Qui vous a dit que je voulais être l'assassin d'un enfant?

« Cet enfant n'est pas coupable de ce qu'une trahison, dont il est le fruit, l'a interposé entre moi et une fortune jointe à des titres que j'ai été élevé à considérer comme devant m'appartenir. Il ignore encore dans quel rang Dieu l'a fait naître, et confondu dans un monde inconnu où je le placerai, il l'ignorera toujours, car vous ne serez plus là pour le lui rappeler, continua l'implacable juge.

— Quoi! s'écria la comtesse d'une voix que la surprise, l'étonnement, l'effroi étouffaient au passage.... Quoi! vous allez me séparer de lui! Oh! non, vous ne le ferez pas! » continua-t-elle en tombant à genoux, les bras étendus et l'œil suppliant.

Don Antonio gardait un sombre silence. La comtesse crut avoir fait vibrer dans son cœur une corde moins insensible, et ce que l'éloquence d'une mère peut inspirer de plus persuasif, ce que la prière peut avoir de plus touchant, les supplications qui pouvaient adoucir cette implacable résolution, la justice des hommes et celle de Dieu,

qu'elle invoqua, tout fut mis en œuvre par elle pour obtenir qu'on ne l'enlevât pas à son fils; mais larmes, prières, promesses, serments, tout fut inutile.

Un froid sourire répondit à ses prières.

La comtesse voulut tenter encore un dernier effort pour effrayer cet homme que la prière ne pouvait fléchir, et, la pâleur sur le front, les yeux animés d'un feu prophétique, elle s'avança vers lui :

« Prenez garde, dit-elle, qu'à défaut de la justice des hommes, dont vous vous raillez, cette justice d'en haut, que vous blasphémez, ne suscite à l'extrémité du monde, dans les déserts les plus reculés, où le pas de l'homme n'aura peut-être jamais été empreint, un accusateur, un juge et un bourreau.

— Le temps des miracles est passé, dit froidement don Antonio, et je suis sûr qu'il ne reviendra jamais. « Puis il ajouta d'un geste d'impatience : « Voyons, finissons-en, cet enfant a dormi pour la dernière fois sous le toit de ses pères.

— Faites, ô mon Dieu! qu'il n'en soit rien, » s'écria dona Luisa en adressant à Dieu la plus fervente prière qui se soit échappée d'un cœur maternel. Puis elle se précipita aux genoux de celui qui l'avait aimée en s'écriant :

« Oh! Antonio, vous que j'ai connu si grand, si noble, si généreux, voudriez-vous vous souiller d'un crime? Oh! non, non, c'est pour m'effrayer, n'est-ce pas?

— Vous effrayer! reprit don Antonio avec un sourire sardonique, non vraiment; car si j'ai été tout ce que vous dites, vive Dieu! c'est un assez bon fonds de vertu pour pouvoir l'écorner un peu sans l'appauvrir. Mais, ajouta-t-il, le temps se passe et mes gens s'impatientent. »

A cette froide et cruelle raillerie, dona Luisa ne trouva plus de réponse. L'homme qui plaisantait avec le crime devait avoir un cœur qu'il était désormais inutile de chercher à attendrir.

Dès ce moment, et ce ne fut que de ce moment que la

comtesse de Mediana comprit que tout était fini, une torpeur indicible s'empara de son esprit, son corps perdit tout ressort, elle ne pensa plus, n'agit plus, elle n'eut plus d'idée, et, passive et résignée, elle attendit son arrêt en silence. La réaction des émotions violentes qui l'avaient agitée dans cette soirée se faisait terrible et complète.

Dans cette vaste pièce inégalement éclairée, dans laquelle des bouffées de vent s'engouffraient avec un lugubre murmure en faisant frémir les longues draperies, cette femme, la tête passivement courbée devant l'homme tour à tour froid, railleur et emporté, mais toujours implacable, semblait une pauvre créature que son pacte expiré mettait à la merci de l'esprit du mal. Comme elle, la comtesse avait supplié en vain pour obtenir sa grâce, ou même un seul moment de répit ; mais le moment était venu où son âme ne lui appartenait plus.

Aussi, quand elle reçut de don Antonio l'ordre d'éveiller et d'habiller son enfant, elle s'avança vers le berceau, comme si elle n'avait plus la conscience de son existence. Un moment l'idée lui vint de jeter un cri pour appeler au secours ; mais l'instinct plutôt que la réflexion la retint ; le tigre qui la tenait sous sa griffe tenait aussi son enfant, et son large couteau vint faire briller à ses yeux ses lueurs sanglantes. Elle le vit en imagination teint du sang de celui qu'elle aimait plus que la vie, et, à l'horrible pensée qui s'empara d'elle, elle s'approcha de son fils l'œil morne, la tête courbée et le cœur sans battements.

Ses yeux ne virent plus qu'à travers un voile de larmes le sommeil pur et profond de cet enfant que la scène qui se passait autour de lui laissait insoucieux et calme, et qu'il fallait, par une nuit brumeuse d'automne, arracher violemment à son sommeil pour lui dire un éternel adieu.

Elle commença donc, avec une sollicitude maternelle, à passer ses mains tremblantes sur la figure de son fils pour écarter les boucles de cheveux dont elle était voilée. L'enfant sentit le doux contact des mains de sa mère, ouvrit ses

yeux alanguis, et, apercevant à travers un nuage celle qu'il voyait tous les soirs à son chevet, sourit de son plus doux sourire et se rendormit.

La comtesse jeta sur son bourreau un regard éperdu, le courage lui manqua, et ses bras retombèrent inertes le long de son corps. Don Antonio fit un geste de menace, la comtesse frissonna, se pencha de nouveau sur son enfant, et déposa sur ses lèvres un baiser empreint de la fiévreuse ardeur qui brûlait les siennes; à ce contact, il s'éveilla, regarda autour de lui d'un air étonné, et ses paupières chargées de sommeil se refermaient de nouveau, quand une violente secousse de don Antonio les lui fit rouvrir et dissipa sa torpeur.

L'enfant frissonna au milieu de l'air glacé que la fenêtre ouverte vomissait dans la chambre, et à l'aspect d'un inconnu, de sa mère pâle et tremblante, le visage inondé de larmes, la terreur le fit trembler aussi, et il se cacha, en pleurant, dans le sein de sa mère.

Don Antonio se recula vers la croisée, après avoir recommandé d'un geste impérieux de faire diligence, mais sans cesser de fixer ses yeux sur dona Luisa. La malheureuse mère interrompit mille fois une tâche d'ordinaire si douce, et si déchirante à présent, pour embrasser tendrement chaque pièce de l'habillement d'un fils chéri, et pour couvrir de baisers ardents tout ce que sa bouche pouvait rencontrer de lui. Elle se trompait ou affectait de se tromper pour gagner quelques instants précieux, pour retarder le moment fatal où, debout et habillé, son enfant devait cesser de lui appartenir. Jusque-là elle était toujours sa mère, elle pouvait l'embrasser encore; un instant de plus, pensait-elle, et peut-être Dieu, dans sa miséricorde, allait-il lui envoyer un sauveur; et quand même Dieu permettrait le dénoûment probable de ce crime abominable, une minute de plus, n'était-ce pas cent baisers à lui donner encore!

Tout était terminé, le sauveur n'était point venu; mais

dans un dernier baiser, dans la dernière étreinte, les yeux de dona Luisa se couvrirent d'un voile, l'insensibilité du corps arrêta la douleur de l'âme, elle poussa un faible cri, s'affaissa et tomba évanouie.

Don Antonio, soit que ce dénoûment eût été prévu par lui, soit qu'il ne contrariât pas ses projets ultérieurs, approcha froidement la lampe de la figure pâle et inanimée de la comtesse pour s'assurer qu'elle respirait encore, et, sans se soucier des pleurs silencieux de l'enfant, que la terreur empêchait de crier, il alla fermer le verrou de la porte d'entrée. Cela fait, il ouvrit une armoire en chêne noir qui servait de secrétaire à la comtesse, et ramassa dans les tiroirs les bijoux, l'argent qu'il y trouva, mit à la hâte quelques papiers dans sa poche; puis il fit un paquet de tout le linge de femme qu'il trouva dans d'autres meubles.

Pendant ce temps, l'enfant sanglotait toujours en embrassant sa mère, dont la froide insensibilité était pour lui la source d'une mystérieuse terreur.

La chambre présenta bientôt l'aspect du désordre qui précède un grand voyage. Les tiroirs vidés étaient épars çà et là sur le parquet, les portes des armoires restaient entr'ouvertes; en un mot, tout y décelait les préparatifs d'un départ précipité.

Après avoir pris toutes ces dispositions, don Antonio s'assit, en essuyant son front, sur le fauteuil qu'occupait la comtesse quelque temps auparavant, et il jeta un regard attentif autour de lui. Quand ce regard rencontra le corps de la comtesse, toujours inanimée, et son enfant la tenant par la main, une idée terrible sembla s'emparer de lui; il se levait déjà à demi; puis il se rassit comme si une lutte avait lieu dans son cœur entre deux idées contraires.

Et pour changer le cours de ses pensées, pour échapper à une tentation irrésistible, il alla précipitamment à la fenêtre, fit entendre un léger sifflement, et quelques secondes après, une tête atteignit le balcon, le dépassa, et

un des hommes que Pepe avait déjà vus entra dans l'appartement.

Le matelot examina froidement la scène qui se présentait à ses yeux, en attendant les ordres qu'il allait recevoir :

« Jette ces paquets par la fenêtre ; Juan les recevra.

— Lesquels ? dit le matelot avec un rire grossier, en montrant le corps de la comtesse.

— Ceux-là, dit don Antonio.

— Avec votre permission, capitaine, dit José en faisant main basse sur un petit brasero en argent qui était au pied de la lampe.

— Fais, mon garçon, et surtout fais vite. »

Jamais ordre ne fut plus ponctuellement exécuté, car, en un clin d'œil, mille petits objets à l'usage des femmes disparurent dans la poche de sa jaquette, et les paquets faits par don Antonio furent rejoindre le compagnon qui l'attendait, et dont la voix monta jusqu'à lui avec ces mots :

« Eh ! José, part à nous deux !

— Allons, maintenant, dit don Antonio, voilà le plus difficile à enlever, t'en sentiras-tu la force ?

— Allons donc ! c'est pour rire, capitaine ! »

Et enlevant la comtesse, comme si c'eût été le corps d'un enfant, il la prit dans ses bras et se dirigea vers le balcon.

« Eh ! Juan ! cria-t-il, roidis l'échelle, je t'apporte du butin. » Et il disparut lentement sous le balcon.

Don Antonio le suivit emportant l'enfant que la terreur rendait muet.

Quelques minutes après, la lampe jeta une dernière et vive lueur sur les vêtements épars, sur le berceau en désordre, sur les armoires béantes et s'éteignit, puis au milieu du murmure lointain de l'Océan contre ses gigantesques digues, une rafale apporta en sifflant un bruit sourd comme un sanglot, comme un cri suprême de désespoir et d'angoisse ; et Pepe le Dormeur, qui l'entendit, crut que

ce n'était qu'une de ces modulations funèbres du vent des falaises.

Achevons ce triste récit. La malheureuse mère, toujours inanimée, fut déposée par son ravisseur dans le canot qui l'avait amené. Dans son implacable ambition, don Antonio avait condamné dona Luisa; un scrupule de conscience l'empêcha seul de tuer le jeune Fabian qu'il abandonna à la merci de la mer dans l'embarcation où l'un de ses matelots poignarda la comtesse. Don Antonio espérait bien, du reste, que la faim, le froid et l'orage se chargeraient du soin de faire disparaître le fils de son frère.

Accompagné de ses deux complices et arrivé en vue de son navire, tous trois se jetèrent à la nage, et une fois à bord, ils expliquèrent par la fable d'un naufrage l'abandon du canot qui ne portait plus qu'une femme morte et un pauvre enfant que le froid d'une nuit d'hiver devait tuer probablement.

Don Antonio revint au manoir paternel; on connaît sa vie jusqu'au soir où peu s'en fallut que Cuchillo ne poignardât devant lui le jeune homme que Dieu avait conduit sur sa route. On vient de voir ce qui avait précédé la nouvelle tentative d'assassinat dont Tiburcio venait de manquer d'être victime dans la forêt voisine de l'hacienda.

CHAPITRE XXV.

Le pont du torrent.

Tandis que Cuchillo épiait, au milieu du fourré dans lequel il s'était blotti, le moment favorable pour décharger sa carabine sur l'ennemi dont le seigneur espagnol lui payait le sang, celui-ci, impassible et actif comme les am-

bitieux qui connaissent la valeur du temps, poursuivait invariablement l'exécution de ses projets.

Le peu que Cuchillo lui avait dit de Diaz, la conduite réservée de ce dernier, dans ses relations avec les deux autres aventuriers, compagnons du bandit, avait suffi à don Estévan, qui jugeait promptement les hommes, pour se former de lui une opinion assez favorable.

Quelques mots échappés à Diaz, mots qui révélaient un cœur loyal, quoique avec une conscience peut-être un peu relâchée, avaient encore confirmé cette bonne opinion dans l'âme de l'Espagnol.

Arechiza, ou le duc de l'Armada, si mieux l'on aime, ne se dissimulait pas que les aventuriers, dont il allait se trouver entouré dans le cours de son expédition, devaient en compter beaucoup parmi eux de la moralité de Cuchillo et de ses deux amis. C'était pour lui une trouvaille précieuse qu'un homme à peu près honnête; quant à sa bravoure, le bruit public la rendait incontestable. Don Estévan résolut donc de se servir de Diaz et de se l'attacher. On n'oublie pas que l'Espagnol, dans ses projets politiques, ne considérait la conquête du val d'Or que comme un moyen d'arriver au but plus élevé qu'il se proposait.

Tout en suivant au pas la route que lui avait indiquée Cuchillo, don Estévan avait essayé de sonder les dispositions de sa nouvelle recrue, dont l'hacendero lui avait déjà vanté la bravoure et l'adresse. Mais ces deux qualités ne suffisaient pas à don Estévan pour qu'il pût faire de Diaz à la fois un lieutenant et un confident.

Il amena tout naturellement la conversation sur les motifs de mécontentement envers la métropole, dont il avait reconnu les germes pendant son séjour dans l'État de Sonora. Aux premiers mots que répondit Pedro Diaz, don Estévan reconnut qu'il était l'homme qu'il désirait trouver; mais le moment n'était pas encore arrivé de s'ouvrir complétement à lui. Il arrêta seulement dans son esprit qu'entre ses mains Diaz serait à la fois un instrument puis-

sant et un aide précieux, et il se contenta de lui laisser entrevoir que l'expédition de Tubac, si elle était couronnée de succès, pourrait faciliter une scission entre l'État de Sonora et le congrès souverain de Mexico.

L'explosion de la carabine de Cuchillo interrompit don Estévan.

Si la cupidité du bandit lui eût permis d'associer à la récompense qu'il attendait de don Estévan ses deux compagnons Oroche et Baraja, qui avaient recouvré tout leur sang-froid, il est hors de doute que Tiburcio eût été atteint au moins par l'une des trois carabines dirigées à la fois contre lui. Mais Cuchillo avait voulu gagner seul les vingt onces d'or promises par l'Espagnol, et le mouvement soudain qu'avait fait Tiburcio à la révélation de Bois-Rosé le fit échapper à la balle isolée du meurtrier.

Ainsi qu'il l'avait annoncé, Cuchillo, une fois son coup lâché, et sans avoir pris le temps de s'assurer s'il avait porté, se hâta de courir sur son cheval pour se replier ensuite vers ses deux compagnons.

Mais il ne reconnut pas au premier abord l'endroit où il avait attaché l'animal, car la peur avait un peu troublé ses sens. En effet, il n'ignorait pas que s'il avait atteint celui qu'il avait visé, il restait, pour venger la mort de sa victime, deux chasseurs dont il avait pu, la veille, apprécier l'adresse et l'intrépidité.

Quoique son hésitation n'eût été que de courte durée, elle lui eût été fatale, si Bois-Rosé et ses deux amis n'eussent pas été à leur tour déconcertés par cette brusque attaque.

La détonation imprévue qui éclata au moment où Tiburcio et le Canadien étaient encore sous l'empire de la plus vive émotion, les frappa pour ainsi dire de stupeur.

« Caramba ! s'écria Pepe, je serais curieux de savoir à l'adresse de qui cette balle a été envoyée, si c'est à la mienne ou à la vôtre, jeune homme, car j'ai entendu votre

conversation, et moi, qui ne suis pas étranger à cette histoire d'Elanchovi....

— D'Elanchovi! s'écria le Canadien; quoi! vous sauriez?

— Mais ce n'est pas le moment de faire du sentiment, reprit rapidement Pepe, nous reparlerons de cela plus tard, car c'est un secret que vous ne pourriez guère débrouiller sans moi. Ah! c'est vous, à ce qu'il paraît, qui avez retrouvé le jeune comte; cela suffit pour le moment. A présent, Bois-Rosé, en avant! Allez droit du côté où l'explosion s'est fait entendre; ce jeune homme et moi nous irons nous embusquer du côté opposé, car le coquin est peut-être en train maintenant de tourner notre bivouac, et alors il tombera dans votre embuscade. »

En disant ces mots, Pepe, la carabine à la main, et suivi de Tiburcio qui avait dégainé son couteau, s'élança d'un côté, tandis que le Canadien, courbant sa haute taille avec une adresse extrême, se coulait sous les branches les plus basses avec autant de rapidité que de silence dans la direction que Pepe lui avait indiquée.

Le bivouac fut donc momentanément abandonné à la garde du cheval capturé par le carabinier, qui, effrayé par le bruit de l'arme à feu, redoublait ses efforts pour rompre, au risque de s'étrangler, le lazo qui le retenait.

Cependant les premières lueurs du jour commençaient à percer des trouées lumineuses dans les interstices des arbres; la clarté du foyer pâlissait petit à petit devant celle du soleil qui allait se montrer. La nature s'éveillait dans toute la splendeur qu'elle déploie au milieu des forêts tropicales.

« Arrêtons-nous ici, dit Pepe à Tiburcio, que nous appellerons désormais Fabian, quand, après une course précipitée, ils eurent atteint un fourré assez épais pour les cacher sans qu'ils perdissent eux-mêmes de vue l'étroit sentier qui conduisait au pont de Salto de Agua, je suis sûr que le coquin qui vise si mal va passer tout à l'heure

par ici, et j'espère lui faire voir que j'ai fait quelques progrès dans le maniement de la carabine depuis que j'ai quitté le service du roi d'Espagne et que j'ai été à l'école du Canadien. »

Fabian et Pepe firent halte derrière un bouquet de petits sumacs.

Le jeune comte, l'esprit encore troublé par le peu de mots qu'il venait d'entendre, ne fut pas fâché de ce moment de répit, espérant que l'ex-miquelet en profiterait pour compléter la révélation d'un événement que son silence tenait encore enseveli dans le plus profond mystère.

Mais le chasseur espagnol se taisait. La vue de celui qu'il avait contribué à rendre orphelin et à dépouiller de ses biens et de son nom, renouvelait des remords que vingt ans n'avaient pas entièrement éteints. Pepe, à la lueur du jour naissant, contemplait, sans ouvrir la bouche, l'enfant qu'il avait vu jouer jadis sur la grève d'Elanchovi. L'orgueil, la fierté du regard de la mère revivaient dans les yeux du fils, dont la tournure et l'élégant et mâle visage rappelaient ceux de don Juan de Mediana son père; mais une rude et laborieuse jeunesse avait fait de Fabian un homme bien supérieur en force physique à celui dont il avait reçu la vie.

Pepe se résolut enfin à rompre le silence que lui faisaient garder d'amers souvenirs.

« Restez toujours l'œil fixé vers le sentier qui se perd sous ces arbres, dit-il, et sans détourner la tête, comme nous faisons Bois-Rosé et moi, quand nous causons dans les moments de danger, écoutez attentivement ce que j'ai à vous dire.

— J'écoute, répondit Fabian en se conformant aux instructions de Pepe.

— N'avez-vous pas de votre première enfance des souvenirs plus précis que ceux dont vous avez fait part au Canadien? reprit l'ancien carabinier.

— J'ai vainement interrogé mes souvenirs à cet égard

dès que j'ai pu savoir que Marcos Arellanos n'était pas mon père ; je ne me souviens pas même de celui qui a pris soin de mon enfance.

— Et celui-là n'en sait pas plus que vous, ajouta Pepe; je puis seul vous apprendre ce que vous ignorez.

— Parlez donc, en grâce, s'écria Fabian.

— Chut! pas si haut, reprit Pepe. Ces bois, tout déserts qu'ils sont, renferment sans doute les ennemis de votre race, à moins toutefois que ce ne soit qu'à moi seul qu'on en veuille; au fait, puisque je ne vous ai pas reconnu d'abord, il se peut qu'il ne vous ait pas reconnu non plus.

— Qui? de quoi parlez-vous? demanda vivement Fabian.

— De l'assassin de votre mère, de celui qui a volé vos titres, vos honneurs, vos richesses et votre nom.

— Je suis donc noble et riche? s'écria Fabian dont la première idée se reporta vers dona Rosario comme pour lui faire hommage d'une noblesse et d'une opulence qu'il n'appréciait encore que pour lui offrir. Ah! que ne l'ai-je su plus tôt, hier seulement! »

La mère de Fabian n'eut que la seconde des pensées de son fils.

« Noble! vous l'êtes encore! reprit Pepe en serrant le canon de sa carabine, et la portant rapidement à l'épaule, car il croyait avoir aperçu le galon d'or d'un chapeau étinceler sous les arbres du chemin. Ce n'était qu'un rayon de soleil; et le chasseur déposa de nouveau son arme sur ses genoux. On n'a pas pu vous ôter le sang qui coule dans vos veines; mais riche, vous ne l'êtes plus.

— Qu'importe! répondit Fabian tristement, aujourd'hui ce serait trop tard.

— Oh! il importe beaucoup. Je connais deux hommes, un entre autres, qui vous rendront ce que vous avez perdu ou qui mourront à la tâche.

— Et ma mère? reprit Fabian.

— Ah! le souvenir de votre mère, seigneur don Fabian,

et le vôtre ont bien des fois troublé le sommeil de l'homme dont je vous parle. Souvent au milieu du silence des nuits, parmi les bois, il a cru reconnaître dans la voix du vent le cri d'angoisse qu'il entendit un soir, et qu'il crut être le grondement de la brise des falaises.... C'était le cri d'agonie de votre malheureuse mère.

— De quel homme me parlez-vous donc encore? demanda Fabian.

— D'un homme qui, bien que sans le savoir, a servi l'assassin de votre mère. Ah! don Fabian, continua vivement le chasseur, comme pour répondre à un geste d'horreur du jeune comte de Mediana, ne le maudissez pas, sa conscience lui a dit plus que vous ne sauriez lui dire, et aujourd'hui il est prêt à verser tout son sang pour vous. »

Les passions impétueuses, un moment assoupies dans le cœur de Fabian, se réveillèrent comme un de ces longs jets de flamme que darde parfois un foyer d'incendie qui semble éteint.

Il avait déjà la mort d'Arellanos à venger, son assassin à poursuivre, à reconnaître d'abord, et voilà que tout d'un coup il apprenait encore que le sang de sa mère, de celle qui l'avait portée dans son sein, criait aussi vengeance.

La douce figure de Rosarita disparut au milieu des images sanglantes que l'ardeur de son sang fit surgir devant lui, comme aux reflets rouges de l'incendie pâlissent et s'effacent les teintes rosées de l'aurore.

« Et le meurtrier de ma mère, vous le connaissez? s'écria Fabian, l'œil étincelant.

— Vous le connaissez aussi; vous vous êtes assis à la même table chez l'hacendero, dont vous venez de quitter la maison. »

Mais nous laisserons Pepe raconter à Fabian la triste histoire que le lecteur connaît déjà, pour rejoindre le chasseur canadien.

Bois-Rosé, préoccupé du danger que pouvait courir encore l'enfant qu'un second miracle lui avait rendu, conti-

nuait à s'avancer rapidement; mais en vain son œil exercé plongeait dans les rares échappées de ce dédale inextricable de troncs serrés, de lianes et de feuillages touffus enchevêtrés les uns dans les autres, nul ennemi ne se montrait.

En vain il prêtait une oreille habile à deviner tous les bruits qui peuvent retentir dans les bois ; nul autre ne se faisait entendre que le craquement des buissons écrasés sous ses pieds et qui se relevaient après son passage.

Il marcha quelques minutes encore, puis, se jetant à terre, il appuya son oreille contre le sol, et ferma les yeux pour mieux concentrer la puissance de ses sens. Au bout de quelques secondes, il entendit un bruit sourd comme celui d'un cheval qui galopait dans la direction opposée à celle qu'il suivait.

« Pepe ne s'est pas trompé, murmura-t-il en se levant, sans plus hésiter et en revenant rapidement sur ses pas, le drôle a sur moi l'avantage de son cheval, et il tourne notre bivouac ; mais j'ai sur lui l'avantage d'un bon rifle américain, et Pepe en a autant à son service. »

Les arbres fuyaient à la droite et à la gauche du Canadien dans la rapidité de sa course ; comme il suivait une ligne parfaitement directe, et que, d'après les justes suppositions de son camarade, son ennemi en décrivait une courbe, il aperçut un instant, bien qu'à une grande distance, la couleur fauve d'une veste de cuir, qui se montra dans une trouée de feuilles, précisément à la hauteur d'un homme à cheval. Ce but presque invisible lui suffit, et, s'arrêtant subitement, il lâcha la détente de son rifle. La veste de cuir disparut; mais, comme, pour les hommes de sa nation, viser, c'est toucher, le Canadien ne douta pas un instant que son ennemi ne fût à terre, mort, ou du moins blessé

La fumée blanchâtre produite par l'explosion tourbillonnait encore à la hauteur des plus basses feuilles des arbres, que déjà Bois-Rosé était loin de l'endroit où il s'était arrêté pour viser ; il eut bien un instant l'idée de recharger

sa carabine; mais, dans l'ardeur de la vengeance qui le poussait, il craignit que cette opération ne lui fît perdre du temps, et au cas où, contre toute probabilité, l'assassin n'eût pas été seul, il s'en rapportait à la vigueur de ses membres pour égaliser les chances.

Cette fois, négligeant toute précaution, puisque son rifle avait constaté sa présence, semblable au chasseur qui, pour s'emparer du gibier que son fusil vient d'abattre, s'élance par-dessus les haies et les fossés, Bois-Rosé se frayait un passage dans le fourré et écrasait comme des herbes de jeunes arbres qui eussent arrêté un homme ordinaire. Les buissons, les pousses des arbres, les lianes, foulés par ses pieds, renversés par son corps, craquaient de tous côtés.

Cependant il lui avait semblé entendre un animal faire également bruire les halliers. En effet, il aperçut un cheval effaré qui bondissait çà et là, sans cavalier, et dont les branches des arbres qui le fouettaient, les étriers qui battaient ses flancs, redoublaient la terreur. Dès lors sa balle avait évidemment démonté le cavalier.

Tout à coup un sifflement particulier se fit entendre, et le cheval s'arrêtant court, les naseaux au vent et l'oreille tendue, s'élança vers l'endroit d'où était parti le sifflement. Bois-Rosé suivait l'animal, qui l'eut bientôt laissé en arrière, puis s'arrêta.

Encore quelques bonds, et Bois-Rosé arrivait à l'endroit où il croyait trouver le cavalier démonté et l'achever sans pitié, pour mettre Tiburcio à l'abri de nouvelles attaques. Il entendait déjà le bruit de la respiration haletante d'un blessé; bientôt il vit, à travers les feuilles, le cheval s'abaisser vers la terre, se relever et bondir de nouveau; mais cette fois le cavalier à la veste de cuir se trouvait en selle, et, en un instant, l'homme et le cheval disparurent dans les profondeurs de la forêt.

Trompé dans son espoir de vengeance, Bois-Rosé, tout en proférant d'énergiques malédictions contre le lâche qui fuyait, rechargea précipitamment sa carabine et lâcha le

coup au *jugé;* mais il était trop tard, et sa proie lui échappait.

Alors il imita par trois fois le glapissement du coyotte pour avertir Pepe qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire, et se dirigea en soupirant vers l'endroit où il avait vu le cheval s'abaisser et se relever.

L'herbe y était foulée comme par la chute d'un corps pesant; c'était là qu'avait dû tomber le cavalier, ainsi que l'indiquait une des branches d'un sumac qui pendait à la hauteur d'un homme à cheval; les feuilles étaient froissées ou arrachées, comme si une main défaillante eût cherché à s'en faire un appui. Cependant nulle trace de sang ne tachait ni l'herbe ni les feuilles inférieures; seulement une carabine avait été abandonnée dans la précipitation de la fuite. Bois-Rosé s'en empara.

« Mon pauvre Fabian, se dit-il, aura gagné à cela du moins une arme passable, car un couteau seul ne compte pas pour beaucoup dans les bois. »

Un peu consolé, par cette trouvaille, du mince succès de son expédition, Bois-Rosé s'achemina vers le bivouac. Chemin faisant, le bruit d'une arme à feu retentit de nouveau dans la forêt.

« C'est la carabine de Pepe, je la reconnais. Aura-t-il été plus heureux que moi? »

Une nouvelle explosion se fit entendre. Cette fois, elle résonna douloureusement dans le cœur du Canadien; ce son était étranger à son oreille. L'âme en proie à une cruelle incertitude sur le résultat de ce coup de feu, il reprit sa course précipitée vers le lieu de la halte nocturne.

Pendant que Bois-Rosé regagnait à pas de géant l'endroit où il comptait rencontrer Fabian et Pepe, une nouvelle explosion vint retentir à ses oreilles et ajouter à l'angoisse poignante qu'il éprouvait.

Cette fois encore ce n'était pas le son bien connu de la carabine de Pepe.

Bientôt, cependant, la voix de ce dernier s'éleva dans le

silence profond qui venait de succéder à ces coups de feu successifs. Mais il y avait dans l'intonation de cette voix, au milieu de la forêt, quelque chose d'inquiet, dont s'augmenta la cruelle anxiété du Canadien.

« Revenez donc, pour Dieu, don Fabian ! criait l'ancien miquelet. A quoi bon quand on est.... »

Une troisième détonation vint lui couper la parole, et, quand l'écho le plus lointain en eut répété le premier grondement, le vieux chasseur prêta vainement l'oreille.

Il semblait que le même coup venait de faire taire à jamais la voix de celui qui avait parlé, comme celle du jeune homme à qui cette voix s'adressait. Le profond silence, un instant troublé, s'était rétabli, majestueux, imposant, effrayant !

Seulement, l'oiseau-moqueur jeta tout d'un coup au milieu de ce silence une ironique et imparfaite imitation des paroles humaines, comme s'il eût voulu reproduire les derniers sons échappés à la bouche d'un mort, puis bientôt il fit entendre un chant doux et plaintif, semblable à un hymne funèbre.

Le Canadien continua sa course haletante pendant un instant, puis, au risque d'attirer sur lui quelque ennemi caché, il s'écria, d'une voix qui fit mugir l'écho de la forêt :

« Holà ! Pepe, où êtes-vous ? Êtes-vous....

— Ici ! droit devant vous, répondit la voix de Pepe ; nous sommes ici, don Fabian et moi. »

Une exclamation de bonheur s'échappa de sa bouche en apercevant de nouveau Fabian et Pepe, qui semblaient l'attendre.

« Le coquin doit être blessé, s'écria-t-il en accourant vers eux, car il a cherché inutilement à se retenir à une branche, et l'herbe portait l'empreinte de son corps ; avez-vous été plus heureux que moi, car votre carabine lui a dit aussi son mot ? »

Pepe secoua négativement la tête.

« Si c'est d'un homme à veste de cuir que vous parlez, il faut que le diable le protége, car j'ai tiré sur lui aussi sans l'atteindre ; mais il y avait encore quatre autres cavaliers avec lui, et, dans l'un d'eux, j'ai reconnu celui qui se fait appeler ici don Estévan, et qui n'est autre....

— Je n'ai vu que l'homme à la veste de cuir, interrompit Bois-Rosé, et j'apporte la carabine qu'il a laissée tomber dans sa chute. Mais n'êtes-vous pas blessé ? s'écria-t-il vivement en s'adressant à Fabian.

— Non, non, mon ami, mon père, répliqua Fabian en se jetant dans les bras que lui ouvrait le Canadien, qui, les yeux humides, le pressa sur son cœur, et s'écria, comme s'il le voyait pour la première fois :

— Ah ! qu'il est grand ! qu'il est beau maintenant ce petit Fabian ! Puis, frappé de sa pâleur et de la gravité de sa contenance, il interrogea, plein de sollicitude, l'enfant qu'il venait de retrouver.

— Pepe m'a tout dit, reprit Fabian ; je sais que parmi ces hommes se trouve l'assassin de ma mère !

— Oui ! dit Pepe, l'homme à la pêche au thon ; mais, par la vierge d'Atocha ! allons-nous le laisser échapper !

— A Dieu ne plaise ! » s'écria Fabian.

Un rapide conseil fut tenu entre les trois amis, qui décidèrent de gagner le plus promptement possible le pont de bois dont il a été question, puisque c'était le seul chemin qui conduisît à Tubac.

CHAPITRE XXVI.

Le sang des Mediana.

Après avoir inutilement déchargé plusieurs fois leurs deux carabines, et de trop loin pour que leurs balles eus-

sent été dangereuses, Oroche et Baraja n'avaient pas tardé à rejoindre Cuchillo.

Le bandit était pâle comme un mort. La balle que lui avait envoyée le Canadien au *jugé* lui avait effleuré le crâne assez fortement pour le jeter à bas de cheval. Sans doute, alors, Bois-Rosé l'eût écrasé du pied comme un reptile venimeux si son cheval n'eût pas été aussi merveilleusement dressé. Le noble animal, voyant que son maître ne pouvait se hisser jusqu'à lui, s'inclina pour qu'il pût saisir sa crinière et se mettre en selle. Quand il le sentit affermi sur ses étriers, le cheval reprit un galop assez rapide pour arracher son cavalier au couteau de Bois-Rosé.

Ce ne fut pas le seul danger que courut le bandit.

Quand il eut rejoint ses deux complices Oroche et Baraja, et que tous trois se furent réunis à don Estévan et à Diaz qui les attendaient à l'endroit indiqué, l'Espagnol n'eut pas besoin d'interroger Cuchillo pour apprendre que Fabian avait une fois encore échappé à sa haine.

A l'air de désappointement des deux coquins, à la pâleur du bandit qui chancelait encore étourdi sur sa selle, don Estévan avait tout deviné.

Trompé dans son attente, l'Espagnol sentit gronder dans son sein une rage sourde d'abord, et qui ne tarda pas à faire explosion. Il poussa son cheval contre Cuchillo en s'écriant d'une voix de tonnerre :

« Lâche et maladroit coquin ! »

Et dans la fureur qui l'aveuglait, sans penser que Cuchillo seul connaissait le mystérieux emplacement du val d'Or, il avait tiré un pistolet de ses fontes. Heureusement pour le bandit, Pedro Diaz se jeta brusquement entre celui-ci et don Estévan dont la fureur s'apaisa petit à petit.

« Et ces hommes qui sont avec lui, demanda l'Espagnol, qui sont-ils?

— Les deux tueurs de tigres, » répondit Baraja.

Une courte délibération eut lieu à quelque distance et à voix basse entre don Estévan et Pedro Diaz, et se termina

par ces mots prononcés de façon que tous pussent les entendre :

« Nous détruirons le port du Salto de Agua, dit ce dernier, et du diable s'ils nous joignent avant Tubac ! »

Les cavaliers partirent au galop.

Fabian avait entendu, la veille, don Estévan dire à Cuchillo qu'il ne passerait que deux heures à l'hacienda, avant son départ pour le préside. Les derniers événements qui avaient eu lieu le soir chez don Augustin devaient encore avoir hâté ce départ. Il n'y avait donc pas à hésiter. Le cheval de Pepe devenait un auxiliaire précieux pour que le cavalier qui le monterait pût suivre les fugitifs, et au besoin leur couper le chemin ; restait à savoir qui le monterait pour se charger d'une aussi périlleuse entreprise que celle de s'opposer seul à la fuite de cinq cavaliers armés.

« Ce sera moi, » dit Fabian.

En disant ces mots, il s'élança vers l'animal, qui recula plein d'effroi ; mais, saisissant la longe par laquelle il était retenu, il lui jeta son mouchoir sur les yeux. Tremblant de tous ses membres, le cheval resta immobile.

Fabian apporta la selle de Pepe, la sangla comme un homme habitué à cet exercice, et puis, assujettissant fortement au-dessus des naseaux le lazo de manière à former à la fois une bride et un caveçon, et, sans retirer le mouchoir dont le cheval était comme enchaperonné, il allait sauter sur la selle, quand Pepe, sur un signe de Bois-Rosé, s'interposa subitement.

« Doucement, doucement, dit-il; si quelqu'un ici a le droit de monter ce cheval, c'est moi, à qui il appartient par droit de conquête.

— Ne voyez-vous pas, reprit impatiemment Fabian, que cet animal n'est pas encore marqué du fer du propriétaire, ce qui indique qu'il n'a jamais été monté? et, si vous tenez à vos membres, vous n'en ferez pas l'essai.

— C'est à moi d'en décider, » reprit Pepe, qui s'avança,

à son tour, pour mettre le pied dans l'étrier; mais, quoique ayant les yeux bandés, à peine le cheval eut-il senti une main s'appuyer fortement sur le pommeau de la selle et un pied peser sur l'étrier, qu'un furieux écart, accompagné de soubresauts, jeta à dix pas l'ex-carabinier stupéfait.

Pepe n'avait pas achevé un juron de colère, et Bois-Rosé, de son côté, avait à peine manifesté l'intention d'arrêter Fabian, que celui-ci s'élança sur la selle sans toucher l'étrier.

« Arrêtez, Fabian! arrêtez, s'écria Bois-Rosé d'une voix pleine d'angoisse; allez-vous seul vous exposer à tomber entre leurs mains? »

Mais déjà Fabian avait enlevé le mouchoir des yeux du cheval. Le noble animal, rendu à la lumière, les naseaux frémissant de colère, fit coup sur coup trois bonds prodigieux pour se débarrasser du fardeau qui, pour la première fois, pesait sur lui, puis resta immobile et tout tremblant sous son puissant dominateur. Bois-Rosé profita de ce mouvement d'hésitation pour saisir la corde qui lui servait de bride; mais il n'était plus temps, un autre bond du cheval lui fit lâcher prise malgré sa vigueur, et l'animal effrayé s'élança avec une telle impétuosité qu'il n'était plus au pouvoir humain de l'arrêter. Quelques instants encore la Canadien put suivre d'un œil épouvanté l'intrépide cavalier luttant contre la fureur de sa monture et se courbant sur la selle pour éviter le choc des branches; puis bientôt Bois-Rosé ne les vit plus.

« Ils le tueront! s'écria-t-il douloureusement. Cinq contre un! la partie n'est pas égale. Tâchons de le suivre d'aussi près que possible, Pepe, pour protéger encore une fois cet enfant qui m'est rendu depuis si peu de temps! »

Bois-Rosé avait déjà jeté sa carabine sur son épaule, et sans attendre la réponse de son ami, quelques gigantesques enjambées l'avaient mis hors de la portée de sa voix, dans la direction qu'avait prise Fabian.

« Ce cheval n'est pas facile à manier, cria Pepe en le suivant. Je suis certain qu'il ne suivra pas la ligne droite; soyez sans crainte, nous arriverons peut-être aussitôt que lui! Ah! don Estévan, votre mauvaise étoile vous a conduit parmi ces bandits! »

Cependant Fabian, comme ces cavaliers fantastiques des légendes que nul obstacle n'arrête, franchissait avec une effrayante rapidité les inégalités de terrains, les ravines, les troncs d'arbres que la vétusté avait abattus; ses passions semblaient excitées à l'unisson de celles de sa monture. Pepe ne s'était pas trompé; et nul doute que, malgré l'avance qu'ils avaient sur Fabian, ceux qu'il poursuivait n'eussent été promptement atteints, s'il eût pu à son gré diriger l'impétueux élan de son cheval.

Malheureusement ou peut-être heureusement pour lui, l'animal encore indompté le faisait parfois dévier de sa route, et ce n'était qu'après de prodigieux efforts que le cavalier pouvait revenir à l'étroit sentier qui serpentait au milieu du bois et dans lequel la trace des cinq fugitifs était visible. Encore n'était-ce souvent qu'en deçà de la partie du chemin déjà parcourue que le cheval revenait subitement, faisant ainsi perdre au cavalier tout ce qu'il avait gagné de terrain dans la course précédente.

Cependant, après une heure de cette lutte acharnée, le cheval commença de sentir qu'il portait un maître et que ses forces s'épuisaient; le caveçon, violemment tiré par la main vigoureuse du cavalier, comprimait ses naseaux, qui ne laissaient plus échapper qu'une haleine sifflante; sa vitesse se ralentissait petit à petit, ses bonds devenaient moins saccadés; enfin il finit par obéir à la main puissante qui le matait. Comme d'un commun accord, homme et cheval s'arrêtèrent pour reprendre haleine, la sueur ruisselait de leurs deux corps, et s'échappait des flancs de l'animal en tourbillons de vapeur.

Fabian profita de cette trêve pour s'orienter; le brouillard qui voilait ses yeux commença à se dissiper, les batte-

ments précipités de son cœur cessèrent de bruire à ses oreilles, il put entendre et voir.

Des feuilles foulées, de petites branches fraîchement cassées, l'empreinte de plusieurs sabots de cheval sur l'herbe ou sur le sable, dénotaient aux yeux exercés de Fabian le passage indubitable de ceux qui fuyaient devant lui. Tout d'un coup, le bruit lointain d'une chute d'eau vint frapper son oreille. Encore un instant et les fugitifs gagnaient avant lui le pont informe qui traversait le lit large et profond dans lequel le torrent était encaissé; ils pouvaient détruire ce pont en réunissant leurs efforts. Dès lors, toute poursuite devenait inutile, car, pendant le temps que Fabian mettrait à chercher un gué, don Estévan s'échapperait au milieu des vastes plaines qui s'étendent jusqu'à Tubac.

Ces pensées réveillèrent de nouveau les passions du jeune homme, et, pressant les flancs de son cheval, il s'élança au galop le long du sentier, dont les détours lui cachaient encore les ennemis qu'il poursuivait. Cette fois, sa monture avait reconnu une puissance supérieure, et la route qu'elle suivait docilement disparaissait sous ses pas.

Le bruit du torrent commençait à couvrir déjà le galop retentissant du cheval, et quoiqu'il semblât voler, Fabian l'excitait encore. Bientôt des voix humaines se mêlèrent au grondement des eaux. Ces voix produisirent sur lui un effet aussi puissant que ses coups redoublés sur les flancs de l'animal; quelques instants encore, et il allait se trouver face à face avec l'ennemi qu'il brûlait d'atteindre.

Les élans impétueux d'un cheval font arriver les passions humaines au dernier degré d'intensité; cheval et cavalier réagissent l'un sur l'autre; c'est le cœur de l'homme qui dispose de jarrets d'acier, c'est l'animal qui s'élève à l'intelligence des sentiments de l'homme. L'ivresse de la course se joignant chez Fabian à l'ivresse d'une vengeance

prochaine, l'inégalité du nombre disparaissait à ses yeux. Aussi le spectacle qui le frappa bientôt lui fit-il éprouver un vertige de désappointement.

Comme je l'ai dit, un pont composé de troncs d'arbres grossièrement équarris joignait les deux rives escarpées au fond desquelles grondait le Salto de Agua. Ces troncs, dont la réunion offrait assez de largeur pour donner passage à un cheval, reposaient par leurs extrémités sur le rocher nu sans que rien les maintînt; la force de quelques hommes pouvait donc ou les écarter l'un de l'autre, ou les précipiter dans le torrent, et rendre ainsi le passage impossible. Au moment où Fabian allait atteindre ce pont, quatre chevaux, excités par leurs cavaliers, hâlaient de toute la force de leurs jarrets des lazos attachés d'un bout au pommeau de chaque selle, et de l'autre aux poutres qui, cédant à l'effort, s'ébranlèrent, s'écartèrent et tombèrent avec fracas au fond de l'eau.

Fabian poussa un cri de rage, un homme se retourna : c'était don Estévan, mais don Estévan, séparé de lui par un espace infranchissable, et qui, désormais à l'abri de toute poursuite, le regardait d'un air railleur. Fabian, que ses vêtements déchirés par les halliers, sa figure en sang, et ses traits décomposés par la fureur, rendaient presque méconnaissable, s'élançait dans son aveugle rage pour franchir le torrent. Mais, arrivé au bord du gouffre, son cheval effrayé se cabra violemment et recula.

« Feu sur lui ! s'écria don Estévan, feu sur lui ! ou cet enragé dérangera tous nos plans; feu, vous dis-je ! »

Trois carabines se dirigeaient déjà sur Fabian, quand, à quelque distance derrière lui, une voix tonnante se fit entendre, et, au même instant, deux individus débouchèrent des taillis : c'étaient le Canadien et Pepe, qui avaient pu arriver à temps, grâce aux détours que Fabian avait été forcé de faire.

A la vue des deux redoutables rifles, les bandits hésitèrent, Fabian reprit un nouvel élan; mais le cheval effrayé

se cabra de nouveau, et, cédant à une invincible terreur, il se déroba violemment sous son cavalier.

« Feu! donc, feu! hurlait don Estévan.

— Malheur à vous! cria le Canadien avec angoisse; malheur à celui qui lâchera sa détente; et vous, Fabian, reculez-vous, au nom de Dieu!

— Fabian! répéta don Estévan comme un écho, à la vue du jeune homme, qui, sourd aux prières de Bois-Rosé, excitait encore à franchir le torrent son cheval qui bondissait de droite et de gauche, les flancs couverts d'écume et palpitant d'effroi.

— Oui, Fabian! s'écria le jeune comte d'une voix qui domina le tonnerre de la cataracte et les cris des deux chasseurs, Fabian qui vient demander compte du sang de sa mère à l'infâme don Antonio de Mediana! »

Puis, tandis que cette voix, qui se mêlait aux mugissements du torrent, retentissait comme un terrible présage aux oreilles de Mediana, car on sait qui était don Estévan, que, pour la première fois de sa vie, la terreur clouait à sa place, l'impétueux jeune homme tira son couteau, et, en faisant sentir la pointe à son cheval, il le lança avec une nouvelle furie. Cette fois, l'animal bondit comme un trait au-dessus du gouffre et tomba sur la berge opposée.

Mais un de ses pieds de derrière glissa sur le talus humide.

Un instant, un seul instant, le cheval lutta pour regagner l'équilibre, le rocher cria sous ses sabots, une force invincible fit ployer ses jarrets, son œil s'éteignit, un hennissement d'angoisse se fit entendre, et, entraînant son cavalier il disparut avec lui.

Au frémissement de l'eau qui jaillit au-dessus de la berge, un cri déchirant s'échappa de la vaste poitrine du Canadien; un cri de triomphe partit de la rive opposée; mais l'un et l'autre furent bientôt couverts par la voix grondante du torrent, qui se refermait sur sa double proie!

CHAPITRE XXVII.

Le désert à vol d'oiseau.

Environ quinze jours après le dernier des événements que nous avons racontés, c'est-à-dire la chute et la disparition de Tiburcio Arellanos, ou plutôt de Fabian de Mediana, dans le Salto de Agua, d'autres scènes allaient avoir lieu dans une partie des déserts qui s'étendent depuis le préside de Tubac jusqu'aux frontières américaines. Mais avant de faire retrouver les acteurs, décrivons le théâtre sur lequel ils vont de nouveau se rencontrer.

Les vastes plaines qui séparent le Mexique des États-Unis ne sont guère connues que par les rapports assez vagues des chasseurs ou des chercheurs d'or, dans la partie du moins arrosée par le rio Gila et ses affluents. Cette rivière, qui prend sa source dans les montagnes lointaines du Nord, parcourt seule, sous différents noms, une immense étendue de terrain sablonneux, sans arbres, et dont l'aride monotonie n'est interrompue que par des ravins creusés par les eaux des pluies; ces eaux, dans leur course vagabonde, ravagent sans féconder.

C'est sur l'un des points distants de soixante lieues à peu près du préside de Tubac et de quelques centaines de lieues des limites des États-Unis, que le lecteur voudra bien se transporter.

Le soleil, en s'inclinant vers l'occident, lançait déjà des rayons plus obliques. C'était l'heure où le vent, quoique encore réchauffé par la réverbération des sables embrasés, semble toutefois ne plus sortir de la bouche d'une fournaise. Il pouvait être environ quatre heures de l'après-midi. De légers nuages blancs qui commençaient à se colorer

d'une teinte rose indiquaient que le soleil était aux deux tiers de sa course.

Au milieu de l'immensité du ciel, dont l'azur foncé disparaissait çà et là sous des groupes de vapeurs légères, un aigle aux ailes immobiles planait au-dessus du désert. C'était le seul habitant des plaines de l'air.

Du point élevé où le roi des oiseaux se balançait majestueusement, son œil perçant pouvait apercevoir, sur la surface de plaines immenses, des créatures humaines, les unes réunies, les autres à une assez grande distance pour n'être visibles qu'à lui seul, et ne pas se voir les unes les autres.

Perpendiculairement au-dessous de lui s'étendait une espèce de cirque irrégulier, formé par une haie naturelle de grands cactus aux pointes aiguës et de nopals épineux. Quelques rares buissons de fer mêlaient leur pâle feuillage aux nopals et aux cactus.

A l'une des extrémités de cette enceinte un mamelon élevé de quelques pieds, dont le sommet était aplati, la dominait de tous les côtés. Puis, tout autour de ce retranchement, à la construction duquel la main de l'homme était étrangère, s'étendaient des terrains calcaires, des landes sablonneuses ou une succession de petites collines, qui semblaient autant de vagues immobiles dans cet océan de sable.

Une troupe, composée de soixante cavaliers environ, avait mis pied à terre dans l'enceinte. Les flancs des chevaux fumaient comme après une marche forcée. C'était un bruit confus de cris, de hennissements de chevaux, de cliquetis d'armes de toute espèce, car ce corps de cavalerie ne paraissait pas être régulier. Des lances aux banderoles rouges et flottantes, des mousquets, des carabines, des fusils à deux coups étaient encore attachés à l'arçon des selles. Parmi les cavaliers, les uns pansaient leurs chevaux; d'autres, couchés sur le sable, à l'ombre rare des cactus, ne songeaient qu'à se reposer avant tout

de la fatigue d'une de ces journées brûlantes, pendant lesquelles le soleil ardent de la zone torride roidit les membres aussi bien que le froid de la zone glaciale.

Un peu plus loin, des mules de charge rejoignaient l'endroit choisi pour la halte, et, plus loin encore, derrière elles, des chariots pesamment chargés, au nombre de vingt, marchaient sur une file tortueuse, et arrivaient à leur tour, au pas plus lent des mules de trait.

Enfin, ce que l'œil d'aucun des cavaliers ou conducteurs de chariots ne pouvait voir, et que l'œil de l'aigle devait découvrir encore sans peine, était, dans la direction qu'avaient dû suivre les voyageurs, des cadavres d'hommes et d'animaux épars dans ces plaines arides, et qui marquaient le sanglant passage de cette expédition d'aventuriers, au milieu de combats récents et sous les rigueurs d'un ciel de feu. On a déjà reconnu sans doute la troupe des chercheurs d'or, aux ordres de don Estévan.

Lorsque les mules et les chariots eurent rejoint la halte, il y eut un moment de confusion, mais qui ne dura que quelques minutes. Les chariots ne tardèrent pas à être déchargés, les mules à être dételées et les chevaux à être dessellés. Les chariots furent alors entrelacés les uns dans les autres avec des chaînes de fer, timon contre timon, et les bâts des mules, les selles des chevaux, formant divers tas, servirent, avec les cactus et les nopals, à combler les intervalles laissés entre les roues, de manière à improviser une formidable barricade.

Les animaux furent attachés aux chariots, on dressa des ustensiles de cuisine à côté des fascines apportées dans les voitures.

Une forge portative fut établie, et cette colonie, qui semblait surgir de terre comme par miracle, fut bientôt en pleine activité. L'enclume retentissait des coups de marteau qui façonnaient les fers des chevaux ou les cercles des roues.

Un cavalier richement vêtu, mais dont la poussière et le

soleil avaient fané les vêtements, était resté seul en selle au milieu du camp, monté sur un bon cheval alezan brûlé; ses regards se portaient avec sollicitude sur ce qui se passait autour de lui. Dans ce cavalier il était facile de reconnaître le chef de la troupe, le duc de l'Armada.

Trois hommes, pendant ce temps, s'occupaient à fixer en terre, au haut du mamelon, les piquets d'une tente de toile; quand elle fut dressée on vit s'élever et flotter à son sommet une bannière rouge, sur laquelle était peint un écusson portant d'azur à six étoiles d'or, avec cette devise: *Je veillerai.* Le cavalier descendit alors de cheval, et après avoir, à ce qu'il semblait, donné un ordre à un de ses hommes, qui remonta en selle et s'éloigna du camp, il entra sous la tente d'un air pensif.

Tous ces préparatifs avaient à peine employé l'espace d'une demi-heure, tant l'habitude paraissait les avoir simplifiés.

A droite du camp, dans la direction de l'orient, mais loin derrière les ondulations des collines, s'élevait du sein des sables un large massif de gommiers et de bois de fer, seuls arbres que produisaient ces plaines arides.

Une seconde troupe de cavaliers avait fait halte à l'ombre de ce massif. Là, il n'y avait ni chariots, ni mules de charge, ni retranchement d'aucune espèce; mais ce n'était pas le seul contraste qu'offrait cette dernière troupe avec la première. Elle paraissait plus nombreuse du double. Au teint de bronze florentin des cavaliers, les uns presque nus, les autres couverts de vêtements de cuir flottants et de panaches ondoyants de plumes d'aigle, au vermillon vif, à l'ocre jaune dont leurs figures étaient peintes, aux ornements sauvages de leurs chevaux, il était facile de reconnaître un parti d'Indiens en campagne.

Dix d'entre eux, les chefs sans doute, gravement assis en rond autour d'un foyer qui jetait plus de fumée que de flamme, se passaient de main en main le calumet ou la longue pipe du conseil. L'armure complète de chacun de

ces chefs, c'est-à-dire un bouclier de cuir terminé par une frange épaisse de plumes, semblables à celles de leurs bizarres coiffures, une longue lance, un casse-tête et un couteau, étaient déposés sur le sable auprès d'eux.

A quelque distance du foyer, assez loin pour ne pas entendre les délibérations du conseil, cinq guerriers tenaient chacun en main deux chevaux bizarrement harnachés de selles de bois recouvertes d'un cuir cru et de peaux de renard qui ornaient leurs croupières. C'étaient les dix chevaux des chefs; les cinq guerriers semblaient en contenir l'ardeur à grand'peine. Tout en passant le calumet à celui des chefs assis à côté de lui, l'un d'eux montrait aux autres, du doigt, un point à l'horizon.

Les yeux d'un Européen n'eussent vu sur l'azur du ciel qu'un petit nuage grisâtre de plus; mais l'œil de l'Indien y discernait une légère colonne de fumée qui s'élevait en tournoyant de l'enceinte du camp des blancs.

En ce moment un messager indien apportait sans doute quelque nouvelle importante, car tous les cavaliers se groupèrent autour de lui.

Maintenant, entre la halte des Indiens et le retranchement des blancs, l'œil de l'aigle découvrait un autre cavalier, mais seul et hors de la portée de la vue des blancs et des Indiens. C'était sans doute celui à la recherche duquel était l'homme que nous venons de voir sortir du camp des chercheurs d'or.

Ce cavalier montait un cheval gris pommelé; il était arrêté, et son cheval, le cou tendu et les naseaux ouverts, semblait, comme celui qui le montait, chercher une trace encore invisible. Le cavalier portait le vêtement de cuir des blancs; son teint, en outre, quoique basané, et son épaisse barbe noire, le désignaient suffisamment comme appartenant à la race blanche.

L'homme à cheval, c'était Cuchillo, reprit tout d'un coup sa course à travers le désert, puis il fit gravir à son cheval le sommet d'une des éminences de la plaine. Là,

son regard sembla frappé d'un double objet, car ses yeux se portèrent alternativement sur la colonne de fumée qui s'élevait du camp des aventuriers, et sur le bivouac des Indiens.

Mais les Indiens l'aperçurent aussi, car un long hurlement, comme celui de cent panthères, s'éleva vers le ciel, et le roi des oiseaux, effrayé de ce tumulte, se perdit bientôt comme un point noir au milieu des nuages.

Le bandit s'enfuit à toute bride vers la colonne de fumée, quand il vit les Indiens s'élancer à sa poursuite comme les loups affamés en chasse d'un daim.

Enfin, un peu plus loin, encore à l'horizon, et placé de manière à faire un triangle avec les deux camps rouge et blanc, un autre groupe d'hommes à peine visible à l'aigle lui-même se distinguait faiblement au milieu d'une légère brume. Cette vapeur était produite par les exhalaisons d'une assez large rivière dont les bords étaient ombragés d'arbres, et qui baignait dans son cours une espèce d'îlot de verdure touffue. C'était au milieu de cet îlot qu'étaient momentanément ces divers personnages. Mais étaient-ils deux, trois ou quatre, c'est ce que la brume empêchait de distinguer. Cependant ils ne devaient pas excéder ce dernier nombre.

Cette partie du désert, dont nous avons fait connaître les divers hôtes, se terminait à la rivière en question. Elle coulait de l'est à l'ouest, se divisait en deux branches, à une lieue plus à l'ouest que l'îlot, et formait un vaste delta auquel une chaîne de collines servait de limites; mais un brouillard épais couvrait ces collines, et l'œil de Dieu eût pu seul pénétrer au delà de ce voile de vapeurs qui, à mesure que le soleil s'inclinait, offrait des teintes plus vives de violet et d'azur.

C'est dans ce delta, de plus d'une lieue carrée, à peu près à distance égale de la chaîne de collines et de la fourche formée par la rivière, que se trouve le val d'Or.

Pour ne pas fatiguer davantage l'attention du lecteur, et ne pas présenter plus longtemps à ses yeux des ombres silencieuses, nous rendons à ces ombres d'abord la pensée, puis la parole et enfin l'action simultanée. Poussés vers un même but, les uns par un intérêt contraire, les autres par une intention rivale, ces divers groupes de personnages, isolés ou réunis, vont bientôt se choquer comme les lames, soulevées par des vents opposés, se heurtent et se brisent les unes contre les autres, dans l'immensité de l'Océan.

Par suite d'une manœuvre habile de Pedro Diaz, l'expédition, à la veille d'arriver au val d'Or, avait pu dissimuler aux Indiens la direction qu'elle suivait depuis deux jours. Mais soixante compagnons, avec lesquels Cuchillo devait partager, ne faisaient pas le compte du bandit; il fallait en diminuer le nombre, et, sous prétexte de reconnaître la route, il s'était séparé depuis deux jours de ses camarades. Plein de confiance dans sa connaissance pratique de ces déserts et dans l'agilité de son cheval, Cuchillo voulait attirer de nouveau les Indiens sur les traces de l'expédition.

C'était pour lui indiquer sa route en cas d'accident qu'on avait allumé dans le camp un feu dont la fumée devait le guider; c'était pareillement pour battre la campagne et le retrouver que don Antonio de Mediana avait envoyé le messager qu'on a vu s'éloigner des retranchements. Cuchillo, en effet, était le seul, parmi tous ces aveuturiers, qui pût servir de guide à l'expédition et la conduire au val d'Or. Une pensée plus audacieuse germait aussi dans le cœur de Cuchillo; mais l'exécution de son projet ne devait le conduire qu'à un affreux châtiment, qu'il méritait si bien. Ce n'est pas encore le moment d'en parler.

Un coureur, nous l'avons dit, était arrivé avec des nouvelles en apparence importantes au camp des Indiens. Ce coureur, en cherchant les blancs qu'il poursuivait, s'était avancé jusque sur les bords de la rivière; caché par les

saules qui la bordaient, il avait aperçu, au milieu d'une petite île, trois de leurs ennemis blancs.

Ces trois hommes, d'après le signalement de l'Indien, ne pouvaient être que le Canadien Bois-Rosé, Pepe l'Espagnol et Fabian de Mediana, devenu leur compagnon d'aventures. C'était, en effet, le trio d'amis qu'on ne retrouvera peut-être pas sans quelque satisfaction.

Nous avons laissé Bois-Rosé et Pepe le Dormeur, quinze jours avant ce moment, sur les bords du gouffre dans lequel le jeune Espagnol, surexcité par le récit que lui avait fait l'ex-miquelet de l'assassinat de sa mère et livré à l'aveugle impétuosité de sa fureur, avait manqué de trouver son tombeau. Heureusement la chute n'avait été mortelle que pour le cheval; le cavalier, miraculeusement préservé, avait échappé au sort qui devait l'attendre au fond du Salto de Agua.

Les trois amis reprirent donc la poursuite que la chute de Fabian avait forcément suspendue; mais, obligés de suivre à pied la même route que leurs ennemis à cheval, Fabian et les deux chasseurs n'arrivèrent à Tubac que le jour même où l'expédition en était partie, c'est-à-dire qu'après avoir perdu un jour par suite de la chute de Fabian, ils n'en avaient mis que cinq pour faire environ soixante lieues.

Là il devenait plus facile de suivre la colonne d'aventuriers retardée dans sa marche par les chariots chargés de lourds bagages; dix jours de route avaient donc conduit les trois intrépides compagnons au même point que l'expédition. Quoique forcés par le soin de leur sûreté de suivre un chemin différent de celui qu'elle avait pris, ils avaient rarement perdu de vue les feux de ses bivouacs depuis sa sortie du préside. Toutefois, entouré comme il l'était, don Antonio n'était pas une proie facile à saisir.

Quand le coureur indien, dont nous avons parlé, eut terminé son rapport, les guerriers apaches qui composaient le conseil délibérèrent de nouveau sur la résolution qu'ils

devaient prendre. Jusqu'alors, parmi les ennemis qu'ils avaient combattus dans cette dernière campagne, il n'y avait pas deux hommes à qui pût s'appliquer le portrait que l'espion avait fait de Bois-Rosé et de Pepe le Dormeur. Le plus jeune des dix chefs, appelé à donner son avis le premier, aspira lentement la fumée de sa pipe, et dit :

« Les blancs ont tantôt les jambes du cerf, tantôt le courage du puma, ou les ruses du chacal. Ils ont su dérober leurs traces depuis deux jours à des yeux qui pourraient reconnaître celles de l'aigle dans l'air ; c'est encore une ruse de leur part de disséminer leurs guerriers sur la surface du désert ; c'est vers l'îlot de la rivière de Gila qu'il faut aller les chercher. J'ai dit. »

Après un moment de silence, un des autres chefs prit la parole :

« Les blancs ont sans doute mille ruses à leur service, dit-il ; mais ont-ils celle de grandir leur stature ? Non. S'ils pouvaient au contraire se faire si petits que l'œil indien ne pût les apercevoir, ils le feraient. Nos ennemis arrivent du sud ; ceux qu'on vient de découvrir arrivent du nord ; ce n'est donc pas vers l'îlot qu'il faut marcher. »

Au milieu de ces deux avis contradictoires, les hurlements des Indiens, à l'aspect de Cuchillo, éclatant tout à coup, forcèrent les chefs apaches à suspendre leurs délibérations jusqu'au moment où les guerriers qui avaient poursuivi le bandit revinrent apporter la nouvelle qu'ils avaient retrouvé la trace du camp des blancs. Alors le second chef qui avait parlé, homme d'une haute stature et d'un teint plus foncé que la plupart de ses compatriotes, ce qui lui avait fait donner le nom de l'Oiseau-Noir, reprit :

« J'ai dit que les hommes qui viennent du nord ne pouvaient faire partie de ceux qui viennent du sud. J'ai toujours vu le sud et le nord ennemis l'un de l'autre comme les vents qui soufflent de ces deux côtés. Envoyons un exprès aux trois guerriers de l'île pour qu'ils se joignent à

nous contre les guerriers aux chariots, et l'Indien se réjouira de la mort des blancs par les blancs. »

Mais cette alliance, que dictaient la prudence et la connaissance des hommes, ne trouva pas d'appui dans le conseil. Seul de son avis, l'Oiseau-Noir dut céder, et il fut conveuu que le gros de la troupe marcherait contre le camp, et qu'on enverrait un détachement vers l'île.

Un quart d'heure après, cent guerriers s'avançaient dans la direction du camp, tandis que vingt autres guerriers éprouvés se dirigeaient vers l'îlot, altérés du sang des trois personnages qu'il abritait momentanément.

CHAPITRE XXVIII.

Le camp des chercheurs d'or.

Laissons de côté pour un moment Fabian et ses deux compagnons dans l'îlot où ils ont cherché un refuge, et disons un mot de la troupe des aventuriers et de leur chef.

C'est vers la fin de leur dixième jour de marche que nous les retrouvons, après avoir payé aux Indiens sur leur route, à l'âpreté et aux obstacles sans nombre du désert, un tribut de quarante des leurs. Mais quoique affaiblis déjà par cette diminution de leur nombre, entre ces aventuriers et les Indiens toujours prêts à défendre l'envahissement de leur territoire, les chances étaient encore presque égales. De part et d'autre c'était la même astuce, la même habitude de suivre des traces presque invisibles. La cupidité des uns égalait aussi la férocité des autres.

Néanmoins, l'enthousiasme n'était plus aussi ardent que le jour où, après avoir entendu la messe célébrée en plein soleil au préside de Tubac pour la réussite de l'expédition, les aventuriers étaient partis en poussant des hourras de

triomphe, au bruit du canon et des acclamations des habitants et de la garnison du préside.

Aucune précaution cependant n'avait été omise par don Estévan, qui semblait doué du don de tout prévoir. Jusqu'alors, dans ces sortes d'expéditions, chaque homme agissait pour ainsi dire isolément, ne s'en rapportant qu'à lui-même et à son cheval du soin de sa défense. L'Espagnol avait discipliné ces aventuriers et les avait forcés à l'obéissance envers lui; les chariots qu'il avait achetés servaient de moyen de transport et de défense. C'est ainsi que voyageaient jadis les anciens peuples du Nord dans leurs marches envahissantes vers le midi de l'Europe. Don Estévan avait importé cette tactique des États-Unis, dont les habitants semblent prédestinés à parcourir comme à peupler les déserts du continent américain. Aussi, sous la direction habile et puissante que ce chef avait imprimée à cette dernière expédition, aucune de celles qui l'avaient précédée n'était encore parvenue aussi avant dans le désert.

La responsabilité qui pesait sur don Estévan, qu'on vient de voir entrer d'un air pensif sous la tente dressée pour lui, eût suffi seule pour amasser des nuages sur son front, mais peut-être pensait-il plus au passé qu'au présent ou à l'avenir.

Don Estévan avait pu comparer l'énergie de Fabian avec la pusillanimité du sénateur Tragaduros; entraîné par le cours des événements, il n'avait songé qu'à écarter son neveu de sa route. Quand le jeune homme eut disparu dans le gouffre, après avoir jeté une outrageante menace au frère de son père, celui-ci avait senti tout à coup un vide immense.

Une blessure mal fermée venait de se rouvrir dans son cœur. Arrivé au sommet des grandeurs du monde, une chose lui manquait. Quoi qu'il eût fait pour se le dissimuler, l'orgueil de la race revivait en lui. Son neveu mort, une vive sympathie s'était emparée de lui pour le jeune homme qui, ardent, indomptable, aimé de dona Rosario,

pouvait peut-être remplacer le sénateur dans l'exécution de son plan audacieux. Il regretta de s'être laissé maîtriser par les événements, et au moment où le dernier des Mediana, après lui, eut disparu devant ses yeux, il regretta par orgueil l'héritier de son nom retrouvé tout à coup si digne de le porter. Personne après lui ne devait en perpétuer le souvenir. A la veille de monter d'un échelon de plus par la conquête du val d'Or qu'il savait près de lui, ce regret se faisait encore plus vivement sentir. C'est ainsi que l'ambition ne sait que creuser dans le cœur un vide pour en combler un autre.

Ce n'était pas cependant le seul souci qui préoccupait don Antonio de Mediana. L'absence de Cuchillo était aussi pour lui un sujet d'inquiétude.

Une pensée de perfidie qu'il avait su dissimuler à la pénétration de don Antonio, mais que celui-ci commençait à entrevoir, et c'était là aussi ce qui le rendait pensif, avait conduit le bandit hors du camp.

Cuchillo avait su se ménager une avance considérable sur les Indiens. Tant qu'il s'était vu éloigné du camp de don Antonio de Mediana, il avait lancé son cheval à toute course; mais dès qu'il aperçut, à travers la haie de cactus et de buissons de bois de fer, le retranchement élevé par ses compagnons, il ralentit alors son allure pour ne pas décourager la poursuite dont il était l'objet.

La distance qui le séparait du camp était encore assez grande pour qu'il ne pût être aperçu d'aucune des sentinelles qui veillaient alentour. Quand il vit les Indiens qui galopaient après lui retenir aussi leurs chevaux à l'aspect de la colonne de fumée, indice certain de la présence des guerriers blancs, il s'arrêta tout à fait. Il entrait dans son plan de ne rentrer parmi les siens que le plus tard possible, afin de ne donner l'alarme qu'au dernier moment. Il connaissait assez les habitudes des Indiens pour jouer de sang-froid ce jeu dangereux. Il savait qu'ils n'attaquent presque jamais qu'en nombre supérieur; qu'avant qu'ils

eussent décidé l'assaut du camp il s'écoulerait encore quelques heures, et que, satisfaits d'avoir retrouvé la trace de leurs ennemis, ceux qui le poursuivaient allaient tourner bride pour en reporter la nouvelle à leurs compagnons.

Il ne s'était pas trompé. Les hommes rouges ne tardèrent pas à rebrousser chemin vers le massif d'arbres que leur troupe occupait.

Enchanté du succès de sa ruse, le bandit, après avoir vu disparaître les ennemis, se coucha derrière un pli de terrain, et prêta attentivement l'oreille, prêt à reprendre sa course quand ses sens exercés lui signaleraient le retour du danger. En ne regagnant son camp que quelques minutes avant l'engagement, il espérait aussi, au milieu du tumulte qui devait précéder le combat, échapper aux questions de don Antonio dont il redoutait la perspicacité.

« Nous serions demain soixante à partager ces trésors, se disait-il, si je n'avais fait en sorte qu'au point du jour le nombre en fût diminué d'un bon quart. Puis, tandis que ces brutes rouges et blanches se battront les unes contre les autres, moi... »

Une explosion lointaine, semblable à celle d'une carabine, vint brusquement interrompre les méditations de Cuchillo. Ce bruit, affaibli par la distance, semblait venir du côté du nord.

C'était en effet la direction de la rivière au milieu de laquelle s'élevait l'îlot occupé par Bois-Rosé et ses deux compagnons.

« Il est étrange qu'un pareil son vienne de là-bas, se dit Cuchillo en tournant son regard vers le nord, car le camp des blancs est à l'est, et celui des guerriers rouges à l'ouest. »

Une seconde explosion se fit entendre, puis une troisième, à un assez long intervalle, auxquelles succéda enfin une fusillade bien nourrie. Un moment Cuchillo eut froid au cœur; il s'imagina qu'un second et nombreux parti de blancs, indépendant de l'expédition qu'il guidait, allait

s'emparer des trésors, objet de sa convoitise. Puis encore il craignit que don Antonio n'eût envoyé un détachement, pris dans sa propre troupe, pour s'emparer du val d'Or et s'y fortifier.

Mais le raisonnement lui démontra bien vite le peu de fondement de ses craintes. Un parti de blancs aurait laissé des traces visibles à ses yeux depuis deux jours qu'il battait la campagne, et, en outre, il n'était pas probable que don Antonio eût osé affaiblir sa troupe en la divisant. Cuchillo reprit donc courage, et, couché derrière le pli de terrain qui le rendait invisible, ainsi que son cheval, il finit par conclure que les détonations devaient venir de quelque parti de chasseurs américains surpris dans le trajet de leur pays à la frontière mexicaine, et aux prises avec les Apaches.

Nous laisserons Cuchillo à ses méditations pour retourner comme nous l'avons promis, au camp de don Antonio, et suivant l'ordre que nous avons établi en décrivant à vol d'aigle l'aspect du désert et la position des différents personnages qui l'animaient.

La fusillade s'était longtemps prolongée pendant le cours de cette après-midi, et on l'avait entendue dans le camp, où elle avait donné lieu à une foule de conjectures.

Le soir était venu. Des nuages rouges marquaient encore à l'occident la trace enflammée du soleil. La terre, à l'approche de la nuit, commençait à se rafraîchir, et à mesure que les derniers reflets du couchant pâlissaient, le croissant de la lune devenait de plus en plus lumineux, jusqu'au moment où l'absence du crépuscule permit à la clarté lunaire de remplacer brusquement la lumière du soleil.

C'était un spectacle pittoresque que celui du camp au clair de la lune.

Sur le mamelon qui dominait tout le camp s'élevait, comme nous l'avons, dit, la tente du chef de l'expédition surmontée de sa bannière. Une faible clarté, qu'on voyait en dedans, indiquait que le chef veillait pour tous.

Quelques feux, dont les foyers creusés en terre, ou entourés de pierres pour cacher la lueur des braises dont l'éclat eût pu trahir l'emplacement du camp, répandaient à fleur de sol une réverbération rougeâtre.

En cas d'attaque nocturne, des monceaux de fascines, élevés de distance en distance, pouvaient être allumés à la fois et répandre une clarté suffisante pour remplacer le jour. Des groupes d'aventuriers couchés, d'autres occupés à préparer le repas du soir, se mêlaient aux chevaux et aux bêtes de somme qui broyaient leur ration de maïs dans des auges de toile. L'insouciance et la résolution qu'à la clarté de la lune on lisait sur le visage bronzé des hommes, prouvaient qu'ils s'en rapportaient pleinement du soin de leur défense à la vigilance du chef qu'ils avaient choisi.

Au pied de la tente, un homme était insoucieusement couché comme un dogue qui veille auprès de son maître. A ses longs cheveux, à la guitare qui reposait près de sa carabine, aux débris de manteau dont il se drapait, il était facile de reconnaître le gambusino Oroche. Son temps semblait partagé entre la contemplation d'un ciel étincelant d'étoiles et le soin d'entretenir au pied du monticule un feu de branchages verts dont la fumée s'élevait en une colonne verticale argentée par la lune.

Au delà des retranchements ses rayons blanchissaient au loin la plaine, et la brume, irisée par leur reflet, couvrait à l'ouest du camp les sommités d'une chaîne de montagnes qu'on voyait à l'horizon. Enfin, derrière les chariots, ils éclairaient les sentinelles qui se promenaient, la carabine au bras et l'œil aux aguets.

Parmi les divers groupes d'hommes couchés çà et là, nous retrouvons Benito, le domestique de don Estévan, Baraja et Pedro Diaz. Tous trois s'entretenaient à voix basse.

« Seigneur don Benito, demandait Baraja au vieux domestique, vous qui êtes si habile à expliquer tous les bruits du désert ou des bois, pourriez-vous nous dire ce que

que, par conséquent, on ne doit s'effrayer de rien. Aussi, quand je tombai aux mains des Indiens, je me dis qu'ils avaient beau faire, que si je ne devais pas mourir je ne mourrais pas. Or, les Indiens, ce jour-là, étaient d'humeur massacrante, car nous leur avions tué pas mal de guerriers dans une escarmouche. Ils délibérèrent d'abord, ce que je compris à leurs gestes, pour décider si je serais scalpé, écorché vif ou coupé en morceaux. Enfin, un chef, dont l'irritation était extrême, persuada ses guerriers de m'attacher au poteau, pour leur servir de but au tir de la carabine.

« Ils avaient une longue journée à perdre, et je devais, pendant ce temps, faire les frais de leur amusement. J'avais compris quelques mots de leur discours, et je me dis que puisque, contre l'habitude, je ne devais être ni scalpé, ni rôti vif, je pourrais bien échapper à toute autre chose. En effet, depuis le lever du soleil jusqu'au coucher, je servis de but à leurs carabines. Chacun des guerriers s'avançait à son tour, me visait à la tête et faisait feu. J'essuyai ainsi deux cent quatre-vingt-quatre coups de carabine, ni plus, ni moins : je comptais pour me distraire, car le temps me semblait fort long.

— Je le crois, s'écria Baraja d'un ton de conviction. Mais, seigneur don Benito, vous nous la donnez belle avec vos deux cent quatre-vingt-quatre coups de carabine.

— Je n'en puis rabattre un seul. Je vous ai dit que les Indiens étaient fort irrités ; et, pour se soulager, ils essayaient de me faire mourir de peur. Les plus mauvais tireurs, qui auraient pu me tuer roide, ne me visaient qu'à poudre. Je l'ai su depuis. Les meilleurs tiraient à balle. Plus de deux cents fois je sentis le sifflement du plomb soulever les mèches de mes cheveux. Puis, voyant que cette horrible appréhension ne m'avait pas tué, ils me relâchèrent.

« J'étais resté douze heures au poteau, et je puis dire que j'avais été fusillé deux cent quatre-vingt-quatre fois.

Croyez-vous, acheva le conteur, que ce n'était pas un traitement plus atroce qu'un vrai supplice, et que si l'approche d'une seule mort cause parfois tant de défaillance et d'angoisse au plus brave, ce n'est pas une torture infernale de recommander son âme à Dieu vingt fois par heure, c'est-à-dire toutes les trois minutes ? car, à chaque instant, je croyais que ce jeu barbare touchait à sa fin et que chaque coup allait être le dernier. »

Les deux causeurs gardèrent un instant le silence : Benito se rappelant les souvenirs de sa jeunesse et plongé dans ses méditations ; Baraja prêtant l'oreille, pour ainsi dire, au silence du désert dans lequel s'accomplissaient de si horribles drames.

L'idée d'un supplice atroce qui pouvait durer cinq ou six heures, quelquefois plus, mais jamais moins ; ces deux cent quatre-vingt-quatre coups de carabine dont le vieux pâtre ne voulait pas rabattre un seul, tout cela assombrissait la pensée de Baraja.

Et cependant une invincible curiosité le poussait malgré lui à continuer ses interrogations au vieillard.

« Ainsi vous croyez, dit Baraja en reprenant la parole, que c'est peut-être l'un des nôtres qui a servi à l'amusement des Indiens ?

— Cuchillo ou Gayferos, l'homme qu'on a envoyé sur ses traces, l'un ou l'autre, ou bien tous deux, reprit Benito, et plaise à Dieu qu'ils aient eu la force de ne pas révéler notre présence en ces lieux.

— Le craignez-vous ? dit Baraja.

— Ces Indiens sont curieux en diable, et ils ont, pour vous arracher vos secrets, des procédés en comparaison desquels ceux de la sainte Inquisition n'étaient que jeux d'enfants ; et quoique, grâce à l'adresse de Pedro Diaz, ils aient perdu notre piste, une indiscrétion de l'un des captifs peut les amener à notre camp.

— C'est effrayant ce que vous me dites, murmura Baraja.

— Mais instructif, je vous le répète. Vous vous rappelez la nuit des jaguars ?

— Plût à Dieu que j'y fusse encore! au moins nous n'avions affaire qu'à deux tigres ; et ici à combien de démons rouges ? on n'ose le calculer.

— Une centaine à peine, reprit flegmatiquement l'ancien pâtre ; il est rare qu'ils marchent en plus grand nombre. Eh bien, pour en revenir à la nuit de la Poza, l'effroi de nos chevaux vous effrayait vous-même; mais il vous instruisait du danger. Sauf la peur que je n'ai pas, je joue à votre égard le rôle des chevaux dont l'instinct.... »

Le vieux vaquero s'interrompit pour tourner la tête de droite et de gauche.

« Dont l'instinct ne les trompe jamais, reprit-il. Eh ! tenez, voilà les mules qui cessent de broyer leur maïs et qui semblent écouter. »

Baraja tressaillit visiblement.

« Voici le noble cheval de bataille de Pedro Diaz qui allonge le cou comme s'il flairait le danger dont son maître et lui semblent si avides.

— Eh bien, qu'est-ce que cela prouve ?

— Rien encore ; mais si ces animaux, au lieu de cesser de manger, ou celui-ci d'ouvrir les naseaux et de tendre le cou, frissonnent et ronflent sourdement, cela voudra dire que les Indiens ne sont plus loin. Comme à l'odeur du jaguar, les animaux domestiques frissonnent à l'odeur seule des Indiens. Ils reconnaissent en eux des maîtres, car, on ne peut le nier, ces démons seuls ont conservé le sauvage et majestueux aspect des rois de la création.

— Caramba ! dit Baraja, allez-vous entonner les louanges des Indiens comme celles des tigres ?

— Pourquoi pas ? Je rends au besoin justice à mes ennemis. Mais rassurez-vous, les mules se sont remises à manger, et le cheval de Diaz semble s'être alarmé à tort. Jetons un coup d'œil autour du camp. »

En disant ces mots, Benito se leva, suivi de Baraja, que

ces récits effrayaient et fascinaient à la fois ; il se glissa sous les chariots pour consulter l'immensité silencieuse qui les environnait. Mais rien n'était de nature à faire pressentir l'approche d'un danger.

Un des cavaliers mis en sentinelle vint à passer, son mousquet au bras.

« N'avez-vous rien vu, rien entendu ? demanda l'ex-hacendero.

— Je n'ai rien vu, repartit la sentinelle. J'ai cru seulement entendre un hennissement de cheval sortir de l'un de ces petits vallons que vous voyez là-bas ; mais je me serai trompé sans doute. Malgré tout, je suis étonné que ni Cuchillo ni Gayferos ne reviennent. »

En achevant ces mots, le cavalier reprit sa promenade, et les deux causeurs vinrent se rasseoir à la place qu'ils occupaient.

« C'est une imprudence, reprit Benito, au milieu de toutes les précautions que don Estévan de Arechiza n'a cessé de prendre, d'avoir entretenu cette colonne de fumée toute l'après-midi, et maintenant encore. Par un ciel serein comme celui-ci, c'est une indication qui se voit de loin.

— J'en conviens, reprit Baraja ; mais vous savez que Cuchillo, notre guide, avait besoin d'un indice qui l'aidât à se retrouver. L'humanité d'un côté et notre intérêt personnel de l'autre exigeaient que le chef prît cette précaution, toute dangereuse qu'elle soit.

— L'humanité, je ne dis pas ; mais notre intérêt personnel ! Qu'advient-il au voyageur qui suit, la nuit, les feux follets dans les marais ? de tomber dans une fange mouvante qui l'engloutit. Eh bien, entre nous, Cuchillo, d'après sa physionomie, me semble être un de ces guides sur les pas desquels les mines d'or n'aboutissent qu'à des fondrières.

— N'avez-vous pas entendu les bruits qui se sont propagés parmi les hommes de notre expédition ?

— Quoi? Que cette expédition n'a pas été entreprise au hasard comme celles qui l'ont précédée, et que don Estévan connaît dans ces déserts l'existence d'un immense placer?

— Sans doute il en connaît l'existence, car je parierais que ces bruits sont fondés, mais il n'en connaît pas l'emplacement, et j'ai de bonnes raisons pour croire que Cuchillo en sait à cet égard plus long qu'il n'en veut dire, et que sa mort serait pour nous une perte irréparable.

— J'en doute, reprit le vieux domestique en secouant la tête; la figure de Cuchillo est de celles qui ne trompent pas un œil exercé. Je désire me tromper, du reste.

— Bah! vous voyez tout en noir.

— Il est de fait que je dois vous paraître comme ces oiseaux de mauvais augure qui n'annoncent que de sinistres nouvelles. Personne moins que moi ne redoute le danger, et cependant il me semble que Dieu m'a donné un sens plus exercé pour le pressentir; ce soir même, je ne sais quelle voix intérieure m'avertit de prendre garde à moi; et pourquoi, à tout prendre? Qui peut empêcher ce qui doit arriver? Ah! voilà ces animaux qui cessent encore de manger pour écouter!

— Pourvu qu'ils n'aillent pas se mettre à frissonner, dit Baraja.

— Qu'y faire? reprit le vieux pâtre. Quant à moi, si vous le trouvez bon, je vais m'étendre sur mon manteau pour dormir. »

Et joignant le geste aux paroles, Benito s'enveloppa de sa couverture de laine comme il s'enveloppait de son fatalisme, et s'étendit par terre, la tête appuyée sur un des bâts entassés au pied des retranchements.

Mais Baraja était loin d'avoir la même doctrine que l'ancien pâtre. Son imagination lui retraçait mille fantômes effrayants qui surgissaient dans l'obscurité toujours si imposante du désert. Il lui semblait entendre à chaque instant les hurlements desIndiens troubler le silence profond qui

cachait des périls dont le moindre était suffisant pour faire dresser les cheveux. La nuit surtout, l'homme le plus brave a de ces moments de faiblesse, et, sans avoir précisément un courage à toute épreuve, l'hacendero ruiné était loin d'être lâche.

Il essaya, mais en vain, d'imiter la résignation de son compagnon et de s'endormir aussi ; mais il était trop novice dans cette carrière de dangers et d'aventures pour avoir l'insouciance philosophique de Benito. Loin de croire, comme lui, qu'il n'y avait qu'à courber la tête devant un danger inévitable, l'ex-hacendero était d'avis que le meilleur moyen de l'éviter était de le fuir. Toutefois, dans ces solitudes que la clarté de la lune faisait resplendir comme un lac, où la mort pouvait être partout, il eût été aussi dangereux de fuir du camp que d'abandonner un navire en détresse pour demander son salut au terrible Océan, que parcourt le requin affamé.

Après une longue journée de marche, tous les aventuriers dormaient étendus sur le sable ; les sentinelles seules veillaient et faisaient crier le gravier sous leurs pas. Le silence, que nul autre bruit ne troublait, finit par rassurer Baraja, quand le vent du soir lui apporta encore quelques-unes de ces explosions lointaines qu'on avait entendues pendant le jour. Cette circonstance démentait les assertions de l'ancien vaquero relatives au supplice des prisonniers.

Baraja poussa du coude le vieux domestique.

« On tire encore par là-bas, » dit-il.

Le vaquero prêta l'oreille.

« C'est vrai. Mais si ce n'est pas signe que Cuchillo ou Gayferos servent de but aux carabines indiennes, je m'en réjouis et vous souhaite une bonne nuit. Dormez aussi, ami Baraja ; dans les déserts, le temps est précieux pour le sommeil, quoique à chaque minute on soit exposé à s'endormir pour l'éternité. »

Après cet effrayant aphorisme, le vieux vaquero avait

ramené son manteau de laine sur ses yeux pour les préserver des rayons mortels de la lune, quand les ronflements sourds des mules de charge lui firent de nouveau lever la tête.

« Ah! dit-il, les démons rouges rôdent non loin d'ici. »

Un hennissement qui s'éleva du fond de la plaine, accompagné d'un cri d'alarme, se fit entendre au loin, en même temps qu'un cavalier accourait à toute bride.

Et, comme pour dernier signal du danger, l'instinct fit taire les animaux; à leurs ronflements sourds succéda un frisson de terreur que le vent du soir semblait leur apporter de la prairie de l'ouest.

« C'est Cuchillo! » s'écria le vaquero à l'aspect du cavalier qui avançait au galop; puis il ajouta tout bas, de manière que Baraja seul l'entendît :

« Que le voyageur prenne garde quand le feu follet danse dans la plaine! »

CHAPITRE XXIX.

Don Estévan se confie à Diaz.

Ce soir-là, comme d'habitude, don Estévan de Arechiza veillait dans sa tente pendant que ses gens se reposaient.

A la lueur d'une chandelle fumeuse, l'Espagnol, malgré la modeste apparence de son habitation de toile, et sous des vêtements couverts de poussière, semblait n'avoir rien perdu de la dignité de son maintien et du grand air de sa personne. Son teint, plus hâlé qu'au moment où nous l'avons vu pour la première fois, prêtait à sa physionomie un caractère encore plus énergique.

Il paraissait aussi pensif que lorsqu'il était descendu de cheval, mais ses méditations n'avaient plus le même carac-

tère soucieux. A la veille, après mille dangers, de commencer à réaliser ses vastes desseins, don Antonio de Mediana avait fini par secouer, momentanément du moins, l'abattement que les événements antérieurs à ce jour avaient fait naître chez lui. Son âme s'était retrempée dans l'espoir d'un succès désormais impossible.

Il avait soulevé le pan de toile qui servait de portière à sa tente pour jeter un coup d'œil sur les hommes qui reposaient sous sa garde; il semblait vouloir comparer ses moyens d'action avec le but qu'il poursuivait.

L'aspect de ces soixante hommes dévoués à son autorité éveilla cependant en lui un autre ordre d'idées.

« C'est ainsi, se disait l'Espagnol, qu'il y a vingt ans je commandais à un nombre à peu près égal de marins aussi déterminés que ces aventuriers. Je n'étais à cette époque qu'un obscur cadet de famille, et ce sont eux qui m'ont aidé à reconquérir mon héritage.... oui.... c'était bien le mien. Mais j'étais alors à la fleur de l'âge, j'avais un but d'avenir à poursuivre, je l'ai atteint.... je l'ai dépassé même, et cependant, aujourd'hui que je n'ai plus rien à désirer, je me trouve encore, à la maturité de l'âge, à parcourir des déserts comme je parcourais jadis les mers en y promenant mon pavillon! Pourquoi?... »

La conscience de Mediana lui cria que c'était pour oublier un jour de sa vie; mais en ce moment il voulut rester sourd à sa voix.

La lune brillait sur les carabines rangées en faisceaux dans le camp, elle éclairait soixante hommes aguerris aux périls, sobres, infatigables, qui se riaient de la soif et du soleil. Dans le lointain, une vapeur lumineuse comme de l'or pâle se jouait dans le brouillard des montagnes, auprès desquelles s'étendait le val d'Or.

« Pourquoi? répéta don Antonio; et il répondit lui-même à sa propre interrogation : parce qu'il me reste encore un immense trésor et un vaste royaume à conquérir. »

Les yeux de Mediana étincelèrent d'orgueil, puis cet

éclair s'éteignit bientôt, et il fixa sur l'horizon un regard de mélancolie.

« Et cependant, continua-t-il, de ce trésor, que garderai-je pour moi? Rien. Cette couronne, je la mettrai sur la tête d'un autre. Et je n'aurai même pas pour récompense un fils, un descendant porteur du nom de Mediana, qui s'incline un jour devant mon portrait et dise en le regardant : Celui-là n'a pu être tenté ni par un trésor ni par un trône.... On ne le dira que de mon vivant.... Après tout, n'est-ce pas encore un assez beau lot? »

Pedro Diaz, mandé, comme on l'a vu, par don Estévan, soulevait la portière de la tente au moment où celui-ci venait de la laisser tomber. Le chef avait repris son maintien ferme et décidé.

« Vous m'avez mandé, seigneur don Estévan, et me voici, dit l'aventurier en ôtant son feutre galonné.

— J'ai à vous entretenir de choses importantes, que je ne pouvais dire hier et que je dois vous dire aujourd'hui, reprit Arechiza; puis j'ai quelques questions à vous faire, et quoique ce soit l'heure du repos, nous avons à l'ajourner encore longtemps. Si je ne me trompe, Diaz, vous êtes de cette trempe d'hommes qui ne se reposent que quand ils n'ont rien de mieux à faire. Les ambitieux sont ainsi, ajouta don Estévan avec un sourire.

— Je ne suis pas un ambitieux, seigneur de Arechiza, reprit tranquillement l'aventurier.

— Vous l'êtes sans vous en douter, Diaz, et je vous le prouverai tout à l'heure. Mais avant, dites-moi : que pensez-vous de cette fusillade lointaine?

— Les hommes se rencontrent sur la mer dont la surface est incomparablement plus large que celle de ces déserts; il n'est pas étonnant qu'ils se rencontrent ici. Des voyageurs et des Indiens se sont trouvés face à face, et ils se battent.

— C'est ce que je pensais aussi, dit le chef. Une autre question encore;... après nous reviendrons au sujet de la conversation qui me tient au cœur.

— Cuchillo a-t-il reparu? demanda l'Espagnol.

— Non, seigneur, et tout me fait craindre que nous n'ayons perdu le guide qui nous avait conduits jusqu'à ce jour.

— Et à quoi attribuez-vous ce retard si étrange? reprit don Estévan d'un air plus soucieux qu'il ne le pensait peut-être.

— Il est vraisemblable qu'il aura poussé trop loin sur la trace des Apaches et qu'il aura été surpris par quelques-uns de ces brigands; dans ce cas, son absence pourrait bien être éternelle, en dépit des feux que nous allumons depuis deux jours pour que la colonne de fumée qui s'en élève lui indique notre campement.

— Est-ce là le fond de votre pensée? demanda de nouveau le chef, en regardant fixément l'aventurier.

— C'est le fond de ma pensée, quoique, à vrai dire, Cuchillo soit de ces gens qu'on accuse rarement à tort d'une perfidie. Mais encore je ne devine pas dans quel but il nous aurait trahis. »

Don Estévan souleva la portière de sa tente et, montrant du doigt à Pedro Diaz le voile de brume qui cachait le sommet des montagnes à l'horizon :

« Le voisinage de ces montagnes, dit-il d'un air pensif, pourrait nous expliquer l'absence de Cuchillo. » Puis, changeant brusquement de ton: « Et l'esprit de nos hommes est-il toujours le même?

— Toujours, seigneur, répliqua Diaz; plus que jamais ils ont confiance dans le chef qui veille pour eux quand ils dorment, et qui combat néanmoins comme le dernier d'entre eux.

— Je me suis un peu battu sur tous les points du globe, dit Arechiza, sensible à un éloge dont il ne suspectait pas la sincérité, et j'ai rarement commandé à des hommes plus déterminés que ceux-là. Plût à Dieu qu'ils fussent cinq cents au lieu de soixante, car, au retour de l'expédition, mes projets seraient faciles à accomplir.

— J'ignore quels sont ces projets dont Votre Seigneurie me parle pour la première fois, reprit Diaz d'un ton de réserve, mais peut-être le seigneur Arechiza ne me croit-il ambitieux que parce qu'il m'a fait l'honneur de me juger d'après lui.

— C'est possible, ami Diaz, reprit en souriant le duc de l'Armada. La première fois que je vous ai vu, j'ai pensé que la trempe de votre esprit sympathiserait avec la mienne. Nous sommes faits pour nous entendre, j'en ai la conviction. »

Le Mexicain avait toute la vivacité d'intelligence de ses compatriotes. Il avait jugé Arechiza, mais il attendait que celui-ci prît l'initiative; il s'inclina courtoisement et se tut.

L'Espagnol écarta une seconde fois le rideau de sa tente, et, montrant du doigt l'horizon :

« Encore un jour de marche, dit-il, et demain nous camperons au pied de ces montagnes là-bas.

— En effet, reprit Diaz, six lieues à peine nous en séparent.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, ajouta don Estévan; mais ce dais de brouillards qui en couronne le sommet, tandis qu'à leur base la lune éclaire et blanchit les plaines, savez-vous ce qu'il couvre?

— Non, » dit le Mexicain.

Le duc de l'Armada jeta sur Diaz un regard qui semblait vouloir pénétrer jusqu'au fond de son âme. Au moment de révéler à l'aventurier le secret qu'il avait si soigneusement caché jusque-là, le seigneur espagnol voulait s'assurer si celui qu'il allait prendre pour confident était digne de cette marque de confiance.

La physionomie loyale de Diaz, sur laquelle on ne pouvait lire aucune des passions cupides qui servaient de mobile à ses compagnons, le rassura.

L'Espagnol reprit tout aussitôt :

« Eh bien, c'est vers ces montagnes que nous marchons depuis Tubac. Je vous dirai pourquoi j'ai dirigé l'expédition vers ce but, comme le pilote conduit le navire à un point de

l'Océan que lui seul connaît. Ce soir vous lirez dans ma pensée comme moi-même. Nous sommes faits pour nous entendre, vous dis-je. Ce dais de brouillards, que le soleil même ne dissipera pas demain en se levant, sert de voile à des trésors que Dieu y a entassés depuis le commencement du monde peut-être. Depuis des siècles les eaux des pluies les charrient dans la plaine ; la race blanche n'a jamais fait que les entrevoir, et la race indienne les a respectés ; demain ces trésors seront à nous. Voilà le but que je poursuis. Eh bien, Diaz, vous ne tombez pas à genoux pour remercier le ciel d'être un de ceux appelés à les recueillir ?

— Non, répondit simplement l'aventurier ; la cupidité ne m'eût pas fait braver les dangers que l'esprit de vengeance m'a fait rechercher. J'avais demandé au travail de mes bras ce que tant d'autres cherchent dans des voies plus faciles, mais moins sûres. Les Indiens ont ravagé mes champs, pillé mes troupeaux, égorgé mon père et mes frères ; moi seul ai pu échapper à leur fureur. Depuis ce temps, j'ai maudit l'ordre des choses qui ne sait pas protéger nos riches provinces ; j'ai fait aux Indiens une guerre acharnée, j'ai massacré un nombre triple des leurs, j'ai vendu les fils de ces chiens par douzaines ; c'est encore l'espoir de la vengeance qui m'a conduit ici, et non l'ambition ni la cupidité ; mais j'aime mon pays, et je ne voudrais de ces trésors que pour essayer une dernière représaille contre ce congrès lointain qui nous tyrannise et ne sait pas nous protéger !

— Bien, ami Diaz, bien, s'écria l'Espagnol en tendant la main à l'aventurier. Celui-ci reprit avec véhémence :

« Fort de l'appui que cet or me prêterait, je ferais partager mes griefs à ces soixante hommes qui dorment là, sous votre œil. A notre retour, ce serait le torrent grossi dans son cours, et nous secouerions le joug d'une capitale qui ne sait à chaque instant que changer d'hommes et de principes. »

Don Estévan avait entrevu déjà, dans des conversations précédentes avec Diaz, une haine sourde contre le système fédéral ; mais jamais jusqu'alors ses rancunes ne s'étaient fait si clairement connaître. Il voulut savoir si elles ne se fondaient que sur des motifs personnels, semblables à ceux qu'il venait d'exposer.

« Le congrès est bien loin de vous, dit-il avec une bonhomie feinte; le gouvernement de Mexico manque des troupes et de l'argent nécessaires pour protéger des provinces aussi lointaines que les vôtres. C'est là, sans doute, le plus grave reproche que vous avez à lui faire ?

—Le seul reproche! plût à Dieu! Il y en a d'autres encore. L'indépendance n'est pour nous qu'un mot vide de sens, et nous n'avons que les charges d'une centralisation lointaine. »

Don Estévan, profitant de la disposition d'esprit de Diaz, lui dévoila le projet que nous l'avons déjà vu dévoiler au sénateur.

Passant ensuite des principes aux personnes, il nomma le roi don Carlos comme celui dont l'aventurier et ses amis devaient être les précurseurs.

« Un roi, le roi Charles Ier, soit! reprit Diaz, mais nous aurons bien des obstacles à vaincre.

— Moins que vous ne pensez, répliqua l'Espagnol. En tout cas, l'or aplanira ces obstacles, ami Diaz. Demain, nous le récolterons à pleines mains, et nous pourrons ouvrir un chemin semé d'or à la royauté nouvelle, et payer largement les fondateurs, les gardiens d'un trône qui n'attendra plus qu'un roi. »

Ainsi, comme il l'avait promis à son maître, l'audacieux partisan ébauchait jusqu'au fond des déserts les fondements d'une dynastie future. Ce que l'influence aristocratique du sénateur pouvait et devait faire dans le congrès d'Arispe, l'influence subalterne d'un homme renommé par ses exploits devait l'obtenir de ses égaux. Le sommet et la base, l'Espagnol avait tout conquis. Sûr désormais d'arri-

ver à son but, le grand seigneur foulait à ses pieds les obstacles intermédiaires.

Prêt à regagner l'endroit du camp où il devait dormir pour se reposer d'une longue marche et se préparer aux fatigues du lendemain, Diaz était sorti et allait prendre congé de don Estévan, qui l'avait accompagné hors de sa tente.

Au même moment où Benito et Baraja venaient de se coucher sur le sol pour dormir aussi, l'Espagnol et le Mexicain, du haut de l'éminence où ils se trouvaient, dominaient toute l'étendue de la plaine.

Les Montagnes-Brumeuses s'élevaient au loin couvertes de leur voile mystérieux de brouillards éternels. Dans cette couronne épaisse de vapeurs qui cachait tant d'or, la lune semblait plonger de longs rayons d'argent.

Si près du but de son expédition, si près qu'il pouvait pour ainsi dire étendre la main de sa tente aux Montagnes-Brumeuses, don Antonio de Mediana jetait à l'horizon un regard de tranquille orgueil.

Tous les obstacles étaient surmontés. La vigilance incessante des Indiens avait été trompée, grâce à ce même Diaz, instrument énergique, assoupli aux volontés du duc de l'Armada. Un immense trésor, vierge encore depuis le commencement du monde, n'attendait plus que les mains qui allaient avidement le fouiller.

« Voyez, dit l'Espagnol à Pedro Diaz, de ces brouillards là-bas vont surgir les éléments d'un nouveau royaume, et notre nom appartient désormais à l'histoire. Maintenant je n'ai plus qu'une crainte, c'est quelque perfidie de Cuchillo, et vous la partagerez comme moi lorsque vous saurez que c'est lui qui m'a vendu le secret que recèlent ces montagnes. »

Diaz considérait d'un air pensif l'immense plaine qui s'étendait sous leurs pieds. Il semblait considérer un point encore invisible dans l'éloignement.

« Ah ! dit-il, j'aperçois un cavalier qui s'approche au galop, c'est Gayferos ou Cuchillo.

— Plaise à Dieu que ce soit le dernier! dit Arechiza en suivant de l'œil le cavalier qui s'avançait. C'est un coquin que j'aime mieux avoir à la portée de ma main que loin de ma vue.

— Je crois reconnaître son cheval gris, » répondit le Mexicain.

Au bout d'une minute, en effet, dans le cavalier qui accourait à toute bride, ils reconnurent Cuchillo à la clarté de la lune.

« Aux armes! aux armes! s'écria Cuchillo, voilà les Indiens! »

Et tout en jetant ce signal d'alarme, il précipita son cheval par l'ouverture que les sentinelles venaient de pratiquer dans le retranchement.

« Cuchillo! les Indiens! deux noms de sinistre augure, » s'écria le duc de l'Armada.

CHAPITRE XXX.

L'attaque du camp.

Au cri de Cuchillo qui retentit dans tout le camp, l'Espagnol et Pedro Diaz échangèrent un regard d'intelligence, comme si la même idée traversait leur esprit.

« Il est étrange que les Indiens aient retrouvé nos traces, dit don Estévan.

— Étrange en effet, » reprit Diaz.

Et, sans prononcer d'autres paroles, tous deux sortirent de la tente pour descendre de l'éminence sur laquelle elle était élevée.

En un clin d'œil, le camp avait été sur pied. Un instant la confusion régna dans toute son étendue. Ce fut un frémissement général parmi ces hommes intrépides, accou-

tumés à des alertes semblables et qui s'étaient déjà mesurés plus d'une fois avec leurs implacables ennemis. Les faisceaux de carabines furent rompus et chacun s'arma à la hâte.

Ainsi que l'avait annoncé Benito, les chevaux et les mules, comme à l'approche du lion et du tigre, tremblaient à l'odeur des Indiens et secouaient leurs attaches, tant ces fils du désert y exercent une influence terrifiante ; mais le trouble occasionné par le cri d'alarme de Cuchillo s'apaisa bientôt, et tout le monde se trouva posté selon l'ordre que le chef avait indiqué d'avance en cas d'attaque.

Les premiers qui interrogèrent Cuchillo furent le vieux pâtre d'abord, puis Baraja, dont cette campagne était le début, et qu'on a vu désagréablement affecté des récits et des sombres prédictions de son compagnon.

« A moins que ce ne soit vous qui ayez attiré les Indiens sur nos traces, dit l'ancien vaquero en lançant au bandit un regard de soupçon, comment ont-ils pu les découvrir ?

— C'est moi qui les ai attirés, en effet, dit impudemment Cuchillo en descendant de cheval. J'aurais voulu vous voir poursuivi par une centaine de ces démons pour savoir si vous n'auriez pas comme moi galopé jusqu'au camp pour y chercher un asile.

— En pareil cas, reprit sévèrement Benito, un homme, pour sauver ses compagnons, ne fuit pas, et se laisse aussi plutôt arracher la peau du crâne que de les trahir. Je l'aurais fait, moi, ajouta-t-il simplement.

— Chacun son goût, dit Cuchillo ; mais je n'ai de compte à rendre qu'au chef et non pas à ses serviteurs.

— Oui, murmura le vieux domestique, il n'arrive que ce qui doit arriver, un lâche ou un traître ne peut faire que des lâchetés ou des perfidies.

— Les Apaches sont-ils nombreux ? demanda Baraja à son ancien ami, car, depuis leur querelle à l'hacienda, leurs rapports avaient été moins fréquents.

— Je n'ai pas eu le temps de les compter, reprit Cuchillo précipitamment. Tout ce que je puis dire, c'est qu'ils doivent être près d'ici. »

Et, sans plus s'arrêter, il traversa le camp et se dirigea du côté de don Estévan. Celui-ci, les premières et les plus importantes mesures une fois prises, attendait à la portière de sa tente que Cuchillo vînt lui rendre compte du résultat de son exploration et de l'imminence du danger.

Au moment où Cuchillo marchait sans répondre aux nombreuses questions dont on l'accablait de tous côtés, un homme s'avançait, un tison enflammé à la main, pour mettre le feu aux fascines entassées de distance en distance, quand la voix de don Estévan se fit entendre.

« Pas encore ! s'écria le chef; c'est peut-être une fausse alerte, et, jusqu'à ce que nous ayons la certitude d'être attaqués, nous ne devons pas éclairer le camp pour nous trahir. »

A ces mots de fausse alerte, on eût pu voir un sourire sinistre errer sur les lèvres de Cuchillo. L'homme rejeta son tison dans le foyer.

« En tout cas, ajouta don Estévan, que chacun selle son cheval et se trouve prêt. »

Ensuite il rentra dans sa tente, en faisant signe à Diaz de l'accompagner.

« Cela veut dire, ami Baraja, fit Benito, que, si l'ordre est donné d'allumer les feux, nous serons bien sûrs d'être attaqués. La nuit surtout, c'est terrible.

— Qui le sait mieux que moi ? dit Baraja.

— Vous êtes-vous déjà trouvé la nuit à pareille fête? demanda Benito.

— Jamais, voilà pourquoi je redoute si fort une attaque nocturne.

— Eh bien, si vous en aviez déjà vu, vous la....

— Je n'en aurais plus peur, se hâta d'interrompre Baraja.

— Vous la redouteriez encore davantage. »

Cuchillo, dans son trajet jusqu'à la tente de don Estévan, composa, ou plutôt décomposa son visage. Il rejeta en arrière ses longs cheveux, comme si le vent d'une course précipitée les eût fait voltiger sur sa tête, puis il entra dans la tente en homme qui ne fait que de reprendre haleine, et en essuyant sur son front une sueur absente. Il avait d'ailleurs conservé son air d'impudence habituelle.

Oroche, qui semblait plus particulièrement chargé de la garde personnelle de don Estévan, s'était glissé à côté de Diaz.

Le rapport de Cuchillo fut bref : chargé d'aller reconnaître l'abord des lieux vers lesquels devait s'avancer l'expédition, il avait poussé sa reconnaissance au delà des limites que lui assignait la prudence....

Diaz l'interrompit.

« J'avais pris des précautions telles, dit-il, pour dérober notre marche aux Indiens à l'aide de fausses traces, je les avais si bien fourvoyés que vous avez dû quitter la ligne que vous suiviez pour aller de droite et de gauche.

— En effet, reprit le bandit, je me suis égaré, trompé par la monotonie de ces plaines sans fin où chaque colline ressemble à une autre.

— Chaque colline ressemble à une autre ! reprit ironiquement Diaz. Qu'un homme des villes s'y laisse tromper, je le conçois ; mais vous, la peur mettait donc un voile de brouillard sur vos yeux?

— La peur ! répondit Cuchillo, je ne la connais pas plus que vous.

— Alors votre vue baisse, seigneur Cuchillo.

— Quoi qu'il en soit, continua ce dernier, je m'égarai, et, sans la colonne de fumée qui me guida, je n'aurais pu sans doute reconnaître ma route aussi promptement que je le fis ; mais j'aperçus un parti d'Indiens qui battait la campagne, et je dus faire un détour pour les éviter. C'est dans ce détour que je fus découvert par les rôdeurs, et je n'ai dû qu'à la vigueur de mon cheval l'avance que je viens de prendre sur eux. »

Comme il achevait ce rapport, pendant lequel don Estévan avait plus d'une fois froncé les sourcils, Oroche sortit de la tente, puis il rentra aussitôt.

« Les Indiens sont là-bas, dit-il. Voyez ces ombres noires qui parcourent la plaine; la lune les éclaire au loin, ce sont leurs batteurs d'estrade occupés à reconnaître notre campement. »

Sur la surface blanche du désert on pouvait voir en effet des formes équestres s'avancer, et disparaître à l'ombre des dunes de sable. Pedro Diaz consulta du regard don Estévan, puis il s'écria d'une voix qui retentit comme un signal de combat :

« Allumez les feux partout; nous avons besoin de compter nos ennemis! »

Quelques instants après ces paroles, une clarté rouge, presque aussi vive que celle du soleil, parut incendier tout le camp, et montra les aventuriers à leur poste, la carabine au poing, et les chevaux sellés et bridés, n'attendant plus que leurs cavaliers prêts à s'élancer sur leur dos, au cas où une sortie deviendrait nécessaire. Puis la tente de don Estévan s'affaissa sur ses piquets arrachés par Oroche. Un calme imposant avait succédé au tumulte.

Le désert était silencieux comme le camp. La lune n'éclairait plus les évolutions des rôdeurs indiens, tous avaient disparu, semblables à ces rêves sinistres que chasse le retour de la lumière. C'était ce morne silence précurseur de l'orage.

Ce calme, du reste, avait quelque chose d'effrayant. Il n'annonçait pas une de ces surprises dans lesquelles un ennemi inférieur en nombre dissimule sa faiblesse par l'impétuosité de son attaque, tout prêt à lâcher le pied si on lui résiste. C'était le répit avant le combat, accordé par des ennemis impitoyables qui se recueillent un instant pour engager plus sûrement une lutte à mort.

« Oui, fiez-vous-y, disait à Baraja le vieux Benito, et dans un quart d'heure d'ici vous allez entendre les hurle-

ments de ces diables rouges retentir à vos oreilles comme les fanfares du jugement dernier. C'est moi qui vous le dis, quoique je connaisse peu les mœurs des Indiens.

— Laissez donc! reprit Baraja d'un air consterné, vous êtes l'homme le plus érudit en fait de tigres et d'Indiens que j'aie jamais vu, quoique, à vrai dire, vous pourriez être plus consolant. Plût à Dieu qu'il me fût permis de douter de la vérité de vos paroles!

— Il est des choses qu'il est toujours facile de prévoir. On peut prédire au voyageur qui s'endort dans le lit desséché d'un torrent que ses flots l'emporteront à son réveil; que les Indiens qui connaissent la position de leurs ennemis et s'éloignent un instant, comptent leurs guerriers pour les attaquer. On peut prédire à coup sûr que plus d'un parmi eux poussera son cri de mort, comme beaucoup d'entre nous auront à dire leur *in manus*; mais qui seront ceux-là? voilà ce que nul homme ne saurait prédire. Connaissez-vous quelques prières des agonisants, seigneur Baraja?

— Non, dit lugubrement l'aventurier.

— J'en suis fâché, car ce sont de ces petits services que l'on peut se rendre entre amis, et si j'avais la douleur, comme il est raisonnable de s'y attendre, de vous voir scalpé, puis égorgé.... »

Le vieux vaquero fut interrompu par des hurlements qui retentirent au loin, puis se rapprochèrent du camp.

Malgré le sens toujours sinistre des paroles de l'ancien pâtre, son sang-froid parmi les plus grands périls, sa résolution si fortement empreinte d'un fatalisme consolant soutenaient le courage moins ferme de Baraja. Au moment où celui-ci frissonnait malgré lui à ces hurlements de guerre, qu'il faut avoir entendus pour en apprécier l'horrible harmonie, il jeta un regard sur Benito pour puiser dans son maintien un peu de la philosophie qui n'abandonnait jamais le vieillard.

La clarté des feux frappait vivement ses joues flétries. Pour la première fois un nuage de tristesse résignée pa-

raissait étendu sur son front penché. Ses yeux étaient humides comme si une larme allait s'en échapper. Baraja fut frappé de ce changement. Il appuya sa main sur le bras du vieux pâtre. Benito releva la tête :

« Je vous comprends, dit-il, mais l'homme a ses instants de faiblesse. Que voulez-vous? je suis comme celui que le son de la trompette arrache à son foyer au moment où il pense le moins à le quitter. Au milieu de ces hurlements j'entends là-haut le son de la trompette qui m'appelle, et, tout vieux que je suis, j'ai quelque peine à quitter mon foyer. Je n'ai ni femme ni enfants que je puisse regretter, ou qui aient à me pleurer, mais j'ai un vieux compagnon de ma vie solitaire dont je ne puis penser sans douleur à me séparer. C'est du moins une consolation pour le guerrier indien de savoir que son cheval de bataille partagera son tombeau et de croire qu'il le trouvera de cette façon dans la terre des Esprits. Combien de fois n'avons-nous pas parcouru les bois et les savanes ensemble! que de fois n'avons-nous pas supporté tous deux l'ardeur du soleil, la faim et la soif! Ce vieil et fidèle ami, c'est mon cheval, vous le devinez. Je vous le donne, ami Baraja, traitez-le doucement, aimez-le comme je l'aimais, et il vous aimera comme il m'aime. C'était le compagnon de celui qui fut étranglé par un tigre ; de nous trois il va rester seul à présent. »

En disant ces mots, le vieillard désigna du doigt un vieux et noble coursier qui, parmi la troupe de chevaux sellés, le cou arqué par sa bride attachée au pommeau de la selle, mâchait encore fièrement son mors. Benito s'avança vers lui, flatta de la main sa robuste croupe, et, ce moment de faiblesse passé, son visage reprit son impassibilité habituelle.

En recouvrant son sang-froid, le vieux pâtre était revenu aussi à ses habitudes de tout prévoir, quitte à glacer de terreur ceux qui l'écoutaient.

« Écoutez, dit-il à Baraja, pour vous remercier des soins que vous prendrez de mon vieil ami, je puis vous

apprendre, pendant qu'il en est encore temps, un verset du psaume des agonisants, cela peut vous servir à vous comme....

— Eh bien, s'écria Baraja en voyant que le vieillard n'achevait pas, avez-vous quelque effrayante nouvelle à m'annonçer? »

L'ancien vaquero ne répondit rien; mais l'aventurier sentit le bras de Benito serrer convulsivement le sien. Le spectacle qui frappa Baraja était plus terrible que la plus terrible des réponses du vieillard. Ses yeux roulaient dans leurs orbites, et l'une de ses mains essayait vainement d'étancher le sang qui coulait d'une large blessure. Une flèche venue en sifflant s'était enfoncée dans sa gorge; Benito tomba en s'écriant :

« Il n'arrive que ce qui doit arriver. Allez, ajouta-t-il en repoussant les soins que Baraja essayait de lui donner, mon heure est venue.... pensez à mon.... vieil ami.... »

Les flots de sang qui sortaient de sa blessure lui coupèrent la parole.

En ce moment, les mieux montés des Apaches se montrèrent dans la plaine éclairée par la lune.

Les voyageurs qui n'ont rencontré que des Indiens *mansos* (civilisés) se feraient difficilement une idée, d'après eux, de la race des Indiens sauvages.

Rien ne ressemblait moins à la famille dégénérée des Indiens des villes que ces fils indomptés des déserts, qui, semblables à l'oiseau de proie traçant dans l'air ses évolutions circulaires avant de fondre sur ses victimes, poussaient en hurlant leurs chevaux autour du camp. Ces figures, hideusement barbouillées de rouge, venaient de temps à autre s'éclairer du reflet des feux. Les longs cheveux que le vent faisait flotter au-dessus de leur tête, les lanières de cuir de leurs vêtements qui, dans la rapidité de la course, sifflaient autour d'eux comme des serpents, leurs cris perçants de bravade et de défi les faisaient ressembler aux démons auxquels on les a si justement comparés.

Il en était peu parmi les Mexicains qui n'eussent à ven-

ger quelque grief sur ces déprédateurs infatigables; mais nul d'entre eux n'était animé à leur égard d'une haine semblable à celle de Pedro Diaz. La vue de ses ennemis produisait sur lui l'effet d'une banderole écarlate sur le taureau, et à leur aspect il semblait avoir peine à maîtriser l'ardeur de sa haine, et ne résister que difficilement à la tentation de se signaler par un de ces exploits qui avaient rendu son nom redoutable à leurs tribus.

Mais il était urgent de donner l'exemple de la discipline, et l'aventurier contint sa bouillante impatience. Le moment, du reste, n'était pas éloigné où les Indiens allaient attaquer. Cette fois du moins l'avantage de la position servait à compenser chez les Mexicains l'inégalité probable du nombre.

Après avoir assigné à chacun son poste derrière les chariots, don Estévan fit placer sur la hauteur qu'occupait naguère sa tente ceux de ses hommes dont les carabines avaient la plus longue portée, et dont le coup d'œil était le plus sûr. Les feux répandaient au loin assez d'éclat pour éclairer le but de leurs balles. Quant à lui, son poste était partout.

Cependant la vue perçante des Indiens et les rapports de ceux des leurs qui s'étaient le plus avancés les avaient sans doute instruits de la position des blancs, car un moment d'indécision sembla régner parmi eux après la démonstration faite dans le but d'effrayer leurs ennemis. Mais la trêve ne fut que de courte durée.

Après un intervalle de silence, cent bouches hurlèrent à la fois et firent entendre le cri de guerre avec d'effroyables intonations; la terre trembla sous une avalanche de chevaux lancés à toute course, et au milieu d'une grêle de balles, de pierres et de flèches, le camp se trouva cerné de trois côtés par une multitude désordonnée de guerriers à la chevelure flottante. Cependant un feu bien nourri jaillit en éclairs du sommet de l'éminence.

Sous ce feu meurtrier, des chevaux galopèrent sans

maîtres dans la plaine, tandis que, d'autre part, des cavaliers se débarrassaient du poids de leurs chevaux abattus, et le combat s'établit bientôt corps à corps, les Mexicains derrière leurs chariots, les Apaches essayant de les escalader.

Oroche, Baraja et Pedro Diaz, serrés les uns contre les autres, tantôt reculant pour éviter les longues lances de leurs ennemis, tantôt se rapprochant et frappant à leur tour, s'animaient du geste et de la voix et s'interrompaient pour jeter un coup d'œil sur leur chef. Nous avons dit que le bruit s'était vaguement répandu qu'il connaissait un des gîtes aurifères les plus riches de l'État; la cupidité faisait chez Oroche et Baraja l'office du dévouement le plus enthousiaste.

« Caramba! s'écria Baraja, un homme possesseur d'un pareil secret devrait être invulnérable.

— Immortel, s'écria Oroche, ou ne mourir qu'après.... »

Un coup de *macana* (casse-tête), déchargé sur le crâne d'Oroche, lui coupa la parole, et, sans la solidité de son chapeau et le luxe de sa chevelure, c'en était fait du gambusino. Il mesura rudement la terre.

Tandis qu'il essayait de se relever encore tout étourdi, son adversaire, entraîné par la violence du coup, appuyait, pour se retenir, une main sur le timon qui les séparait. Diaz s'empara du bras de l'Indien, et, s'appuyant sur le moyeu de la roue, l'entraîna par une force irrésistible; le guerrier apache vida les arçons et tomba dans le camp. Il n'avait pas touché la terre que le poignard tranchant du Mexicain avait presque séparé la tête du tronc.

Désormais inutiles sur leur poste élevé, car la mêlée était si épaisse que leurs coups auraient pu être aussi funestes aux leurs qu'aux Apaches, les tirailleurs étaient revenus se mêler aux combattants.

Dans l'angle du retranchement où ils se tenaient, don Estévan et Cuchillo n'avaient pas à soutenir une attaque moins furieuse. Le premier, tout en songeant à sa défense

personnelle, car, en pareil cas, un chef doit être soldat, jetait un coup d'œil sur toute la ligne de défense du camp ; mais ce n'était qu'à grand'peine qu'il pouvait faire entendre, au milieu des hurlements qui assourdissaient les combattants, les avis qu'il transmettait et les ordres qu'il donnait. Plus d'une fois, un léger fusil à deux canons, de fabrique anglaise, qu'il chargeait et déchargeait tour à tour avec autant de rapidité que d'adresse, écarta de l'un des siens le couteau, la hache ou le casse-tête qui le menaçait. Les hourras qui répondaient aux rugissements des Apaches accueillaient la sûreté de son coup d'œil. Il était en un mot ce que les aventuriers l'avaient vu depuis le commencement de cette dangereuse campagne, le chef qui pensait à tout dans le commandement et le soldat que rien n'effrayait dans l'action.

Accompagné de son cheval encore tout sellé, et qui suivait ses mouvements avec l'intelligence d'un épagneul, Cuchillo se tenait derrière son chef, et le plus à l'écart possible, avec moins de bravoure que de prudence. Il semblait suivre d'un œil soucieux les chances de l'attaque et de la défense, quand tout à coup il chancela sur ses jambes, recula comme frappé d'une blessure mortelle et fut tomber lourdement à quelque distance des chariots. Cet incident passa presque inaperçu au milieu de la mêlée, chacun avait assez de danger à écarter de sa personne pour ne songer qu'à soi.

« C'est un lâche de moins, » se contenta de dire froidement Arechiza qui avait suivi les manœuvres prudentes de Cuchillo, tandis que son cheval, accouru près de lui, ouvrait, à l'aspect de son maître, des naseaux épouvantés.

Pendant quelques instants, Cuchillo resta immobile, puis il souleva petit à petit la tête pour jeter autour de lui un regard perçant dont sa mort, qui semblait prochaine, n'avait pas éteint la clairvoyance. Quelques secondes après, le bandit se releva sur ses pieds comme un homme à qui l'agonie rend une lueur de force ; puis, en apparence blessé

à mort, la main appuyée sur sa poitrine, semblant essayer d'y retenir la vie prête à s'en échapper, il fit quelques pas en chancelant et s'affaissa assez loin de l'endroit où il était tombé pour la première fois, mais du côté opposé à l'attaque.

Son cheval le suivit et le flaira de nouveau. Alors, si tous les aventuriers n'eussent été trop pressés par leurs ennemis, ils eussent pu voir le bandit rouler de nouveau sur lui-même, vers le point des retranchements que les Indiens laissaient libre. Cela fait, il attendit encore, et enfin il se glissa sous les roues des chariots hors du camp.

Là, il se dressa sur ses jambes aussi ferme qu'aux jours de sa vigueur. Un sourire de joie sombre erra sur sa figure. L'obscurité et le tumulte favorisaient sa manœuvre. Il délia doucement les chaînes de fer des deux chariots, et ouvrit un passage. Le bandit siffla, et son cheval ne tarda pas à se glisser lui-même par l'ouverture. En un clin d'œil il fut en selle, presque sans toucher l'étrier. Alors, après s'être un instant consulté, il mit l'éperon au flanc de l'animal, qui partit comme un trait, et tous deux disparurent dans les ténèbres.

Des deux côtés du retranchement, des cadavres jonchaient la terre. Les bûchers, à moitié consumés, éclairaient d'un reflet rougeâtre les scènes sanglantes de cette lutte nocurne; les hurlements d'ennemis acharnés, les détonations répétées, le sifflement des flèches se suivaient sans interruption. Les figures hideuses des cavaliers indiens empruntaient à la lueur des feux un aspect plus hideux encore, puis disparaissaient dans les ténèbres sans qu'il fût possible de calculer leur nombre dans les intermittences de lumière et d'obscurité.

Cependant un des points des retranchements avait fléchi sous des attaques sans cesse renouvelées. Morts ou blessés, les défenseurs de cet endroit de la ligne de chariots avaient cédé à des ennemis qui semblaient à chaque instant sortir de terre plus nombreux et plus acharnés. Ce fut un instant

d'horrible confusion, un pêle-mêle de corps entrelacés que dominaient les panaches des guerriers indiens et que fendaient les poitrails de leurs chevaux. Bientôt, comme le flot qui se rejoint après s'être séparé, la ligne des aventuriers, un instant enfoncée, se reforma sur un groupe d'Apaches qu'on vit bondir au milieu du camp, semblables à des bêtes féroces.

Accourus du point qu'ils défendaient encore, Oroche, Baraja et Pedro Diaz se trouvèrent face à face avec leurs ennemis, sans que rien cette fois les séparât. Déchirés, souillés de sang et de poussière, les trois aventuriers venaient tenter un dernier effort.

Au milieu dugroupe d'Indiens dont la lance et le casse-tête tombaient indifféremment sur les chevaux, sur les mules effrayées et sur les hommes, un chef était reconnaissable à sa haute taille, à la peinture de sa figure, à la vigueur de ses coups.

C'était la seconde fois que le chef apache se rencontrait face à face avec les blancs depuis le commencement de cette compagne. Son nom leur était connu.

« Ici, Diaz, s'écria Baraja qui après la chute de Benito, l'avait abandonné sur le champ de bataille, où ses services lui étaient désormais inutiles, pour se joindre à Oroche et à Pedro Diaz, à nous le Chat-Pard. »

Au nom de Diaz, dont la renommée était venue jusqu'à lui, le chef indien chercha du regard celui qui le portait. Les yeux du guerrier sauvage semblaient lancer des flammes, et il ramenait en arrière sa lance prête à frapper Diaz, accouru à la voix de Baraja, quand un coup de couteau d'Oroche entama les jarrets de son cheval. L'Indien, jeté à terre par la chute de sa monture, laissa tomber la lance qu'il tenait; Diaz s'en empara, et, tandis que l'Apache se relevait sur un genou en dégainant un coutelas tranchant, la pointe de l'arme échappée à sa main s'enfonça dans sa poitrine nue et sortit toute sanglante entre ses épaules.

Frappé à mort, l'Indien ne laissa sortir aucun cri de sa bouche, ses yeux ne perdirent rien de leur expression de menace hautaine; la rage se peignait sur ses traits déjà décomposés.

« Le Chat-Pard a la vie dure, » dit-il, et, d'une main à laquelle la mort prochaine n'ôtait encore rien de sa vigueur, le chef indien serra fortement le bois de la lance toujours maintenue par Diaz.

Une lutte suprême s'engagea. A chaque effort de l'Apache pour attirer vers lui son ennemi et l'envelopper d'une dernière et mortelle étreinte, l'arme meurtrière traçait plus avant à travers ses entrailles son chemin sanglant. Mais bientôt les forces lui manquèrent, et, violemment arrachée de son corps, la lance revint toute rouge de sang aux mains de Diaz; l'Indien s'affaissa sur lui-même, jeta sur son ennemi un regard de défi et ne bougea plus.

Leur chef tombé sous les coups de Pedro Diaz, les autres Apaches ne tardèrent pas à éprouver le même sort, tandis que leurs compagnons essayaient vainement de forcer une seconde fois la ligne des chariots entrelacés. Victimes de leur témérité, les guerriers indiens, sans songer à demander une merci qu'ils ne savent jamais accorder, étaient morts comme leur chef, morts comme ils devaient mourir, la face tournée vers l'ennemi, entourés des cadavres de ceux qui les avaient précédés dans le grand voyage à la terre des Esprits.

Des sauvages engagés dans le camp, un seul était resté debout. Pendant une minute, il promena autour de lui ses yeux ardents comme ceux du tigre cerné par les chasseurs. Loin de chercher à dissimuler sa présence, l'Indien poussa de nouveau son cri de guerre, mais ce cri se confondit avec ceux qui déchiraient au dehors les échos de la plaine. Alors, profitant d'un moment de confusion pendant lequel les aventuriers, attaqués au dehors, laissaient presque libre la brèche ouverte dans l'enceinte du camp, l'Apache la fit franchir à son cheval et se trouva parmi les siens.

Pedro Diaz, seul peut-être dans le camp, avait aperçu l'Indien qui, échappé au massacre des siens, s'était élancé hors des retranchements. C'était une proie qu'il regrettait, et l'implacable ennemi des Indiens avait coutume de ne pas se consumer en regrets stériles.

L'aventurier s'était élancé sur le cheval de bataille qu'il tenait de la munificence de don Augustin Pena. A sa main gauche était suspendue par la dragonne une longue et large épée de Tolède, avec la fière devise espagnole :

No me saques sin razon
No me envaines sin honor[1],

et dont la lame était rougie de sang. De sa main droite étendue au-dessus de ses yeux, il se faisait comme un abat-jour contre la lumière du feu et jetait devant lui un regard qui essayait de percer l'obscurité lointaine. Toup d'un coup, il aperçût, à l'extrémité de la zone lumineuse que projetaient encore les foyers près de s'éteindre, un cavalier indien.

C'était l'homme que cherchait Diaz. L'Indien faisait décrire avec fureur à son cheval mille évolutions diverses, en poussant des hurlements de défi. L'aventurier se rappela cette phrase de l'hacendero à propos du cheval qu'il lui avait donné : « L'Indien que vous poursuivrez devra être monté sur les ailes du vent si vous ne l'atteignez pas, quelque avance qu'il ait sur vous, » et il résolut d'en faire l'épreuve.

Le noble animal, excité par l'éperon, franchit les retranchements renversés par les Indiens, et en un clin d'œil les deux cavaliers étaient côte à côte. L'Indien brandissait son casse-tête, Diaz pointait contre lui sa lame rougie. Ce fut, pendant quelques secondes, une lutte merveilleuse d'agilité, de courage et d'adrasse. L'un et l'autre soute-

1. Ne me tire pas sans juste cause,
Ne me rengaine pas sans honneur.

naient la réputation des Mexicains et des Indiens, qui sont les premiers cavaliers du monde; le casse-tête de l'Apache fit voler en éclats l'épée du Mexicain. Les deux combattants se prirent alors corps à corps pour essayer de s'enlever mutuellement de leur selle; mais, pareils à des centaures, chacun d'eux semblait ne faire qu'un avec son cheval.

Enfin Diaz put se dégager de l'étreinte de son ennemi. Il fit reculer son cheval sans cesser de faire face lui-même à l'Indien, puis, quand il en fut à quelques pas, il fit cabrer sa monture si furieusement de deux coups d'éperon, que l'animal sembla planer un instant au-dessus du groupe de l'Indien et de son cheval. Au même moment le Mexicain leva la jambe droite sans que son pied lâchât l'étrier, et d'un coup de cet étrier de bois, large, pesant, cerclé de fer, il brisa le crâne de l'Indien, que son cheval emporta mort et non désarçonné.

Ce dernier et magnifique exploit fut comme la fin du combat qui durait depuis si longtemps. Quelques flèches volèrent sans l'atteindre autour de Diaz, que ses compagnons reçurent avec des hurlements de joie qui ne le cédaient pas en modulations sauvages à ceux des Apaches.

Diaz remplaça son épée brisée et reprit haleine. Un moment de repos indispensable aux deux partis eut lieu comme d'un commun accord. On put alors s'interroger et se reconnaître.

« Pauvre Benito! s'écria Baraja, que Dieu ait son âme! C'est une perte pour nous. Il n'est pas, je crois, jusqu'à ses effrayantes histoires que je ne regrette....

— Et, ce qui est le plus regrettable encore, interrompit Oroche, c'est la mort de l'illustre Cuchillo, le guide de l'expédition.

— Vos idées sont encore brouillées du cou de casse-tête que vous avez reçu sur le crâne, dit à son tour Diaz en essayant sur son étrier la flexibilité de la nouvelle épée dont il s'était pourvu. Sans l'illustre Cuchillo, comme vous

l'appelez, nous n'aurions pas perdu ce soir vingt braves camarades au moins que nous serons forcés d'enterrer demain. Cuchillo a eu le tort de mourir un jour trop tard. Quant à lui, je n'ose dire : Dieu veuille avoir son âme! »

Pendant ce temps, les Indiens délibéraient entre eux. Le dernier exploit de Diaz, la mort que plusieurs des leurs avaient trouvée dans le camp des blancs, ceux que les balles mexicaines avaient mis hors de combat, avaient éclairci leurs rangs. Les Indiens ne s'acharnent jamais à des exploits impossibles. Un singulier mélange de prudence et de mépris de la vie distingue cette race extraordinaire. La prudence leur conseillait la retraite; ils l'exécutèrent aussi brusquement que l'attaque. Mais les aventuriers avaient une tactique différente à suivre. Il était urgent de profiter d'une victoire dont le bruit devait arriver jusqu'au fond des déserts et assurer désormais leur marche. Aussi l'ordre de poursuivre les fuyards donné par don Estévan fut-il accueilli avec acclamation. Une vingtaine de cavaliers s'élancèrent sur leurs chevaux. Pedro Diaz ne fut pas le dernier. L'épée d'une main, le lazo et la bride de l'autre, il ne tarda pas à disparaître avec ses compagnons aux yeux des Mexicains restés dans le camp.

Ceux-ci, quoique tous blessés plus ou moins grièvement, s'occupèrent d'abord, avant de se reposer, à reconstruire soigneusement, en cas de nouvelle attaque, les lignes enfoncées de leurs retranchements; puis, accablés de fatigue, de soif et de faim, sans songer à débarrasser l'enceinte du camp des cadavres qui le jonchaient, chacun s'étendit sur cette terre encore humide de sang pour y goûter quelques instants de repos. Bientôt, au milieu du silence imposant de la nuit, les lueurs de la lune et des bûchers mourants éclairèrent pêle-mêle ceux qui dormaient d'un court sommeil, comme ceux qui ne devaient plus se réveiller.

CHAPITRE XXXI.

Le fataliste.

Cependant, au milieu de ce calme momentané qui avait succédé au fracas du combat, pendant que le sol altéré buvait tout le sang répandu sur sa surface, un seul homme se leva lentement au bout d'une heure environ. A l'aide de la clarté indécise d'un tison qu'il tenait, il interrogeait tous les cadavres étendus à ses pieds. Il semblait chercher à lire sur ces figures livides ou sanglantes le nom qu'elles avaient porté de leur vivant.

Tantôt la lueur du tison éclairait la peinture bizarre d'un cadavre indien ou le visage pâle d'un blanc dormant côte à côte du sommeil éternel; parfois un sourd gémissement signalait à ses recherches un des aventuriers blessés; mais, à chaque investigation, le visiteur curieux faisait un geste de désappointement.

Tout à coup, au milieu de ce silence de mort que gardaient les vivants comme ceux dont l'âme avait abandonné le corps, une voix affaiblie appela l'attention du chercheur nocturne. Il essaya, dans la demi-obscurité, de reconnaître de quel endroit partait la voix qui l'appelait. Un faible mouvement de la main que fit un de ceux qui étaient étendus sous ses yeux fixa son incertitude. Il s'approcha du mourant, et, à l'aide du peu de lumière que répandait le tison qu'il promenait sur son visage, il reconnut l'homme couché à ses pieds.

« Ah! c'est vous, mon pauvre Benito, dit-il, tandis que sa figure exprimait un sentiment de pitié profonde.

— Oui, dit l'ancien pâtre, c'est le vieux Benito qui meurt dans le désert comme il y a presque toujours vécu....

Quant à moi, je ne sais qui vous êtes, mes yeux sont obscurcis.... Baraja est-il toujours de ce monde?

— Je le pense, répondit l'homme; il est maintenant à la poursuite des Indiens, et il reviendra assez tôt, je l'espère, pour vous dire un dernier adieu.

— J'en doute, reprit Benito. J'avais voulu lui apprendre un dernier verset de la prière des agonisants... moi, je ne me le rappelle plus à présent; n'en savez-vous pas quelqu'un?

— Pas un lambeau, répondit l'interlocuteur du moribond.

— Alors je m'en passerai, » répondit Benito, que son admirable stoïcisme n'abandonnait pas dans ce moment suprême; puis il reprit d'une voix plus faible encore: « J'ai légué à Baraja un vieux compagnon, un vieil ami; qui que vous soyez, recommandez-lui mes derniers désirs, qu'il l'aime comme moi....

— Un frère, sans doute?

— Mieux que cela : mon cheval.

— Je lui répéterai vos dernières recommandations, n'en doutez pas.

— Merci, reprit le vieillard; quant à moi, j'ai fini mes caravanes. Les Indiens, dans ma jeunesse, ne m'ont pas tué quand ils m'avaient fait prisonnier; ils m'ont tué dans ma vieillesse sans me prendre, cela.... » Il s'arrêta. C'était la dernière réticence du vieillard. « Cela se compense, » ajouta le vieux pâtre d'une voix si faible, que le son en parvint à peine à l'oreille de celui qui l'écoutait.

Ce fut aussi la dernière parole qui s'échappa des lèvres de Benito. Il s'était endormi dans le fatalisme optimiste qui faisait le fond de son caractère.

« C'était un brave serviteur, se dit à lui-même le chercheur nocturne. Que la paix soit avec lui! »

Après cela il continua d'interroger encore ces vestiges sanglants disséminés sur le sable, puis, le front soucieux, fatigué d'une recherche inutile, il revint pensivement re-

prendre la place qu'il occupait. Dès lors la froide et uniforme immobilité de la mort parut envelopper de nouveau le camp tout entier, comme si le dernier vivant se fût recouché pour mourir à son tour.

Cependant un bruit confus de voix et de chevaux signala le retour des aventuriers engagés à la poursuite des Apaches, et, à la clarté douteuse que jetaient encore les foyers presque éteints, on les vit rentrer dans le camp. Le même homme qui s'était déjà levé vint à leur rencontre et les interrogea. Tandis que plusieurs cavaliers mettaient pied à terre pour s'ouvrir un passage à travers les barricades, Pedro Diaz s'avança vers lui. Une sueur de sang découlait de son front.

« Seigneur don Estévan, lui dit-il, nous n'avons pas été heureux dans notre poursuite. A peine avons-nous pu passer au fil de la lance un ou deux fuyards, et encore avons-nous perdu un des nôtres. Cependant j'amène un prisonnier : vous plaît-il que nous l'interrogions? »

En disant ces mots, Diaz détacha son lazo de l'arçon de sa selle, et montra du doigt une masse informe serrée par le nœud coulant. C'était un Indien qui, impitoyablement traîné parmi les pierres et les ronces de la plaine, avait laissé à chaque pas un lambeau de chair, et n'offrait, pour ainsi dire, aucun vestige de forme humaine.

« Il était cependant bien vivant quand je l'ai pris, s'écria l'aventurier ; mais ces chiens d'Indiens sont ainsi faits, que celui-là se sera laissé mourir pour ne pas parler. »

Sans daigner sourire à cette atroce plaisanterie, don Estévan fit signe à Diaz de l'accompagner en un endroit du camp où ils pussent tenir conseil sans être entendus. Quand les derniers venus se furent également couchés sur la terre, et que le silence régna de nouveau :

« Diaz, dit Arechiza, nous touchons au terme de notre expédition; demain, je vous l'ai dit, nous camperons au pied de ces montagnes; mais, pour que le succès couronne nos efforts, il faut que la trahison ne vienne pas y mettre

d'obstacle. C'est à ce sujet que je veux vous consulter ce soir et m'ouvrir à vous sans réserve. Vous connaissez Cuchillo de longue date, continua don Estévan, mais depuis moins longtemps, et, certes, moins à fond que moi. Dès sa plus tendre jeunesse, il a fait métier de trahir ceux à qui il paraissait le plus dévoué. Je ne sais lequel l'emporte chez lui de tous les vices dont il est si largement doté ; en un mot, l'aspect sinistre de son visage ne trahit encore qu'un reflet affaibli de la noirceur de son âme. Ce riche et mystérieux placer vers lequel je vous conduis, et dont la dépouille doit payer la glorieuse régénération de la Sonora, c'est lui, vous ai-je dit encore, qui m'en a vendu le secret. Ce secret, j'ai su comment il s'en était rendu le seul maître : c'est en égorgeant l'ami qui le lui avait livré gratuitement, tandis que ce malheureux pensait trouver en lui un compagnon fidèle de ses dangers. J'ai donc toujours eu l'œil ouvert sur Cuchillo ; ce soir, sa disparition m'avait alarmé ; mais elle pouvait être le résultat d'un accident bien commun dans ces déserts ; l'attaque dont nous avons failli être tous victimes a confirmé mes soupçons. Il s'était avancé de nouveau sous notre protection jusqu'à l'endroit où sa main pouvait s'étendre sur une partie de ces immenses trésors. Il avait besoin d'auxiliaires pour égorger soixante hommes déterminés : les Apaches n'ont été aujourd'hui que ses instruments et ses complices.

— En effet, répliqua Diaz, quelques hésitations dans son rapport m'avaient semblé suspectes; mais il est un moyen bien simple : on peut assembler un conseil de guerre, l'interroger, le convaincre de trahison et le fusiller séance tenante.

— Dès le commencement de la mêlée, je lui avais assigné un poste près de moi pour le serveiller plus facilement. Je l'ai vu hésiter, puis tomber frappé mortellement en apparence; je me suis applaudi d'être débarrassé d'un traître et d'un lâche : mais tout à l'heure j'ai compté et

recompté les morts, et je n'ai retrouvé Cuchillo nulle part. Il est donc urgent que, sans perdre de temps, nous suivions sa trace; il ne saurait être bien loin d'ici. Vous êtes accoutumé à ces sortes d'expéditions; il faut, sans délai, nous mettre à sa poursuite et faire prompte et sévère justice d'un infâme dont la vie doit payer la trahison. »

Diaz parut réfléchir quelques instants, puis, prenant une détermination subite :

« Sa trace ne sera ni longue ni difficile à trouver, dit-il; Cuchillo a dû se diriger vers le val d'Or; c'est vers le val d'Or qu'il faut l'aller chercher.

— Vous allez vous reposer une heure, reprit le chef, car vous devez être fatigué de massacres. Ah! Diaz, si tous ces hommes étaient comme vous, quel facile chemin nous nous ouvririons, l'or d'une main et l'épée de l'autre!

— J'ai fait de mon mieux, reprit simplement l'aventurier.

— Vous direz à nos hommes qu'il est urgent que nous allions pousser une reconnaissance aux environs du camp. Vous transmettrez l'ordre à nos soldats de faire bonne garde et d'attendre notre retour; puis, vous prendrez avec vous Baraja et Oroche, et tous les quatre ensemble nous nous dirigerons vers le val d'Or.

— C'est bien certainement là que doit être Cuchillo, reprit Diaz, et, malgré l'avance qu'il a sur nous, nous le retrouverons, soit à l'aller, soit au retour.

— Nous le retrouverons au val d'Or, dit don Estévan; quand vous l'aurez vu une seule fois, vous me direz si c'est un endroit qu'un homme semblable à Cuchillo peut quitter facilement lorsqu'il y a pénétré. »

Diaz s'éloigna pour exécuter les ordres de son chef. Celui-ci fit relever sa tente pour qu'en son absence même sa bannière flottât sur le camp en signe d'autorité protectrice; puis il se jeta sur son lit et dormit du sommeil du soldat sur le champ de bataille à la suite d'une journée de fatigue.

Une heure après, Diaz était debout devant lui.

« Seigneur don Estévan, dit-il, tout est prêt pour partir.»

Le duc de l'Armada se leva, car il s'était couché tout habillé. Son cheval sellé l'attendait. Oroche et Baraja étaient en selle aussi.

«Diaz, dit don Estévan à demi-voix, avant de partir, demandez aux sentinelles si Gayferos est de retour. »

Diaz répéta la question du chef à l'un des factionnaires qui se promenaient l'arme au bras derrière les chariots.

« Seigneur capitaine, répondit le soldat interrogé, le pauvre garçon ne reviendra sans doute jamais. Les Indiens ont dû le surprendre et le fusiller avant de nous attaquer. C'est probablement, comme disait le vieux Benito, la cause des détonations que nous avons entendues toute l'après-midi.

— Il n'est que trop certain que Gayferos a été massacré, répéta Pedro Diaz; mais quant aux coups de fusil que l'écho nous a répétés, il est probable qu'ils ont une origine différente. »

Comme il achevait ces mots, don Estévan était monté à cheval à son tour, et tous quatre, pendant que les sentinelles seules veillaient à tour de rôle, partirent au grand trot dans la direction des Montagnes-Brumeuses.

CHAPITRE XXXII.

Scènes du désert.

C'est à la même heure du jour où les Indiens, réunis autour du feu de leur conseil, délibéraient sur les moyens d'attaquer le camp des chercheurs d'or, que nous devons retourner vers trois personnages qu'on nous reprocherait d'avoir oubliés trop longtemps.

Il est environ quatre heures de l'après-midi. Le désert est calme encore ; la brume commence à s'élever lentement de la rivière au milieu de laquelle est situé le petit îlot qui sert de retraite aux trois chasseurs, Bois-Rosé, Fabian et Pepe.

De grands saules et des trembles croissaient sur les bords du rio Gila, à une portée de carabine de la petite île en question, et si près de l'eau que leurs racines perçaient le terrain de la berge et s'abreuvaient dans la rivière. L'intervalle entre chaque arbre était en outre rempli par les pousses vigoureuses de l'osier ou par d'autres rejetons entrelacés. Mais en face à peu près de l'îlot s'ouvrait un assez large espace dégarni de végétation.

C'était le chemin que s'étaient frayé, pour venir boire à la rivière, les troupeaux de chevaux sauvages ou de buffles. On pouvait donc, de l'îlot, jeter à travers cette échappée un regard libre sur la plaine.

L'îlot où se trouvaient les trois chasseurs avait été primitivement formé par des troncs d'arbres arrêtés par leurs racines au fond du lit de la rivière. D'autres arbres s'étaient échoués contre cet obstacle, les uns pourvus encore de leurs branches et de leur feuillage, les autres desséchés depuis longtemps, et de l'entrelacement de leurs racines il s'était formé comme une espèce de radeau grossier.

Depuis cette formation, il avait dû se passer bien des hivers et bien des étés, car des herbes desséchées, arrachées aux rives par la crue des eaux et enchevêtrées dans les branches avaient comblé les interstices de ce radeau. Puis la poussière que le vent chasse et transporte au loin, avait recouvert ces herbes d'une croûte de terre, et formait une sorte de terrain solide dans cette île flottante.

Des plantes marines avaient poussé le long des bords. Du tronc des saules avaient jailli des pousses vigoureuses qui, avec les roseaux et les sagittaires, entouraient cet îlot d'une frange de verdure bizarrement mariée aux squelettes des arbres ou à leurs grandes branches dépouillées d'écorce.

Cette espèce de radeau pouvait avoir cinq ou six pieds de diamètre, et un homme couché, ou même à genoux, quelle que fût sa taille, disparaissait entièrement derrière le rideau que formaient les pousses et les branches des saules.

Le soleil descendait vers l'horizon, et déjà un peu d'ombre projetée par la ceinture de feuilles et d'herbes s'allongeait sur le terrain de l'îlot. A la faveur de la fraîcheur que répandait cette ombre naissante, ainsi que des émanations de la rivière, Fabian dormait, étendu sur le sol. Bois-Rosé semblait surveiller ce sommeil précaire pris à la hâte après les fatigues d'une longue marche et au milieu des dangers sans cesse renaissants. Pepe se rafraîchissait en plongeant ses jambes dans l'eau.

Nous profiterons du sommeil momentané de Fabian pour lever le voile dont le jeune comte cachait aux yeux de ses deux amis ses plus secrètes et plus chères pensées.

Au moment de la chute de Fabian dans le torrent, Pepe avait oublié que l'ennemi dont il avait juré de tirer vengeance échappait à sa haine. Le Canadien et lui n'avaient songé qu'à porter un prompt secours à Fabian.

En revenant à la vie, le cœur encore déchiré du récit de l'ex-miquelet, le premier mouvement de Fabian avait été de reprendre une poursuite interrompue. La conquête du val d'Or, le souvenir toujours présent de dona Rosario avaient un instant disparu devant un impérieux besoin de venger sa mère.

Pepe, de son côté, n'était pas homme à renoncer au serment qu'il avait fait. Quant à Bois-Rosé, toutes ses affections sa concentraient sur ses deux compagnons, et il les eût suivis jusqu'aux extrémités du monde.

Cet échec momentané, loin de les décourager, n'avait fait qu'exciter leur ardeur. En amour comme en haine, les obstacles sont toujours un puissant stimulant chez les âmes vigoureusement trempées. Peu à peu cette poursuite avait présenté un double but à Fabian. Elle le rapprochait de ce

val d'Or situé dans les déserts où don Antonio allait s'engager, et il nourrissait un vague espoir : peut-être le placer qui lui avait été révélé n'était-il pas le même que celui dont l'expédition conduite par le duc de l'Armada se proposait la conquête. Revenu à des idées plus raisonnables, Fabian se disait que la fille de don Augustin n'obéissait sans doute qu'aux vues ambitieuses de son père, et que lui, noble et riche, il lui serait facile de l'emporter sur un rival tel que le sénateur Tragaduros.

Mais aussi, peu à peu le découragement était revenu s'emparer de Fabian. Il aimait la fille de l'hacendero de toutes les forces de son âme, et la pensée de ne devoir son amour qu'aux trésors qu'il poursuivait avait produit ce découragement dont il était victime.

Fabian n'avait pas tardé non plus à comprendre que l'ardente et jalouse tendresse du Canadien avait fait de lui le but exclusif de sa vie ; que, pareil à l'aigle qui arrache son aiglon de la main de l'homme pour l'emporter dans son aire accessible à lui seul, Bois-Rosé, qui avait dit pour jamais adieu à la vie civilisée, comme les coureurs des bois ses pareils, voulait faire de lui son compagnon inséparable dans les déserts, et que tromper cet espoir c'était jeter un voile de deuil sur l'avenir du vieillard. Cependant aucune confidence relative à leurs projets d'avenir n'avait été échangée entre Fabian et Bois-Rosé. Mais devant un amour qu'il croyait sans espoir, devant les vœux ardents, quoique secrets, de l'homme qui, pendant deux ans, lui avait servi de père, et dont une séparation devait briser le cœur, Fabian avait fait un généreux et silencieux sacrifice de ses goûts et d'espérances qui s'obstinaient à ne pas mourir.

Nous ne pourrions mieux comparer, en un mot, la situation de Fabian, qui n'avait pour ainsi dire qu'à tendre la main vers des biens que tout le monde envie, la richesse, les titres et les honneurs, qu'à celui dont un amour malheureux a défloré la vie, et qui, dédaignant l'avenir, cher-

che dans un cloître l'oubli du passé. Pour Fabian de Mediana, le cloître, c'était le désert; et, sa mère une fois vengée, il ne lui restait plus qu'à s'y ensevelir pour jamais. Triste et inefficace remède que la solitude avec ses voix mystérieuses, les contemplations ardentes qu'elle excite et les extases sans fin qu'elle éveille, pour une passion que la solitude elle-même avait si profondément développée dans le jeune cœur de Fabian!

Un seul espoir lui restait : c'était qu'au milieu des dangers toujours renaissants d'une vie aventureuse, le jour n'était pas loin peut-être où sa vie se terminerait dans quelque rencontre avec les Indiens, ou bien dans une des tentatives désespérées qu'il se promettait contre le meurtrier de sa mère.

Il avait soigneusement caché au Canadien l'amour qu'il ensevelissait au fond de son cœur, et c'était seulement dans le silence des nuits pendant lesquelles il veillait que Fabian osait plonger de furtifs regards dans les replis secrets de son âme. Alors, comme le reflet lumineux qui dans l'obscurité du ciel brille à l'horizon au-dessus des grandes villes, et que l'exilé qui s'éloigne contemple avec bonheur, des lueurs lointaines s'élevaient dans l'immensité du désert aux yeux de Fabian, et lui montraient une image radieuse et toujours chérie sur cette brèche du mur de l'hacienda, où s'arrêtaient ses derniers souvenirs.

Mais pendant le jour, l'héroïque jeune homme essayait de cacher sous un calme apparent la mélancolie qui le dévorait. Il se contentait de sourire avec une résignation triste aux plans d'avenir que se hasardait parfois à dérouler devant lui le Canadien heureux d'avoir retrouvé, et tremblant de perdre encore, celui dont la main fermerait un jour ses yeux quand il s'endormirait pour jamais dans ces déserts où sa vie devait s'écouler.

La tendresse aveugle de Bois-Rosé ne devinait pas le gouffre sous la surface calme du lac. Pepe seul semblait plus clairvoyant.

C'est sous l'impression de ces idées que nous retrouvons les trois compagnons dans l'îlot de la rivière de Gila.

« Certainement, dit le chasseur espagnol, les habitants de Madrid payeraient bien cher un cours d'eau semblable dans le Manzanarès; mais il n'en résulte pas moins que voici toute une journée perdue qui aurait pu être employée utilement à nous rapprocher du val d'Or, dont nous ne devons pas être éloignés à l'heure qu'il est.

— J'en conviens, reprit Bois-Rosé ; mais l'enfant, et par ce mot il désignait le vigoureux jeune homme qui dormait sous ses yeux, n'a pas comme nous l'habitude des longues marches à pied, et quoique pour nous soixante lieues en douze jours ne soient pas un exploit, pour lui cependant, qui n'a pas l'habitude de fournir de longues traites autrement qu'à cheval, soixante lieues commencent à compter. Mais il n'aura pas été un an avec nous qu'il sera capable de marcher aussi longtemps que nous pouvons le faire nous-mêmes. »

Pepe ne put s'empêcher de sourire à cette réponse du Canadien; mais celui-ci ne le vit pas, et l'ex-miquelet continua de battre de ses pieds l'eau fraîche de la rivière.

« Voyez, ajouta l'Espagnol en montrant Fabian endormi, combien le pauvre garçon a changé en quelques jours. Je le conçois sans peine; quand j'étais à son âge, j'aurais préféré le simple minois chiffonné d'une manola et la Puerta del Sol, à Madrid, à toutes les magnificences du désert. La fatigue seule n'a pas produit ce changement chez lui. Il y a quelque secret là-dessous que le jeune homme ne nous dit pas; mais je le pénétrerai quelque jour, » ajouta mentalement Pepe.

A ces mots, le Canadien tourna vivement la tête vers son enfant bien-aimé, et un sourire de joie de Fabian chassa le nuage soudain qui s'était amassé sur le front de son père adoptif.

Fabian, en effet, souriait : il rêvait qu'il écoutait à genoux devant Rosarita la douce voix de la jeune fille qui lui

racontait ses angoisses pendant sa longue absence, et que, derrière lui, appuyé sur sa carabine, Bois-Rosé les contemplait tous deux en les bénissant.

Mais ce n'était qu'un rêve.

Les deux chasseurs restèrent un moment silencieux en contemplant Fabian endormi.

« Voilà donc le dernier descendant des Mediana, dit l'Espagnol avec un soupir.

— Qu'ont à faire à présent les Mediana et leur puissante race ? interrompit le Canadien. Je ne connais ici que Fabian tout court. Quand je l'ai sauvé, quand je m'y suis attaché autant qu'à l'enfant qui eût été de mon propre sang, me suis-je inquiété de ses ancêtres ?

— Vous allez le réveiller en le prenant sur ce ton ; votre voix mugit comme une cataracte, dit Pepe.

— C'est.... Et le géant continua d'un ton plus bas :

« Mais vous êtes toujours à me rappeler des choses que je désirerais ne pas savoir, ou que je voudrais du moins oublier. Je sais bien que quelques années dans le désert l'accoutumeront....

— Vous vous faites, en vérité, d'étranges illusions, Bois-Rosé, interrompit à son tour l'Espagnol, de vous figurer qu'avec les espérances qui attendent don Fabian en Espagne, et les droits qu'il veut revendiquer, ce jeune homme se décidera à vivre toute sa vie dans le désert. C'est bon pour nous qui n'avons ni feu ni lieu ; mais lui !

— Allons donc ! Est-ce que le désert n'est pas préférable aux villes ? répondit vivement l'ancien matelot qui tentait en vain de se dissimuler que l'Espagnol avait raison. Moi, je me charge de lui faire préférer la vie errante à la vie sédentaire. N'est-ce pas pour se mouvoir, se battre toute la vie, pour éprouver les puissantes émotions des déserts que l'homme est né ?

— Certainement, dit gravement Pepe ; voilà pourquoi les villes sont désertes, et les déserts si peuplés.

— Ne plaisantez pas, je parle de choses sérieuses, reprit

le Canadien. Tout en laissant Fabian libre de suivre ses inclinations, je saurai bien lui faire aimer cette vie enivrante de fatigues et de périls. Voyez un peu, ce court sommeil savouré à la hâte entre deux dangers dans le désert n'est-il pas préférable à celui qu'on goûte après une journée de sécurité oisive dans les villes? Vous-même, Pepe, consentiriez-vous à retourner à présent dans votre pays, depuis que vous avez apprécié les charmes de l'existence nomade?

— Il y a entre l'héritier des Mediana, et je me charge, moi, de le faire héritier de son oncle avant qu'il soit longtemps, et l'ancien miquelet une différence notable. A lui on lui rendra de belles terres, un grand nom, un beau château gothique avec des tourelles historiées comme la cathédrale de Burgos, tandis que moi on s'empresserait de me renvoyer pêcher du thon à Ceuta, ce qui est bien la vie la plus exécrable que je connaisse, et à laquelle je n'aurais qu'une chance d'échapper, celle de me réveiller un beau matin à Tunis ou à Tetuan, esclave de nos voisins les Maures d'Afrique. J'ai ici, il est vrai, la chance quotidienne d'être scalpé ou écorché vif par les Indiens, ce qui me ferait dire plus volontiers que les villes sont aussi dangereuses pour moi que les déserts; mais pour don Fabian....

— Fabian a toujours vécu dans la solitude, interrompit le Canadien, et il préférera, je pense, le calme des déserts au tapage des villes. Comme autour de nous tout est silencieux et solennel! Voyez ici, et il montrait de la main le jeune homme endormi, l'enfant comme il dort, doucement bercé par le murmure du flot qui caresse cette petite île, et par la brise qui souffle dans les saules. Voyez là-bas, et il désignait l'horizon, ces brouillards que le soleil commence à colorer, et cette immensité sans bornes où l'homme erre, dans sa liberté primitive, comme l'oiseau qui plane dans les régions de l'air. »

L'Espagnol secouait la tête d'un air de doute, quoiqu'il

partageât assez volontiers les idées du Canadien, et que l'habitude lui eût aussi rendu la vie errante pleine de charmes secrets.

« Tenez, continua le vieux chasseur, ce nuage de poussière là-bas sur les bords de la rivière, c'est une troupe de chevaux sauvages qui viennent s'abreuver avant de regagner pour la nuit leurs pâturages lointains. Les voilà; ils s'approchent dans toute la fière beauté que Dieu donne aux animaux libres, l'œil ardent, les naseaux rouges et ouverts, les crinières flottantes. Ah! j'ai envie de réveiller Fabian pour qu'il les voie et les admire.

— Laissez-le dormir, Bois-Rosé; peut-être ses rêves, les rêves qu'on fait à son âge, lui montrent-ils de plus gracieuses apparitions que ne lui en présenteront jamais les déserts et qui foisonnent dans nos villes d'Espagne sur les balcons ou derrière les fenêtres grillées. »

Le vieux chasseur soupira.

« Et cependant, ajouta-t-il, c'est un beau spectacle que celui-ci! Ah! comme ces nobles bêtes bondissent de joie dans l'enivrement de leur liberté!

— Oui, jusqu'au moment où les Indiens leur donneront la chasse, et où alors ils bondiront de terreur.

— Les voilà partis rapides comme le nuage que le vent chasse, continua le Canadien qui luttait encore contre sa raison. A présent, la scène change : tenez, voyez-vous ce cerf qui montre de temps à autre ses grands yeux brillants et son mufle noir dans l'interstice des arbres? il flaire le vent, il écoute. Ah! le voilà qui s'approche pour boire à son tour. Il a entendu du bruit, il lève la tête : ne dirait-on pas que ces filets d'eau que sa bouche laisse échapper sont d'or liquide, à la manière dont le soleil les colore? Du coup, je vais réveiller l'enfant.

— Laissez-le dormir, vous dis-je, peut-être a-t-il maintenant un songe qui lui montre, au lieu de ce bel animal, des yeux noirs et des lèvres roses souriant derrière les saules, ou quelque nymphe endormie sur le bord d'un clair

ruisseau, comme une fleur tombée d'un bouquet et oubliée sur l'herbe.

Le vieux Canadien soupira de nouveau.

« Ce cerf n'est-il pas aussi l'emblème de l'indépendance sans limites ?

— Jusqu'au moment où les loups se rassembleront pour le poursuivre et le déchirer. Peut-être aurait-il plus de chances de vie dans nos parcs royaux. Chaque chose a son temps, Bois-Rosé, la maturité aime le silence, la jeunesse ne rêve à son aise qu'au milieu du bruit. »

L'illusion chez Bois-Rosé luttait encore contre la réalité. C'était la goutte de fiel que Dieu met au fond de toute coupe de bonheur : il ne veut pas qu'il y ait de félicité parfaite, car on aurait trop de peine à mourir, comme il ne veut pas non plus de malheur sans compensation, car on aurait trop de peine à vivre.

Le Canadien inclina pensivement la tête sur sa poitrine et rêvait tristement tout en jetant un regard à la dérobée sur son fils endormi, tandis que Pepe chaussait de nouveau ses brodequins de peau de buffle.

« Eh ! tenez, que vous disais-je ? N'entendez-vous pas au loin ces hurlements, je devrais dire ces aboiements, car les loups qui chassent donnent de la voix comme les chiens. Pauvre cerf ! c'est bien, comme vous disiez, l'emblème de la vie dans le désert.

— Éveillerai-je Fabian, cette fois, demanda le Canadien d'un air de triomphe.

— Oui, certes, reprit l'Espagnol, car si ses rêves ont été de ceux que j'imagine, après un rêve d'amour le spectacle d'une belle chasse est le plus digne d'un grand seigneur comme il le sera, et rarement même il en verra de pareille.

— Le fait est qu'il n'en verra de semblable dans aucune ville, s'écria le Canadien enchanté, de telles scènes lui feront aimer le désert. »

Et le vieux chasseur secoua doucement le jeune homme,

après l'avoir averti de la voix, pour lui éviter de se réveiller en sursaut.

Le bois sur les reins, le cou gonflé, la tête renversée en arrière pour aspirer plus facilement par ses naseaux l'air nécessaire à ses larges poumons, le cerf fuyait comme une flèche à travers l'immensité. Derrière lui une meute affamée de loups, les uns blancs, la plupart noirs, galopaient à sa poursuite avec la rapidité de boulets qui *ricochent* dans une plaine.

Le cerf avait sur eux une immense avance ; mais sur les dunes de sables qui jonchaient la savane, et se confondaient presque avec l'horizon, l'œil perçant d'un chasseur pouvait distinguer d'autres loups en sentinelles épiant les efforts de leurs compagnons pour pousser le cerf vers eux.

Le noble animal semblait ne pas les voir ou dédaigner leur présence, car il fuyait toujours de leur côté.

Arrivé à une certaine distance des sentinelles qui lui fermaient le passage, il s'arrêta un instant.

En effet, le cerf se trouvait renfermé dans un cercle d'ennemis qui se rétrécissait toujours autour de lui, et il s'arrêta pour reprendre un peu haleine. Tout à coup il fit volte-face, revint sur les loups qui le rabattaient vers leur embuscade, et tenta, pour échapper à ce groupe d'ennemis, un suprême et dernier effort. Mais il ne put franchir le bloc compacte qu'ils formaient et il tomba au milieu d'eux. Les uns, écrasés, roulèrent sous ses pieds, deux ou trois décrivirent en l'air une parabole en perdant leurs entrailles. Puis, avec un loup cramponné à ses jarrets, les flancs saignants, la langue pendante, le pauvre animal s'avança vers le bord de l'eau en face des trois spectateurs de cette étrange chasse.

« C'est beau, c'est magnifique ! s'écria Fabian en battant des mains, emporté par ce délire du chasseur qui fait taire l'humanité dans le cœur de presque tous les hommes.

— N'est-ce pas que c'est beau ? s'écria à son tour le vieux Canadien, doublement heureux et de la joie de Fabian, et

de celle qu'il éprouvait lui-même. Allez, mon enfant, nous en verrons bien d'autres. Vous ne voyez ici que le vilain côté des solitudes d'Amérique; mais quand vous serez avec Pepe et moi sur la rive des grands fleuves, sur le bord des grands lacs du Nord....

— L'animal vient de se débarrasser de son ennemi, interrompit Fabian; il va s'élancer dans la rivière. »

L'eau frémit et bouillonna sous l'élan du cerf; après lui, elle bouillonna et frémit encore une dizaine de fois; puis, du milieu de flots d'écume on vit à la fois sortir la tête et la ramure du cerf, et les têtes des loups acharnés à sa poursuite, l'œil sanglant, hurlant de faim et de convoitise, tandis que les autres, plus timides, parcouraient follement les rives du fleuve en poussant de lamentables glapissements.

Le cerf n'était plus qu'à quelque distance de l'îlot occupé par les spectateurs de son agonie, quand les loups restés sur le rivage cessèrent tout à coup leurs cris et s'enfuirent avec précipitation.

« Eh ! qu'est-ceci ? s'écria Pepe; d'où leur vient cette panique subite ? »

L'ex-miquelet n'eut pas plutôt fait cette question, que le spectacle qui le frappa subitement se chargea de la réponse.

« Baissez-vous, baissez-vous, pour Dieu ! derrière les herbes, dit-il en donnant l'exemple; les Indiens sont en chasse aussi. »

En effet, d'autres chasseurs plus redoutables apparaissaient à leur tour sur la vaste arène appartenant à tous venants dans ces déserts sans maîtres.

Une douzaine de ces chevaux sauvages que le Canadien et Pepe avaient vus venir se désaltérer galopaient éperdus dans la plaine. Des cavaliers indiens, montés à poil sur leurs chevaux qu'ils avaient dessellés pour les rendre plus agiles, accroupis sur leurs montures, les genoux presque à la hauteur du menton pour leur laisser toute liberté d'allu-

res, bondissaient derrière les animaux effrayés. Il n'y avait d'abord que trois Indiens visibles ; mais, un à un, il en surgit une vingtaine à peu près des limites de l'horizon. Les uns étaient armés de lances, d'autres faisaient tournoyer dans l'air leurs lazos de cuir tressé, tous poussaient ces hurlements par lesquels ils témoignent leur joie ou leur colère.

Pepe lança un regard interrogateur au Canadien comme pour lui demander s'il avait compté sur ces terribles chances pour faire chérir à Fabian leur carrière aventureuse. Pour la première fois, dans un semblable moment, le front de l'intrépide chasseur se couvrit d'une pâleur mortelle. Un regard morne, mais éloquent, fut la réponse de Bois-Rosé à l'interrogation muette de l'Espagnol.

« Cela veut dire, pensa Pepe, qu'une affection trop vive dans le cœur de l'homme le plus brave, le fait trembler pour celui qu'il aime plus que sa vie, et qu'un aventurier comme nous ne doit avoir aucun lien dans ce monde. Voilà Bois-Rosé qui se sent défaillir comme une femme. »

Cependant il y avait presque certitude que l'œil si exercé des Indiens eux-mêmes ne pouvait percer le mystère de leur retraite. Les trois chasseurs, une fois cette première alarme passée, examinèrent donc plus froidement les manœuvres de l'ennemi.

Pendant un moment encore, les sauvages cavaliers continuèrent à poursuivre les chevaux qui fuyaient. Les obstacles sans nombre dont sont semées ces plaines en apparence si unies, les ravins, les monticules, les cactus aux pointes aiguës ne pouvaient les arrêter. Sans daigner ralentir l'impétuosité de leur course, ou tourner ces obstacles, les guerriers indiens les franchissaient avec une audace que rien n'intimidait. Hardi cavalier comme il l'était lui-même, Fabian considérait avec enthousiasme l'étonnante agilité de ces intrépides chasseurs ; mais les précautions qu'étaient obligés de prendre les trois amis pour se déro-

ber à l'œil des Indiens, leur faisaient perdre une partie du spectacle imposant et terrible à la fois d'une chasse dont ils pouvaient eux-mêmes devenir l'objet.

Ces vastes savanes, naguère si désertes, étaient changées tout d'un coup en une scène pleine de confusion et de tumulte. Le cerf aux abois, forcé de reprendre terre sur la rive, continuait à fuir comme le vent, tandis que les loups, animés par leurs efforts, le poursuivaient en hurlant. Les chevaux sauvages galopaient devant les Indiens dont les hurlements ne le cédaient pas à ceux des animaux carnassiers, et décrivaient de grands cercles pour échapper à la lance ou au lazo. De nombreux échos répétaient les vagissements des loups et les hurlements confus et effrayants des Apaches.

A la vue de Fabian qui suivait d'un œil ardent toutes ces évolutions tumulteuses, sans paraître s'inquiéter d'un danger qu'il bravait pour la première fois, Bois-Rosé invoquait en vain cette confiance en lui-même qui l'avait tiré sain et sauf de périls plus menaçants que celui, peu probable sans doute, d'être découvert.

« Ah! commença-t-il, voilà de ces scènes que les habitants des villes ne verront jamais; ce n'est que dans les déserts qu'on peut les rencontrer.... »

Mais sa voix tremblait malgré lui, et il s'arrêta; car il sentit qu'il eût donné un an de sa vie pour que son enfant n'en fût pas témoin. Un sujet d'appréhension plus vive vint ajouter encore à ses angoisses.

Sans changer d'aspect, la scène devenait plus solennelle, un nouvel acteur, et un acteur dont le rôle allait être court, mais terrible, venait de s'y mêler. C'était un cavalier qu'à son costume les trois amis en frémissant reconnurent pour un blanc, un chrétien comme eux.

Le malheureux subitement découvert dans l'une des évolutions de la chasse indienne, était devenu à son tour l'objet d'une poursuite exclusive. Les chevaux sauvages, les loups, le cerf, avaient disparu dans la brume lointaine. Il

ne restait plus que les vingt cavaliers indiens disséminés sur tous les points d'une immense circonféreuce, dont le cavalier blanc occupait le centre. Un instant on put le voir seul entre tant d'ennemis jeter autour de lui un regard de désespoir et d'angoisse. Mais, excepté du côté de la rivière, les Indiens étaient partout. C'était donc dans cette direction laissée libre qu'il devait fuir, et il tourna rapidement son cheval vers l'ouverture bordée d'arbres qui faisait face à l'îlot.

Mais le moment pendant lequel il était resté indécis avait suffi pour que les Indiens se fussent déjà rapprochés les uns des autres.

« Ce malheureux est perdu quoi qu'il fasse, dit Bois-Rosé, il est trop tard maintenant pour traverser la rivière.

— Bois-Rosé, Pepe, s'écria Fabian, si nous pouvons sauver un chrétien, le laisserons-nous égorger sous nos yeux ? »

Pepe consulta Bois-Rosé du regard.

« Je réponds de votre vie devant Dieu, dit solennellement le Canadien, je ne pourrais en répondre si nous étions découverts, nous ne sommes que trois contre vingt. La vie de trois hommes, la vôtre surtout, Fabian, est plus précieuse que celle d'un seul; nous devons laisser s'accomplir le sort de ce malheureux.

— Mais retranchés comme nous le sommes ?... insista généreusement Fabian.

— Retranchés comme nous le sommes ! reprit Bois-Rosé, appelez-vous retranchement ce frêle rempart d'osiers, de sagittaires et de roseaux ? Pensez-vous que ces feuilles soient à l'épreuve des balles ? Et puis ces Indiens sont au nombre de vingt maintenant; qu'une balle échappée à l'une de nos carabines couche par terre un de ces démons rouges, bientôt vous en verrez cent au lieu de vingt : que Dieu me pardonne ma dureté, mais elle est nécessaire. »

Fabian n'insista plus devant cette dernière raison. Elle

n'était que trop plausible, car il ignorait que le gros de la troupe se fût dirigé vers le camp de don Estévan.

Pendant ce temps, le cavalier blanc fuyait comme l'homme qui n'a plus pour dernière ressource que l'agilité de son cheval. Il se dirigeait vers l'ouverture pratiquée dans les arbres en face de l'île flottante. Déjà on pouvait voir l'expression de ses traits bouleversés par la terreur. Il n'était plus qu'à vingt pas de la rivière, quand le lazo d'un Indien s'abattit sur lui, et le malheureux, violemment enlevé de sa selle, perdit l'équilibre et fut jeté sur le sable.

CHAPITRE XXXIII.

Un diplomate indien.

Après les cris de triomphe et d'allégresse qui signalèrent la capture et la chute du malheureux cavalier blanc, il y eut un moment de silence profond. Les hôtes de l'îlot échangèrent un regard de consternation et de pitié.

« Grâce à Dieu ! dit Fabian, ils ne l'ont pas tué. »

Le prisonnier, en effet, se relevait tout meurtri de sa chute, et un des Apaches le dégageait du lacet qui l'entourait encore. Bois-Rosé et Pepe secouèrent la tête.

« Tant pis pour lui, car il ne souffrirait plus à présent, dit l'Espagnol ; le silence que gardent ces Indiens est un signe que chacun d'eux se recueille pour penser au genre de supplice qu'ils lui infligeront. La capture d'un blanc est plus précieuse à leurs yeux que celle de toute la troupe de chevaux sauvages qu'ils poursuivaient. »

Les Indiens, sans descendre de cheval, entouraient le prisonnier qui, jetant autour de lui un regard éperdu, ne vit de tous côtés que des visages de bronze aux muscles

immobiles. Alors les Apaches commencèrent à délibérer entre eux.

Pendant ce temps, un Indien qui paraissait être le chef de la troupe et que son teint plus foncé et les plumes noires de sa coiffure distinguaient des autres guerriers, comme s'il dédaignait cette délibération futile pour une plus grave affaire, sauta à bas de son cheval. Il en jeta la bride à l'un des Apaches, qui la reçut respectueusement. Alors le chef s'avança droit vers l'îlot. Arrivé sur la rive, vis-à-vis, il sembla chercher des traces sur le sable.

Le cœur de Bois-Rosé battait avec violence dans sa poitrine, car cette manœuvre de l'Indien trahissait quelques soupçons sur leur position.

« Ce chien, dit-il à voix basse à Pepe, sentirait-il la chair fraîche comme l'ogre de nos contes de fées ?

— *Quien sabe?* (qui sait ?) » dit l'Espagnol par cette phrase qui, dans son pays, répond à tout.

Mais le sable, mille fois creusé par le sabot des chevaux sauvages qui étaient venus s'abreuver à la rivière, n'offrit aux yeux de l'Indien nul vestige humain. Alors il remonta le cours de l'eau en cherchant toujours.

« Le démon a quelques soupçons, dit Bois-Rosé, et dans ce cas il va retrouver les traces que nous avons laissées à un demi-mille d'ici quand nous sommes entrés dans le lit de la rivière pour gagner cet îlot. Je vous le disais bien, Pepe, continua le Canadien avec une sorte d'amertume, il fallait y entrer deux milles plus haut; mais ni vous, ni Fabian ne l'avez voulu, et moi, comme un fou, j'ai cédé à vos avis. »

Le brave Canadien, en disant ces mots, se frappait la poitrine, avec une force capable de défoncer les parois d'un corps humain ordinaire.

Pendant ce temps, la délibération relative au sort du prisonnier était sans doute terminée, car des cris de joie éclatèrent tout à coup à la suite d'une proposition faite par l'un des Indiens. Mais il fallait attendre le retour et l'appro-

bation du chef. C'était le guerrier que nous connaissons déjà sous le nom de l'Oiseau-Noir.

Ce dernier avait continué ses recherches sur la rive en remontant le cours du Gila. Parvenu à l'endroit où Bois-Rosé et ses deux compagnons avaient quitté le sable pour entrer dans la rivière et gagner l'île qui leur servait de retraite, il ne douta plus que le rapport des éclaireurs ne fût exact, et il résolut d'en tirer parti; il avait sa politique à lui, et il se détermina à la suivre.

Une fois assuré de la présence des trois guerriers blancs, l'Oiseau-Noir revint à pas comptés rejoindre sa troupe. Il écouta gravement le résultat de la délibération des Indiens, il répondit quelques mots en faisant signe à ses guerriers d'attendre; puis, toujours du même pas mesuré, il s'avança sur le bord de la rivière, après avoir donné un ordre à voix basse à cinq de ses cavaliers qui partirent au galop pour l'exécuter.

Les plantes aquatiques s'épanouissaient au soleil; l'air agitait les feuilles mobiles de l'osier sur les bords de l'îlot aussi inhabité en apparence qu'aux jours où le fleuve ne coulait encore que pour les oiseaux du ciel, les buffles et les chevaux sauvages des prairies. Un Indien seul pouvait ne pas se tromper à ce calme apparent.

L'Oiseau-Noir fit de sa main un porte-voix, et cria dans un langage moitié indien, moitié espagnol :

« Les guerriers blancs du nord peuvent se montrer; l'Oiseau-Noir est un ami pour eux, ainsi que les guerriers qu'il commande. »

A ces mots, que le vent apporta aux oreilles de Bois-Rosé et de ses deux compagnons, le Canadien serra fortement le bras du chasseur espagnol. Bois-Rosé et Pepe avaient compris le dialecte mêlé de l'Indien.

« Que répondrons-nous à ce chien? dit-il.

— Rien, » répondit laconiquement Pepe.

La brise qui murmurait dans les roseaux de la rivière fut, en effet, la seule réponse qu'obtint le chef indien.

L'Oiseau-Noir reprit :

« L'aigle peut dérober sa trace dans l'air à l'œil d'un Apache, le saumon qui remonte les cataractes peut ne pas laisser son sillon après lui ; mais un blanc qui traverse les déserts n'est ni un aigle ni un saumon.

— Ni un oison non plus, murmura Pepe le Dormeur, et un oison seul pourrait se trahir en essayant de chanter. »

L'Indien écouta de nouveau ; mais la réponse de l'Espagnol n'était pas faite pour arriver jusqu'à lui.

« Les guerriers blancs du nord, reprit l'Oiseau-Noir sans se décourager, ne sont que trois ; et il appuya sur ce mot pour bien faire comprendre à ses auditeurs qu'il connaissait leur nombre comme leur position, ne sont que trois contre vingt, et les guerriers rouges engagent leur parole d'être pour eux des amis et des alliés.

— Ah ! dit le Canadien bas à Pepe, pour quelle perfidie l'Indien a-t-il besoin de nous?

— Laissons-le dire et nous le saurons, répondit Pepe ; il n'a pas encore fini, ou je me trompe beaucoup.

— Quand les guerriers blancs connaîtront les intentions de l'Oiseau-Noir, ils sortiront de leur cachette, continua le chef apache ; ils vont les savoir : les hommes blancs du nord sont les ennemis de ceux du sud ; leur langage, leur Dieu ne sont pas les mêmes. Les Apaches tiennent dans leurs serres tout un camp de guerriers du sud.

— Les chercheurs d'or vont passer un mauvais moment, dit Bois-Rosé.

— Si les guerriers du nord veulent joindre leurs longues carabines à canons rayés à celles des Indiens, ils partageront avec eux les chevelures, les trésors, les chevaux des hommes du sud, et les Indiens et les blancs danseront autour des cadavres de leurs ennemis et des cendres de leur camp. »

Bois-Rosé et Pepe se regardèrent avec étonnement. Fabian, grâce à leur explication, comprit aussi qu'on leur proposait une alliance que leur conscience réprouvait ; et

les éclairs de leurs yeux, le gonflement dédaigneux de leurs narines prouvèrent que le noble trio n'avait qu'un avis à ce sujet, celui de périr plutôt que d'aider des Indiens à triompher même de leurs mortels ennemis.

« Entendez-vous le mécréant, dit Bois-Rosé que son indignation emportait, et usant d'une image propre au langage indien, il prend des jaguars pour des chacals. Ah! si Fabian n'était pas là, acheva-t-il tout bas, la balle d'un bon canon rayé serait la messagère de ma réponse. »

Cependant l'Indien conservait toujours la certitude de la présence des chasseurs dans l'îlot, il commençait néanmoins à perdre patience, car les ordres des chefs du conseil étaient péremptoires. Ces ordres étaient d'attaquer les blancs; mais nous avons dit que le diplomate indien avait sa politique à lui qu'il voulait faire triompher. Il savait que jamais la balle d'un Américain ni d'un Canadien ne se trompe de but; et, quel que fût le nombre des Mexicains, trois alliés du nord ne lui paraissaient pas à dédaigner. Il avait donc essayé de les gagner à sa cause.

« Le buffle des prairies, reprit-il, n'est pas plus facile à suivre à la piste que le blanc. La trace du buffle indique à l'Indien son âge, son embonpoint ou sa maigreur, le but de sa course et jusqu'à la date de son passage. Il y a donc derrière les roseaux du berceau flottant un homme fort comme un bison, plus haut que la plus longue carabine; il y a avec lui un guerrier de race mêlée du sud et du nord et un jeune guerrier de la race pure du sud; mais l'alliance des deux derniers avec le premier indique qu'ils sont les ennemis des blancs du midi, car les plus faibles recherchent l'amitié des plus forts, et ils épousent toujours leur cause.

— La sagacité de ces chiens est admirable, dit Bois-Rosé à Pepe.

— Vous le trouvez, parce qu'ils vous flattent, reprit l'ex-miquelet dont l'amour-propre paraissait froissé.

— J'attends la réponse des blancs, » reprit l'Oiseau-

Noir, et il écouta. « Je n'entends, continua-t-il, que la rivière qui bruit, que le vent qui me dit pour eux : Les blancs s'imaginent mille erreurs ; ils croient que l'Indien a ses yeux derrière la tête, que la trace du bison est invisible, que les roseaux sont à l'épreuve de la balle. L'Oiseau-Noir se rit de la réponse du vent.

— A la bonne heure ! dit Pepe, l'Indien parle son vrai langage ; il n'était pas dégoûté de chercher des alliés comme nous.

— Ah ! s'écria douloureusement le Canadien, si nous étions entrés deux milles plus haut dans la rivière !

— Un ami dédaigné, reprit sentencieusement le chef indien, devient un ennemi terrible.

— Nous disons quelque chose de semblable chez nous, ajouta Pepe à voix basse :

Ni pastel recalentado,
Ni amigo reconciliado[1]. »

En même temps l'Oiseau-Noir fit signe au captif de venir le rejoindre. Celui-ci s'avança ; le chef lui montra l'îlot du doigt en lui désignant l'interstice de deux touffes de roseaux :

« La carabine du Visage-Pâle, ce n'était pas chez l'Indien une allusion à la pâleur livide qui couvrait le front du malheureux, mais une désignation habituelle de la couleur de la peau des blancs, saura-t-elle jeter une balle dans l'intervalle qui sépare ces grandes herbes là-bas ? »

Mais le prisonnier n'avait compris que le peu d'espagnol mêlé au dialecte indien, et il resta muet et tremblant. Alors l'Oiseau-Noir dit quelques mots à l'un de ses guerriers, qui remit entre les mains du blanc la carabine dont ils s'étaient emparés, puis il parvint par gestes à faire comprendre au prisonnier ce qu'il attendait de lui. Le malheu-

1. Ni pâté réchauffé,
Ni ami réconcilié.

reux chercheur d'or ajusta; mais la terreur agita ses membres, et sa carabine vacillait dans sa main de droite et de gauche et de haut en bas.

« Le pauvre garçon n'attrapera pas seulement l'îlot, dit Pepe avec insouciance; et, si l'Indien n'a pas de meilleur moyen de nous faire parler, du diable si je dis un mot jusqu'à demain. »

Le blanc fit feu et, en effet, la balle échappée du canon mal dirigé par ses mains tremblantes, s'enfonça en sifflant dans l'eau à quelques pouces en deçà de l'île.

L'Oiseau-Noir fit un geste de mépris, puis se retourna cherchant de l'œil autour de lui.

« Oui, dit Pepe, cherche de la poudre et des balles parmi les lances et les lazos de tes guerriers. »

Comme l'ex-miquelet achevait cette réflexion consolante, les cinq cavaliers qui, sur l'ordre du chef indien, s'étaient éloignés, revenaient sur leurs chevaux caparaçonnés de nouveau, et armés eux-mêmes pour le combat, de carabines ou de carquois gonflés de flèches. Ils avaient été reprendre les armes qu'ils avaient déposées pour donner plus librement la chasse aux chevaux sauvages. Cinq autres guerriers s'éloignèrent à leur tour.

« Ça se gâte, dit tristement Bois-Rosé.

— Si nous les attaquions pendant qu'ils ne sont plus que quinze, dit Pepe.

— Non, reprit le Canadien, restons muets et silencieux; l'Indien doute encore que nous soyons ici.

— Comme vous voudrez. »

Et Pepe continua de regarder à travers les tiges des arbres.

Le chef indien avait pris lui-même une carabine, et il s'avança de nouveau sur la rive.

« Les mains de l'Oiseau-Noir ne tremblent pas comme l'herbe fanée sous le vent, dit l'Indien, qui leva sa carabine et la tint le canon tourné vers l'île, immobile et ferme dans ses vigoureuses mains. Mais avant de faire feu, con-

tinua-t-il, l'Indien attendra la réponse des blancs cachés dans l'île, et il comptera jusqu'à cent.

— Mettez-vous derrière moi, Fabian, dit Bois-Rosé.

— Je reste ici, dit Fabian d'un air décidé. Je suis plus jeune et c'est à moi de m'exposer pour vous.

— Enfant, dit le Canadien, ne voyez-vous pas que mon corps excède le vôtre de six pouces de tous côtés, ce serait donc présenter à la balle de l'Indien un double but. »

Sans faire trembler un seul des roseaux de la frange verte qu'ils formaient autour de l'îlot, le Canadien s'avança et s'agenouilla devant Fabian.

« Laissez-vous faire, don Fabian, dit tranquillement Pepe. Jamais homme n'aura eu plus noble bouclier que le cœur de ce géant qui ne bat d'effroi que pour vous. »

Le chef indien, la carabine étendue sur sa main, prêtait l'oreille tout en comptant; mais, à l'exception de l'eau qui bruissait en courbant les roseaux à ses pieds et de la brise chaude qui murmurait sur la rivière, un silence profond régnait partout de près et de loin.

L'Oiseau-Noir fit feu, et des lambeaux de sagittaires volèrent en l'air; mais, agenouillés à la file l'un de l'autre, les trois chasseurs ne présentaient pas un large but, et la balle passa en sifflant à quelque distance d'eux.

L'Oiseau-Noir laissa s'écouler une minute, puis il s'écria de nouveau à haute voix :

« L'Indien se trompait; il reconnaît son erreur, il ira chercher les guerriers blancs autre part.

— Crois ça et bois de l'eau, dit Pepe, le chien est plus sûr de son affaire que jamais. Le tentateur va nous laisser enfin tranquilles quelques instants, jusqu'à ce qu'il en ait fini avec ce pauvre diable là-bas, ce qui ne sera pas long, car le supplice d'un blanc est un spectacle dont un Indien est toujours pressé de jouir.

— Mais ne serait-ce pas alors, s'écria Fabian, le cas de tenter quelque effort en faveur de ce malheureux qu'attend un affreux supplice? »

Bois-Rosé, à son tour, consulta son compagnon du regard, puis il répondit à Fabian :

« Nous ne disons pas non; mais cependant j'espère toujours que quelque circonstance inattendue nous viendra en aide.... Quoi qu'en dise Pepe, cet Indien peut douter encore, tandis que, si nous nous montrons, il ne doutera plus. »

Le vieillard prit une attitude pensive.

« Accepter une alliance avec ces démons, même contre don Estévan, serait une indigne lâcheté. Que faire?... Que faire!... » ajouta douloureusement le Canadien.

Une crainte le tourmentait encore. Il avait vu Fabian dans le péril quand son sang bouillonnait sous l'effervescence de la passion. Mais Fabian avait-il le courage froid, impassible, qui brave la mort sans colère? Avait-il cette résignation stoïque dont l'Espagnol et lui, Bois-Rosé, avaient donné mille preuves? Le Canadien prit un brusque parti.

— Écoutez, Fabian, dit-il, puis-je vous faire entendre le langage d'un homme? les paroles que vos oreilles transmettront à votre cœur ne le glaceront-elles pas?

— Pourquoi douter de mon courage? répliqua simplement Fabian d'un ton de doux reproche. Quoi que vous disiez, je l'entendrai sans pâlir; quoi que vous fassiez, je le ferai aussi sans trembler.

— Don Fabian dit vrai, Pepe! s'écria le Canadien. Voyez comme son œil dément fièrement la simplicité de son langage. »

Et, dans l'exaltation de sa joie, il serra Fabian contre lui, puis il reprit avec une certaine solennité :

« Trois hommes ne se sont jamais trouvés dans un plus grand péril que celui qui nous menace, nos ennemis sont sept fois plus nombreux que nous. Quand chacun de nous aura tué six guerriers, ils resteront encore en nombre presque égal au nôtre....

— Nous l'avons déjà fait, interrompit Pepe.

— Eh bien! nous le ferons encore, s'écria Fabian.

— Bien, enfant, bien, reprit Bois-Rosé; mais, quoi qu'il arrive, ces démons ne doivent pas nous prendre vivants. Voyons, Fabian, ajouta le vieillard d'une voix qu'il voulait encore rendre ferme, et en dégainant un long et large couteau à manche de corne, si nous étions sans poudre, sans munitions, à la merci des chiens, prêts à tomber entre leurs mains, et que ce poignard dans ma main fût la seule voie de salut, que dirais-tu?

— Je vous dirais : « Frappez, mon père, et mourons ensemble. »

— Oui, oui, s'écria le Canadien en couvrant d'un regard d'ineffable affection celui qui l'appelait son père, ce serait encore un moyen de ne plus nous quitter. »

Et il tendit sa main tremblante d'émotion à Fabian, qui baisa respectueusement cette main herculéenne.

L'œil du Canadien brilla d'une orgueilleuse tendresse.

« Maintenant, dit-il, quoi qu'il arrive, nous ne nous séparons plus. Dieu fera le reste, nous essayerons de sauver ce malheureux.

— A l'œuvre donc! s'écria Fabian.

— Pas encore, pas encore, mon enfant; voyons d'abord ce que les démons rouges vont faire de leur prisonnier. »

Pendant tout ce dialogue, les Indiens avaient amené le captif, mais en lui laissant toujours la liberté de ses membres. Ils avaient formé une ligne droite à deux portées de fusil du rivage. Le blanc était à quelque distance en avant de ses bourreaux rangés en ligne.

« Je vois ce qu'ils vont faire, dit Bois-Rosé, tout comme si j'avais assisté à leur conseil. Ils vont éprouver si ce malheureux a les jarrets plus solides que la main. C'est une chasse à courre dont ces démons vont se donner le plaisir.

— Comment cela? demanda Fabian.

— Ils vont laisser quelque avance à leur captif, puis, au signal donné, il prendra son élan. Alors les Indiens cour-

ront après lui, la lance ou le casse-tête à la main. Si le blanc a les jambes agiles, il arrivera avant eux à la rivière, nous lui crierons alors de venir vers nous à la nage. Quelques coups de nos carabines le protégeront, et il arrivera sain et sauf jusqu'à l'îlot. Le reste sera notre affaire. Mais si la terreur paralyse ses jambes, comme elle faisait tout à l'heure trembler sa main, le premier Indien qui l'atteindra lui cassera le tête d'un coup de hache ou le traversera d'un coup de lance. En tout cas, nous ferons de notre mieux. »

En ce moment, les cinq Indiens qui s'étaient éloignés revenaient armés de pied en cap comme ceux qui les avaient précédés. Les nouveaux venus se joignirent à ces derniers.

Fabian jeta, tout en serrant violemment le canon de sa carabine, un regard de profonde compassion sur le malheureux blanc, qui, l'œil hagard, les traits décomposés par la terreur, attendait dans une horrible angoisse que le signal fût donné par le chef indien. C'était un moment terrible, car la chasse à l'homme allait commencer.

Dans l'îlot comme dans la plaine, tous attendaient ce moment avec une profonde anxiété, quand l'Oiseau-Noir fit un geste de la main pour suspendre un instant l'ouverture de cette affreuse chasse. Ce geste était facile à comprendre. D'un doigt il montra les pieds nus de ses guerriers, puis il désigna ensuite les brodequins de cuir de Cordoue qui protégeaient les pieds du blanc.

On vit alors le blanc s'asseoir sur le sable et dépouiller sa chaussure avec hésitation, avec lenteur, pour gagner peut-être encore quelques secondes.

« Les chiens! les démons! » s'écria Fabian.

Mais Bois-Rosé lui mit la main sur la bouche.

« Taisez-vous, dit-il, n'ôtez pas, en vous découvrant trop tôt, la dernière chance de vie qui reste à ce malheureux, notre protection à portée de carabine. »

Fabian comprit et ferma les yeux pour ne pas voir l'horrible scène qui allait se jouer devant lui.

Enfin le blanc était debout pour la seconde fois, et les Indiens, le pied étendu en avant, le dévoraient du regard. L'Oiseau-Noir frappa ses deux mains l'une contre l'autre.

On ne pourrait comparer les hurlements qui suivirent ce signal qu'aux rugissements d'une meute de jaguars après un troupeau de daims. Le malheureux captif semblait avoir les jambes d'un cerf, mais ceux qui le poursuivaient semblaient bondir après lui comme des tigres en chasse.

Grâce à l'avance qu'il avait eue, le captif franchit sain et sauf une partie de la distance qui le séparait du bord de la rivière. Mais les cailloux qui déchiraient ses pieds, les pointes aiguës des nopals qui les traversaient le firent chanceler bientôt. Il avait néanmoins encore quelque avance, quand un des Indiens bondit jusqu'à lui, et lui porta un furieux coup de lance. L'arme passa entre le corps et le bras de la victime, et l'Indien, perdant l'équilibre par la force de ce coup à faux, tomba rudement sur le sable.

Gayferos, on se rappelle que c'est le nom de cet homme, parut hésiter un instant s'il ramasserait la lance échappée à la main de l'Indien dans sa chute. Puis l'instinct de conservation lui fit reprendre sa course. Cette hésitation lui fut fatale.

Les trois chasseurs suivaient d'un œil anxieux, la carabine à l'épaule, les chances diverses de cette lutte d'un seul contre vingt ennemis. Tout à coup, au milieu du flot de poussière soulevé par cette course désespérée, une hache brilla sur la tête du malheureux Gayferos, qui, à son tour, mesura la terre, et que son élan entraîna presque jusqu'à la rive.

Le Canadien allait faire feu; la crainte de tuer celui qu'il voulait défendre arrêta seul son doigt sur la gâchette. Un moment, un seul moment, le vent ouvrit une éclaircie dans le voile de poussière. Bois-Rosé fit feu, mais trop tard; l'Indien qui roula sous la balle du chasseur brandissait à la main la chevelure sanglante du malheureux captif, gisant mutilé sur la rive.

A ce coup inattendu, suivi d'un cri de guerre poussé à la fois par le Canadien et l'Espagnol, les hurlements des Indiens répondirent en chœur. Les Apaches s'éloignèrent de celui qui ne paraissait plus qu'un cadavre. Bientôt, cependant, on vit le cadavre se relever sanglant, le crâne mis à nu, s'élancer de deux pas en avant et retomber épuisé, aveuglé par son sang qui coulait à flots.

Le chasseur canadien frémissait d'indignation.

« Ah! s'écria-t-il, s'il lui reste une étincelle de vie, s'il n'est que scalpé, car on n'en meurt pas, nous le sauverons encore! J'en prends Dieu à témoin. »

CHAPITRE XXXIV.

Ruses indiennes.

Comme le Canadien achevait le généreux serment que l'indignation lui avait arraché, il lui sembla qu'une voix suppliante arrivait jusqu'à lui.

« Le malheureux n'appelle-t-il pas à l'aide? » dit-il.

Et pour la première fois il leva sa tête au-dessus de la ceinture des roseaux.

A la vue du bonnet de peau de renard qui couvrait la tête du géant, et de la longue et lourde carabine que sa main paraissait soulever comme une baguette de saule, les Apaches reconnurent un de leurs formidables ennemis du Nord et tous reculèrent frappés d'étonnement à cette apparition soudaine. On ne doit pas oublier qu'à l'exception de l'Oiseau-Noir, aucun des guerriers indiens ne connaissait le signalement du chasseur. Celui-ci promena sur la rive où gisait Gayferos, au delà duquel les Apaches s'étaient reculés, un regard ferme et assuré. Il aperçut le

malheureux scalpé qui appelait au secours d'une voix affaiblie, et tendait vers lui ses mains tremblantes.

L'Indien qui l'avait scalpé tenait encore dans ses doigts crispés par la mort la chevelure du guerrier blanc.

A ce spectacle terrible, le Canadien se leva et déploya sa taille gigantesque dans toute sa hauteur.

« Un feu de file contre ces chiens, dit-il, et n'oubliez pas qu'ils ne doivent pas vous prendre vivants. »

En disant ces mots, Bois-Rosé entra résolument dans l'eau. Tout autre homme eût été couvert jusqu'à la tête; mais le Canadien en surpassait le niveau de toutes ses épaules. Sa carabine tenait les ennemis en respect.

« Ne tirez qu'après moi, dit Pepe à Fabian; j'ai la main plus sûre que la vôtre, et ma carabine kentuckienne a une portée double de votre fusil liégeois. Mais, en tout cas, faites comme moi, et tenez votre arme en joue. Si l'un de ces chiens fait un mouvement, laissez-moi le soin de l'empêcher de vous nuire.

L'Espagnol promenait son œil étincelant sur leurs ennemis qui se tenaient à distance, et menaçait du canon de sa carabine chacun des Apaches à son tour, prêt à faire feu au moindre signe d'hostilité de leur part.

Le Canadien avançait toujours pendant ce temps, et l'eau décroissait petit à petit autour de lui, quand un Indien leva sa carabine pour faire feu sur l'intrépide chasseur. Une détonation le prévint, et l'Indien laissa tomber son arme sur le sable, en tombant lui-même sur la face.

« A vous, don Fabian, » dit Pepe en se jetant à terre pour recharger son rifle, couché sur le dos, suivant l'habitude américaine en pareil cas.

Fabian pressa la gâchette à son tour; mais son coup était moins sûr, et la portée moins longue de son fusil n'arracha à l'Indien qu'il visait qu'un cri de rage et ne le renversa pas. Quelques flèches volèrent en tournoyant vers le Canadien, mais Bois-Rosé, avec un sang-froid à toute épreuve, se baissait ou les écartait de la main, et au mo-

ment où il prit terre sur la rive, Pepe avait rechargé sa carabine et se tenait prêt à faire feu une seconde fois. Il y eut chez les Indiens un moment d'hésitation dont le chasseur profita pour ramasser le corps de Gayferos.

Le malheureux, cramponné à ses épaules, eut la présence d'esprit de laisser les bras de son sauveur libres de leurs mouvements, et le Canadien, chargé de son fardeau, entra de nouveau dans l'eau, mais à reculons. Une seule fois la carabine de Bois-Rosé se fit entendre, et un Indien répondit à l'explosion par un cri d'agonie. Enfin, cette retraite de lion, soutenue par le feu de Fabian et de Pepe, imposa à leurs ennemis, et, quelques minutes après, Bois-Rosé victorieux déposait sur le terrain de l'îlot le pauvre Gayferos presque évanoui.

« En voilà trois hors de combat, dit le géant. Nous allons avoir une trêve de quelques minutes. Eh bien! Fabian, voyez-vous l'avantage d'un feu de file? Les coquins en ont assez pour le quart d'heure. Pour votre début, ce n'est pas mal, et je puis vous assurer que, quand vous aurez comme nous un rifle kentuckien, vous serez un fort bon tireur. »

Le succès momentané qu'il venait d'obtenir paraissait avoir fait oublier au Canadien ses idées sombres, et, s'adressant à Gayferos qui poussait de sourds gémissements :

« Nous sommes arrivés trop tard pour sauver la peau de votre crâne, mon garçon, dit-il, consolez-vous, ce n'est pas grand'chose. J'ai une foule d'amis qui sont dans le même cas que vous, et qui ne s'en portent pas plus mal; ce sont des économies de coiffure, et voilà tout. La vie est sauve pour l'instant, c'est l'essentiel, nous allons tâcher à présent que ce soit définitif. »

Quelques morceaux des vêtements de Gayferos servirent à maintenir autour de son crâne dépouillé une grossière compresse de feuilles de saule écrasées et largement abreuvées d'eau. Ce premier pansement terminé dissimula le

spectacle de cette plaie hideuse. La figure du Mexicain, qui était couverte de sang, fut ensuite lavée.

« Voyez-vous, dit le Canadien qui caressait toujours l'idée de garder son Fabian près de lui, il faut que vous appreniez à connaître les habitudes du désert et les mœurs indiennes. Les coquins, qui savent aux dépens de trois des leurs de quel bois nous nous chauffons, se sont retirés pour essayer de faire par la ruse ce qu'ils n'ont pu faire par la force. Voyez plutôt comme tout est silencieux après tant de bruit. »

Le désert, en effet, avait repris sa morne immobilité, les feuilles des trembles murmuraient agitées par le vent du soir, et, sous le soleil qui s'abaissait, les eaux de la rivière commençaient à se teindre de couleurs plus vives. Au delà de l'échappée de vue, à travers les arbres, la plaine, si tumultueuse tout à l'heure, n'était plus qu'une immense nappe de sable où rien ne troublait le silence de la solitude.

« Eh bien ! qu'en pensez-vous, Pepe ? Ils ne sont plus que dix-sept à présent, ajouta le Canadien d'un ton de triomphe naïf.

— S'ils ne sont que dix-sept, reprit Pepe, dame, je ne dis pas que nous n'en puissions venir à bout ; mais s'ils reçoivent des renforts....

— C'est une chance à courir, une terrible chance, mais notre vie est entre les mains de Dieu, répliqua Bois-Rosé, ramené tristement à ses appréhensions pour Fabian. Dites donc, l'ami, poursuivit-il en s'adressant à Gayferos, vous êtes probablement du camp de don Estévan ?

— Le connaissez-vous donc ? dit le blessé d'une voix faible.

— Sans doute. Et par quelle aventure vous êtes-vous trouvé si éloigné de votre camp ? »

Le blessé raconta comment, sur l'ordre de don Estévan, il s'était mis en route pour aller à la recherche de leur guide égaré, et comment, s'étant égaré lui-même, sa mau-

vaise étoile l'avait fait apercevoir des Indiens occupés à donner la chasse aux chevaux sauvages.

— Comment appelez-vous ce guide? demanda Fabian?

— Cuchillo. »

Fabian lança un regard d'intelligence à Bois-Rosé.

« Oui, fit le chasseur, il y a quelque probabilité que vos soupçons envers ce démon à peau blanche ne manquent pas de fondement; et qu'il conduit l'expédition au val d'Or; mais, mon enfant, si nous échappons à ces coquins d'Indiens, n'en sommes-nous pas tout près? Alors, une fois que nous y serons installés, fussent-ils cent encore, nous en viendrons à bout. »

Ceci avait été dit bas à l'oreille de Fabian.

« Encore un mot, reprit le Canadien au blessé, et nous vous laisserons reposer : Combien don Estévan a-t-il encore d'hommes avec lui?

— Une soixantaine, » répondit Gayferos.

Ces renseignements reçus, le Canadien rafraîchit une seconde fois le crâne enflammé du blessé à l'aide d'une nouvelle aspersion d'eau fraîche, et le malheureux, momentanément soulagé, puis affaibli par ses émotions et la perte de son sang, tomba dans un sommeil presque léthargique.

« Maintenant, dit le Canadien, pensons à nos affaires et tâchons de nous bâtir un rempart plus à l'épreuve des balles ou des flèches que cette bordure mouvante de feuilles et de roseaux. Avez-vous compté combien il y avait de carabines entre les mains de ces Indiens?

— Sept, si je ne me trompe, répondit l'ex-miquelet.

— Il y en a donc dix d'entre eux qui sont moins à craindre. Voyons, les coquins ne peuvent nous attaquer sur ce radeau, ni à droite ni à gauche, en suivant le fil de l'eau. Il ne faut prévoir une attaque que des deux rives, car peut-être ont-ils été faire un détour pour traverser la rivière et nous prendre entre deux feux. »

Le côté de l'îlot opposé à la rive sur laquelle les Indiens

s'étaient montrés était suffisamment défendu par d'énormes racines hérissées comme des chevaux de frise ou les pieux d'un retranchement; mais le côté où l'attaque allait probablement recommencer n'était défendu que par une ceinture épaisse de roseaux et de pousses d'osiers.

Grâce à la vigueur peu commune de ses bras, le Canadien, aidé de Pepe, put arracher aux deux extrémités de l'îlot qui faisaient face au cours de la rivière quelques grosses branches desséchées, et des troncs d'arbres plus récemment échoués. Peu de minutes suffirent aux deux habiles chasseurs pour garnir le côté le plus faible et le plus menacé d'un retranchement grossier, mais solide, et qui pouvait épargner plus d'une atteinte mortelle aux défenseurs de l'îlot.

« Voyez-vous, Fabian, disait Bois-Rosé, vous serez aussi à l'abri derrière ces troncs d'arbres que dans une forteresse de pierre. Vous ne serez exposé qu'aux balles qui pourraient partir du haut des arbres du rivage; mais je ferai en sorte qu'aucun de ces diables incarnés n'en atteigne le sommet. »

Le Canadien se frottait les mains de contentement d'avoir élevé entre Fabian et la mort une barrière suffisante, et il lui désigna son poste derrière l'endroit le mieux retranché.

« Avez-vous remarqué, demanda Bois-Rosé à Pepe, comme, à chaque effort que nous faisions pour casser une branche ou dégager un bloc de bois, l'îlot tremblait dans ses fondements?

— Oui, dit Pepe, on aurait dit qu'il allait s'arracher de sa base pour suivre le cours de l'eau. »

Mais les deux chasseurs sentaient que le moment du péril approchait, et que la trêve allait expirer pour être suivie d'une longue et mortelle lutte.

Le Canadien recommanda à ses deux compagnons de ménager leurs munitions; il donna à Fabian quelques in-

structions pour tirer plus juste; il serra de sa main émue la main de l'Espagnol, qui lui rendit une silencieuse étreinte, puis il pressa Fabian sur son cœur avec une tendresse inquiète. Ce tribut une fois payé à la tendresse humaine, les trois défenseurs de l'îlot se remirent silencieusement à leur poste, avec un stoïcisme qu'un Indien n'eût point dépassé.

Quelques instants s'écoulèrent pendant lesquels la respiration oppressée du blessé, le clapotis de l'eau contre le radeau en travers de son cours furent les seuls bruits qui troublèrent le silence profond de la nature à l'heure où le soleil va disparaître.

La surface de la rivière, le sommet des trembles croissant sur la rive, les rives elles-mêmes et leurs roseaux, rien n'échappait à l'examen attentif des chasseurs, au moment où la nuit allait tomber rapidement avec son cortége d'embûches.

« Voici l'heure où les démons des ténèbres vont tendre leurs piéges, dit gravement Bois-Rosé; l'heure où ces jaguars humains rôdent en cherchant leur proie. C'est d'eux qu'a voulu parler l'Écriture. »

Personne ne répondit à cette phrase du Canadien, qui était plutôt une pensée traduite à haute voix qu'un avis de se tenir sur ses gardes.

Cependant l'ombre s'épaississait petit à petit. Les buissons qui croissaient sur la rive commençaient à prendre les formes fantastiques que donne aux objets dans la campagne la lumière incertaine du crépuscule.

La verdure des arbres se *glaçait* de tons noirs; mais l'habitude avait donné aux deux chasseurs, le Canadien et l'Espagnol, l'œil perçant des Indiens eux-mêmes, et rien, avec la vigilance qu'ils déployaient, n'aurait pu mettre en défaut leurs sens exercés.

« Pepe, reprit le chasseur à voix plus basse, comme si tout d'un coup le danger attendu se présentait, ne vous semble-t-il pas que ce buisson, là-bas, et il montrait du

doigt à travers les roseaux une touffe d'osiers, a changé de forme et qu'il s'est élargi?

— Oui, répondit l'Espagnol, le buisson a changé de forme.

— Voyons, Fabian, continua le chasseur canadien, vous qui avez la vue perçante que j'avais à votre âge, ne vous semble-t-il pas qu'à son extrémité de gauche cette touffe d'osiers ne dresse plus ses feuilles comme celles qu'alimente encore la séve des racines? »

Le jeune homme écarta légèrement les roseaux et considéra d'un œil attentif le point indiqué par Bois-Rosé.

« Je le jurerais, dit-il, mais... »

Il s'interrompit pour regarder à quelque distance de là...

« Eh bien! demanda le Canadien, apercevez-vous quelque autre chose, oui ou non?

— J'aperçois là-bas, dit Fabian, entre ce saule et ce tremble, à dix pas de la touffe d'osiers, un buisson qui, certes, ne s'y trouvait pas il y a une heure.

— Ah! dit le Canadien, voilà ce que c'est que de vivre loin des villes, les moindres accidents de paysage se gravent dans la mémoire et deviennent de précieux indices : vous êtes né pour vivre de la vie des chasseurs, Fabian. »

Pepe levait sa carabine dans la direction du buisson indiqué.

« Pepe comprend à demi-mot, dit Bois-Rosé, il sait comme moi que les Indiens ont employé leur temps à couper ces branchages et à s'en faire des abris portatifs; mais, en vérité, c'est par trop mépriser les blancs dont deux pourront peut-être leur apprendre des ruses qu'ils ne connaissent pas encore. Laissez ce buisson à Fabian, reprit le Canadien en parlant à Pepe. Ce sera pour lui un but facile; vous, tirez sur ces branches dont les feuilles commencent à se flétrir. C'est derrière elles qu'est l'Indien. Au centre, au centre, Fabian, acheva-t-il vivement. »

Deux coups de feu partirent à la fois de l'île de manière à se confondre en un seul. Le buisson factice s'affaissa, non

sans que l'œil des deux chasseurs eût aperçu un corps rouge qui se débattait derrière les feuilles, et les branches ajoutées à l'autre touffe d'osiers s'agitèrent convulsivement.

Pepe, Fabian et Bois-Rosé s'étaient jetés sur le dos, les deux premiers rechargeant leurs armes, le troisième prêt à faire usage de la sienne.

Une décharge de balles vint briser, au-dessus de la tête des chasseurs, des feuilles et des menues branches qui tombèrent en s'éparpillant sur eux, en même temps que le cri de guerre des Indiens surpris vint déchirer leurs oreilles.

« Si je ne me trompe, ils ne sont plus que quinze, s'écria le Canadien en cassant en cinq morceaux une petite branche sèche et en fichant les tronçons par terre, il est bon de compter leurs morts. »

Bois-Rosé quitta sa position horizontale pour s'agenouiller. Le soleil lançait ses dernières teintes à la cime des arbres.

« Attention, enfants, dit-il, j'aperçois là-bas remuer les feuilles d'un tremble, et à coup sûr ce n'est pas le vent qui les agite ainsi. C'est sans doute un de ces coquins qui grimpe ou qui est grimpé jusqu'au sommet. »

Une balle vint trouer un des troncs qui composaient le radeau et prouver que le chasseur avait deviné juste.

« Diable ! il faut agir de ruse et forcer l'Indien à se découvrir. »

En disant ces mots, il ôta le bonnet et la veste qui couvraient sa tête et ses épaules, et les mit légèrement en évidence à travers les interstices des branches. Fabian le regardait faire avec attention.

« Si j'avais devant moi, dit Bois-Rosé, un soldat blanc, je me mettrais à côté de ma veste, car le soldat tirerait sur elle ; devant un Indien, je me mettrai derrière, car le guerrier rouge ne se trompera pas de la même façon, et il tirera à côté de mes vêtements. Couchez-vous, Fabian, et vous aussi, Pepe, laissez-moi faire ; d'ici une minute vous

entendrez la balle siffler à droite ou à gauche du but que je leur présente. »

Le Canadien s'agenouilla de nouveau derrière sa veste, prêt à faire feu sur le tremble. Il ne s'était pas trompé dans ses conjectures. En moins de temps qu'il ne l'avait annoncé, les balles indiennes coupèrent les feuilles aux deux côtés de la veste et du bonnet, mais sans atteindre le Canadien non plus que ses deux compagnons qui s'étaient écartés de droite et de gauche.

« Ah ! s'écria le Canadien, il y a des blancs qui peuvent battre les Indiens avec leurs propres armes. Fichez un morceau de bois de plus en terre, Fabian, nous allons avoir un ennemi de moins. »

Le chasseur tirait à l'une des fourches du tremble où apparaissait une teinte rouge, semblable, pour tout autre œil que le sien, à celle des feuilles d'automne, et l'explosion grondait encore quand un Indien roulait de branche en branche comme un fruit qu'un grêlon a détaché de sa tige.

A ce coup d'adresse du Canadien, des hurlements sauvages retentirent avec tant de fureur, qu'il fallait avoir des muscles d'acier pour ne pas en tressaillir d'effroi. Le blessé lui-même, que les détonations successives n'avaient pas éveillé, secoua momentanément sa léthargie pour murmurer d'une voix tremblante :

Virgen de los Dolores ! Ne dirait-on pas une bande de tigres qui hurlent dans les ténèbres ? Sainte Vierge ! ayez pitié de moi !

— Remerciez-la plutôt, interrompit le Canadien, les coquins pourraient, avec leurs hurlements à la file, tromper un novice comme vous, mais non un vieux coureur des bois. Vous avez entendu le soir dans les forêts les chacals hurler et se répondre comme s'il y en avait par centaines, et souvent ils ne sont que trois ou quatre. Les Indiens imitent les chacals, et je répondrais qu'ils ne sont pas maintenant plus d'une douzaine derrière ces arbres.

Ah ! si je pouvais les décider à traverser l'eau, pas un d'eux ne retournerait à son village porter la nouvelle de leur désastre. »

Comme si une pensée soudaine traversait son esprit, Bois-Rosé fit coucher ses compagnons sur le dos. Les rebords de l'îlot et les troncs d'arbres les protégeaient suffisamment lorsqu'ils n'étaient qu'à fleur de terre.

« Nous sommes en sûreté tant que nous serons ainsi renversés, continua-t-il, il ne s'agit que d'avoir l'œil au sommet des arbres ; c'est de là seulement qu'ils peuvent nous atteindre. Ne tirons que dans le cas où nous en verrions quelques-uns grimper aux saules et restons immobiles. Les coquins ne voudront pas s'en retourner sans nos chevelures, et ils se décideront à venir à nous. »

Cette résolution du chasseur semblait lui avoir été inspirée par le ciel, car à peine étaient-ils étendus sur la terre qu'une grêle de balles et de flèches trouèrent, hachèrent la ceinture de roseaux, et cassèrent les branches derrière lesquelles ils se tenaient une minute avant, mais les projectiles lancés horizontalement ne purent les atteindre. Le Canadien arracha brusquement sa veste et son bonnet comme s'il fût tombé lui-même sous les coups de ses ennemis, et le plus profond silence régna dans l'îlot après cette décharge en apparence si meurtrière.

Des cris de triomphe accueillirent ce silence, qui ne fut plus troublé qu'un instant après par une nouvelle décharge. Mais cette fois encore l'îlot resta muet et morne comme la mort.

« N'est-ce pas un de ces chiens qui monte encore sur ce saule ? demanda Pepe.

— Oui ; mais essuyons son feu sans plus bouger que si nous étions morts. C'est une chance à courir. Puis il ira dire à ses compagnons qu'il a compté sur le terrain les cadavres des quatre Visages-Pâles. »

Malgré le danger qu'offrait ce stratagème, la proposition de Bois-Rosé fut acceptée, et chacun resta immobile cou-

ché par terre à observer non sans anxiété toutes les manœuvres de l'Indien. C'était avec une extrême précaution que le guerrier rouge se hissait d'une branche à l'autre, et arrivait au point d'élévation nécessaire pour dominer l'intérieur de l'îlot flottant.

Il restait encore assez de jour pour ne perdre aucun des mouvements de l'Indien quand le feuillage ne le cachait pas tout à fait. Parvenu enfin à la hauteur désirée, l'Indien s'accroupit sur une grosse branche, puis il avança la tête avec précaution. La vue des cadavres étendus sur le sol de l'île ne sembla pas le surprendre. Peut-être, cependant, soupçonnait-il quelque ruse, car avec une audace que l'exemple d'un de ses compagnons, tué sur ce même arbre, ne devait pas encourager, l'Apache se montra tout entier et pointa sa carabine dans la direction de l'île. Son œil, comme celui du serpent, semblait vouloir fasciner ses ennemis; tout d'un coup, il leva le canon de son arme en l'air, visa de nouveau, puis répéta encore la même manœuvre plusieurs fois de suite ; mais les chasseurs ne bougèrent pas plus que s'ils eussent été de véritables cadavres. Alors l'Indien poussa un cri de triomphe.

« Le requin mord à l'hameçon, dit Bois-Rosé.

— Je reconnaîtrai ce fils de chien, dit à son tour Pepe, et si je ne lui rends pas le malaise qu'il me cause, c'est que la balle qu'il va nous envoyer m'en empêchera.

— C'est l'Oiseau-Noir, reprit Bois-Rosé; il est à la fois brave et prudent comme un chef. »

L'Indien dirigea une fois encore le canon de son fusil vers les corps qu'il apercevait en apparence sans vie, il ajusta avec autant de calme que le tireur qui dispute tranquillement le prix de la carabine dans une fête de village, et enfin il se décida à faire feu. Au même instant, un éclat détaché d'un tronc d'arbre à deux lignes de la tête de l'Espagnol vint déchirer son front. Pepe ne bougea pas plus que le bois mort contre lequel il s'appuyait, mais il se contenta de dire :

« Coquin de Peau-Rouge, je réglerai ton compte avant qu'il soit peu. »

Des gouttes de sang avaient jailli sur la figure du Canadien.

« Quelqu'un est-il blessé? demanda-t-il d'une voix frémissante.

— Une égratignure, et rien de plus, répondit l'ex-miquelet.

— Dieu soit loué! »

Alors l'Indien poussa de nouveau un cri d'allégresse, et descendit de l'arbre sur lequel il était monté.

Les trois chasseurs respirèrent.

Cependant le succès de leur ruse n'était pas encore complet. Il devait rester quelques doutes dans l'esprit des Indiens, car un long et solennel silence succéda au dernier coup de feu de l'Apache.

Le soleil se coucha, un court crépuscule étendit une couleur terne sur toute la nature, la nuit vint et la lune brilla sur la rivière, sans que les guerriers rouges eussent donné signe de vie.

« Nos chevelures les tentent, mais ils hésiteront encore à venir les prendre, dit Pepe en étouffant un bâillement d'ennui.

— Patience, répondit le Canadien, les Indiens sont comme les vautours qui n'osent déchiqueter le cadavre d'un homme que lorsqu'il commence à se corrompre, mais qui se décident à la fin. Les Apaches feront comme les vautours. Maintenant, reprenons notre position derrière les roseaux. »

Les chasseurs remirent lentement un genou en terre et recommencèrent à surveiller les mouvements des Apaches. Un instant la rive en face d'eux parut encore déserte, puis bientôt un Indien se laissa voir avec précaution d'abord, pour tenter la patience de l'ennemi, au cas où son immobilité dût cacher quelque ruse; un autre guerrier se joignit à lui, et tous deux s'approchèrent de la berge avec

une confiance croissante ; enfin, le Canadien en compta jusqu'à dix, dont la lune éclairait la peinture de guerre.

« Les Indiens, si je les connais bien, vont traverser la rivière à la file, dit Bois-Rosé ; Fabian, vous viserez le premier, Pepe visera au milieu, moi je me charge de l'avant-dernier. De cette façon, ils ne pourront nous aborder qu'à distance les uns des autres, et nous en aurons meilleur marché. Ce sera une lutte corps à corps, Fabian, mon enfant ; pendant que Pepe et moi les attendrons le couteau à la main, vous n'aurez qu'à recharger nos armes et à nous les passer. Par la mémoire de votre mère, je vous défends de vous mesurer avec ces chiens à l'arme blanche. »

Comme le Canadien achevait ces diverses recommandations, un guerrier de haute taille entrait dans la rivière, et la lune éclaira successivement neuf autres Indiens. Tous avançaient avec tant de précautions qu'aucun bruit ne trahissait leurs pas. On aurait dit l'ombre de guerriers, revenus de la terre des Esprits, qui marchaient silencieusement sur les eaux.

CHAPITRE XXXV.

L'Oiseau-Noir.

La mort semblait aux yeux des Indiens planer sur l'îlot, au milieu des ténèbres silencieuses, car les chasseurs retenaient jusqu'à leur souffle, et cependant les Apaches ne s'avançaient qu'avec des précautions infinies. Le premier qui marchait en tête de la file était arrivé à un endroit où l'eau commençait à être plus profonde. C'était l'Oiseau-Noir, et le dernier quittait à peine le bord opposé. Le moment était venu d'exécuter les ordres du Canadien.

Mais comme Fabian allait faire feu contre le chef de la

file indienne, au grand regret de Pepe qui avait une revanche à lui faire payer, l'Oiseau-Noir, soit qu'il eût pressenti quelque danger, soit qu'un éclair de la lune sur le canon de l'un des chasseurs l'eût averti, plongea subitement et disparut sous l'eau.

« Feu ! » s'écria Bois-Rosé.

En même temps, l'Indien qui fermait la file tomba dans la rivière pour ne plus se relever; deux autres, ajustés presque à loisir par Fabian et par l'Espagnol, se débattirent encore quelques instants au milieu de l'eau, qui ne tarda pas à les entraîner déjà sans mouvement.

Pepe et le Canadien avaient promptement rejeté leur carabine derrière eux pour que, selon leurs conventions, Fabian s'occupât à les recharger, et ils se tenaient debout cette fois sur le bord de l'île, la jambe étendue et le couteau à la main, attendant l'attaque corps à corps.

« Les Apaches sont encore sept! s'écria d'une voix de tonnerre le Canadien, désireux d'en finir une bonne fois, et dont l'antipathie pour les Indiens se réveillait à leur aspect. Oseront-ils venir prendre les chevelures des deux blancs? »

Mais la disparition de leur chef, la mort de trois des leurs avaient déconcerté les Indiens; ils ne fuyaient pas; tous restaient indécis, immobiles comme des rochers noirs à moitié baignés par les eaux lumineuses de la rivière.

« Les guerriers rouges ne savent-ils scalper que des cadavres? ajouta Pepe avec un éclat de rire méprisant. Les Apaches sont-ils comme les vautours, qui ne dépècent que des morts? Avancez donc, chiens, vautours, femmes sans courage, hurla l'Espagnol à la vue de ses ennemis, qui, cette fois, regagnaient rapidement la rive. »

Tout à coup il avisa, à quelque distance de lui, un corps flottant sur le dos; mais des yeux étincelants prouvaient que ce n'était pas un cadavre, quoique les bras étendus et l'immobilité du corps eussent pu le faire croire.

« Don Fabian, ma carabine, pour Dieu! voilà l'Oiseau-

Noir qui fait le mort et se laisse entraîner au fil de l'eau. Le chien ne pouvait me donner une meilleure revanche. »

Pepe prit la carabine des mains de Fabian et ajusta le corps flottant. Mais, à l'exception des yeux du guerrier qui dans leurs orbites semblaient des braises rouges, pas un de ses muscles ne tressaillit. Pepe abaissa sa carabine.

« Je me suis trompé, dit-il à haute voix, les blancs ne perdent pas comme des Indiens leur poudre sur des cadavres. »

Le corps flottait toujours sur le dôs, les jambes écartées, les bras étendus en croix, et le fil de l'eau le faisait dériver doucement. Pepe reprit son arme et ajusta encore avec plus de soin que la première fois, puis il laissa de nouveau retomber la crosse de sa carabine, et quand il crut avoir rendu angoisse pour angoisse au chef indien, il lâcha son coup et le cadavre ne flotta plus.

« L'avez-vous tué? dit le Canadien.

— Non! je n'ai voulu que lui casser une épaule pour qu'il se rappelât toujours le frisson qu'il m'a donné et la trahison qu'il nous a proposée. S'il était mort, il flotterait toujours.

— Vous auriez mieux fait de le tuer, reprit Bois-Rosé. Ah! s'écria-t-il en frappant du pied la terre, que faire à présent? J'espérais en finir en éventrant ces démons corps à corps, et voilà maintenant que tout est à recommencer. Nous ne pouvons traverser l'île pour les attaquer.

— C'est cependant ce que nous ferions de mieux.

— Avec Fabian, je ne m'y déciderai jamais, reprit Bois-Rosé à voix basse; sans cela j'aurais déjà fui sur la rive opposée à celle que gardent encore les Indiens, car vous les connaissez trop bien pour ne pas savoir qu'ils sont là respirant la vengeance comme des loups affamés. »

L'Espagnol haussa les épaules avec une résignation stoïque. Il n'ignorait pas plus que le Canadien la ténacité de l'esprit de vengeance chez les Indiens.

« Sans doute, reprit-il; mais il faut se résoudre à fuir ou à rester.

— Parbleu! si nous étions seuls tous deux, gagner l'autre côté de la rivière serait l'affaire d'une minute. Les sept cavaliers qui restent nous atteindraient sans doute; à nous deux cependant nous en viendrions à bout, nous avons accompli jadis de plus difficiles exploits.

— Cela vaudrait mieux que de rester ici bloqués comme des renards qu'on peut enfumer dans leur trou.

— D'accord, reprit Bois-Rosé d'un air pensif; mais Fabian! mais le malheureux scalpé que nous ne pouvons abandonner ainsi à la merci des bourreaux qui l'ont déjà si cruellement mutilé! Attendons du moins, pour tenter la fuite, que la lune en se couchant ait laissé à la nuit ses ténèbres ordinaires. »

Et le vieillard pencha sa tête sur ses genoux d'un air de découragement qui fit sur l'Espagnol une triste et pénible impression. Le Canadien ne quittait son attitude morne que pour jeter sur le ciel un regard anxieux. Mais la lune ne glissait que lentement, comme toujours, sur sa nappe d'azur étoilé.

« Soit! dit Pepe en s'asseyant à côté de son compagnon. Mais tenez, voilà cinq morceaux de bois fichés en terre, ce sont cinq Apaches morts; ajoutons-en trois, ce sera huit. Il devait en rester douze, pourquoi n'en avons-nous compté que dix dans la rivière? Je crois donc ne pas me tromper en pensant que l'Oiseau-Noir a envoyé les deux absents à la recherche d'un renfort.

— C'est possible, reprit Bois-Rosé. Que nous restions ou que nous fuyions, ce sont deux terribles alternatives. »

Cependant, quand les trois chasseurs eurent achevé un frugal repas composé de viande séchée au soleil et d'un peu de farine grossière de maïs, les lueurs de la lune tombaient déjà plus obliques sur les légers remous de la rivière; déjà une partie de la cime des arbres était plongée dans l'ombre.

Plus d'une heure s'était écoulée depuis la tentative des Indiens, et, quoique nulle rumeur ne troublât la tranquillité de la nuit, Pepe, moins absorbé que Bois-Rosé, prêtait parfois l'oreille avec un sentiment voisin de l'inquiétude.

« Cette lune maudite ne se couchera donc jamais, dit-il; je suis inquiet; il me semble entendre comme le clapotis de l'eau sous des pieds, et ce bruit n'est pas celui des tourbillons de la rivière. Les buffles ne viennent pas non plus s'abreuver à cette heure de la nuit. »

En disant ces mots, l'Espagnol se leva, se pencha pour regarder en amont et en aval du fleuve, c'est-à-dire à droite et à gauche dans toute l'étendue de son cours; mais en aval comme en amont des colonnes de brouillard qui s'élevaient en tournoyant étendaient un voile impénétrable à peu de distance de l'œil du chasseur. La fraîcheur des nuits d'Amérique, qui succède à la chaleur brûlante du jour, condense ainsi en nuages épais les exhalaisons de la terre et des eaux échauffées par le soleil.

« Je ne vois que le brouillard, » dit Pepe avec dépit.

Peu à peu cependant ces bruits vagues moururent à l'oreille du chasseur espagnol, et l'air reprit son calme et son silence habituels. Un long moment s'écoula de nouveau et la lune descendait toujours, les constellations voyageuses n'étaient plus au centre du ciel, la nature sommeillait sous son dais de blanches vapeurs, quand les défenseurs de l'île tressaillirent tout à coup et se regardèrent avec stupeur.

Des hurlements s'étaient élevés des deux rives à la fois, en sons si prolongés et si perçants que, quand les bouches qui les avaient fait entendre se furent refermées, les échos des deux rives hurlèrent encore. Désormais la fuite était impossible, les Indiens cernaient l'île de chaque côté à la fois : les deux chasseurs étaient trop expérimentés pour en douter.

« La lune peut se coucher maintenant! s'écria Pepe en fermant les poings avec rage. Ah! je disais bien que je me défiais de ces deux absents et des bruits que j'entendais: ce

n'étaient que les Indiens qui gagnaient l'autre rive. Qui sait maintenant combien d'ennemis nous avons autour de nous?

— Qu'importe, répondit le Canadien d'un air morne, qu'il y ait cent vautours à déchirer nos cadavres, quand nous ne serons plus, qu'il y ait cent Indiens à hurler autour d'eux?

— Il est vrai que le nombre ne fait rien en pareille circonstance; mais si ce doit être un jour de triomphe pour les Indiens, à coup sûr les vautours y perdront.

— N'allez-vous pas chanter votre chant de mort comme les Indiens, qui, attachés au poteau, rappellent les chevelures qu'ils ont enlevées?

— Et pourquoi pas? c'est une très-bonne coutume; cela aide à mourir en héros, de se rappeler qu'on a vécu en homme.

— Pensons plutôt à mourir en chrétien, reprit Bois-Rosé; puis, attirant Fabian près de lui : Je ne sais trop me rendre compte, mon enfant bien-aimé, continua-t-il, de ce que j'avais rêvé pour vous. Je suis à moitié sauvage et à moitié civilisé, et mes rêves s'en ressentaient. Tantôt je voulais vous rendre les grandeurs du monde, vos honneurs, vos titres, y ajouter encore tous les trésors du val d'Or; tantôt je ne rêvais pour vous que les splendeurs des déserts, que ces majestueuses harmonies qui bercent l'homme à son coucher, et le caressent encore à son réveil : mais ce que je puis dire, c'est que l'idée qui dominait dans mon cœur était de ne vous quitter jamais. Faut-il donc que ce soit dans la mort que nous nous trouvions réunis? Si jeune, si brave, si beau, faut-il que vous ayez le même sort qu'un homme qui demain serait inutile dans ce monde?

— Qui m'aimerait quand vous ne seriez plus là? reprit Fabian d'une voix à laquelle le désespoir de cette situation n'ôtait rien de sa douceur et de sa fermeté. Avant de vous avoir trouvé, la terre s'était refermée sur tout ce que j'aimais, et le seul être vivant qui pût le remplacer c'était.... vous. Que regretterai-je dans ce monde?

— L'avenir, mon enfant, l'avenir dans lequel la jeunesse aspire à se plonger, comme le cerf altéré dans l'eau d'un lac.... »

Des détonations, assourdies par l'éloignement, vinrent interrompre les réflexions mélancoliques du vieux chasseur. C'était l'heure où les Indiens attaquaient le camp de don Estévan. Elles indiquaient une lutte acharnée entre les blancs et les Indiens. Le lecteur en connaît le résultat. Une voix forte, qui s'éleva de la rive en face des chasseurs, vint se mêler à ces détonations répétées.

« Que les blancs ouvrent leurs oreilles, dit la voix.

— C'est encore ce coquin d'Oiseau-Noir, fit Pepe, qui reconnut celle du chef blessé par lui. Deux guerriers, en effet, le soutenaient sur leurs bras.

— A quoi bon ouvrir les oreilles? s'écria Pepe d'une voix de stentor, en employant le mélange des deux langues espagnole et apache : les blancs se rient des menaces de l'Oiseau-Noir et ils méprisent ses promesses.

— Bon, reprit l'Indien, les blancs sont braves, et ils auront besoin de toute leur bravoure. Les hommes blancs du Sud sont attaqués maintenant, pourquoi les hommes du Nord ne sont-ils pas contre eux?

— Parce que vous y êtes, oiseau de lugubre plumage; parce que les lions ne chassent pas avec des chacals, que les chacals ne savent que hurler quand le lion dévore. Attrape le compliment, drôle, c'est de la plus fine fleur de rhétorique indienne, ajouta Pepe exaspéré.

— C'est bon! reprit le chef. Les blancs font comme l'Indien vaincu insultant son vainqueur. Mais l'aigle se rit des injures de l'oiseau moqueur qui prend toutes les voix, et ce n'est pas à l'oiseau moqueur que l'aigle daigne s'adresser.

— A qui donc? s'écria Pepe que cette comparaison n'adoucissait pas.

— C'est au géant, à son frère, l'aigle des Montagnes-Neigeuses, qui dédaigne d'imiter le langage des autres oiseaux.

— Que lui voulez-vous? interrompit la voix de Bois-Rosé.

— L'Indien voudrait entendre le guerrier du Nord lui demander la vie, reprit le chef.

— J'ai une demande contraire à vous faire, dit le Canadien.

— J'écoute, répliqua l'Indien.

— Si vous voulez jurer sur l'honneur d'un guerrier, sur les os de vos pères que vous accorderez la vie sauve à mes trois compagnons, je vais traverser la rivière seul, sans armes, et vous apporter ma chevelure frétillante sur mon crâne. Ça va le tenter, acheva plus bas le pauvre Bois-Rosé.

— Mais êtes-vous fou, Bois-Rosé? » s'écria Pepe en bondissant comme un tigre blessé.

Fabian s'élança vers le Canadien.

« Au premier pas que vous faites vers les Indiens, je vous poignarde, » dit chaleureusement le jeune homme.

Le rude chasseur sentit son cœur s'épanouir aux accents de ces deux voix qu'il aimait tant. L'Indien s'était tu pour se recueillir sans doute. Un moment de court silence régna, puis fut bientôt troublé par sa réponse.

« L'Oiseau-Noir veut que le blanc du Nord lui demande la vie, et celui-ci lui demande la mort. Ils ne peuvent s'entendre. Ma volonté est celle-ci : que l'homme du Nord quitte ses compagnons, et je jure sur l'honneur d'un guerrier, sur les os de mes pères, qu'il aura la vie sauve, mais lui seul : les trois autres doivent mourir. »

Bois-Rosé dédaigna de répondre à cette offre plus outrageante encore que celle de se joindre à lui contre les Mexicains. Le chef indien attendit donc vainement que le Canadien acceptât ou refusât ses propositions. Alors il reprit :

« Jusqu'à l'heure du supplice les blancs entendent la voix d'un chef pour la dernière fois. Mes guerriers entourent l'îlot comme la rivière, des quatre côtés. Le sang indien a coulé, il doit être vengé, il faut que le sang des blancs coule

à son tour. Mais l'Indien ne veut pas ce sang échauffé par l'ardeur du combat, il le veut glacé par la terreur, appauvri par la faim. Il prendra les blancs vivants, puis, quand il les tiendra dans ses serres, non plus comme des guerriers, mais comme ces chiens affamés qui hurlent après un os de buffle desséché, alors l'Indien verra ce qu'ont dans les entrailles des hommes abrutis par la privation et la peur, il fera de leur peau une selle pour son cheval de guerre, et chacune de leurs chevelures sera suspendue à ses étriers et à sa croupière, comme un trophée de sa vengeance. Mes guerriers entoureront l'îlot quinze jours et autant de nuits, s'il le faut, pour s'emparer du rebut de la race blanche.

Puis, après ces terribles menaces, l'Indien disparut derrière les arbres et cessa de se faire entendre. Mais Pepe ne voulut pas que l'Indien crût les avoir intimidés, et il s'écria aussi froidement que le lui permit la colère qui bouillonnait en lui :

« Chien qui ne sais qu'aboyer, les blancs méprisent tes vaines bravades, la vue de leur squelette seule troublerait ton sommeil ! Chacal, putois immonde, je te méprise ! Je te.... je te.... »

Mais la rage étouffait l'ex-miquelet, et à défaut des mots qu'il ne pouvait plus prononcer, il suppléa par le geste et fit à l'Oiseau-Noir celui qui lui parut le plus méprisant.

Et un éclat de rire bruyant accompagna cette réponse de Pepe que ce geste outrageant avait un peu calmé, et qui, satisfait d'avoir eu le dernier mot, se rassit tout à fait soulagé, Quant à Bois-Rosé. il ne voyait dans les menaces de l'Indien que le refus de son héroïque sacrifice.

« Ah ! dit en soupirant le généreux vieillard, si vous m'aviez laissé faire, j'aurais arrangé tout cela à la satisfaction générale. Maintenant il est trop tard, n'en parlons plus. »

La lune était alors couchée ; le bruit lointain de la fusillade avait cessé ; le silence, l'obscurité, qui régnaient partout

firent plus vivement sentir aux trois amis combien, sans ce renfort des Indiens, il leur eût été facile de gagner la rive opposée en portant même dans leurs bras le chercheur d'or mutilé. Celui-ci, insensible à tout ce qui se passait autour de lui, continuait à être plongé dans sa léthargie.

« Ainsi, dit Pepe en rompant le premier le silence funèbre qui planait sur tous, nous avons quinze jours devant nous. Il est vrai que nous n'avons guère de vivres. Ma foi ! nous pêcherons pour dîner et nous distraire. »

Mais les plaisanteries de Pepe ne furent pas suffisantes pour dérider le front soucieux du Canadien.

« Tâchons seulement, dit-il, d'employer utilement le peu d'heures qui nous restent avant le jour.

— A quoi faire, demanda Pepe.

— A nous échapper, parbleu !

— Et comment cela ?

— Ah ! voilà l'embarrassant, reprit Bois-Rosé. Vous savez sans doute nager, Fabian ?

— Sans cela eussé-je pu échapper au cours impétueux du Salto de Agua ?

— C'est vrai ! je crois que la peur me trouble la tête ! Eh bien ! il ne nous sera pas impossible peut-être de creuser un trou au milieu de cet îlot, et de nous confier par cette ouverture au cours de l'eau. La nuit est suffisamment noire à présent pour que les Indiens, en ne nous voyant pas nous jeter dans la rivière, nous laissent gagner un endroit éloigné d'eux. Tenez, j'en vais faire l'expérience avant de tenter le coup. »

En disant ces mots, le Canadien arracha, non sans quelques efforts, un des troncs de saule du radeau naturel qui leur servait de refuge ; l'extrémité noueuse de ce tronc imitait assez bien la forme d'une tête humaine. Le vieux chasseur déposa avec précaution le morceau de bois sur la surface de la rivière, et bientôt la masse noire flotta doucement au cours de l'eau. Les trois amis suivirent avec anxiété

pendant quelques instants sa navigation silencieuse, et ce ne fut que quand elle eut disparu dans l'obscurité que le Canadien reprit la parole :

« Vous le voyez, dit-il, un nageur prudent passerait inaperçu comme cet arbre. Pas un Indien n'a bougé.

— C'est vrai, dit Pepe; mais qui nous assure que l'œil des Apaches ne sait pas distinguer un homme d'un morceau de bois? Et puis il y a parmi nous un homme qui ne sait pas nager.

— Qui donc? »

L'Espagnol montra du doigt le blessé qui, tout en dormant, gémissait sur sa couche de douleur, comme si son ange gardien l'avertissait qu'il était question de l'abandonner seul à ses ennemis.

« Qu'importe? reprit Bois-Rosé avec quelque hésitation; la vie de cet homme vaut-elle la vie du dernier descendant des Mediana?

— Non, répliqua l'Espagnol; mais moi qui étais presque d'avis tout à l'heure d'abandonner ce malheureux, je crois à présent que ce serait une lâcheté.

— Cet homme, ajouta Fabian, a peut-être des enfants, qui, eux aussi, pleureraient leur père, comme je pleurerais le mien en pareil cas.

— Ce serait une mauvaise action; elle nous porterait malheur, Bois-Rosé, » continua l'Espagnol.

La tendresse superstitieuse du Canadien s'alarma subitement à ces paroles de son compagnon, et il cessa d'insister à ce sujet; mais il reprit :

« Eh bien! Fabian, vous qui êtes bon nageur, suivez la route qui nous est ouverte; Pepe et moi nous resterons pour protéger cet homme, et si nous mourons ici, ce sera en victimes de notre devoir, et avec la joie de penser que vous du moins vous serez sain et sauf. »

Fabian secoua négativement la tête.

« Je vous le répète, dit-il, je ne veux pas de la vie sans vous deux, et je reste avec vous.

— Mais que faire ? demanda douloureusement le Canadien.

— Cherchons, » répondirent à la fois Fabian et Pepe.

C'était malheureusement un de ces cas où toutes les ressources humaines sont impuissantes ; c'était une de ces situations désespérées dont un pouvoir plus fort que celui de l'homme pouvait seul les tirer. En vain, sous le brouillard qui s'épaississait, la nuit devenait plus obscure, la ferme résolution de ne pas abandonner le blessé opposait à l'évasion des trois chasseurs un obstacle insurmontable. Bientôt des feux allumés de tous côtés par les Indiens sur les deux rives du fleuve projetèrent sur les eaux une lumière rougeâtre, qui en éclairait le cours à une assez grande distance.

Avec cette clarté, la dernière chance de salut qu'avait proposée le Canadien devenait même impossible, quand ils eussent voulu la tenter ; mais ni les uns ni les autres n'y songeaient plus. A l'exception du reflet des feux dont se colorait la rivière, on eût dit, au calme complet qui régnait sur les deux bords opposés, qu'ils étaient entièrement déserts, car près des foyers nul ennemi n'était visible, nulle voix humaine ne troublait le silence de la nuit.

Cependant les vapeurs qui se dégageaient du sein de la rivière se condensaient petit à petit, et se resserraient autour de l'îlot. Les rives du fleuve semblaient devenir de plus en plus lointaines, puis disparurent, et bientôt, au milieu d'un épais brouillard, les feux ne brillèrent plus que comme d'indistinctes et pâles lueurs sous la silhouette indécise et vaporeuse des arbres.

CHAPITRE XXXVI.

L'île flotante.

Jetons maintenant un coup d'œil sur le bord de la rivière occupée par l'Oiseau-Noir.

Les feux allumés sur les deux rives projetaient une lueur si prolongée et si éclatante que rien ne pouvait échapper aux regards des Indiens. Une sentinelle placée auprès de chacun des foyers était chargée d'observer avec soin tout ce qui pourrait se passer dans l'îlot.

Assis et adossé au pied d'un arbre, son épaule fracassée par la balle de Pepe et maintenue par des lanières de cuir, l'Oiseau-Noir ne laissait percer sur sa figure qu'une expression de férocité satisfaite; quant à la souffrance qu'il éprouvait de sa blessure, il eût cru indigne de lui, comme Indien, d'en laisser paraître le plus faible indice.

Son œil ardent se fixait continuellement sur la masse sombre de l'île dans laquelle il supposait livrés à de terribles angoisses les trois hommes du sang desquels il avait tant de soif.

Pendant les premières heures de la nuit, la surveillance des Indiens put facilement s'exercer; mais, à mesure que le brouillard se condensait, le cercle de lumière se rétrécissait petit à petit. Bientôt les vapeurs devinrent assez intenses pour dérober à l'œil des veilleurs le bord opposé du fleuve; la clarté des foyers arrivait à peine jusqu'à l'îlot, qui lui-même disparut enfin sous la brume.

Le chef indien sentit qu'il était urgent de redoubler de surveillance. Il appela deux guerriers sur le dévouement desquels il pouvait compter. A l'un il ordonna de traverser la rivière, à l'autre desuivre le bord où il se trouvait, afin

de donner ainsi aux vedettes sur les deux rives les mêmes ordres et de leur porter les mêmes menaces.

« Allez, leur enjoignit le chef, et dites à ceux de mes guerriers qui se sont chargés de surveiller ces chrétiens, dont la chevelure et la peau serviront d'ornement à nos chevaux, que les fils des bois doivent avoir chacun quatre oreilles pour remplacer les yeux, que le brouillard rend inutiles. Dites-leur que leur vigilance les rendra dignes de la reconnaissance d'un chef; mais que, dans le cas où le sommeil assourdirait leurs oreilles, le casse-tête de l'Oiseau-Noir les enverra dormir à jamais dans la terre des Esprits. »

Les deux messagers partirent pour s'acquitter de leur mission, et revinrent bientôt assurer le chef noir qu'il pouvait compter sur le strict accomplissement de ses ordres.

En effet, stimulés à la fois par leur propre haine pour la race blanche et par l'espoir d'une récompense; redoutant, si le sommeil les surprenait, non pas le châtiment promis, un Indien craint rarement la mort, mais effrayés de l'idée de se réveiller dans les terrains de chasse du pays des Esprits, portant sur leur front la flétrissure qui accompagne le guerrier que le sommeil a vaincu, les vedettes redoublèrent de vigilance.

Il est peu de bruits nocturnes qui puissent échapper à l'ouïe merveilleuse des Indiens, comme peu d'objets ont le pouvoir de se dérober à leurs yeux perçants; mais en cette occasion le brouillard ôtait à l'air sa sonorité en même temps qu'il cachait à l'œil les objets extérieurs. L'attention la plus soutenue pouvait donc seule suppléer aux sens mis en défaut.

Les yeux fermés, l'oreille ouverte, et debout pour chasser la torpeur que le morne silence de la nature faisait peser sur eux, les guerriers indiens se tenaient immobiles près de leurs foyers; seulement chacun à son tour y jetait une branche d'arbre pour les raviver, et reprenait ensuite sa posture silencieuse et attentive.

Un assez long espace de temps s'écoula ainsi pendant lequel, sur les rives comme dans l'île, le seul bruit qui se fît entendre dans la nuit était la rumeur affaiblie d'une cataracte lointaine de la rivière, et le murmure des roseaux que l'eau courbait dans son cours.

Sur la rive gauche se tenait le chef indien. L'air vif de la nuit, en envenimant sa blessure, ne faisait qu'exciter la haine dont son cœur était déjà gonflé. La lueur du foyer allumé auprès de l'arbre contre lequel il était adossé éclairait sur son visage noirâtre des traits altérés par le sang qu'il avait perdu. Sa figure couverte de hideuses peintures et contractée par la douleur qu'il dédaignait de montrer, ses yeux brillants et farouches le faisaient ressembler à l'une des idoles sanguinaires des temps barbares.

Peu à peu cependant, malgré l'empire qu'un Indien sait exercer sur ses sens, ses yeux se voilèrent de leurs paupières appesanties par le sommeil, et un assoupissement presque invincible s'empara de lui.

Au bout de quelques instants, son sommeil devint si profond qu'il n'entendit pas les branches sèches craquer sous un moccassin, et qu'il ne vit pas un Indien de sa tribu s'avancer vers lui.

Immobile et droit comme la tige d'un bambou, un coureur apache, couvert de sang, les narines gonflées et la poitrine haletante, attendait à deux pas de l'Indien endormi que le chef redouté devant lequel il se présentait ouvrît les yeux et l'interrogeât.

Le coureur, néanmoins, à l'aspect de la tête du chef qui se penchait insensiblement sur sa poitrine, résolut d'annoncer sa présence. Ce fut d'une voix creuse et gutturale qu'il fit entendre ces mots :

« Quand l'Oiseau-Noir ouvrira les yeux, il entendra de ma bouche un message qui chassera le sommeil loin de lui. »

L'Indien souleva ses paupières au son de la voix qui frappait ses oreilles, et un effort de sa volonté écarta brus-

quement le sommeil sous lequel il succombait. Honteux qu'un chef eût été surpris endormi comme un guerrier de peu de renom, l'Indien crut devoir s'excuser :

« L'Oiseau-Noir a perdu beaucoup de sang; il en a perdu assez pour que le prochain soleil ne le sèche pas sur la terre, et son corps est plus faible que sa volonté.

— L'homme est ainsi, » répliqua sentencieusement le messager.

L'Oiseau-Noir reprit :

« C'est quelque message bien important sans doute à me communiquer, puisque le Chat-Pard a choisi pour me le transmettre le plus agile de ses coureurs.

— Le Chat-Pard ne transmettra plus de message, répondit l'Indien de sa voix gutturale. La lance d'un blanc est entrée dans sa poitrine, et le chef chasse à présent avec ses pères dans la terre des Esprits.

— Qu'importe ! il est mort vainqueur ; il a vu, avant de mourir, les chiens blancs dispersés dans la plaine.

— Il est mort vaincu ; ce sont au contraire les Apaches qui ont dû fuir après avoir perdu leur chef et cinquante guerriers renommés. »

Peu s'en fallut que, malgré la douleur cuisante de sa blessure, et en dépit de l'empire qu'un chef indien doit exercer sur lui-même, l'Oiseau-Noir ne bondît sur ses pieds à cette nouvelle inattendue. Cependant il se contint, répondit gravement, quoique ses lèvres tremblassent :

« Qui t'envoie donc alors vers moi, messager de si tristes nouvelles ?

— Des guerriers qui ont besoin d'un chef pour réparer leur défaite. L'Oiseau-Noir n'était que le chef d'une tribu, il est aujourd'hui le chef d'une peuplade entière. »

L'orgueil satisfait brilla dans l'œil noir de l'Indien. Son autorité s'augmentait d'une part, de l'autre la défaite dont on lui transmettait la nouvelle démontrait la sagesse du conseil qu'il avait donné et que les chefs avaient repoussé.

« Si les carabines du Nord se fussent jointes à celles de nos guerriers, les blancs du Sud n'auraient pas été vainqueurs. »

Puis, son orgueil humilié rappelant à sa mémoire la manière injurieuse dont les deux chasseurs avaient repoussé ses propositions, ses prunelles lancèrent de farouches éclairs de haine, et il reprit en montrant du doigt sa blessure :

« Que peut faire un chef blessé? Ses jambes refusent de le porter; à peine pourra-t-il se tenir sur la selle de son cheval.

— On l'y attachera, reprit l'Indien. Un chef est à la fois une tête et un bras : si le bras est impuissant, la tête agira; la vue du sang de leur chef animera toujours les guerriers. Le feu du conseil s'est allumé de nouveau après la déroute; on attend l'Oiseau-Noir pour y faire entendre sa voix ; son cheval de bataille est prêt, marchons.

— Non, répondit l'Oiseau-Noir, mes guerriers entourent, sur ces deux rives, les guerriers blancs que je voulais avoir pour alliés ; à présent, ce sont des ennemis ; la balle de l'un d'eux a brisé pour six lunes le bras qui était si prompt dans le combat, et m'offrît-on le commandement de dix peuplades, je le refuserais pour attendre ici l'heure où le sang dont j'ai soif coulera devant mes yeux. »

L'Oiseau-Noir raconta brièvement la captivité de Gayferos, sa délivrance par le Canadien, le rejet de ses propositions, et enfin le vœu de vengeance qu'il avait fait.

Le messager l'avait écouté gravement.

Il sentait toute l'importance d'une nouvelle action avec les chercheurs d'or, au moment où ceux-ci, enivrés de leur victoire, devaient se croire à l'abri d'une attaque si prochaine, et il insista en proposant à l'Oiseau-Noir de se faire remplacer dans son blocus par un chef de son choix.

L'Indien fut inébranlable.

Cependant le coureur ne se tint pas pour battu.

« C'est bien, dit-il, le moment n'est pas loin où le soleil va luire ; j'attendrai qu'il soit jour pour reporter aux Apaches la nouvelle que l'Oiseau-Noir préfère le soin de sa vengeance personnelle à l'honneur de sa nation tout entière. En différant mon départ, j'aurai retardé le moment où nos guerriers auront à regretter la perte du plus brave d'entre eux.

— Soit, dit l'Indien d'un ton d'autant plus grave que cette adroite flatterie chatouillait plus agréablement son orgueil ; mais un coureur a besoin de se reposer après une bataille suivie d'une longue course. Pendant ce temps, j'écouterai le récit du combat où le Chat-Pard a perdu la vie. »

Le messager s'assit près du feu, les jambes croisées, un coude sur le genou et la tête dans le creux de la main. Après quelques minutes de silence et de repos, pendant lesquelles les battements précipités de son cœur s'apaisèrent, l'Indien commença le rapport circonstancié de l'attaque du camp des blancs par sa peuplade. Il n'omit aucun des faits qui pouvaient réveiller la haine de l'Oiseau-Noir pour les Mexicains.

Ce récit achevé, le coureur s'étendit près du feu et s'endormit ou parut du moins s'endormir. Mais cette fois les passions tumultueuses et contraires qui bouillonnaient dans le cœur de l'Oiseau-Noir, l'ambition d'une part, la soif de la vengeance de l'autre le tinrent éveillé sans qu'il eût à faire aucun effort pour vaincre le sommeil.

La rive où l'Oiseau-Noir bivaquait devint aussi calme que l'îlot perdu au milieu des brouillards.

Au bout d'une heure environ, le coureur se leva à demi de sa couche de gazon ; écartant le pan du manteau de peau de bison qu'il avait ramené sur sa tête pour se préserver du brouillard, il aperçut l'Oiseau-Noir immobile dans la même attitude et les yeux ouverts.

« Le silence de la nuit a parlé à mes oreilles, dit-il, et j'ai pensé qu'un chef renommé comme l'Oiseau-Noir doit,

au lever du soleil, tenir ses ennemis en sa puissance et entendre leur chant de mort.

— Mes guerriers ne peuvent marcher sur les eaux comme sur le sentier de la guerre, répondit le chef; les hommes du Nord ne ressemblent pas à ceux du Sud dont les carabines ne sont entre leurs mains que des roseaux creux.

— Le sang qu'a perdu l'Oiseau-Noir a trompé son esprit et obscurci ses yeux. S'il veut le permettre, j'agirai pour lui, et demain sa vengeance sera complète.

— Faites, reprit le chef; de quelque côté que vienne la vengeance, elle sera comme un hôte agréable à mon foyer.

— Bien, j'amènerai bientôt ici les trois chasseurs et celui dont ils n'ont pu sauver la chevelure. »

En disant ces mots, le coureur se leva et se perdit bientôt dans la brume aux yeux de l'Oiseau-Noir toujours fixés dans la direction de l'îlot.

Là, du moins, de plus généreuses passions étaient en jeu. Tandis que le silence imposant de la nuit couvrait toute la nature environnante, le sommeil fuyait aussi les trois chasseurs.

S'il est des moments affreux dans la vie, où le cœur peut venir à manquer aux hommes les plus braves, c'était certes dans la circonstance présente. Outre que le danger était terrible, inévitable, il ne présentait même pas la chance, comme suprême et dernière consolation, de vendre chèrement sa vie.

Cernés par les ennemis que les arbres du rivage dérobaient à leurs coups, les trois chasseurs ne pouvaient même plus exciter leur fureur, comme la veille, en en faisant tomber quelques-uns sous leurs balles. D'ailleurs Bois-Rosé et l'Espagnol connaissaient trop bien l'implacable opiniâtreté des Indiens pour espérer que, lassé d'un blocus prolongé, l'Oiseau-Noir permettrait à ses guerriers de répondre à leurs attaques, et de les faire succomber sous une fusillade meurtrière.

Cette mort des soldats sur le champ de bataille eût paru trop douce à la haine du chef apache. Il voulait ses ennemis vivants, l'âme et le corps affaiblis par la faim.

Sous l'impression de ces tristes pensées, les trois chasseurs ne parlaient plus, mais ils se résignaient à leur sort, plutôt que de songer à abandonner le malheureux blessé en essayant une descente sur l'une des rives. Fabian était aussi déterminé que ses compagnons à mourir; ses espérances trompées, le profond découragement qui s'était emparé de lui, ôtaient à la mort son cortége habituel de terreurs; néanmoins, l'ardeur de son sang lui faisait préférer une mort prompte, les armes à la main, à la mort ignominieuse et lente qui les attendait tous au poteau des Indiens.

Il se décida le premier à rompre le silence mortel qui planait sur l'îlot au milieu de la brune nocturne.

La profonde tranquillité du fleuve et de ses bords n'était aux yeux expérimentés du Canadien et de l'Espagnol qu'un indice plus certain de l'invincible résolution de leurs ennemis; mais elle paraissait à Fabian un symptôme rassurant, une faveur du ciel dont il fallait profiter.

« Tout dort maintenant autour de nous, dit-il; non-seulement les Indiens sur la rive, mais tout ce qui a vie dans les bois et dans les déserts, la rivière elle-même semble avoir ralenti son cours. Voyez, les reflets des feux expirent bien loin de nous. Ne serait-ce pas le moment d'opérer une descente sur l'une ou l'autre des deux rives?

— Les Indiens dormir! interrompit Pepe avec amertume, oui, comme cette eau qui semble stagnante, mais qui n'en poursuit pas moins son cours jusqu'aux gouffres inconnus où elle va se perdre. Vous n'aurez pas fait trois pas dans la rivière que vous verrez les Indiens s'y précipiter après vous, comme vous avez vu tantôt les loups s'y lancer à la poursuite du cerf. N'avez-vous rien de mieux à proposer, vous, Bois-Rosé?

— Non » répondit brièvement le Canadien, tandis que

sa main cherchait silencieusement celle de Fabian; puis, de l'autre, il montra le blessé qui continuait à s'agiter, tout en dormant, sur sa couche de douleur. Ce geste répondait à toutes les objections de Fabian.

« Mais à défaut d'autre chance, répondit celui-ci, nous aurions du moins celle de mourir avec honneur, côte à côte, comme nous voulons mourir. Si nous sommes vainqueurs, nous pourrons venir au secours de ce malheureux qui n'a plus que nous pour défenseurs. Si nous succombons, Dieu lui-même pourra-t-il nous reprocher, quand nous paraîtrons devant lui, d'avoir sacrifié la vie de l'homme qu'il avait confié à notre garde, lorsque nous avons nous-mêmes exposé la nôtre dans l'intérêt de tous?

— Non, sans doute, répondit Bois-Rosé ; mais espérons encore en ce Dieu qui nous a réunis par un miracle ; ce qui n'arrive pas aujourd'hui peut arriver demain ; nous avons du temps devant nous d'ici à ce que les provisions viennent à nous manquer. Aborder le rivage de quelque côté que ce fût, serait marcher à une mort certaine à présent que le nombre des Indiens a plus que triplé probablement. Mourir ne serait rien, car c'est toujours une ressource suprême dont nous disposerons tant que nous aurons un couteau dans les mains. Mais peut-être serions-nous faits prisonniers, et je frémis à l'idée de l'horrible agonie qu'ils nous réserveraient. Oh ! mon Fabian bien-aimé, ces Indiens, du moins, dans leur intention de ne nous prendre que vivants, prolongent encore pour moi de quelques jours le bonheur d'être près de vous. »

Le silence régna de nouveau parmi le groupe consterné.... Cette idée de vivre encore près de son enfant était pour le Canadien comme le sursis accordé au condamné avant le supplice : mais bientôt pareil à ce malheureux qui, en songeant au moment fatal qui n'est que différé, secoue avec rage les barreaux de son cachot, Bois-Rosé, en devançant en imagination le jour terrible du dénoûment, tourmentait convulsivement un des trous de l'îlot. Sous son étreinte

puissante, l'île tremblait comme si elle allait être arrachée à sa base.

« Ah ! les chiens ! les démons ! s'écria dans ce même moment l'Espagnol qui ne put étouffer un cri de rage. Voyez ! »

Une lueur rougeâtre perçait insensiblement le voile de vapeurs étendu sur la rivière, et semblait avancer en grossissant, comme le reflet d'un incendie qui se propage.

Et chose étrange ! l'incendie glissait sur les eaux.

Quelque intensité qu'eût le brouillard presque palpable qui se dégageait de la rivière, la masse de feu que charriaient ses eaux les dissipait comme le soleil dissipe les nuages.

Les trois chasseurs n'avaient pas encore eu le temps de s'étonner de l'apparition de cette clarté soudaine, que déjà ils avaient pu en deviner la cause.

Une longue pratique de la vie des déserts et des dangers toujours renaissants qu'elle entraîne avec elle avait donné au Canadien une fermeté de muscles que l'Espagnol n'avait pas encore atteinte. Au lieu de se laisser emporter à l'élan de sa colère comme Pepe, Bois-Rosé avait gardé son calme habituel.

Il savait qu'un danger qu'on envisage de sang-froid est presque à demi surmonté, tout effrayant qu'il puisse paraître, et son sang-froid redoublait d'ordinaire à l'approche du péril.

« Oui, dit-il en répondant à l'exclamation de l'ex-miquelet, je vois ce que c'est tout aussi bien que si les Indiens me l'avaient dit à l'avance. Vous parliez tout à l'heure de renards enfumés dans leur trou ; eh bien, les coquins veulent nous brûler dans le nôtre. »

Cependant le globe de feu qui flottait sur la rivière grossissait avec une effrayante rapidité, et confirmait les paroles du Canadien. Déjà, au milieu des eaux empourprées par la flamme, les roseaux, les pousses d'osier qui

formaient la ceinture de l'îlot, commençaient à devenir distincts.

« C'est un brûlot, s'écria Pepe, avec lequel ils veulent incendier notre île.

— Vive Dieu ! ajouta Fabian, mieux vaut encore lutter contre le feu que d'attendre ainsi la mort sans combat.

— C'est vrai, dit Bois-Rosé, mais le feu est un terrible adversaire et il combat pour ces démons. »

Ici, les assiégés ne pouvaient rien opposer à l'action dévorante de la flamme, et le brûlot devait consumer la petite île, sans qu'il restât à ceux qui y étaient d'autre chance d'échapper à l'incendie que de se jeter à l'eau. Dès lors les Indiens étaient maîtres d'en finir avec eux à coups de fusil ou de les prendre vivants.

Tel avait été le calcul du coureur indien. Par son ordre, les Apaches avaient abattu un tronc d'arbre garni de son feuillage ; une épaisse couche d'herbes mouillées entrelacées dans ses branches formait une sorte de plancher sur lequel était empilé tout le branchage dont on avait dépouillé un pin résineux. Après avoir mis le feu à cette machine incendiaire, on l'avait confiée au cours de l'eau en lui donnant la direction de la petite île.

Le radeau s'avançait, le pétillement du bois résineux se faisait déjà entendre, et sous un dais de fumée noirâtre qui s'élevait dans les airs et se mêlait au brouillard, brillait une flamme dont la clarté augmentait de moment en moment. Non loin de la rive, on pouvait de temps à autre apercevoir la silhouette rouge d'une sentinelle indienne.

Pepe ne put résister à une tentation soudaine.

« Tiens, démon de l'enfer ! dit-il à demi-voix, toi, du moins, tu n'iras pas raconter à ton village les derniers moments de l'agonie d'un chrétien. »

En disant ces mots, le canon de la carabine de l'irascible Espagnol brilla d'une lueur rouge à travers les roseaux, et l'on vit s'affaisser le panache de plumes d'un guerrier indien au même moment où l'explosion de l'arme à feu trou-

bla le silence qui régnait depuis si longtemps sous le manteau de la nuit.

« Triste et tardive vengeance ! » dit solennellement Bois-Rosé en voyant tomber l'Indien.

Comme si en effet les Apaches dédaignaient les coups d'un ennemi vaincu, la rive demeura plongée dans son morne silence sans qu'un seul hurlement accompagnât, selon l'habitude, les derniers soupirs d'un guerrier.

La flamme des fascines enflammées, qui n'étaient déjà plus qu'à une assez courte distance de l'îlot et en ligne droite avec lui, laissait voir les traits de l'Espagnol contractés par son impuissante fureur.

« Demonio ! s'écria-t-il en frappant du pied, je mourrai avec d'autant plus de calme que j'aurai envoyé avant moi, dans l'autre monde, plus de ces démons à peau rouge. »

Et, tout en pressant sa carabine dans ses mains, son œil cherchait partout sur les deux rives quelque victime à sacrifier à son besoin de vengeance.

Pendant ce temps, le Canadien épiait froidement le bloc de feu qui, en s'avançant et en s'échouant sur l'îlot, devait en embraser les arbres desséchés.

« Eh bien, s'écria Pepe dont la rage aveuglait le jugement, vous aurez beau considérer ce brûlot, avez-vous quelque moyen de faire dévier ce bûcher flottant qui va s'attacher aux flancs de l'île?

— Peut-être, » répondit laconiquement le Canadien en continuant son examen.

L'ex-miquelet se mit à siffler entre ses dents avec un air d'indifférence qu'il affectait en vain pour dissimuler sa colère.

« Et tenez, reprit Bois-Rosé, j'aperçois ici quelque chose qui me prouve que les raisonnements de ces fils des bois ne sont pas infaillibles, et si ce n'était que, dans une ou deux minutes nous allons recevoir une grêle de balles et de flèches pour nous forcer à rester cachés pendant que le

brûlot va nous incendier et nous empêcher de le repousser, je me soucierais de ce radeau enflammé comme d'une mouche à feu qui vole dans l'air. »

En construisant l'espèce de plancher d'herbes mouillées dont nous avons parlé, les Indiens en avaient calculé l'épaisseur de manière qu'il fût desséché par le contact du feu et qu'il s'enflammât, ainsi que les branches de l'arbre qui le supportait, au moment à peu près où le brûlot échouerait contre l'île.

Mais l'herbe plongeait souvent dans l'eau, et l'humidité dont elle s'imprégnait à chaque instant avait retardé sa combustion. Les grosses branches de l'arbre n'avaient pas non plus eu le temps de s'enflammer, les menues branches et le feuillage subissaient seuls l'action du feu.

Cette circonstance n'avait pas échappé à l'œil investigateur du Canadien qui, une longue gaule à la main, résolut d'éparpiller l'herbe et de l'empêcher ainsi de s'enflammer; mais, au même moment où il s'apprêtait à risquer cette tentative dangereuse, ce qu'il avait prédit arriva.

Quelques balles et des flèches passèrent en sifflant dans le peu d'espace resté vide entre l'île et le brûlot. Ces décharges paraissaient avoir plutôt pour but d'effrayer les chasseurs que de les atteindre.

« C'est un parti pris, dit Bois-Rosé à voix basse, de ne nous prendre que vivants; eh bien, c'est une chance à tenter. »

Le morceau de feu touchait presque l'îlot; quelques instants de plus, et l'incendie allait le dévorer. Une vapeur embrasée enveloppait déjà ses hôtes, quand, avec la rapidité de l'éclair, le Canadien se laissa glisser dans l'eau et disparut tout entier.

Des hurlements partirent des deux bords de la rivière, et les Indiens, ainsi que l'Espagnol et Fabian, restés seuls, virent l'arbre flottant osciller sous l'étreinte puissante du Canadien. L'énorme foyer jeta une clarté plus éblouis-

sante; puis bientôt l'eau siffla, la masse de feu se disjoignit et s'abîma dans un flot d'écume.

Les ténèbres et le brouillard étendaient de nouveau leur dais sombre sur tout le cours de la rivière.

L'arbre aux branches noircies, détourné de sa direction, passait outre en froissant les roseaux de l'île, lorsqu'au milieu des hurlements des Indiens stupéfaits Bois-Rosé rejoignait ses compagnons.

L'îlot tremblait encore sous l'effort du Canadien pour y reprendre terre.

« Hurlez à votre aise, dit Bois-Rosé en reprenant haleine, vous ne nous tenez pas encore ; mais, ajouta-t-il tout bas, serons-nous toujours aussi heureux? »

En effet, ce danger surmonté, combien ne leur en restait-il pas encore à vaincre? Qui pouvait prévoir les nouvelles ruses que les Indiens emploieraient contre eux?

Ces réflexions n'avaient pas tardé à dissiper la première ivresse du triomphe, et à faire succéder un morne silence aux félicitations adressées par les deux chasseurs à Bois-Rosé.

Tout à coup Pepe bondit sur ses pieds en étouffant un cri, et cette fois ce fut un cri de joie :

« Bois-Rosé, don Fabian, s'écria-t-il, nous sommes sauvés, c'est moi qui vous en réponds.

— Sauvés! répéta le Canadien d'une voix tremblante. Oh! parlez, Pepe, parlez vite.

— N'avez-vous pas remarqué, continua l'ex-miquelet, comment, il y a peu d'heures, l'îlot tout entier tremblait sous nos mains quand nous avons arraché quelques grosses branches pour nous fortifier; ne vous rappelez-vous pas comment vous-même, Bois-Rosé, vous le faisiez trembler encore il n'y a qu'un moment? Eh bien, j'avais songé un instant à former un radeau des troncs qui sont sous nos pieds, mais j'y renonce à présent; nous sommes trois, nous pouvons, à force de bras, déraciner l'île elle-même et

la mettre à flot. Le brouillard est épais, la nuit noire, et demain, quand le jour paraîtra....

— Nous serons transportés loin d'ici, s'écria Bois-Rosé. A l'œuvre! à l'œuvre! Le vent qui fraîchit indique l'approche du matin; nous n'avons pas trop de temps devant nous. Si je n'ai pas perdu mon coup d'œil de marin, la rivière ne nous fera guère filer plus de trois nœuds à l'heure.

— Tant mieux, dit Pepe, le déplacement sera moins visible. »

Le brave Canadien ne prit que le temps de secouer la main de ses deux compagnons, et il se leva.

« Qu'allez-vous faire? demanda Fabian. Ne pouvons-nous pas tous trois, comme l'a proposé Pepe, déraciner l'île en réunissant nos efforts?

— La déraciner, sans doute, Fabian; mais nous courrons risque aussi de l'éparpiller comme un fagot dont on brise la hart, et notre salut dépend de la conservation de l'îlot tel que l'a fait la nature. C'est peut-être quelque mère branche, ou quelque grosse racine ancrée au fond de la rivière, qui le retient immobile. Bien des années ont dû s'écouler depuis que ces arbres se sont échoués ici, si j'en juge par le terrain qui s'est formé au-dessus d'eux. L'eau doit à la longue avoir pourri cette racine ou cette branche, et voilà ce dont je veux m'assurer. »

En ce moment, le chant lugubre d'un oiseau de nuit interrompit le Canadien. Ces notes plaintives, qui troublaient tout à coup le silence profond de la nuit, à l'instant même où quelque espoir venait de briller aux yeux des chasseurs, retentirent aux oreilles de Pepe comme un funèbre présage.

« Ah! dit tristement l'Espagnol, dont le danger réveillait les idées superstitieuses, la voix de la chouette dans une circonstance semblable à celle-ci n'annonce rien de bon.

— L'imitation est parfaite, j'en conviens, reprit Bois-

Rosé ; mais vous ne devriez pas vous laisser tromper ainsi. C'est une sentinelle indienne qui chante, soit pour avertir ses compagnons d'ouvrir l'œil, ou, ce qui est plus conforme à leur méchanceté diabolique, pour nous faire entendre qu'ils veillent sur nous. C'est une espèce de chant mortuaire dont ils veulent nous régaler. »

Le Canadien achevait à peine, quand, de la rive opposée, la même harmonie se répéta avec des modulations tantôt moqueuses, tantôt funèbres, qui confirmaient de point en point la supposition du vieux chasseur. Mais ces voix n'en étaient pas moins effrayantes, car elles révélaient tous les périls et les embûches que cachait l'obscurité de la nuit.

« J'ai envie de leur crier de rugir plutôt comme des tigres qu'ils sont, dit Pepe.

— Gardez-vous-en bien, ce serait leur révéler au juste la position que nous occupons. Les coquins ne le savent plus trop. »

En disant ces mots, Bois-Rosé entra dans l'eau avec la plus grande précaution. Ce n'était pas sans quelque inquiétude que les deux chasseurs restés dans l'île suivaient de l'œil les recherches du Canadien. Celui-ci, enfoncé dans l'eau, disparaissait de temps en temps sous la surface de la rivière, comme le plongeur cherchant le long des flancs du navire la voie d'eau qui menace de le faire couler.

« Eh bien, demanda vivement Pepe quand le Canadien se remontra pour reprendre haleine, sommes-nous affourchés sur plusieurs ancres ?

— Tout va bien, je crois, répondit Bois-Rosé, je n'en vois qu'une jusqu'à présent qui retienne l'îlot immobile, mais c'est l'ancre de miséricorde.

— Prenez garde surtout de vous avancer trop ! s'écria Fabian, vous pourriez vous engager sous les racines et dans le réseau des branches au-dessus de l'eau.

— Soyez sans crainte, enfant, reprit le Canadien. Une baleine resterait plutôt accrochée à un canot de pêche

qu'elle peut faire sauter à vingt pieds en l'air, que moi sous cette île que d'un coup d'épaule j'éparpillerais en morceaux. »

La rivière bouillonna de nouveau sur la tête du Canadien. Un assez long espace de temps s'écoula pendant lequel, comme si les prévisions de Fabian dussent se réaliser, la présence de Bois-Rosé sous l'eau était visible aux remous formés autour de l'îlot, qui bientôt oscilla sur sa base comme une embarcation au milieu de la houle. On sentait que le géant devait faire un dernier et puissant effort. Le cœur de Fabian se serra un instant dans sa poitrine à l'idée que Bois-Rosé luttait peut-être contre la mort, quand un craquement sourd, semblable à celui de la membrure d'un navire qui se brise contre un rocher, se fit entendre presque sous ses pieds.

Au même instant, le Canadien reparut au-dessus de la surface de la rivière, les cheveux ruisselants d'eau, la figure enflammée par le sang qui s'y était violemment porté. D'un bond il reprit place dans l'îlot, qui commença de tournoyer lentement sur lui-même, puis de suivre doucement le courant. Une énorme racine, enfoncée à une assez grande profondeur dans le lit de la rivière, s'était brisée dans les mains vigoureuses du colosse dont le désespoir avait décuplé la force.

« Dieu soit loué! s'écria-t-il, le dernier et seul obstacle qui nous retenait est vaincu et nous sommes à flot. »

En effet, pendant qu'il parlait l'îlot s'avançait poussé par le courant, presque insensiblement, il est vrai, mais il s'avançait.

« Maintenant, continua Bois-Rosé, notre vie est entre les mains de Dieu. Si l'îlot se maintient au milieu de la rivière, nous serons bientôt, grâce au brouillard qui couvre sa surface, hors de la vue et de la portée des Indiens. Oh! mon Dieu! s'écria-t-il avec ferveur, quelques heures encore de nuit, et vos créatures sont sauvées! »

Les trois chasseurs gardèrent le silence. Ils suivaient

d'un œil trop inquiet les mouvements de l'île flottante pour essayer d'échanger un seul mot.

Le jour allait bientôt paraître, mais la fraîcheur de la nuit, qui s'augmente toujours une heure ou deux avant le lever du soleil, condensait de plus en plus les vapeurs qui s'élevaient de la rivière.

Les feux de la rive ne paraissaient plus que comme des étoiles qui pâlissent sur le firmament au retour de l'aube. De ce côté le péril était moins grand, la chance d'échapper à la vue des sentinelles indiennes presque sûre; mais un autre danger menaçait les trois chasseurs.

L'îlot flottant, quelque doucement qu'il fût entraîné par le cours de l'eau, suivait le fil de la rivière en tournoyant, et il était à craindre que dans cette rotation continuelle il ne déviât de la ligne droite, et ne fût s'échouer sur l'un des bords. Les Indiens occupaient les deux rives.

Comme le marin qui, d'un regard plein d'angoisses, suit les mouvements de son navire désemparé par la tempête et contemple avec effroi les récifs où, poussé par la vague, il va peut-être bientôt s'engloutir, ainsi les trois chasseurs, en proie à la plus cruelle anxiété, observaient dans un morne silence la marche tortueuse et incertaine de leur îlot. Quand parfois la ceinture d'osiers et de roseaux qui l'entourait frémissait au souffle d'une brise légère venant d'une des rives, il semblait alors incliner vers la rive opposée en décrivant un large cercle; quand parfois aussi, saisi par un des courants formés par l'inégalité du lit de la rivière, il devait obéir à son impulsion, sa marche alors était en ligne droite; mais, dans aucun cas, les efforts de ceux qui le montaient ne pouvaient lui donner une direction.

Heureusement le brouillard était si intense que les arbres mêmes qui ombrageaient les berges de la rivière avaient cessé d'être visibles.

« Allons, courage, disait Pepe, tant que les arbres des rivages continueront d'être cachés à nos yeux, c'est signe

que nous sommes dans la bonne voie. Ah! si Dieu daigne nous favoriser encore, bien des hurlements retentiront sur ces bords si paisibles à présent, quand au point du jour les Indiens ne trouveront plus ni l'îlot ni ceux qu'il abritait.

— Oui, répondit le vieux chasseur, vous avez eu là une idée lumineuse, Pepe; dans le trouble où j'étais, cette idée-là ne me serait pas venue à moi.... une idée si simple!

— Ce sont toujours les dernières qui viennent à l'esprit; mais savez-vous ce que cela prouve, Bois-Rosé? ajouta l'ex-miquelet à l'oreille de son compagnon, c'est que dans les déserts la crainte de la mort est déjà une préoccupation sérieuse, et qu'il est imprudent de s'y aventurer longtemps avec ceux qu'on aime plus que sa vie; cette nouvelle chance expose un homme à perdre tous ses moyens. Je vous le dis franchement, Bois-Rosé, depuis tantôt je ne vous reconnais plus.

— C'est vrai, je ne me reconnais plus moi-même, répondit simplement le Canadien à voix basse, et cependant.... »

Bois-Rosé n'acheva pas, car une rêverie profonde venait de s'emparer de lui, pendant laquelle, comme un homme dont le corps est présent tandis que son âme est absente, il ne parut plus s'occuper de surveiller les mouvements incertains de l'îlot flottant. C'est que pour le chasseur qui, depuis vingt ans, vivait dans la liberté sans bornes des déserts, renoncer à cette vie, c'était mourir; renoncer à voir Fabian tous les jours, à la consolation de sentir son fils d'adoption lui fermer les yeux, c'était également dire adieu au bonheur. Fabian et le désert étaient les deux affections dominantes de sa vie; abandonner l'un ou l'autre lui semblait un effort impossible. C'était, dans l'âme du chasseur, une lutte entre l'homme civilisé et l'homme qu'une longue habitude avait rendu presque sauvage.

Pepe ne tarda pas à interrompre les rêveries du Canadien. Déjà, depuis quelques moments, le premier jetait

dans la direction de l'une des rives du fleuve des regards plus inquiets. A travers le voile de brouillard il lui semblait apercevoir confusément les formes blanches et fantastiques que les arbres dessinaient à travers la brume. C'étaient comme des fantômes encore indistincts, recouverts de longues draperies de vapeurs et qui semblaient se pencher éplorés sur la rivière.

« Nous dévions, Bois-Rosé, dit tout bas Pepe; ces flots de brume qui paraissent plus épais là-bas ne doivent être que la cime des saules du rivage.

— C'est vrai! reprit le Canadien, qui s'arracha à ses méditations; aux feux qui brillent encore de droite et de gauche, il est facile de voir combien nous avons fait peu de chemin depuis une demi-heure. »

En cet endroit, l'îlot flottant parut recevoir une impulsion plus rapide. En quelques secondes il eut décrit deux des courbes qu'il ne décrivait auparavant que dans un espace de temps bien plus considérable, et la cime des arbres lointains ne tarda pas à devenir moins confuse. Les deux chasseurs échangèrent un regard d'inquiétude.

Le radeau s'avançait toujours du côté de la rive. Un des feux qui tout à l'heure ne jetait qu'une pâle lueur au milieu du brouillard augmentait petit à petit de clarté aux yeux de Bois-Rosé frémissant.

Déjà on pouvait apercevoir une des vedettes indiennes debout et immobile sous son effrayant costume de combat.

Une longue crinière de bison couvrait sa tête, au-dessus de laquelle une touffe de plumes ondoyait comme le cimier d'un casque romain.

Le Canadien montra du doigt à Pepe le guerrier appuyé sur sa lance. Heureusement, la brume était trop opaque pour que l'Apache, que le feu seul rendait visible, pût encore apercevoir la masse sombre de l'îlot qui flottait doucement comme un oiseau marin sur la surface de la rivière.

Cependant, comme si l'instinct avertissait le sauvage que l'intrépidité et l'adresse de ses ennemis allaient mettre

sa vigilance en défaut, il redressa sa tête penchée et secoua la crinière ondoyante dont elle était ornée.

« Aurait-il quelque soupçon? dit le Canadien à Pepe.

— Ah! si une carabine ne faisait pas plus de bruit qu'une flèche, avec quel empressement j'enverrais ce bison humain monter la garde dans l'autre monde! » répondit l'Espagnol.

Les deux chasseurs ne tardèrent pas à voir le guerrier indien ficher en terre la lance sur laquelle il s'appuyait, pencher le corps en avant, et arrondir ses deux mains au-dessus de ses yeux pour en concentrer les regards perçants.

Un éclair d'angoisse traversa le cœur des fugitifs, qui, pendant un instant, ne respirèrent plus, à l'aspect de l'Indien.

Le féroce guerrier, le corps ployé en deux, comme une bête féroce aux aguets, la figure à moitié couverte des longues mèches de sa coiffure, était hideux et terrible à voir. Un homme d'un courage ordinaire ne l'eût pas contemplé sans frémir.

Mais les trois fugitifs eussent dédaigné cette effrayante apparition comme celle d'un enfant, si, dans ce moment critique, un enfant n'eût pas été aussi à redouter que l'Indien.

Au milieu de la brume épaisse, le foyer près duquel veillait le sauvage n'éclairait qu'un cercle rétréci.

Tout d'un coup l'Apache, après être resté quelques instants dans l'attitude de l'homme dont l'œil cherche à distinguer un objet lointain au milieu des ténèbres, fit deux ou trois pas dans la direction du fleuve et disparut.

Le vent du soir n'agitait plus que les chevelures humaines attachées, en guise de banderoles, au bois de la lance restée droite à la place qu'il occupait tout à l'heure.

Ce fut un moment d'anxiété plus vive, car la nuit dérobait maintenant les mouvements de l'Indien.

Les fugitifs retenaient jusqu'à leur haleine, et le radeau

continuait à glisser silencieusement sur la nappe assombrie du fleuve.

« Le démon nous aurait-il aperçus? murmura Pepe à l'oreille du Canadien.

— C'est à craindre, » reprit Bois-Rosé.

Un cri lugubre fit tressaillir les chasseurs, et ce cri fut répété sur les deux rives : c'étaient les signaux que les sentinelles se renvoyaient l'une à l'autre en imitant la voix des oiseaux de nuit. Puis, tout redevint silencieux.

Bois-Rosé poussa enfin un soupir de soulagement en montrant du doigt à Fabian le foyer qui brûlait sur la rive.

L'Indien venait de retourner à son poste, et, appuyé sur sa lance, il reprenait son attitude première.

C'était une fausse alarme ; mais l'îlot n'en continuait pas moins à se rapprocher de la rive.

« A ce train-là, dit Bois-Rosé, d'ici à dix minutes nous allons tomber dans le bivouac de ce diable d'Indien. Ah ! si nous pouvions *pagayer* un peu à l'aide de cette grande branche, nous serions bien vite remis en bonne route ; mais le bruit de l'eau trahirait notre fuite.

— C'est pourtant le parti qu'il va nous falloir prendre ; peut-être vaut-il mieux courir la chance de nous trahir que de nous livrer à nos ennemis. Mais avant, voyons un peu si ce courant dans lequel nous sommes engagés se dirige vers la rive ; alors, il ne faudra plus hésiter, et, quoiqu'une branche d'arbre soit plus bruyante dans l'eau qu'un aviron entouré de linge, vous ferez de votre mieux pour pagayer en silence. »

Comme Pepe achevait de donner cet avis, il cassa doucement un morceau de bois mort et le jeta dans la rivière. Penchés sur le bord, Pepe et Bois-Rosé interrogeaient la direction que le bois allait suivre. Il y avait dans cet endroit un remous violent causé par quelque trou profond dans le lit de la rivière.

Un instant le morceau de bois tournoya comme s'il allait s'engloutir, puis il prit brusquement une direction oppo-

sée à la rive. Les deux chasseurs poussèrent un soupir de soulagement, puis une exclamation de joie silencieuse, mais que remplaça bientôt un regard de consternation. La branche, repoussée par quelque sous-courant, flottait tout d'un coup vers le rivage. Il ne fallait pas s'y méprendre, le sort de l'îlot allait être celui du morceau de bois qui lui servait comme de précurseur.

L'île flottante, en effet, sembla demeurer un instant immobile; mais, obéissant néanmoins à l'impulsion du premier courant, elle ne tarda pas à s'éloigner de nouveau de la rive. Le rideau de brouillard qui se condensait uniformément de droite et de gauche prouva aux deux chasseurs rassurés que le radeau avait repris une direction favorable.

Une heure environ s'écoula ainsi parmi de poignantes alternatives de crainte et d'espoir, puis les feux de bivacs indiens se perdirent dans l'éloignement et dans le brouillard; les fugitifs étaient à peu près à l'abri du danger. Cependant il fallait s'aider encore.

Rassurés par la distance gagnée, l'ancien matelot se mit à l'arrière de l'îlot, et, une branche d'arbre à la main, il ne tarda pas à pagayer vigoureusement.

Comme un cheval longtemps abandonné à ses caprices et qui sent enfin la main et l'éperon d'un habile cavalier, l'île flottante, en cessant de tournoyer en tous sens, suivit plus rapidement le courant. Maintenue par le Canadien à l'endroit où l'eau était plus profonde, elle ne tarda pas à avoir franchi une distance considérable. Désormais les trois amis purent se regarder comme plus en sûreté du moins, sinon sauvés tout à fait.

« Le jour ne va pas tarder à venir, dit Bois-Rosé, il faut maintenant aborder d'un côté ou de l'autre et gagner au large, car nous ferons deux fois plus de chemin à pied que sur ce radeau, qui marche plus lentement qu'une hourque hollandaise, ce qui n'est pas peu dire.

— Eh bien, accostez où vous voudrez, Bois-Rosé, ré-

pondit Pepe ; puis, de là, nous suivrons à pied le cours de l'eau pour cacher nos traces aux Indiens ; en portant, s'il le faut, le blessé dans nos bras, nous pourrons faire au moins deux lieues à l'heure. Pensez-vous, don Fabian, que le val d'Or soit encore bien loin ?

— Vous avez vu comme moi, répondit Fabian, le soleil se coucher derrière les Montagnes-Brumeuses qui cachent le val d'Or ; nous devons à peine en être à quelques heures de route ; nous y arriverons sans doute avant le jour. »

Bois-Rosé, aidé de Pepe, fit prendre au radeau une autre direction oblique sur la gauche, et, au bout d'un quart d'heure environ, l'îlot, arrivé à la berge, la heurta si violemment, qu'une large crevasse se fit au milieu. Pendant que Pepe et Fabian sautaient à terre sur une rive désormais sans ennemis, le Canadien prenait dans ses bras le gambusino, toujours immobile, et le déposa sur l'herbe. Le blessé s'éveilla. A l'aspect d'un site tout à fait différent de celui sur lequel il s'était endormi, et dont le changement était sensible malgré le brouillard et la nuit, il jeta autour de lui des regards étonnés.

« *Virgen Santa !* s'écria-t-il, dois-je encore entendre ces hurlements affreux qui troublaient mon sommeil ?

— Non, mon garçon, les Indiens sont loin maintenant, et nous sommes en sûreté. Que Dieu soit béni, d'avoir permis que j'aie pu sauver tout ce qui m'est cher, mon Fabian et mon vieux compagnon de périls ! »

En disant ces mots, le Canadien découvrit respectueusement son front grisonnant et tendit cordialement la main à Pepe et à Fabian de Mediana.

Après quelques moments accordés au gambusino scalpé pour reprendre ses sens, les trois chasseurs se disposèrent à continuer leur route.

« Si vous n'êtes pas en état de marcher avec nous, dit Pepe à ce dernier, nous construirons une espèce de brancard pour vous porter. Nous n'avons pas de temps à perdre

si nous voulons échapper à ces maraudeurs, qui, dès que le jour va venir, commenceront à nous donner la plus belle chasse que jamais gens de leur espèce aient pu donner à des chrétiens. »

Tel était le désir de Gayferos de fuir au plus vite une nouvelle rencontre avec les Indiens, qu'il oublia presque les douleurs atroces qu'il endurait. Il déclara qu'il suivrait ses trois libérateurs aussi vite qu'ils pourraient eux-mêmes marcher, et proposa de partir sur-le-champ.

« Nous avons quelques précautions à prendre avant cela, dit Bois-Rosé; reposez-vous encore quelques instants, jusqu'à ce que nous ayons dépecé et livré au cours de la rivière ce radeau qui nous a été si utile. Il est urgent que les Indiens ne retrouvent rien de nos traces. »

Tous trois se mirent à l'œuvre. Déjà disjointe par la rupture de la racine qui la retenait sur la rivière, et par le choc qu'elle avait reçu contre la berge où elle avait abordé, l'île flottante n'opposa pas une longue résistance aux bras réunis des trois chasseurs. Les troncs d'arbres qui la composaient furent successivement arrachés, poussés dans le courant qui les entraîna, et il ne resta bientôt aucun vestige du radeau que la nature avait mis tant d'années à construire.

Quand la dernière branche eut disparu aux yeux des chasseurs, Bois-Rosé, avec l'aide de Pepe, s'occupa d'effacer, en redressant la tige des herbes, l'empreinte que leurs pieds pouvaient y avoir laissée, et il donna le signal du départ.

Comme le plus grand et le plus fort des quatre fugitifs, il entra le premier dans l'eau à une distance du rivage suffisante pour qu'elle recouvrît la trace de leurs pieds, et que les Indiens pussent supposer ainsi qu'ils avaient continué leur navigation sur l'îlot. C'était une marche trop fatigante à suivre pour être rapide, et cependant, après une heure de route, au moment même où, malgré les chaussures qu'ils avaient conservées, leurs pieds endoloris al-

laient les forcer de s'arrêter, ils arrivèrent à l'embranchement des deux rivières qui formaient le delta où devait être situé le val d'Or.

Le jour allait paraître; l'aube commençait à blanchir l'horizon vers l'orient. Une teinte grise succédait à l'obscurité. Heureusement le bras de rivière qu'il fallait traverser était peu profond. La masse des eaux de la rivière se déversait dans le bras opposé. Ce fut une circonstance favorable, car le gambusino blessé eût été la cause d'un long retard pour le lui faire franchir à la nage.

Bois-Rosé le prit sur ses épaules. Tous trois entrèrent dans l'eau qui leur montait à peine au genou, et ne tardèrent pas à prendre terre sur l'autre rive. La chaîne des Montagnes-Brumeuses n'était plus qu'à environ une lieue de la pointe du delta où ils étaient arrivés, et, après un court moment de halte, la marche fut reprise avec une nouvelle ardeur.

Bientôt le terrain changea d'aspect. Au sable fin des terrains d'alluvion, car pendant une partie de l'année le triangle formé par la jonction des deux rivières était inondé lors de la crue des eaux, succédaient des anfractuosités profondes, et des lits, alors desséchés, que les torrents se creusent pendant la saison des pluies en se précipitant des montagnes. Au lieu du long et mince ruban de saules et de cotonniers qui ombrageaient des rives désertes, des chênes verts s'élevaient de distance en distance et le paysage bouleversé était terminé par la chaîne de montagnes qu'on appelle les Collines-Brumeuses.

Là les voyageurs firent halte un moment. De près, l'aspect de ce paysage était étrange, imposant. Rarement les pieds de l'homme blanc avaient foulé ce désert encore revêtu de sa sauvage virginité. Marcos Arellanos et Cuchillo y avaient seuls pénétré.

Comme dans ces immenses basiliques remplies tout entières de la majesté de Dieu, un vague sentiment de respectueuse terreur faisait involontairement baisser la voix

devant le charme surnaturel dont ce paysage austère paraissait revêtu.

Ces collines enveloppées d'un brouillard éternel, alors même que les plaines à l'entour resplendissaient des feux du soleil, semblaient cacher à leur sommet d'impénétrables mystères.

Parfois, au dire des voyageurs, sous la coupole d'un ciel pur de tout nuage, des éclairs éblouissants percent le voile de brume jeté sur les hauteurs; les échos se renvoient des bruits sourds comme ceux d'un tonnerre lointain, et couvrent de leurs voix imposantes celles des cascades qui se précipitent dans les ravins béants. On dirait que des génies souterrains, gardiens invisibles de trésors cachés, luttent entre eux dans les entrailles de la terre, et que, selon les superstitions indiennes, ce dais de vapeurs cache la demeure inviolable des Seigneurs des Montagnes.

CHAPITRE XXXVII.

Le doigt de Dieu.

Cependant la fatigue et la souffrance accablaient le gambusino. Comme il était d'impérieuse nécessité de ne pas lui faire connaître la situation du val d'Or, et de ne pas lui en révéler même l'existence, Bois-Rosé et Pepe, d'un commun accord, résolurent, maintenant qu'il était en sûreté, de l'abandonner pour quelques heures, et d'employer ce temps à prendre connaissance des lieux décrits à Fabian par sa mère adoptive.

« Écoutez, mon garçon, dit Bois-Rosé à Gayferos, nous vous avons donné, sans que vous vous en doutiez, assez de preuves d'affection et de dévouement pour que nous puis-

sions vous laisser ici une demi-journée, peut-être même un jour entier. Nous avons quelques affaires à terminer qui exigent trois hommes résolus. Si ce soir ou demain matin nous sommes encore de ce monde, vous nous verrez revenir à vous ; sinon.... vous concevez, ce ne sera pas de notre faute. En attendant, voici de l'eau, de la viande sèche, et, avec ces provisions, vingt-quatre heures seront bientôt passées. »

Ce ne fut pas sans peine, comme on le pense bien, que le pauvre mutilé consentit à cette séparation : cependant, rassuré par une nouvelle et solennelle promesse des généreux chasseurs à qui il devait tant, il se résigna à les laisser partir.

« J'ai une dernière recommandation à vous faire avant de vous quitter, dit le vieux chasseur. Si le hasard amenait par ici les compagnons dont vous avez été si malheureusement séparé, j'exige, dans le cas où le service que nous vous avons rendu serait de quelque prix à vos yeux, que, sur le salut de votre âme, vous ne révéliez à aucun d'eux notre présence en ces lieux. Quant à la vôtre, vous la justifierez comme bon vous semblera. »

Gayferos promit de se conformer aux exigences du chasseur, et les trois amis s'éloignèrent d'un pas rapide.

A la veille de voir combler un de ses plus ardents désirs, quoi qu'il en pût arriver, c'est-à-dire celui d'enrichir l'enfant de son affection, d'ajouter à la fortune future de Fabian d'immenses trésors, Bois-Rosé semblait oublier, dans l'ardeur de son dévouement, que la conquête du val d'Or allait élever une barrière de plus entre Fabian et lui.

Pepe, prêt à réparer autant qu'il était en son pouvoir le mal involontaire qu'il avait causé à la famille des Mediana, marchait heureux aussi, d'un pas élastique et la conscience allégée. Fabian seul semblait échapper à cette influence de bonheur, et, au bout d'un quart d'heure de route, il arrêta ses compagnons sous prétexte qu'il avait besoin d'un instant de repos. Tous trois s'assirent sur un monticule du

haut duquel ils pouvaient dominer tout le paysage désolé qui les entourait.

« Eh quoi ! don Fabian, dit Pepe d'un ton de joyeux reproche en montrant du doigt la masse encore indistincte des Collines-Brumeuses, le voisinage de ces lieux si fertiles en or ne devrait-il pas donner à vos jarrets une vigueur nouvelle ?

— Non, répondit Fabian, car je ne ferai point un pas de plus dans cette direction avant le lever du soleil.

— Ah ! interrompit brusquement le Canadien, et en répondant au geste d'étonnement de Pepe et à sa propre surprise, voilà du nouveau ; et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

— Pourquoi ? parce que c'est ici un lieu maudit ; un lieu où celui qu'avant vous j'aimais comme un père a été assassiné ; parce que mille dangers vous y environnent, et que je ne vous ai que trop exposés déjà en vous faisant épouser ma cause.

— Quels sont donc ces dangers que nous ne saurions braver à nous trois ? Seraient-ils plus grands, par hasard, que celui auquel nous venons d'échapper ? Et s'il nous plaît, à Pepe et à moi, de les courir pour vous ? répondit le Canadien.

— Ces dangers sont de tous les genres, reprit Fabian ; pourquoi se faire illusion plus longtemps ? Tout ne prouve-t-il pas, dans la marche directe imprimée à l'expédition, que don Antonio de Mediana connaît comme moi l'existence du val d'Or ? Le guide qui conduit l'expédition marche à coup sûr, j'en ai aujourd'hui la certitude.

— Eh bien, demanda Bois-Rosé, que concluez-vous de tout ceci ?

— Que trois hommes, répondit Fabian, ne sauraient lutter contre soixante.

— Écoutez, mon enfant, répliqua le Canadien avec quelque impatience, c'était avant de nous engager dans cette entreprise qu'il fallait faire des réflexions ; aujourd'hui

elles sont trop tardives; et pourquoi ne pensez-vous plus aujourd'hui comme hier?

— Parce qu'hier encore la passion m'égarait; parce que la réflexion a remplacé l'ardeur qui me poussait; parce qu'enfin je n'espère plus.... ce que j'espérais hier. »

Les passions contradictoires qui agitaient son cœur ne permettaient pas à Fabian d'expliquer plus clairement au Canadien le flux et le reflux de ses volontés.

« Fabian! dit solennellement le Canadien, vous avez à remplir un saint et terrible devoir, et le devoir n'admet pas de transaction; puis, qui vous dit que l'expédition commandée par don Antonio suit la même direction que nous? Mais, la suivît-elle, tant mieux, le meurtrier de votre mère tombera dès lors entre nos mains.

— Le guide chargé de conduire les chercheurs d'or, répliqua Fabian, qui, par suite de son noble sacrifice, chercha à cacher à Bois-Rosé ses véritables sentiments, ne saurait être que ce misérable Cuchillo. Ne vous ai-je pas montré la trace de son cheval souvent isolée de celle de ses autres compagnons? Or, si je ne me trompe, le val aux sables d'or doit être connu de lui; en tout cas, nous devons attendre, quoi qu'il en coûte à votre impatience, le retour du soleil avant de nous engager en aveugles dans un pays que nous ne connaissons pas, et dans lequel ces aventuriers affamés de richesses peuvent être des ennemis aussi à redouter que les Indiens eux-mêmes. N'est-ce pas votre avis, Pepe?

— Pendant presque toutes les heures de la nuit, le vent a apporté jusqu'à nos oreilles, répondit l'ex-carabinier, le bruit d'une fusillade qui prouve que le gros de la troupe a dû être aux prises avec les Indiens; il n'est pas probable que personne ait pu prendre l'avance sur nous; je dois donc dire en toute franchise que mon avis s'écarte du vôtre, et que mon opinion est de gagner sans perte de temps un endroit quelconque de ces montagnes où nous

puissions engager une dernière et inévitable lutte contre nos ennemis avec quelque espoir de succès.

— C'est cette lutte inégale que je veux éviter, reprit Fabian avec chaleur. Tant que j'ai pu espérer rejoindre, avant d'arriver au préside de Tubac, ceux que la Providence, par un hasard miraculeux, avait signalés à ma vengeance, et les attaquer trois contre cinq, je les ai poursuivis sans réflexion; tant que j'ai pu croire que je m'étais trompé, et que cette expédition s'engageait comme toutes les précédentes dans ces mêmes déserts, sans autre but, quoi qu'on m'en eût dit, que celui de découvrir quelque placer inconnu, j'ai suivi sa marche pas à pas; mais qu'est-il arrivé? Après quatre jours pendant lesquels nous avons pris une direction différente, ne retrouvons-nous pas cette nuit même don Estévan et ses hommes près des Collines-Brumeuses? Leur but est donc le même que le nôtre. Trois hommes ne peuvent lutter contre soixante; alors, à Dieu ne plaise que dans l'intérêt de ma vengeance ou dans des vues de cupidité personnelle, je veuille sacrifier deux généreux amis dont la vie m'est plus précieuse que la mienne.

— Enfant! dit le Canadien, qui ne voit pas que chacun est ici pour soi, et que cependant ces trois intérêts n'en font qu'un seul. Deux jours avant que, pour la seconde fois, Dieu vous eût poussé dans mes bras, ne poursuivions-nous pas déjà l'homme qui ruinait alors vos espérances comme il avait jadis tué votre mère et volé votre nom? Depuis dix ans Pepe et moi ne faisons qu'un; nos ennemis ont été les mêmes, les amis de l'un ont été les amis de l'autre, et vous êtes le fils de Pepe parce que vous êtes le mien; Fabian, mon enfant, grâces soient rendues à Dieu qui veut bien qu'en servant, lui et moi, la même cause, nous servions aussi la vôtre. Quoi qu'il arrive, nous ne ferons point un pas en arrière.

— Et puis, reprit l'ex-carabinier, comptez-vous pour rien, seigneur don Fabian, des monceaux d'or à récolter,

toute une vie d'abondance pour un péril imaginaire? car, je le répète, nous devons arriver les premiers au val d'Or, et un jour, une heure d'avance, peuvent nous enrichir à jamais; vous voyez donc bien que nous ne sommes, au contraire, que d'indignes égoïstes, et que c'est nous qui risquons de vous sacrifier à notre intérêt personnel.

— Pepe a raison, ajouta le vieux chasseur, nous voulons de l'or, beaucoup d'or!

— Et qu'en feriez-vous de cet or? demanda en souriant Fabian.

— Ce que j'en ferais! s'écria Bois-Rosé en touchant du coude l'ex-carabinier, l'enfant demande ce que j'en ferais!

— Oui, j'insiste pour le savoir.

— Ce que j'en ferais! reprit l'honnête Canadien que cette question n'embarrassait pas médiocrement, j'en ferais.... parbleu! j'en ferais.... une foule de choses.... et quand je ne l'emploierais, je vous prie, qu'à faire mettre à ma carabine un canon tout en or! » ajouta-t-il d'un air triomphant.

Fabian ne put s'empêcher de hausser les épaules en souriant encore.

« Vous riez, reprit Bois-Rosé en s'animant, pensez-vous donc qu'en achevant un Apache, un Sioux ou un Pawnie d'un coup de couteau, il ne serait pas excessivement flatteur de pouvoir lui dire: Chien, la balle qui t'a cassé la tête sort d'un canon d'or massif. Allez, mon enfant, peu de chasseurs de castors pourraient en dire autant!

— J'en conviens, répondit Fabian. Puis il ajouta sérieusement: Non, mes amis, don Estévan échappe à ma vengeance, grâce aux soldats dont il est entouré; ce placer que j'avais cru m'appartenir m'échappe également; que m'importe! n'ai-je pas encore, au cas où l'ambition s'emparerait de moi, le nom et la fortune de mes pères à revendiquer? N'y a-t-il pas en Espagne des tribunaux qui rendent à tous une justice égale? Dieu fera le reste; mais je ne veux pas exposer follement deux nobles existences;

je ne parle pas de la mienne, continua-t-il mélancoliquement : si jeune encore, n'ai-je pas épuisé déjà le calice d'amertume? C'en est assez, et vos généreux subterfuges ne m'en imposeront pas. »

En disant ces mots, Fabian tendit ses mains aux deux chasseurs, qui les serrèrent dans une affectueuse et rude étreinte. Le Canadien considéra quelques minutes en silence et d'un air attendri la noble figure de celui qu'il était fier d'appeler son fils; puis, tandis que sur sa physionomie l'air momentané de contrainte faisait place aux véritables sentiments de son cœur, il s'écria :

« Fabian, mon enfant, toute ma vie s'est passée sur la mer et au milieu des déserts, mais j'ai conservé assez de souvenirs des villes et de leurs usages pour savoir que parmi les hommes la justice s'achète plus qu'elle ne se conquiert. Cet or, mon enfant, cet or que cachent ces montagnes, nous l'emploierons à faire de vous ce que la Providence vous destinait à être; cet or aplanira les obstacles devant lesquels votre bon droit se briserait sans doute. Pepe ne me démentira pas quand je vous dirai que nous voulons exposer notre vie pour vous restituer les biens de vos ancêtres et le nom illustre que vous êtes si digne de porter.

— Oui, reprit le carabinier, je vous l'ai dit, la première partie de ma vie n'a pas été telle que je l'aurais voulu; c'est un peu la faute du gouvernement espagnol qui ne me payait guère; j'ai néanmoins sur le cœur un poids terrible. Souvent j'ai fait un triste retour sur mon passé; mais Dieu pardonne toujours au coupable repentant, parce que si l'une de ses mains pèse le crime, l'autre en présente l'expiation. Le jour de l'expiation est arrivé, le pardon est proche, et ce n'est que justice que je vous rende enfin, au risque de ma vie, ce que j'ai contribué à vous ravir.

— Marchons donc, reprit le Canadien, Dieu nous a tracé notre route à tous, et, comme vous le disiez, Fabian, il fera le surplus. Si vous restez, nous marcherons sans vous. »

A ces mots, le Canadien se leva en jetant sa carabine sur son épaule, et d'un geste d'autorité il engagea ses compagnons à le suivre. Fabian fut forcé d'obéir à l'irrévocable détermination de ses amis. Tous trois s'avancèrent résolûment vers les Collines-Brumeuses et ne tardèrent pas à disparaître derrière les anfractuosités du terrain.

Le crépuscule n'avait pas encore fait place au jour au moment où le chasseur canadien et ses deux compagnons venaient de quitter le lieu où ils avaient fait halte.

Un nouvel acteur s'avançait à son tour vers le théâtre des scènes que le jour allait éclairer.

Comme l'esprit du mal, comme le démon des ténèbres, celui-là venait seul. Son cheval, dans l'impétuosité de sa course, faisait voler sous ses pieds le sable et les graviers des plaines arides qu'il semblait dévorer. Son cavalier, dont les passions cupides animaient le visage sinistre, et dans ce cavalier on a reconnu Cuchillo, paraissait parfois cependant agité de secrètes terreurs.

En effet, sa fuite du camp pouvait n'avoir pas échappé, même dans le tumulte de l'action, à l'observation de quelqu'un de ceux qu'il abandonnait au moment du danger; des rôdeurs indiens pouvaient avoir signalé sa désertion, et c'était là le motif de ses appréhensions.

Cependant Cuchillo n'était pas homme à tenter ce coup hardi sans en avoir pesé les chances favorables. Il avait fait comme le chasseur qui, voulant surprendre les petits du lion, jette à celui-ci une proie pour le distraire et l'écarter de son antre. Ses compagnons étaient la proie qu'il avait jetée aux maîtres de ces déserts.

Ses battues précédentes n'avaient eu pour but, on l'a dit, que d'attirer vers le camp de don Estévan un parti d'Indiens dont il avait reconnu les traces. Il jouait un jeu dangereux, il est vrai, et l'on a vu comment il avait à peine pu regagner le corps de l'expédition, en ne précédant que de quelques moments les guerriers apaches acharnés à sa poursuite.

Il avait pensé que la lutte se prolongerait une partie de la nuit, et que, vainqueurs ou vaincus, les aventuriers n'oseraient, pendant tout le jour suivant, s'éloigner de leurs retranchements, dont la protection momentanée leur serait indispensable après le combat; que dès lors il avait devant lui de longues heures pendant lesquelles il pourrait faire main basse sur une partie des trésors du val d'Or, et revenir mettre son butin sous l'égide de ses compagnons; qu'au moment enfin où l'expédition entière se rendrait maîtresse du placer, il en aurait encore sa part en qualité de soldat et de guide. Les prétextes ne devaient pas lui manquer pour colorer cette nouvelle absence, et il aurait ainsi largement exploité la connaissance d'un secret déjà vendu pour une forte somme. Mais, comme on l'a vu, Cuchillo, dans ses calculs, avait oublié la défiance de don Antonio à son égard.

Pour conclure son marché avec lui, il avait été forcé de lui donner des renseignements si précis sur le gîte du val d'Or, que de l'endroit où l'expédition était parvenue, don Antonio ne pouvait se méprendre sur la route à suivre. Il avait transmis ces renseignements à Pedro Diaz seulement le soir où sa défiance avait été excitée par l'absence prolongée de Cuchillo. La prudence le voulait ainsi, car la cupidité pouvait faire faire à d'autres ce qu'avait fait le bandit.

Après avoir feint une blessure mortelle, comme on l'a vu, Cuchillo, tombé dans le milieu du camp, s'était glissé silencieusement vers le côté des retranchements que les Indiens n'entouraient pas, son cheval l'avait suivi comme il était dressé à le faire depuis longtemps, et, à la faveur des ténèbres, il s'était élancé vers les collines dont il connaissait les abords.

La cupidité, la plus ardente de ses passions, lui avait fait fermer les yeux sur certains côtés défectueux d'un plan dont l'exécution offrait néanmoins tant de dangers.

Il était donc près de voir sa perfidie couronnée de succès;

l'œil étincelant de désirs, le cœur palpitant d'espoir et de crainte, il s'avançait à toute bride vers le val d'Or; mais, comme l'avare qui redoute sans cesse qu'un œil invisible ne suive ses pas vers le trésor qu'il sait enfoui dans un endroit connu de lui seul, parfois il suspendait la rapidité de sa course pour prêter attentivement l'oreille aux vagues murmures de la solitude. Puis, après avoir interrogé du regard les profondeurs du désert, il reconnaissait que ses craintes étaient vaines, et il reprenait sa route avec unè confiance et une ardeur nouvelles.

Parfois aussi l'aspect des lieux qu'il avait déjà vus éveillait en lui de sombres souvenirs. Son instinct l'avait bien guidé sur la même route : sur ce monticule, il s'était repoés avec Marcos Arellanos; ce nopal leur avait fourni ses fruits rafraîchissants; ils avaient contemplé tous deux avec une mystérieuse terreur l'aspect étrange des Collines-Brumeuses. Cuchillo courait toujours, le vent sifflait dans ses cheveux, son cheval hennissait, et son galop rapide emportait le meurtrier vers les lieux où sa victime avait trouvé la mort sous ses coups. Alors, à la crainte des ennemis qu'il cherchait à éviter succédait celle qu'inspire la conscience qui, distraite et assoupie pendant le jour, se réveille et reprend tout son empire sous le manteau de la nuit. Les buissons, les nopals épineux se dressaient devant Cuchillo comme des fantômes accusateurs, les bras étendus, pour s'opposer à sa marche; une sueur froide humectait son front; mais la cupidité, plus forte que la peur, l'aiguillonnait comme ses éperons tourmentaient les flancs de son cheval et le poussait aveuglément vers le val d'Or.

La réalité ne tarda pas à succéder à ces visions, et le bandit riait de ses terreurs.

« Les fantômes, disait-il, sont comme les alcades, qui ne s'adressent jamais à de pauvres diables comme moi; mais que j'enlève seulement une ou deux *arrobes*[1] de cet

1. L'arrobe pèse 12 kilogrammes et demi.

or, et je ferai dire tant de messes pour le repos de l'âme d'Arellanos, qu'il s'applaudira d'avoir été tué par des mains si généreuses. »

Cuchillo poussa un éclat de rire et lança son cheval plus rapidement encore; puis, après quelques minutes d'une course impétueuse, il s'arrêta de nouveau pour prêter l'oreille. Excepté le souffle bruyant qui s'échappait des naseaux de son cheval, nul bruit ne troublait le silence du désert. Le bandit abandonna un instant avec sécurité son front couvert de sueur à la brise rafraîchissante du matin.

« Je suis seul, bien seul, reprit-il, ces brutes que j'ai si bien guidées se battent là-bas pour que j'aie le loisir de dépouiller les sables d'une partie de cet or qu'ils voilent sans le cacher. Qui m'empêchera tout à l'heure, quand le jour va venir, d'en ramasser autant que j'en pourrai porter sans trahir mon secret? Cette fois, ce ne sera plus comme avec Arellanos, il ne me faudra plus fuir devant les Indiens; je leur ai livré leur proie pour les écarter de ma route. Puis je reviendrai de nouveau avec ceux de mes compagnons échappés aux lances des Apaches! Combien en restera-t-il pour partager avec moi? Oh! la pensée de ces trésors allume le sang dans mes veines. N'est-ce pas cet or qui va m'appartenir qui seul donne ici-bas la gloire, le plaisir, tous les biens de ce monde, et dont, au dire de nos prêtres, la puissance s'étend encore au delà du tombeau! »

Un vertige éblouissant passa devant l'œil du bandit, qui éperonna de nouveau son cheval et reprit sa course vers le val d'Or.

Tandis qu'enivré par l'espoir d'une riche proie, Cuchillo courait aveuglément où son destin l'appelait, poussés sur ses traces vers ces mornes solitudes par l'influence à laquelle il obéissait lui-même, arrivaient de leur côté les quatre cavaliers qui avaient silencieusement quitté le camp mexicain, don Estévan, Pedro Diaz, Oroche et Baraja.

De tous les aventuriers qui marchaient sous ses ordres, c'étaient, ainsi qu'on l'a vu, ceux à qui le chef croyait pouvoir le plus sûrement se confier.

Quoique les Collines-Brumeuses ne fussent guère éloignées du camp de plus de six lieues, incertain du temps que nécessiterait l'expédition, Arechiza avait laissé l'ordre d'attendre son retour à l'abri des retranchements. Puis il s'était éloigné, comme nous l'avons dit déjà, sous le prétexte d'aller pousser une reconnaissance dans les environs, sans laisser soupçonner aux aventuriers qu'ils fussent si près du but vers lequel ils marchaient.

Oroche et Baraja savaient seuls quel était le véritable motif de cette expédition nocturne, et ils suivaient à quelque distance don Estévan et Diaz qui marchaient en avant.

Les deux amis s'avançaient dans les ténèbres, le cœur palpitant de convoitise à l'idée de fouler bientôt le plus riche placer qui eût jamais ébloui les yeux d'un chercheur d'or, et brûlant du désir d'en intercepter la route à Cuchillo.

Mais deux heures d'une course rapide n'avaient produit aucun résultat. Grâce à une avance de temps égale, Cuchillo restait invisible à ses persécuteurs dans des plaines immenses où l'obscurité eût dérobé ses traces à l'œil même d'un Indien.

Plus d'une fois, don Estévan fut sur le point de renoncer à une poursuite inutile, et d'attribuer la disparition de Cuchillo à tout autre motif qu'à la trahison.

« Il est cependant hors de doute, disait Pedro Diaz, que le coquin a dû profiter de l'attaque des Indiens pour s'enfuir vers le val d'Or, et prélever sur les trésors qu'il nous a vendus une dîme suffisante peut-être entre nos mains pour payer la majorité dans le congrès d'Arispe; c'est une déprédation qu'il est bon de prévenir.

— Ce n'est pas ce que je redoute le plus, répondit don Estévan en souriant; si Cuchillo n'a pas exagéré les richesses du trésor qu'il m'a vendu, le sénat d'Arispe serait

à peu près unique dans le monde, s'il ne nous restait assez d'or pour le corrompre plusieurs fois. Mais si près d'atteindre le but qui m'a fait traverser les déserts et quitter une position enviée de tous pour braver les dangers d'une expédition de la nature de la nôtre, je ne sais quelle crainte vague d'échouer au port m'agite tout à coup. Le désert est, comme la mer, fertile en pirates de toute espèce, et l'âme de Cuchillo est féconde en trahisons; il me semble que ce bandit me sera fatal. »

Et don Antonio de Mediana continua silencieusement sa route.

Il n'en était pas de même des deux cavaliers qui le suivaient. Il semblait à leurs yeux qu'une brume dorée s'élevait au-dessus du placer vers lequel ils se dirigeaient.

« Puissé-je, disait Baraja à son compagnon, ne porter toute ma vie qu'un manteau comme le vôtre, seigneur Oroche, si Cuchillo n'est pas le plus grand coquin que j'aie jamais rencontré; et cependant je lui pardonne de bon cœur les perfidies dont il a manqué de nous rendre victimes; car c'est à lui que je devrai d'avoir enfin mis le pied sur un de ces placers dont j'ai tant entendu parler, et de la richesse desquels, je l'avoue, votre déplorable manteau m'avait fait si souvent douter. »

Au moment où le gambusino aux longs cheveux allait relever avec quelque aigreur cette allusion au vêtement sans nom que ses amis, par courtoisie, voulaient bien appeler un manteau, don Estévan s'était arrêté, tandis que Diaz mettait pied à terre.

L'aventurier se baissa pour ramasser sur le sable un objet noirâtre, d'une forme problématique : c'était une espèce de petite valise de cuir qui fut reconnue pour appartenir à Cuchillo.

« Voilà qui vous prouve, seigneur, s'écria Diaz, que nous sommes bien sur sa trace, et que le jour qui va paraître ne tardera pas à nous signaler la présence d'un traître.

— Dont ce sera, je le jure, la dernière trahison! » ajouta don Estévan.

Après quoi les cavaliers reprirent leur marche, bien certains, cette fois, que Cuchillo les précédait et qu'ils n'allaient pas tarder à le rejoindre.

En effet, au lever du soleil qui allait paraître à l'horizon, les principaux acteurs de ce drame, poussés à leur insu par le doigt de Dieu, arrivaient à point nommé pour se rencontrer dans la partie la plus inaccessible de ces déserts au milieu d'une nature sauvage et imposante.

CHAPITRE XXXVIII.

Le parlementaire.

Depuis quelque temps déjà les quatre fugitifs avaient débarqué sur la rive où ils avaient fait échouer l'îlot qui les avait transportés, quand le messager envoyé par les chefs pour offrir à l'Oiseau-Noir le commandement suprême ouvrit les yeux aux lueurs du matin. Quelques heures de sommeil avaient suffi pour délasser ses membres fatigués; sur sa couche dure le guerrier des déserts n'a pas besoin d'un long repos. Le chef était toujours immobile, et paraissait, à la lueur du foyer qui s'éteignait, aussi sombre, aussi implacable que la veille.

« Les oiseaux commencent à chanter, dit le coureur dans ce langage coloré que les Indiens tiennent des Orientaux dont ils paraissent descendre. Le brouillard s'enfuit devant le soleil. La nuit a-t-elle porté conseil au chef en faveur de la peuplade qui attend sa venue?

— A celui qui ne dort pas la nuit parle beaucoup, répliqua le chef, et toute la nuit l'Oiseau-Noir a entendu les gémissements de ses victimes; il a écouté le grondement de

la faim dans leurs entrailles, il a prêté l'oreille à toutes les voix de sa pensée, mais il n'a pas entendu les prières des guerriers de sa nation.

— Bon ! le messager rapportera fidèlement à ceux qui l'envoient les paroles qu'il vient d'entendre. »

Le coureur, prêt à partir, serrait plus étroitement sa courroie de cuir autour de ses reins, quand le chef le pria de l'aider à se mettre debout. L'Apache obéit. Une fois dressé, non sans peine, sur ses jambes, et en étouffant la douleur que lui causaient les élancements poignants de son épaule fracassée, l'Oiseau-Noir s'appuya sur le bras du coureur.

« Il est bon, dit le chef, d'aller interroger les vedettes de nuit, » et, accompagné et soutenu par l'Indien, l'Oiseau-Noir se dirigea d'un pas lent, quoique assez ferme, vers les divers foyers encore allumés.

D'autres sentinelles avaient remplacé les premières qui goûtaient à leur tour le sommeil, étendues dans leur peau de bison. Seul de tous les guerriers, l'Oiseau-Noir n'avait pas fermé les yeux. Les guetteurs étaient à leur poste, immobiles comme des statues de bronze florentin.

Le premier, interrogé sur les événements de la nuit, répondit :

« Le brouillard n'est pas plus silencieux que la rivière, les guerriers blancs qui ont échappé au feu n'auraient pu s'enfuir à la nage, à moins d'être muets et silencieux comme les poissons sous l'eau. »

Tous les autres répondirent dans le même sens.

« C'est bien, » dit l'Indien dont l'œil brilla d'une joie farouche.

Puis, s'adressant au messager et lui montrant les ligatures de son épaule :

« La vengeance, continua l'Oiseau-Noir, parle trop fort à mon oreille pour qu'elle entende une autre voix que la sienne. »

C'était une nouvelle confirmation de son refus que le

chef donnait au messager. Celui-ci reconduisit silencieusement l'Oiseau-Noir près de son foyer.

Cependant, malgré ce second avis, le coureur ne se pressait pas de partir ; son œil semblait chercher à percer le nuage épais de brume suspendu sur la rivière.

Le vent plus vif qui précède le lever du soleil y ouvrait parfois de larges trouées. Il était facile de voir que, d'un moment à l'autre cette masse compacte de brouillard allait se désunir comme la glace dans une débâcle. Quelque attention qu'il apportât dans son examen, l'Indien n'avait découvert, à travers aucune de ces éclaircies passagères, l'îlot décrit par le chef.

Un soupçon que la vigilance des guetteurs avait pu être mise en défaut par quelques causes incompréhensibles traversa l'esprit du messager, car une joie qu'il dissimulait mal brillait dans son regard.

« J'ai dit que je ne me mettrais en route qu'au soleil levé. »

Ces paroles du coureur indien étaient la conséquence du rapide soupçon qu'il venait de concevoir.

Les premières lueurs crépusculaires devinrent bientôt plus distinctes. Des flots de brouillard roulaient l'un sur l'autre comme la poussière soulevée par un troupeau de buffles. Puis les rayons, obliques encore, du soleil donnèrent à ce voile grisâtre les feux rouges de l'opale. Bientôt le voile de brume oscilla comme une immense draperie, dont chaque souffle de la brise ne tarda pas à emporter un lambeau grisâtre.

Quelques flocons de vapeur voltigeaient encore à peine au-dessus de la nappe azurée de la rivière, quand l'Oiseau-Noir poussa un cri terrible de désappointement et de rage.

L'îlot avait complétement disparu ; la place qu'il occupait le soir précédent au milieu de l'eau était unie comme un miroir ; pas un des roseaux qui le bordaient, pas une des racines verdoyantes qui l'entouraient ne s'élevait au-dessus de la surface de la rivière.

« La main du Mauvais-Esprit s'est étendue sur l'eau, dit le coureur indien. Il n'a pas voulu que les chiens blancs, qui sont ses enfants, trouvassent la mort dans les mains d'un chef renommé comme l'Oiseau-Noir. »

Mais l'Indien n'écoutait pas les compliments de condoléance étudiés du messager, qui s'applaudissait dans le fond de l'âme de la disparition des fugitifs. Le chef sauvage, cette fois, s'était dressé seul sur ses jambes, l'œil hagard, la figure pâlie sous ses tatouages et sa couche d'ocre; sa main brandissait sa hache, tandis qu'il s'avançait en chancelant contre celui des guetteurs de nuit le plus à portée de son bras.

Mais le guerrier indien menacé ne fit pas un mouvement. Il resta la tête tendue, les bras à moitié soulevés, dans l'attitude de l'homme qui écoute, comme pour montrer que jusqu'à ce fatal moment même il n'avait cessé de veiller fidèlement.

Cependant la hache allait s'abattre sur sa tête quand le bras du messager arrêta celui du chef.

« Les sens de l'Indien ont des bornes, dit-il ; il ne saurait entendre l'herbe pousser, son œil ne pouvait percer les nuages qui voilaient la rivière. L'Oiseau-Noir a fait ce qu'il a pu, il n'a négligé aucune précaution : l'Esprit d'en haut n'a pas voulu qu'un chef perdît son temps à verser le sang de trois blancs, parce qu'il lui en réserve des flots à faire couler là-bas. »

L'Indien montrait du doigt la direction du camp mexicain.

L'Oiseau-Noir, épuisé par l'effort qu'il avait fait, par la rage qui le consumait, ne put répondre. Sa blessure s'était rouverte et son sang coulait de nouveau à travers ses ligatures de cuir. Il chancela, ses jarrets se ployèrent, et le messager fut obligé de l'asseoir sur l'herbe, où il perdit connaissance.

Le délai qui s'écoula jusqu'au moment où l'Oiseau-Noir reprit ses sens sauva les quatre fugitifs, que les Apaches

eussent surpris, sans doute, au milieu de leur marche lente dans la rivière.

De longs hurlements partant sur la rive opposée apprirent au chef sauvage, à l'instant où il ouvrait de nouveau les yeux, que ses compagnons venaient de s'apercevoir aussi de la disparition de l'île flottante.

« Nous allons chercher les traces des fugitifs, dit le coureur; puis ensuite l'Oiseau-Noir entendra la voix de la nation; ses oreilles ne seront plus sourdes. »

Les guerriers apaches, postés sur l'autre bord, reçurent l'ordre de venir rejoindre leur chef, et quand ils furent tous réunis, au nombre de trente environ, on hissa l'Indien blessé sur son cheval. Le messager, qui était venu à pied, car il avait été démonté dans l'attaque de la nuit précédente, monta en croupe derrière l'Oiseau-Noir pour l'aider à se maintenir en selle.

La cavalcade sauvage suivit alors le cours de la rivière. Le premier moment de surprise une fois passé, les Indiens avaient été forcés d'admettre que l'île flottante avait dû être arrachée à sa base, et ils espéraient la trouver échouée non loin de son point de départ.

Mais les Indiens marchèrent longtemps sans apercevoir aucune trace de ceux qu'ils cherchaient. Un d'eux jeta, il est vrai, un cri de joie à l'aspect des traces des fugitifs qui montraient l'endroit où ils avaient pris terre sur la berge; les précautions de Bois-Rosé n'avaient pu les cacher à l'œil des Apaches; mais le soin qu'il avait pris de disjoindre les pièces de bois du radeau, et de l'anéantir entièrement, les trompa.

L'eau avait charrié au loin les herbes, les branches, les racines, et les Indiens n'aperçurent, jusqu'où leur vue pouvait s'étendre, rien qui leur retraçât la forme connue de l'îlot.

Les traces empreintes sur le rivage ne s'étendaient qu'à quelques pas; il était donc évident que les fugitifs avaient continué leur navigation bien au delà, et qu'ils avaient

l'avantage d'une avance qu'il était inutile de chercher à leur disputer.

Malgré sa déconvenue à cette nouvelle preuve de l'impuissance où il était d'atteindre les trois chasseurs objets de sa haine, l'Oiseau-Noir avait eu le temps de reprendre son empire sur sa physionomie. L'Indien demeura donc impassible.

La soif du sang allumée chez lui ne s'éteignit pas ; mais elle laissa voir, les fugitifs une fois disparus, un autre but à poursuivre : tout en subissant forcément la nécessité d'ajourner sa vengeance, il lâcha la bride à son impétueuse ambition.

Pour la seconde fois, il éprouva le besoin de se disculper aux yeux du messager. L'astucieux Indien poussa un soupir de soulagement comme un homme victime d'une hallucination funeste, au moment où ses yeux se dessillent.

Après avoir lancé dans la direction du cours de la rivière un regard de haine désappointée, il allongea le cou du côté opposé et demeura immobile.

« Qu'entend le chef dont les oreilles sont si fines ? demanda le coureur.

— L'Oiseau-Noir entend à présent le silence, la voix du sang ne bourdonne plus à son oreille.

— Est-ce là tout ce qu'il entend ? « répliqua le messager.

Le chef indien continuait sa comédie diplomatique. Il ne répondit pas, mais sa physionomie prit une expression riante, comme si une mélodie lointaine frappait ses sens.

« Mes oreilles, répliqua-t-il, ne sont plus sourdes. La main du Mauvais-Esprit ne s'appuie plus sur elles. J'entends la voix des guerriers qui m'appellent pour venger l'honneur de ma nation ; j'entends le petillement du feu du conseil. Grâces soient rendues au Bon-Esprit protecteur des peuplades apaches. Marchons. »

L'Indien tourna la bride de son cheval vers l'endroit

où, d'après le rapport du coureur, les guerriers assemblés attendaient sa réponse.

Le soleil versait des flots de lumière sur le désert quand l'Oiseau-Noir et sa troupe parvinrent à cette oasis de gommiers où nous avons vu les Indiens occupés à délibérer un jour avant. Après la défaite qu'ils avaient essuyée et la poursuite nocturne dont ils avaient été l'objet, ils avaient rallumé le feu de leur conseil dans ce même endroit.

A la vue du chef redouté, dont le retour était si vivement attendu, des cris d'allégresse éclatèrent de toutes parts. L'ambitieux Indien accueillit avec dignité ces acclamations comme un hommage qu'il méritait ; puis s'adressant à tous les guerriers réunis :

« L'esprit de l'Oiseau-Noir, dit-il, sera seul avec ses guerriers, car son corps est malade et son bras affaibli. »

Et il montra son épaule sanglante. Des hurlements douloureux remplacèrent les cris d'allégresse, et, après que ces démonstrations de deuil se furent apaisées, on aida le chef à descendre de cheval, ensuite à s'asseoir près du feu.

Quand il fut assis, ses pairs s'inclinèrent en se rangeant en rond. L'Oiseau-Noir fuma le calumet qu'on lui présenta, le passa à un autre, et la pipe fit ainsi le tour du conseil, au milieu du plus profond silence. Tous se préparaient par la méditation à la discussion qui allait avoir lieu.

Nous laisserons les chefs sauvages fumer gravement, comme il convient à des guerriers dont l'esprit doit être lent et la main prompte, pour aller jeter un coup d'œil sur le camp mexicain, demeuré sans guide et sans chefs.

Il y régnait une grande confusion. Le bruit s'était répandu, comme cela arrive presque toujours, quelque réserve qu'on mette à céder un secret, que les chercheurs d'or touchaient au but de leur expédition ; que tout près du camp s'étendait un placer d'or d'une richesse incalculable ; enfin que la reconnaissance pour laquelle don Estévan

Arechiza s'était éloigné n'avait pas d'autre motif que d'en préciser au juste l'emplacement.

Pendant les premières heures de la matinée, la confusion dans le camp n'avait pour source que l'impatience fiévreuse avec laquelle tous attendaient le retour de leur chef porteur de l'heureuse nouvelle. Mais quand le soleil se fut élevé presque à moitié de sa course, sans qu'aucun des quatre cavaliers partis le matin fût revenu, à l'impatience succéda l'inquiétude. C'est dans cette seconde phase que nous retrouvons les chercheurs d'or.

Sur le monticule qui domine le camp, la tente dressée par ordre du chef absent est déserte, la bannière aux armes des Mediana, au lieu de flotter, s'affaisse tristement le long de sa hampe; pas un souffle d'air, au milieu de cet océan de sable, n'agite ses plis. En vain les vedettes mexicaines consultent à tout instant l'horizon du regard, elles ne voient revenir ni leur chef, ni leur guide, ni les trois compagnons de don Estévan, et cette disparition mystérieuse les effraye.

Les chevaux, attachés à leurs piquets, baissent la tête sous les atteintes de la soif; les hommes les ressentent aussi et la faim les menace, car les chasseurs n'osent plus s'aventurer à la poursuite des daims ou des bisons : les ordres les plus précis ont été donnés pour que personne ne s'éloigne des retranchements.

A mesure que le temps s'avance, l'inquiétude et le malaise redoublent; voilà ce qui se passe au camp.

En dehors et non loin des retranchements, mais sous le vent, des cadavres de chevaux et d'Indiens se putréfient au soleil. Sur la plaine, dans une direction opposée, le sable fraîchement creusé indique la place où reposent à jamais ceux des aventuriers tués dans l'engagement de la veille.

Ce triste tableau contribue à jeter une teinte lugubre sur tout le paysage, déjà si triste. Voilà pour l'extérieur du camp.

Il était l'heure à peu près à laquelle les chercheurs d'or avaient fait halte la veille en cet endroit, c'est-à-dire quatre heures, quand les vedettes signalèrent au loin un léger nuage de poussière. Tous se précipitèrent à l'envi de ce côté, dans l'espoir de revoir don Estévan et ses compagnons.

L'illusion ne fut pas de longue durée. Les panaches indiens et les lances ornées de chevelures humaines, en guise de banderoles, devinrent bientôt visibles au milieu du nuage.

« Aux armes! aux armes! les Indiens! »

Tel fut le cri qui se fit entendre partout.

Mais la confusion, déjà si grande jusqu'à ce moment, n'était rien en comparaison de celle qui envahit le camp à cette nouvelle imprévue. Qui allait commander? qui allait obéir? Cependant, au milieu du désordre chacun courut se ranger au poste qui lui avait été assigné le jour précédent. L'anxiété régnait sur le visage de tous.

Il y eut pourtant un moment où chacun reprit courage.

Les cavaliers indiens n'étaient qu'au nombre de six, et, au lieu de s'avancer au galop de leurs chevaux et en poussant leur cri de guerre, ils marchaient avec calme vers les retranchements. L'un d'eux agitait au bout de sa lance un chiffon blanc, qui représente le drapeau symbole de paix dans tous les pays.

Arrivés à deux portées de carabine, le cavalier au drapeau blanc se détacha du groupe de cavaliers; les autres s'étaient arrêtés. Après quelques pas, le parlementaire s'arrêta aussi et agita de nouveau son drapeau.

Un des aventuriers, originaire du préside de Tubac, avait eu quelques relations avec les tribus apaches, et il savait assez de leur langage pour entendre et parler le dialecte moitié indien, moitié espagnol, en usage sur les frontières.

C'était un homme petit et maigre, qui, aux yeux des Indiens, admirateurs, comme tous les barbares, de la

beauté extérieure, devait assez mal représenter l'autorité suprême. Aussi sa répugnance était excessive à se charger de ce rôle, qu'il lui fallut cependant accepter. Les aventuriers ne devaient pas, dans l'intérêt de leur salut et pour l'heureuse issue de la conférence qui devait avoir lieu, paraître privés de leur chef. Un mouchoir, jadis blanc, servit à représenter de son côté le drapeau parlementaire.

L'aventurier, son nom était Gomez, sortit fortement ému des retranchements pour s'avancer vers l'Indien, dont la contenance ferme contrastait avec la contenance timide du chef improvisé des blancs. Cependant il se rassura à la vue des bandelettes sanglantes qui entouraient une des épaules du guerrier apache.

A ce signe on a reconnu l'Oiseau-Noir.

Le Mexicain et l'Indien se saluèrent, et l'Oiseau-Noir prit le premier la parole.

« Ce sont deux chefs qui vont sans doute se parler, dit courtoisement l'Indien. »

Le Mexicain répondit non moins courtoisement; mais un certain trouble démentait un peu son assertion.

« Une grande âme loge parfois dans un corps chétif, dit l'Indien; mon frère blanc doit être un grand chef. »

Il y avait plus d'ironie que de franchise dans cette parole ambiguë, mais le ton de l'Indien n'impliquait qu'une persuasion complète, quoique son tact subtil n'eût pas été mis en défaut par le chercheur d'or.

L'Oiseau-Noir fixa sur Gomez des yeux qui semblaient vouloir pénétrer jusqu'au fond de son âme. Ceux du Mexicain ne purent soutenir ce regard scrutateur et terrible; il les baissait vers la terre, quand l'Indien reprit :

« Mon frère ne ment pas quand il se donne pour un chef; mais le camp des blancs en contient sans doute plusieurs, et il est l'un d'eux.

— Je suis le seul, » répondit l'aventurier visiblement embarrassé.

A l'aspect d'un chef d'une apparence aussi peu imposante, l'Oiseau-Noir sentit qu'il aurait bon marché d'un pauvre diable si incapable de lutter avec lui d'astuce et de fermeté, et son œil brilla d'un éclat plus sinistre encore. Il résolut de s'assurer de la véracité du prétendu chef.

« Les paroles que j'apporte, dit-il, sont des paroles de paix ; tous les guerriers du Sud doivent être autour de moi pour les écouter. Les Indiens recevraient l'envoyé des blancs autour du feu du conseil ; il pénétrerait sous la tente du chef. Pourquoi donc le chef des blancs tiendrait-il ainsi à distance de son camp l'Indien qui vient vers lui ? »

Gomez hésitait ; il lui répugnait d'introduire le loup dans la bergerie L'Oiseau-Noir vit cette hésitation ; son sourcil se fronça, un nuage, sombre comme celui qui noircit en se chargeant d'électricité, passa sur le front de l'Indien, dont les yeux brillèrent pareils aux éclairs qui jaillissent de ce nuage.

« Le chef des Apaches n'est pas un chef qu'on doive tenir à distance de sa hutte. L'une de ses mains contient la guerre, l'autre main renferme la paix ; laquelle des deux devra-t-il ouvrir ? »

Cette menace de rupture et le ton dont elle était faite achevèrent d'intimider le Mexicain. Il fut sur le point de répondre qu'il allait consulter ses compagnons, mais il se retint à temps.

L'Indien rusé continua d'un ton plus calme, mais dans lequel perçait quelque ironie.

« Un seul de mes guerriers m'accompagnera. Les blancs sont-ils si peu nombreux qu'ils aient à redouter deux guerriers parmi eux ? Leur camp n'est-il pas fortifié, leurs carabines ne sont-elles pas en état, leurs provisions de poudre et de balles ne sont-elles pas abondantes ? »

Circonvenu par l'habileté diplomatique de l'Indien, le pauvre Gomez sentit qu'il ne pouvait refuser plus longtemps

l'entrée du camp au parlementaire sans s'exposer à voir s'anéantir ses espérances de paix d'une part, et de l'autre sans montrer une défiance qui démentirait l'opinion favorable que l'Indien manifestait sur leurs ressources.

« Que mon frère rouge choisisse un compagnon, mais un seul, » dit-il.

L'Oiseau-Noir n'en voulait pas obtenir davantage. Si l'aventurier disait vrai en se donnant pour le chef des blancs, le tact du guerrier à peau rouge lui laissait deviner par le capitaine quels pouvaient être ses soldats; s'il mentait, il verrait du moins le chef véritable des blancs, et il combinerait son plan d'attaque en conséquence.

Dans nos guerres européennes, un parlementaire est toujours sacré, parce que son cœur et sa bouche sont d'accord; mais parmi les nations sauvages, une proposition de paix ne sert presque toujours qu'à masquer une perfidie prochaine.

L'Indien fit un signe, et celui de ses guerriers qui s'avança sur son geste n'était autre que l'Antilope, le coureur que nous avons vu, aussi diplomate que le diplomate sauvage à qui il était venu offrir le commandement de la peuplade.

Le coureur était en outre le seul de tous les guerriers apaches qui connût, pour l'avoir vu à l'œuvre, le véritable chef, don Estévan, qu'il ne devait plus retrouver.

Les deux Indiens suivirent Gomez en échangeant à voix basse les mots suivants :

« Qu'est-ce qu'un chacal revêtu de la peau d'un lion? dit le coureur.

— C'est ce chef menteur qui veut tromper l'œil de l'Oiseau-Noir; mais l'œil de l'Oiseau-Noir avait déjà vu sous sa peau, » répondit le chef astucieux.

Et tous deux entrèrent dans le camp comme le fer et le feu qui vont unir leurs ravages.

CHAPITRE XXXIX.

Le fer et le feu.

Le tableau des mœurs du désert que nous essayons de tracer n'eût pas été complet, si nous n'y avions joint le triste dénoûment d'une de ces expéditions aventureuses tant de fois tentées par les chercheurs d'or mexicains.

A notre avis, la race anglo-américaine seule est assez forte pour lutter, même en nombre inférieur, contre l'astuce et la barbarie indiennes. La race canadienne est l'unique rivale de celle-là en exploits héroïques, en ressources fécondes, l'exemple de Bois-Rosé l'a prouvé ; mais les descendants des Espagnols, sauf de bien rares exceptions, sont trop faibles pour les terribles ennemis de tout genre, la soif et la faim exceptées, qu'ils sont exposés à rencontrer dans les solitudes du nouveau monde.

En pénétrant dans le camp mexicain, les deux Indiens n'avaient tourné la tête ni à droite ni à gauche ; ils avaient conservé ce masque d'indifférence impassible, que n'eut même pas le pouvoir de faire tomber chez les ancêtres des Indiens la première détonation d'artillerie qui frappa leurs oreilles lors de la conquête de l'Amérique du Nord ; rien cependant n'avait échappé à leur redoutable et infaillible examen.

Les cadavres des leurs, hors du camp, la tente vide de don Estévan, la défiance, la peur, l'empressement effaré des aventuriers, sans autre chef que le chétif Gomez, ils avaient tout vu.

Une fois entrés, l'Oiseau-Noir et l'Antilope jetèrent sur le groupe qui les entourait un regard calme et fier comme

celui de deux lions qui viendraient faire alliance avec des loups.

En sa qualité, l'Oiseau-Noir prit le premier la parole. Il était important pour lui de savoir ce qu'était devenu le véritable chef, le chef intrépide dont le coureur lui avait raconté, pendant leur veille de nuit, la prudence et la bravoure, deux qualités que les Indiens prisent si haut, quand elles sont réunies. Don Estévan mort, ainsi que Pedro Diaz, dont l'Antilope avait pu aussi apprécier la valeur dans sa lutte mortelle avec le Chat-Pard, le reste devait être une proie facile.

Qu'étaient-ils devenus tous deux? Voilà ce que les parlementaires voulaient éclaircir.

« Nous apportons ici des propositions de paix qui seront agréables aux blancs comme aux Indiens, dit l'Oiseau-Noir, mais notre cœur est triste, car on doit honorer les messagers de bonnes nouvelles, et voilà que nos frères reçoivent les envoyés indiens à l'ardeur du soleil, tandis que la tente du chef, et il désignait celle de don Estévan, devrait s'ouvrir pour les abriter: du haut de cette colline, les paroles d'un chef s'entendront mieux. »

L'Indien faisait un détour pour arriver à ses fins. Le chef improvisé tressaillit à cette preuve évidente de son manque d'égard, mais il n'avait pas eu le temps d'étudier à fond son rôle.

Gomez s'empressa d'obtempérer au désir des parlementaires, et il les précéda sous la tente déserte de don Estévan; mais l'Oiseau-Noir, lui, avait étudié à fond le rôle terrible qu'il devait remplir, et, quoique ce fût un drame dangereux que celui dont il jouait le prologue, il s'assit avec autant de sang-froid que s'il eût réellement eu l'esprit de droiture et de paix du personnage qu'il faisait.

Gomez souleva la porte de toile de la tente et la fixa de manière que ses plis ne couvrissent pas les Indiens, puis il attendit qu'ils exposassent enfin l'objet de leur

mission, plus explicitement qu'ils ne l'avaient fait jusqu'alors.

Les Indiens cependant continuaient à garder le même calme et le même silence. Gomez crut devoir prendre la parole.

« J'attends, dit-il avec plus de dignité qu'il n'en avait déployé jusqu'à cet instant, les paroles de paix de mes frères du désert. Les oreilles d'un chef sont ouvertes. »

Le pauvre Gomez se félicitait intérieurement de cette phrase tout à fait dans l'esprit indien; mais l'Oiseau-Noir ne lui laissa pas le prétexte de se réjouir longtemps. Le guerrier sauvage releva lentement la tête, une expression d'orgueil blessé gonfla ses narines comme s'il découvrait pour la première fois la supercherie du blanc, et son regard étincelant fit pâlir son auditeur, tandis que d'une voix qui commençait à grossir, ainsi que le tonnerre grondant subitement au loin par un jour serein, il s'écriait :

« Je ne vois ici qu'un chef, il appuya un doigt sur sa poitrine nue, un chef indien. Où est le chef blanc? je ne le vois pas. »

A cette fière réponse, l'aventurier demeura stupéfait; il se sentait démasqué. Tandis qu'il essayait de réunir ses idées et de se donner à son tour la contenance d'un homme offensé dans son juste orgueil, l'Oiseau-Noir ajouta :

« Pourquoi vouloir tromper un Indien de bonne foi?

—Gomez ne trompe jamais personne, répondit le Mexicain en balbutiant, je vous l'ai dit, je suis le chef, le seul chef. »

L'Oiseau-Noir fit un signe à l'Antilope. Le coureur regarda fixement à son tour l'aventurier, qu'il voulait achever de confondre.

« Le seul chef, dites-vous? le maître de cette hutte de toile, le guerrier au drapeau étoilé qui flotte sur son toit?

— Je suis tout cela, dit le Mexicain.

—J'ai entendu un mensonge, s'écria l'Oiseau-Noir, cette

fois d'une voix tonnante ; un chef tel que moi n'en entendra pas deux. »

L'Antilope, affectant le rôle de conciliation, s'interposa entre la colère du chef indien et le malaise du Mexicain ; il contint à sa place l'Oiseau-Noir, qui paraissait décidé à se lever pour rompre violemment la conférence ; puis s'adressant à Gomez :

« Le guerrier blanc, dit-il, a voulu réjouir ses amis les Indiens ou éprouver leur intelligence ; il sait bien qu'il n'est pas le chef à la carabine à deux canons, aux cheveux noirs argentés, à la moustache retroussée, à la haute taille, aux larges épaules. » L'Indien faisait le signalement de don Estévan. « Il sait bien que cette hutte de toile n'est pas la sienne, pas plus que son nom n'est un nom que l'écho de nos déserts a répété. Ce nom est celui d'un autre chef. Ce chef est mince comme mon frère ; mais sa stature est double de la sienne, son corps est souple comme le tronc d'un bois de fer.

— Quel est ce guerrier ? demanda Gomez pour gagner du temps et reprendre ses esprits troublés.

— Ce chef est celui qui, hier soir, ici, continua le coureur en montrant la place où l'Indien avait succombé sous la lance de Diaz, a tué le Chat-Pard. Son nom est Pedro Diaz ; nos enfants l'ont dit parfois en tremblant. Les deux guerriers dont je viens de parler ne sont-ils pas vos chefs, et la vérité n'est-elle pas sur mes lèvres ? »

Que pouvait faire le pauvre Gomez, écrasé par le poids de la réalité des portraits tracés par l'Indien ? Sous l'empire de la fascination qu'il subissait, combattu par la crainte de rompre une négociation pacifique, du moins en l'absence de don Estévan, il n'avait qu'à se résigner et à reconnaître que le perfide coureur disait vrai. C'est ce qu'il fit.

Il eût néanmoins rompu tout pourparler, s'il eût pu surprendre le regard flamboyant qu'échangèrent les deux sauvages.

L'Oiseau-Noir éteignit subitement sous ses paupières l'expression de joie féroce qu'il avait laissé voir à l'Antilope ; puis, relevant sur Gomez son œil sévère :

« Pourquoi donc, reprit-il, usurper un titre qui n'est pas le tien? C'est avec le chef à la double carabine et le chef au corps de bois de fer que je veux discuter mes paroles de paix. Où sont-ils tous deux ?

— Tous deux se sont éloignés avec une partie des nôtres pour chasser les bisons et nourrir nos soldats, répondit Gomez avec assez de présence d'esprit ; mais il avait affaire à de trop forts adversaires.

— L'Antilope et l'Oiseau-Noir attendront leur retour, reprit résolûment l'Indien ; jusqu'à ce moment la bouche des deux guerriers sera muette. »

En effet, les Indiens fermèrent dédaigneusement les yeux, en ramenant sur leurs épaules leur manteau de peau de buffle, et ne parurent plus s'occuper de la présence de leur hôte.

Cette résolution, quelque blessante qu'elle fût pour l'amour-propre du prétendu chef, mettait fin du moins à ses perplexités. Le poids du commandement lui paraissait trop lourd, et son rôle improvisé trop difficile à remplir pour qu'il n'éprouvât pas quelque soulagement d'en être débarrassé jusqu'au retour de don Estévan et de Diaz, qui, pensait-il, devait avoir lieu promptement.

« Mes frères là-bas sont impatients, dit Gomez, de connaître les paroles des chefs indiens, j'irai les leur transmettre.

— Allez, » répondit laconiquement l'Oiseau-Noir.

Gomez ne se fit pas prier, et il descendit l'éminence, joyeux comme un écolier qui vient de mettre fin à une tâche pénible.

Il donna le détail de son entrevue, en omettant néanmoins tout ce qui avait été blessant pour son orgueil, et il représenta comme uniquement dû au mélange de fermeté et de finesse dont il avait fait preuve l'avantage inappré-

ciable d'avoir obtenu qu'on attendît le retour de don Estévan.

Le temps s'écoulait, et il n'arrivait pas.

Dans cet intervalle, une discussion fort vive avait lieu à voix basse entre les deux Indiens demeurés dans la tente d'Arechiza.

L'Oiseau-Noir avait conçu un plan hardi depuis qu'il s'était assuré que le véritable chef était absent, et qu'il n'en avait vu dans Gomez qu'une pâle et triste image: et il réclamait pour lui seul tous les dangers de l'exécution de son projet. L'Antilope s'y opposait, et avide de ces mêmes dangers, voulait seul les courir. Voici quel était ce plan.

Une cause quelconque, un accident, une chasse trop prolongée retiendrait peut-être les chefs hors de leur camp bien plus longtemps qu'ils ne le pensaient eux-mêmes. On pouvait mettre en embuscade un parti d'Indiens pour les attaquer à leur retour. Si cette absence se prolongeait jusqu'à la nuit, les Apaches, conduits par le coureur, viendraient surprendre les blancs, découragés par l'éloignement de leur chef. Leur défaite était certaine ; l'Oiseau-Noir se proposait de renvoyer l'Antilope et de rester seul pour éloigner tout soupçon et endormir la vigilance des défenseurs du camp.

Le guerrier, il est vrai, dont la présence les aurait leurrés d'un espoir de paix que le carnage et la mort éteindraient subitement, faisait à coup sûr le sacrifice de sa vie; mais qu'est-ce que la mort pour un chef indien, quand son sang peut être utile à sa nation?

L'Antilope approuvait complétement ce plan, mais il voulait rester lui-même. Il importait peu que la tribu perdît un simple guerrier, si elle conservait un chef renommé à juste titre. Ce fut un combat de générosité qui dura longtemps.

« Le corps de l'Oiseau-Noir guérira, dit solennellement l'Antilope. Il aura bientôt au service de sa nation un corps

vigoureux et une grande âme. Si le chef meurt, les hurlements de deuil des guerriers dureront plusieurs lunes : après la mort de l'Antilope, qui se souviendra qu'il aura vécu ? »

L'Oiseau-Noir refusait encore.

« Mon corps est de fer, reprit le coureur ; la gomme du figuier n'est pas plus élastique que le jarret de l'Antilope. Au moment du péril il franchira d'un bond les retranchements des blancs. Du haut de cette éminence il sautera jusqu'au milieu de ses guerriers. Que fera l'Oiseau-Noir avec son épaule fracassée ?

— Il attendra la mort, immobile, les yeux fixés sur ses ennemis et il rira de leur colère et de leurs couteaux. »

C'était précisément une vie précieuse pour sa nation que le coureur voulait lui conserver, et il insista plus ardemment encore.

« L'Antilope, répondit-il, se rira comme l'Oiseau-Noir de la rage de ses ennemis. Il opposera à leurs coups une âme aussi forte, mais il aura pour lui le secours d'une vigueur qu'aucune blessure n'affaiblit. »

Pendant que les deux Apaches luttaient ainsi de générosité, les Mexicains comptaient avec une inquiétude mortelle toutes les minutes qui s'écoulaient sans ramener don Estévan. Personne parmi eux cependant ne désirait plus vivement son retour que Gomez, qui, malgré ses fanfaronnades, ne redoutait rien tant que de se retrouver en face des deux Indiens comme négociateur ou comme chef.

Un silence morne régnait dans tout le camp, lorsqu'au bout d'une heure environ on vit l'Oiseau-Noir sortir de la tente, descendre l'éminence et se diriger vers le groupe dont Gomez faisait partie.

« Mes guerriers, dit l'Indien, sont impatients aussi d'entendre de la bouche de leur chef les espérances de paix et d'amitié prochaines avec les blancs. L'Oiseau-Noir reviendra bientôt parmi ses amis : il laisse son compagnon au milieu d'eux.

— Allez, » dit Gomez d'un ton de gravité majestueuse dont il se sut gré en présence de ses compagnons.

L'Indien sortit comme il était entré, sans détourner la tête, sans paraître céder au moindre mouvement de curiosité.

Le chef, après avoir rejoint les quatre guerriers qui l'attendaient, s'entretint quelques instants avec eux. Il parut désigner du doigt la tente à l'entrée de laquelle le coureur était assis immobile et grave comme une statue. Au bout de quelques minutes, les blancs, qui suivaient de l'œil toutes ces manœuvres, virent un des cavaliers apaches s'éloigner au galop. Les autres Indiens restèrent assis par terre, la bride de leurs chevaux dans leurs mains.

Cependant le temps s'écoulait. Le soleil avait disparu de l'horizon. Quelques nuages dont les éclatantes couleurs commençaient à pâlir indiquaient la venue de la nuit.

Don Estévan, Diaz, Baraja et Oroche, dont les Mexicains répétaient à chaque instant les noms, étaient toujours vainement attendus. La nuit qui déployait déjà son voile redoubla l'inquiétude dans le camp. Les Indiens sont changeants et capricieux ; une attaque soudaine pouvait succéder à des propositions de paix qui ne s'étaient que vaguement formulées. Gomez combattait ces inquiétudes.

« Tant que l'Indien restera parmi nous, qu'avez-vous à craindre ? Sa tranquillité n'est-elle pas pour vous un signe de la franchise de ses intentions ? »

La silhouette noire de l'Antilope se dessinait encore à l'œil malgré la nuit. Le coureur n'avait pas changé d'attitude ; seulement, s'il eût été jour, on eût pu voir qu'il penchait légèrement la tête, comme pour prêter une oreille plus attentive aux bruits qui viendraient à troubler le silence du désert.

Ce silence était imposant. Ces grandes plaines ondulantes que couvrait un ciel noir où les étoiles naissaient l'une après l'autre, étaient muettes comme lui. C'est quand les ténèbres succèdent à la clarté du soleil que le désert prend

un caractère de grandeur plus sauvage, et la nuit était venue avec son cortége de terreurs.

Dans le camp, le calme effrayant des solitudes dévastées qui l'entouraient n'était troublé que par les chuchotements de quelques groupes d'aventuriers, ou le chant à demi voix d'un chercheur d'or inquiet. Tous jetaient de temps à autre des regards de défiance sur le groupes d'Apaches assis aux pieds de leurs chevaux. Ils paraissaient aussi immobiles que ces blocs de pierre auxquels l'obscurité prête parfois une forme humaine; mais, peut-être par l'effet de cette obscurité, ils semblaient de minute en minute plus éloignés.

« C'est étrange, dit un des aventuriers d'un air pensif à Gomez, ces Indiens me paraissaient tout à l'heure plus près de ce pli de terrain.

— C'est un effet d'optique, répondit Gomez, disposé à voir tout en beau.

— Tenez, Gomez, ajouta un autre, je ne sens pas ici, dans le camp, le moindre souffle d'air, et la brise semble soulever là-bas, devant les Indiens, des tourbillons de sable.

— C'est que nous sommes abrités du vent par nos chariots, et là-bas l'immensité n'a pas d'abris. »

Cependant, à en juger par les Indiens, dont le groupe devenait de moins en moins distinct, les ténèbres semblaient redoubler; puis, parmi ceux à qui Gomez cherchait vain à communiquer la confiance que lui inspirait son otage, plusieurs se demandèrent si des silhouettes éloignées qu'on voyait à peine étaient celles des Indiens ou de buissons de nopals.

Bientôt l'incertitude à cet égard devint si grande qu'un des aventuriers résolut de s'assurer de la réalité, et s'éloigna sa carabine sur l'épaule.

C'étaient bien des buissons de nopals, en effet, et non des hommes et des chevaux qu'on apercevait. Les Indiens avaient profité de l'obscurité croissante pour s'éloigner doucement sans changer de position. Les tourbillons de

sable qu'ils lançaient en l'air leur avaient également servi à voiler leurs manœuvres, et ils avaient rejoint leurs compagnons.

Quand l'explorateur parvint à l'endroit où les Apaches s'étaient assis, il trouva leur place vide, et la solitude partout, aussi loin du moins que son regard put s'étendre.

Il accourut en toute hâte apporter au camp la nouvelle de la disparition des Indiens. Cet incident était un fâcheux symptôme.

Du haut de l'éminence qu'il continuait à occuper, l'Antilope n'avait pas perdu un seul mouvement de ses compatriotes. Gomez, pressé par les aventuriers de s'expliquer avec l'Indien à ce sujet, se rendit près de lui, quoiqu'à contre-cœur.

« Pourquoi le chef n'a-t-il pas ordonné à ses guerriers de rester près des blancs? dit-il.

— Que veut dire mon frère, répondit l'Indien, qui jouait l'ignorant, et de quels guerriers veut-il parler?

— De ceux qui étaient tout à l'heure assis là-bas comme des amis, et qui viennent de disparaître comme des ennemis.

— La vue est courte dans les ténèbres ; les blancs n'ont pas bien regardé ; qu'ils allument leurs feux, et la flamme leur fera voir ceux qu'ils cherchent ; mais qu'importe, du reste : n'ont-ils pas entre leurs mains le chef de toute une tribu qui attend le retour de ses messagers? Nos guerriers auront été leur dire de se hâter. »

Cette réponse de l'astucieux Indien frappa d'un souvenir soudain l'esprit de Gomez. Il tressaillit, et le coureur le remarqua; il venait de se rappeler que, la veille, tout le bois sec destiné à éclairer le camp avait été consumé, et que, dans le tumulte du jour, on avait oublié d'en renouveler la provision. Il était trop tard pour le faire à présent.

Cette circonstance si favorable à ses desseins perfides, et si alarmante pour les blancs, n'avait pas plus que les au-

tres échappé à l'œil du coureur, et il avait voulu éclaircir ses doutes à cet égard; maintenant il ne doutait plus.

Une sueur froide passa sur le front de Gomez à la pensée de cette impardonnable négligence. Sa seule consolation fut de penser que la fuite des Indiens ne cachait aucune perfidie, puisque le chef restait en otage. Cependant il résolut de le faire surveiller de plus près.

« Un chef ne doit pas rester seul au milieu de ses amis et je vais donner l'ordre à six de nos hommes de se tenir près de lui comme il convient. Ils écouteront le récit de ses batailles. »

Gomez quitta l'Antilope sans voir le dédain qui plissa les lèvres de l'Indien, et il donna l'ordre à six de ses camarades de s'asseoir autour du coureur, et de le poignarder à la moindre apparence de trahison. Le Mexicain commençait à s'habituer au commandement.

Un instant il pensa à réparer l'imprévoyance devenue un si redoutable auxiliaire pour les Indiens, en envoyant un détachement à la provision du bois; mais c'eût été trop affaiblir sa troupe, et il rejeta bientôt cette idée.

Le camp demeura donc plongé dans l'obscurité la plus complète. Cette obscurité n'était pas seulement un danger pour les aventuriers eux-mêmes; peut-être ceux dont l'absence se faisait si vivement sentir étaient-ils égarés, et la réverbération des foyers allait leur manquer pour les aider à retrouver leur route. Les pensées de l'homme se ressentent toujours des scènes dont il s'est environné, et les ténèbres qui régnaient partout, les vapeurs blanches qui montaient lentement du sein de la terre et voilaient les étoiles, contribuaient à assombrir les idées de tous les habitants du camp. Ils commençaient à douter que leur chef et ses trois compagnons dussent jamais revenir parmi eux. En pareil cas, de l'appréhension à la certitude il n'y a qu'une bien courte distance, et don Estévan et son escorte de route ne tardèrent pas à être regardés comme désormais perdus.

Les conversations à voix basse furent interrompues, chacun gardait pour soi ses inquiétudes, et dans le camp comme dans l'immense plaine un morne silence avait tout envahi.

Bientôt cependant de vagues rumeurs troublèrent ce calme imposant. On crut entendre au loin comme des hennissements de chevaux. Gomez, un peu plus familiarisé par la réflexion avec l'autorité qui lui avait été si inopinément dévolue, et stimulé par l'approche du danger que tous pressentaient sans le voir encore, se hâta cette fois de lui-même de rejoindre le coureur Indien, qu'il prenait pour un chef véritable.

Au milieu de ceux que Gomez avait commis à sa garde, l'Antilope conservait toujours son même sang-froid.

« Les oreilles d'un blanc, dit le Mexicain en s'adressant à l'Apache, n'ont pas la finesse de celles d'un Indien. Le chef pourrait-il dire si ce sont les hennissements des chevaux de ses messagers qui se font entendre là-bas dans la plaine? »

L'Indien écouta quelques secondes avec attention.

« Ce sont les messagers, répondit-il; ils viennent savoir si le chef au fusil à deux canons et celui qu'on appelle Pedro Diaz sont enfin de retour.

— Les Indiens savent peut-être mieux que les blancs que ces deux chefs ne reviendront jamais; mais cette fois, s'ils ne veulent pas traiter de la paix avec celui que ses camarades ont choisi pour le remplacer avec moi, c'est qu'ils désirent la guerre.

— Bon! dit l'Indien. L'Oiseau-Noir est un chef redouté qui ne demande pas aux autres ce qu'il doit dire ou ce qu'il doit faire. »

Pendant ce court dialogue, le bruit lointain avait grossi. La terre retentissait du galop de chevaux encore invisibles dans les ténèbres. Un frémissement sourd parcourut le camp; mais les chercheurs d'or, pleins de confiance dans la présence de l'Antilope, ne songeaient pas encore ce-

pendant à se mettre en défense. Gomez allait en donner l'ordre, lorsque l'Indien lui fit signe d'écouter, et pencha lui-même la tête en avant pour donner l'exemple.

« Ce ne sont pas encore les messagers, dit-il, voyez. »

Une troupe de chevaux bondissaient dans la plaine, assez près pour qu'on pût distinguer qu'aucun d'eux ne portait de cavalier.

« Ce sont des chevaux sauvages, continua l'Indien, et les guerriers leur donnent la chasse. S'ils peuvent les atteindre, nos amis à visage pâle auront leur part du butin. L'Oiseau-Noir reviendra tout à l'heure la leur distribuer. »

Deux ou trois Indiens galopaient, en effet, derrière les chevaux sans maître, qui semblaient fuir effrayés.

« Les Visages-Pâles peuvent être tranquilles, s'écria l'Antilope pour endormir les soupçons de ses ennemis. L'Oiseau-Noir vient enfin pour traiter avec ses nouveaux amis. Voyez, il parcourt sans crainte leur terrain de chasse. »

L'Indien s'adressait à des gens dont ce spectacle était loin d'exciter la défiance. La plupart des Mexicains n'y voyaient qu'un gage de sécurité. Il leur semblait que la confiance de quelques Indiens isolés poursuivant des chevaux sauvages jusque sous les retranchements des blancs était le signe précurseur d'une paix prochaine.

Nul d'entre eux ne remarqua que le coureur détachait doucement les liens de son manteau flottant, et que sous ses plis sa main dégageait la hache affilée suspendue à sa ceinture; leur attention était absorbée par la scène nouvelle qui frappait leurs regards.

Les chevaux, dans la direction qu'on leur avait donnée, allaient longer les chariots de l'enceinte du camp. Parmi les Indiens attachés à leur poursuite, l'Oiseau-Noir devint bientôt visible. Les aventuriers le virent dépasser la tête de la colonne qui bondissait et tenter de l'arrêter. En effet, les chevaux firent brusquement halte devant l'ouver-

ture pratiquée quelques heures auparavant pour recevoir les parlementaires.

Tout à coup, au moment où les Mexicains rassurés s'abandonnaient à la folle confiance que leur inspiraient la présence du coureur et l'apparition pacifique des Indiens en chasse, un cri de stupeur et d'épouvante s'éleva parmi eux.

En un clin d'œil, et comme par un de ces prodiges qu'on ne voit qu'en rêve, de sombres et noires figures, qui semblaient enfantées par les ténèbres, se dressèrent subitement aux yeux des Mexicains.

Ces chevaux, qui paraissaient n'avoir pas de maîtres, se trouvèrent, comme par enchantement, montés par des cavaliers aux plumes flottantes, agitant leurs manteaux, brandissant leurs armes et poussant d'affreux hurlements.

Un fatal incident vint encore augmenter le tumulte et l'horreur de cette surprise.

Effrayés par les clameurs qui éclataient tout à coup au milieu du silence, les chevaux du camp, que leur instinct avertissait déjà depuis quelques instants de la présence des Indiens, cédèrent à une de ces folles terreurs paniques auxquelles ils sont sujets, et que les Mexicains appellent *estampida*.

En un clin d'œil les liens qui les attachaient aux roues et aux timons des chariots furent brisés, les piquets auxquels ils étaient assujettis furent arrachés, et les animaux épouvantés commencèrent à bondir dans le camp, renversant et foulant aux pieds leurs maîtres, incapables de les retenir.

Les uns se lançaient en aveugles contre les retranchements, d'autres sautaient par-dessus les chariots, ou se précipitaient par l'ouverture du camp.

Des cris de douleur et de rage se mêlaient aux hennissements des chevaux et aux hurlements des Indiens, et frappaient les plus braves d'hésitation ou de stupeur.

Il ne resta bientôt plus d'autres chevaux que ceux qui,

dans leur aveugle terreur, s'étaient précipités sur les chariots et étaient restés étourdis sur le coup; les autres galopaient déjà dans la plaine.

Cette nouvelle catastrophe, en fondant sur les Mexicains, fut cependant sur le point de leur être favorable.

Les Indiens, subitement remis en selle, s'apprêtaient à poursuivre ce butin vivant fuyant loin d'eux. Quelques-uns même s'élançaient déjà après les animaux dispersés; malheureusement pour les blancs, la voix de l'Oiseau-Noir les retint.

Un mot expliquera maintenant la présence inattendue des sauvages.

Les Apaches avaient employé contre les Mexicains une ruse que de hardis écuyers comme eux peuvent seuls pratiquer. Suspendus par une jambe à leur selle, le corps caché derrière les flancs de leur cheval, les Indiens peuvent parcourir ainsi de longues distances. Les ténèbres avaient rendu plus facile l'emploi de ce stratagème, et les aventuriers n'avaient vu que des chevaux sauvages en apparence, sans apercevoir les cavaliers qui les conduisaient.

Comme un tourbillon de poussière que le vent chasse devant lui et qui s'engouffre dans un passage étroit qu'il rencontre, les cavaliers se précipitèrent par l'ouverture restée libre. Le sol trembla bientôt sous le galop du gros des Indiens qui accouraient se joindre aux premiers, quand Gomez leva son poignard sur l'Indien assis près de lui; mais l'Antilope le prévint. Son manteau glissa sur ses pieds, et, d'un coup de la hache qu'il avait saisie, il fendit jusqu'aux yeux le crâne du malheureux chercheur d'or.

Au même moment, un cri de guerre si imprévu, si déchirant qu'on l'aurait dit échappé du gosier d'un démon plutôt que d'une poitrine humaine, retentit à l'entrée de la tente de don Estévan.

L'Antilope, c'était lui qui avait poussé le signal du carnage, bondit, ainsi qu'il l'avait promis à l'Oiseau-Noir, du

haut de l'éminence, et tomba comme la foudre au milieu des blancs. Cent hurlements répondaient en même temps au hurlement du coureur.

« Les blancs ne sont pas même des chiens, s'écria l'Indien ; ce sont des lièvres pour le courage et des brutes pour l'intelligence. »

En proférant cet outrage, l'Antilope avait repris son élan, et, agile comme l'animal dont il portait le nom, il franchit les retranchements d'un bond et rejoignit ses sauvages compagnons.

Une affreuse confusion régna plus que jamais dans le camp des Mexicains. On s'y heurtait éperdu au milieu des ténèbres; quelques-uns tirèrent le couteau l'un contre l'autre en se prenant mutuellement pour des ennemis; l'heure fatale avait sonné pour eux tous.

En vain des détonations successives accueillirent les Indiens; chaque coup de mousquet, tiré par une main incertaine, guidé par un œil trouble, n'atteignait personne. Les Apaches, qui s'avançaient en bondissant, la lance et le casse-tête à la main, dédaignèrent même d'y répondre.

Soixante chevaux lancés avec la sauvage impétuosité familière aux coursiers indiens comme à leurs maîtres se précipitèrent dans les retranchements, semblables aux flots de l'Océan, qui envahissent en bouillonnant un vaisseau brisé par la tempête.

En tête de ces terribles cavaliers à peau rouge, au milieu des hurlements assourdissants qu'ils poussaient, l'Oiseau-Noir était reconnaissable à sa haute stature et à l'immobilité de son bras droit. En chef intrépide, il s'était fait attacher sur sa selle pour conduire ses guerriers et repaître ses yeux du carnage de ses ennemis. Inactif au milieu de ce carnage, le féroce Indien ne pouvait que fouler les vaincus sous les pieds de son coursier, qu'il guidait de sa main gauche.

En quelques minutes, la hache, le couteau, la lance avaient accompli dans les mains des Indiens une horrible

besogne. Les cadavres jonchaient la terre. Quelques Mexicains combattaient encore avec le courage du désespoir, tandis que la plupart de leurs compagnons essayaient de fuir; mais les seuls chevaux restés dans le camp gisaient sur le sable, égorgés à côté de leurs maîtres. Cependant, cédant à la peur, ils abandonnèrent leur dernier abri pour se disperser dans la plaine.

Écrasés par le nombre et déjà presque vaincus, ceux qui luttaient encore dans le camp eurent un moment une lueur d'espérance.

Du côté des Montagnes-Brumeuses, deux cavaliers accouraient à toute bride. Quelques fuyards se joignirent à eux. Cet incident imprévu pouvait changer la face des choses; mais les fuyards, serrés de près par les Apaches, étaient tous démontés et ne tinrent pas longtemps contre leurs ennemis à cheval.

Vainement un de ces deux cavaliers, qu'on ne pouvait reconnaître au milieu des ténèbres, armé d'une hache qu'il avait arrachée à un Indien, presque debout sur ses étriers et vaillamment secondé par son compagnon, méconnaissable comme lui dans l'obscurité, abattait un ennemi à chaque coup; mais bientôt un flot de corps hideux les enveloppa de toutes parts.

Au bout de quelque temps cependant un de ces cavaliers franchissait d'un bond prodigieux cette haie vivante qui l'entourait, et ne tarda pas à disparaître dans la direction d'où il était venu, bravant, par la vitesse de son coursier, la poursuite acharnée de ses ennemis.

Quant à l'autre cavalier, des hurlements de triomphe apprirent aux aventuriers cernés dans le camp qu'il venait d'être tué ou fait prisonnier.

Ce fut le dernier acte de ce lamentable drame. A chaque instant un des fuyards disséminés dans la plaine ou un des rares aventuriers restés dans le camp tombait sous la lance indienne pour ne plus se relever. Bientôt vainqueurs et vaincus disparurent dans les ténèbres; les mousque-

tades devinrent de plus en plus rares, puis on n'entendit plus rien.

Quelques instants après, les Indiens qui avaient poursuivi les malheureux fuyards venaient rejoindre leurs camarades victorieux; tous tenaient en main des chevelures encore dégouttantes de sang. La même mutilation avait été accomplie sur les blancs égorgés dans l'enceinte du camp.

Il ne restait de toute cette troupe de combattants que quelques fuyards échappés dans les ténèbres à cet horrible massacre. Quant aux autres, ce n'était plus que des cadavres dépouillés de leurs cheveux et mutilés de cent manières différentes, qui gisaient pêle-mêle avec les mules et les chevaux égorgés.

Une heure après la fin de ce sanglant combat, la flamme qui consumait les chariots éclairait au loin la plaine déserte et silencieuse.

Cette flamme montrait aussi un prisonnier blanc attaché au tronc d'un arbre de bois de fer, et un groupe d'Indiens exécutant une ronde sauvage autour du captif.

Assis, comme quelques heures auparavant, à l'entrée de la tente de don Estévan, l'Oiseau-Noir et l'Antilope semblaient deux esprits de destruction et de carnage. Ils paraissaient repaître avec délices leurs yeux du sombre spectacle de la mort, leurs oreilles des gémissements que la dernière agonie arrachait à quelques blessés, et leurs narines de l'odeur fade et nauséabonde du sang dont les vapeurs montaient jusqu'à eux.

Un ciel sombre et rougi çà et là par le reflet du feu couvrait ce lugubre spectacle.

Les deux Indiens avaient repris le calme de leur maintien, comme si l'un et l'autre eussent été totalement étrangers à tout ce qui venait de se passer. Tous deux gardaient le silence; l'Antilope le rompit le premier.

« Qu'entend maintenant l'Oiseau-Noir? demanda-t-il à son compagnon.

— Deux voix, répondit le chef, celle de la fièvre qui brûle la moelle de ses os et lui crie de se mettre entre les mains du médecin de la tribu. Il entend encore le bruit des trois guerriers du Nord qui fuient, et la voix d'un ami disant au chef blessé : « Un ami se chargera de ta vengeance. »

— C'est bien, répliqua simplement l'Antilope, demain je serai sur leurs traces avec trente de nos meilleurs guerriers. »

CHAPITRE XL.

Le val d'Or.

Il nous faut revenir maintenant au matin de cette même journée si fatale aux Mexicains, lorsque, miraculeusement échappés sur leur îlot flottant, les trois chasseurs vont pénétrer dans le val d'Or.

Une obscurité, qui n'était déjà plus celle des heures solennelles de la nuit dans les déserts, enveloppait encore le paysage et n'en laissait apercevoir que les grandes lignes. Les étoiles disparaissaient lentement l'une après l'autre, et dans cette demi-obscurité les pitons de la sierra se dessinaient comme des tours et des créneaux fantastiques dont un brouillard grisâtre couronnait le faîte.

Détaché de la masse des montagnes, sur le flanc desquelles des ombres épaisses traçaient de profondes fissures, un rocher en forme de cône tronqué s'élevait comme un bastion avancé. A la hauteur de son sommet, une cascade s'élançait de la montagne voisine et tombait avec fracas dans un gouffre sans fond. En avant de ce rocher, une rangée de saules nains et de cotonniers indiquait ou un terrain d'alluvion ou le voisinage d'un cours d'eau.

Puis la plaine immense du delta formé par l'écartement des deux bras du Rio-Gila, qui, à l'est et à l'ouest, se frayait un double passage à travers la chaîne des Montagnes-Brumeuses, se déployait dans toute sa sombre majesté.

Ce delta n'avait guère plus d'une lieue du sommet à la base ; mais cette dernière avait une étendue presque triple.

Pour le voyageur venant de la fourche de la rivière, tels étaient, dans ce jour indécis qui succède à la nuit, les traits saillants du paysage qui s'offrait à sa vue.

Cependant la lueur bleuâtre du matin remplaçait déjà les ténèbres sur les dentelures des montagnes. Comme d'une ébauche confuse, leurs sommités *émergeaient* l'une après l'autre de la teinte sombre du crépuscule matinal.

Une clarté encore douteuse s'infiltrait petit à petit dans les gorges de collines étagées en amphithéâtre. La lumière se faisait graduellement. Sur la plate-forme du rocher deux pins, comme deux fantômes devenus visibles, étendaient leurs puissantes racines et penchaient sur l'abîme leur tronc incliné et leur noir feuillage.

A leur pied, le squelette d'un cheval maintenu debout par des liens cachés, laissait voir sur ses ossements blanchis les sauvages ornements dont il avait jadis été paré. Des fragments de selle couvraient encore une partie de ses flancs à jour.

Les lueurs crépusculaires qui allaient en augmentant, ne tardèrent pas à éclairer de plus sinistres emblèmes : sur des poteaux élevés de distance en distance, des chevelures humaines flottaient au vent du matin ; ces hideux trophées indiquaient la sépulture d'un guerrier barbare. En effet, un chef indien, jadis renommé par ses exploits, reposait sur le sommet de la pyramide.

Couché dans son tombeau, il dominait, comme le génie de la déprédation, sur ces plaines où tant de fois avait retenti son cri de guerre, et qu'il avait parcourues sur ce cheval de bataille dont les ossements blanchissaient à côté

de lui à la rosée des nuits et à l'ardeur du soleil. Des oiseaux de proie qui volaient au-dessus de cette sépulture faisaient entendre leurs cris aigus, comme s'ils eussent voulu réveiller celui qui dormait à jamais, et dont la main glacée ne devait plus préparer leurs sanglants festins.

Quelques minutes plus tard, l'horizon opposé aux collines Brumeuses se teignit d'une pâle lumière; des nuages roses s'élancèrent vers le zénith : bientôt après, semblable à la première étincelle d'un incendie qui s'allume, un rayon de soleil frappa comme une flèche d'or le brouillard opaque de la sierra, et des flots de lumière inondèrent d'une nappe de flammes les profondeurs des vallées.

Le jour était venu dans tout son éclat, mais un manteau de brume dérobait encore la masse des collines. Ces brumes, bientôt soulevées par le vent du matin comme une draperie flottante, se divisèrent peu à peu. Des flocons de vapeur se suspendaient capricieusement aux feuilles des buissons, ou bondissaient comme des chamois de tige en tige. Tantôt ils laissaient voir de sauvages précipices et des chutes d'eau qui écumaient le long de leurs flancs, tantôt ils découvraient de profonds défilés à l'entrée desquels les offrandes de la superstition indienne envers les génies des montagnes s'étalaient avec profusion.

Au-dessus du tombeau du chef indien, et derrière les ossements à jour du cheval de bataille, la cascade lançait une poussière humide où se reflétaient sans cesse des arcs-en-ciel fugitifs. Enfin, au pied de la pyramide se présentait un étroit vallon fermé d'un côté par des roches à pic d'où pendaient de longues draperies de verdure, de l'autre par un lac aux eaux dormantes, à peine visible sous le manteau de plantes aquatiques dont il était couvert, et au milieu par la ceinture de saules et de cotonniers dont nous avons déjà parlé : c'était le val d'Or.

Au premier aspect, cet ensemble ne s'offrait aux regards que comme la sombre et bizarre décoration d'une nature sauvage; mais l'œil scrutateur du gambusino eut bientôt

su deviner les trésors sans nombre que recélait cette enceinte.

Rien ne trahissait encore dans ces lieux déserts la présence d'êtres animés, quand trois hommes, jusque-là cachés par les inégalités du terrain, apparurent tout près du val d'Or.

Tous trois semblaient jeter autour d'eux des regards étonnés et presque craintifs.

« Si le diable a quelque part un pied-à-terre dans ce bas monde, dit Pepe en arrêtant ses deux compagnons et en leur montrant le manteau de brume qui couvrait la chaîne de montagnes, ce doit être à coup sûr parmi ces gorges sauvages.

— S'il est vrai, comme on ne peut en douter, que c'est l'or qui fait commettre le plus de crimes sur la terre, il est plutôt à croire que l'Esprit du mal a choisi pour demeure ce val d'Or, qui contient, à votre dire, don Fabian, de quoi perdre une génération tout entière.

— Vous avez raison, répondit Fabian, dont la contenance était solennelle et le visage pâle, c'est ici peut-être, dans l'endroit que je foule à présent, que le malheureux Marcos Arellanos a été assassiné par l'homme qui l'accompagnait. Ah! si ces lieux pouvaient parler, je saurais le nom de celui que j'ai juré de poursuivre; mais le vent et la pluie ont effacé la trace des pas de la victime comme de ceux de l'assassin, et la voix du désert est restée muette.

— Patience, mon enfant, patience, reprit gravement Bois-Rosé, je n'ai jamais vu dans le cours d'une longue vie le crime rester sans châtiment; souvent on retrouve des empreintes qu'on croit effacées depuis longtemps, la voix de la solitude s'élève même parfois contre le coupable. Si l'assassin n'est pas mort, la cupidité le conduira de nouveau dans cet endroit, ce qui ne tardera pas, sans doute, car il est peut-être dans le camp mexicain. Maintenant, Fabian, attendrons-nous l'ennemi dans ces lieux, ou rem-

plirons-nous nos poches d'or pour retourner aux habitations? C'est ce que vous déciderez. »

En disant ces mots, le pauvre Bois-Rosé soupira.

« Je ne sais que décider, répondit Fabian; c'est presque contre ma volonté que je viens ici; j'obéis à votre influence, il est vrai, mais je dirais presque à une volonté plus forte que la mienne et que la vôtre. Je sens qu'une main invisible me pousse comme le soir où, sans me rendre compte de mes pensées, je venais vers vous m'asseoir à votre foyer. Pourquoi, moi qui ne saurais que faire de cet or, exposé-je ma vie pour le conquérir? Je l'ignore. Je ne sais qu'une chose, c'est que me voici, le cœur triste et l'âme pleine d'une cruelle incertitude.

— L'homme n'est que le jouet de la Providence, il est vrai, dit Bois-Rosé; cependant, quant à la tristesse que vous éprouvez, l'aspect de ces lieux la justifie suffisamment, et quant à.... »

Un cri rauque, une espèce de rugissement humain interrompit le Canadien et se mêla au grondement de la chute d'eau.

Ce cri semblait sortir du sépulcre indien et s'élever comme une voix accusatrice contre les envahisseurs de la demeure des morts.

Les trois chasseurs, surpris, levèrent à la fois la tête vers le sommet de la pyramide; mais nulle créature vivante ne s'y montrait. L'œil de l'un des oiseaux de proie planant au-dessus du rocher eût pu seul apercevoir l'auteur de ce cri jeté si subitement aux échos de la solitude.

L'imposante solennité des lieux, les souvenirs sanglants que ces lieux sombres et déserts évoquaient devant Fabian, et les idées superstitieuses qu'ils éveillaient dans l'âme de Pepe, joints à cette étrange et mystérieuse clameur, firent éprouver aux trois amis une sensation voisine de l'effroi. Il y avait quelque chose de si inexplicable dans le son de cette voix, qu'ils en vinrent un moment à douter de l'avoir entendue.

« Est-ce bien la voix d'un homme? dit tout bas Bois-Rosé en arrêtant Fabian et Pepe. Ou bien n'est-ce qu'un de ces échos singuliers qui retentissaient cette nuit dans les montagnes?

— Si c'est une voix humaine, je me demande d'où elle peut sortir, reprit Fabian, car j'ai bien entendu comme vous un cri au-dessus de nous. Il semblait venir du sommet de cette éminence, et cependant je ne vois personne.

— Plaise à Dieu, dit à son tour le carabinier en se signant, qu'au milieu de ces montagnes où grondent des bruits inexplicables, où des éclairs brillent par un ciel serein, nous n'ayons affaire qu'à des hommes! Mais quand ces brouillards cacheraient une légion de diables, du moment que ce vallon contient, dites-vous, plusieurs années d'appointements du roi d'Espagne, veuillez, seigneur don Fabian, rappeler vos souvenirs et nous dire si nous en sommes encore loin. »

Fabian sembla recueillir ses souvenirs, puis il jeta de nouveau un regard attentif autour de lui, depuis la crête des Montagnes-Brumeuses et le sommet des pyramides, jusqu'aux vapeurs lointaines qui s'élevaient de l'embranchement de la rivière. Ce paysage bizarre était bien celui qu'on lui avait minutieusement décrit.

Satisfait de cet examen, il répondit à la question de l'Espagnól.

« Nous y touchons sans doute, car il doit être au pied du tombeau du chef indien, et ces ornements sauvages indiquent assez que ce bloc de rochers est le tombeau lui-même. Nous n'avons pas une minute à perdre. Pendant que vous et Bois-Rosé allez faire le tour de ce rocher, je vais donner un coup d'œil à travers ces cotonniers et ces saules.

— Je me défie de tout ce qui m'entoure dans ce mystérieux endroit, reprit Bois-Rosé. Ce cri que nous venons d'entendre révèle la présence d'une créature humaine;

blanche ou rouge, elle est à craindre. Laissez-moi, avant de nous séparer, examiner le terrain près de nous. »

Tous trois baissèrent vers la terre des yeux accoutumés à lire sur sa surface comme dans un livre ouvert.

« Que vous disais-je, s'écria le premier le Canadien, voici l'empreinte des pieds d'un blanc, et je jurerais qu'il était ici il n'y a pas plus de dix minutes. »

En effet, des pieds d'hommes étaient marqués sur le sable, et l'un d'eux avait foulé du pourpier sauvage, dont les brins se relevaient doucement l'un après l'autre. Ces vestiges se dirigeaient vers la haie des cotonniers.

« En tout cas, il est seul, » dit Fabian.

Et il s'avançait vers l'enceinte de verdure, quand Bois-Rosé le retint.

« Laissez-moi faire ; cette haie impénétrable peut cacher l'ennemi. Mais non, ajouta-t-il, l'homme dont voici les pas n'a fait qu'écarter les vignes vierges qui s'enchevêtrent dans les arbres pour jeter un coup d'œil dans cet endroit. »

Bois-Rosé écarta aussi en disant ces mots, les branches et le réseau grimpant qui les enlaçait ; mais, après un court examen dont le résultat ne lui présenta rien de remarquable, il se retira et laissa le rideau de verdure se refermer de lui-même.

Le chasseur suivit les empreintes ; mais plus loin le sol devenait calcaire, parsemé de pierres plates semblables aux pierres tumulaires dans les cimetières, et ne conservait plus de traces.

« Nous ferons le tour de ce rocher conique, reprit Bois-Rosé, peut-être là le terrain vous en dira-t-il plus long. Venez, Pepe ; Fabian, attendez-nous ici. »

Les deux chasseurs s'éloignèrent ; Fabian resta seul et pensif. Ce val d'Or dont il avait rêvé la conquête au temps où son cœur abritait de si douces espérances, ce val d'Or était là quelque part près de lui. Ce rêve, qu'il n'osait autrefois caresser que comme une chimère, était à présent une réalité ; et Fabian était plus malheureux qu'à l'époque

où l'amour qui espère souriait encore à sa pauvreté. C'est ainsi que le bonheur s'éloigne toujours au moment où on croit le saisir.

Parfois, dans le silence des forêts, le voyageur prête une oreille avide aux notes mélodieuses du *cenzontlé*[1], pour ne pas perdre un seul de ses accents. Il s'avance avec précaution vers l'endroit où, caché sous le feuillage, l'oiseau des solitudes ne veut confier qu'à elles seules ses plus suaves accords. Vain espoir ! le voyageur a beau marcher, le chantre ailé s'enfuit, sa voix est toujours aussi lointaine, et lui-même toujours aussi invisible.

Ainsi l'homme entend souvent dans le lointain des voix qui lui chantent le bonheur. Séduit par leur charme, il accourt à elles, mais elles fuient sans cesse à son approche, et sa vie se passe à poursuivre, sans jamais pouvoir l'atteindre, ce bonheur que lui promettaient des voix trompeuses.

Pour Fabian, le bonheur n'était plus au val d'Or ; il n'était plus nulle part. Aucune voix lointaine ne chantait à présent dans la solitude de sa vie ; le voyageur n'avait plus de but à poursuivre, plus d'image fuyante, mais toujours caressée avec l'espoir de l'enlacer enfin dans ses bras.

Fabian était dans l'un de ces moments que Dieu fait rares heureusement dans la vie, pendant lesquels tout est ténèbres ainsi que sur la mer quand le phare qui guide le marin s'est éteint.

L'âme attristée, comme quand on n'espère plus, Fabian s'avança machinalement vers la ceinture d'arbustes touffus qui formait devant lui un fourré presque impénétrable. Mais à peine eut-il frayé un passage à sa vue au milieu des branches entrelacées, qu'il s'arrêta immobile de surprise et dans une silencieuse contemplation.

L'ombre bleuâtre qui régnait encore au fond du vallon disparaissait devant le soleil et découvrait en s'évanouissant

1. L'oiseau moqueur.

graduellement d'innombrables et mystérieuses lueurs. Pressées comme les galets sur la grève, les cailloux d'où jaillissaient ces lueurs n'auraient pas pu se compter.

Tout autre qu'un chercheur d'or se fût mépris à l'aspect de ces cailloux semblables aux vitrifications semées au pied des volcans; mais l'œil exercé de Fabian n'eut besoin que de les entrevoir un seul instant pour reconnaître sous leur enveloppe argileuse, l'or vierge, l'or natif, tel que les torrents l'apportent des montagnes dans la plaine.

Devant ses yeux s'étendait le plus riche trésor qui se fût jamais dévoilé aux recherches de l'homme.

Cependant, si la brise eût apporté à travers les déserts aux oreilles du jeune comte de Mediana les accents de la voix de Rosarita quand elle le rappelait quelques jours avant à l'hacienda, il eût quitté joyeusement tous ces trésors pour courir vers elle.

Mais le vent était muet, et il y a dans l'or une fascination telle, que Fabian, en dépit de sa mortelle tristesse, éprouva un insurmontable vertige.

Toutefois ce vertige fut de courte durée : l'âme de Fabian était de celles que la prospérité n'enivre pas, et, après quelques minutes d'une exaltation dont le cœur le plus désintéressé n'eût pu se défendre, il appela ses deux compagnons.

Le chasseur et Pepe l'eurent bientôt rejoint.

« L'avez-vous trouvé ? s'écria l'ex-carabinier.

— Le trésor, mais non pas l'homme. Voyez, dit simplement Fabian en écartant avec sa carabine le réseau de lianes qui masquaient la vue du vallon.

— Quoi ? demanda Pepe, ces pierres étincelantes....

— C'est l'or pur, ce sont les trésors que Dieu cache depuis des siècles.

— Jésus Dieu ! s'écria Pepe frappé de stupeur; puis, l'œil ardemment fixé sur cet amas fascinant de richesses étalées devant lui, il tomba sur un genou. Des passions, depuis longtemps foulées aux pieds, semblèrent refluer

jusqu'à son cœur; une transformation complète s'opérait en lui, et l'expression sinistre de son visage pâle rappela tout à coup celle du bandit qui, vingt ans auparavant, avait marchandé le prix du sang.

« A présent, continua Fabian, qui regardait d'un air mélancolique les jeux de la lumière sur les cailloux d'or, en pensant que toutes ces richesses ne valaient pas pour lui un sourire, un regard de celle qui l'avait dédaigné, je m'explique comment les deux rivières dans leur crue annuelle, et les torrents qui descendent des Montagnes-Brumeuses, en couvrant cet étroit vallon, y charient chacun de leur côté l'or des placers et l'or des collines : la position de ce val est peut-être unique dans le monde. »

Mais l'Espagnol n'écoutait pas la voix de Fabian; les richesses, que la rude leçon qu'il avait reçue, que la vie d'indépendance et de bonheur sauvage qu'il goûtait depuis dix ans lui avaient appris à dédaigner, reprenaient tout à coup leur terrible empire sur lui.

Comme une de ces passions funestes qui, mal assoupies encore dans le cœur qu'elles ont déchiré, se réveillent aussi violentes que jamais sur un mot, sur un souvenir fortuit, la passion de l'or surgissait subitement dans l'âme du chasseur avec une nouvelle force à la vue de ces trésors.

« Vous ne pouviez soupçonner, n'est-ce pas, Pepe, reprit Fabian toujours pensif, que tant d'or fût réuni dans un seul endroit? je le conçois; moi dont le premier métier a été celui de chercheur d'or, je n'aurais osé le rêver, même après ce qu'on m'avait dit. »

Pepe ne répondait pas davantage. Son œil égaré ne cessait d'errer avec avidité sur les blocs d'or que pour jeter à la dérobée un regard sinistre sur Fabian, qui semblait ne plus voir ceux qui l'entouraient, et sur Bois-Rosé, immobile dans son attitude favorite, le bras sur le canon de sa carabine, qui devant tous ces trésors ne regardait que le plus cher à ses yeux, le jeune homme que le ciel lui avait rendu.

L'Espagnol avait devant lui, d'un côté, son vieux compagnon de périls : dans cent rencontres diverses, tous deux avaient poussé ensemble leur cri de guerre, comme ces frères d'armes de l'ancienne chevalerie qui combattaient toujours sous la même bannière ; le froid, la faim, la soif, tout leur avait été commun ; leurs jours s'étaient écoulés sous le même soleil, leurs nuits sous le même dais d'étoiles.

De l'autre côté était l'enfant orphelin par sa faute, son remords de vingt ans, l'amour, la vie de son unique ami dans ce monde ; mais le démon de la cupidité qui lui mordait le cœur effaçait tous ces souvenirs du passé : ces deux hommes étaient de trop aujourd'hui à ses yeux.

Un frisson de terreur agita le corps de Pepe quand ces pensées traversèrent son âme. Une lutte acharnée s'établit au dedans de lui, lutte des instincts de la jeunesse contre les instincts plus nobles qu'avait développés le spectacle de la nature où l'homme se sent plus près de Dieu ; mais cette lutte si terrible fut courte ; le miquelet de jadis avait disparu tout à coup, et, quand Pepe put se rendre compte de ses odieuses pensées, la noble nature qu'il avait reconquise l'emporta : le vieil homme était à jamais vaincu, il ne restait plus que l'hôte des bois purifié par le repentir et la solitude.

Le genou toujours incliné sur la terre, Pepa avait fermé les yeux ; une larme furtive, larme inaperçue de ses deux compagnons comme la lutte dont il sortait vainqueur, se fit jour à travers sa paupière et roula sur sa joue bronzée.

« Seigneur comte de Mediana, s'écria-t-il en se relevant, vous êtes dès aujourd'hui un riche et puissant seigneur, car tout cet or est à vous seul ? »

En disant ces mots, il découvrit son front et s'inclina respectueusement par un effort sublime devant celui qui désormais n'avait plus rien à lui pardonner.

« A Dieu ne plaise, dit vivement Fabian, que vous ne partagiez avec moi cet or, après avoir partagé nos périls !

Qu'en dites-vous, Bois-Rosé? Ne vous réjouissez-vous pas de devenir aussi dans votre vieillesse un riche et puissant seigneur? »

Mais toujours et tranquillement appuyé sur le canon de sa carabine, Bois-Rosé, impassible devant tant de richesses comme le rocher qui s'élevait au-dessus d'elles, se contenta de secouer la tête, tandis qu'un sourire d'ineffable tendresse pour Fabian témoignait de l'unique intérêt qu'il prenait à ce merveilleux spectacle.

« Je pense comme mon ami Pepe, reprit le Canadien; que ferai-je de ces biens que tout le monde convoite? Si cet or a pour nous une valeur inestimable, c'est parce qu'il doit vous appartenir; la possession du moindre de ces cailloux ôterait à ses yeux comme aux miens le prix du service que nous avons pu vous rendre. Mais le moment est venu d'agir et non de parler; à coup sûr nous ne sommes pas seuls dans ces solitudes. »

Cette dernière réflexion rappelait qu'en effet le temps était précieux. Pepe, le premier, écartant les branchages des cotonniers, se fit jour à travers l'enceinte de verdure; mais à peine avait-il pénétré dans le val d'Or que l'explosion d'une arme à feu retentit dans les montagnes. Au bout de quelques secondes sa voix rassura ses deux amis pleins d'une anxiété douloureuse sur son sort.

« C'est le diable, s'écria l'ex-carabinier, qui nous défend d'empiéter sur ses domaines; mais en tout cas c'est un diable dont le coup d'œil n'est pas infaillible. »

Avant de s'engager à leur tour dans le vallon, le Canadien et Fabian levèrent les yeux une seconde fois vers le sommet de la pyramide d'où le coup, comme la voix qu'ils avaient entendue, paraissait sortir. Mais un brouillard épais, détaché par la brise du sommet des collines, dérobait en ce moment à leur vue la plate-forme du rocher et sa décoration fantastique.

Bois-Rosé et Fabian ne tardèrent pas à rejoindre le carabinier, et tous trois, sans se consulter, s'élancèrent

d'un commun accord vers le rocher isolé. C'était là que se cachait sans nul doute l'ennemi qui les menaçait.

Les flancs de la pyramide, quoique escarpés, étaient revêtus de broussailles qui permettaient de les gravir. C'était néanmoins une dangereuse tentative, car le brouillard ne laissait pas deviner à combien d'ennemis les trois compagnons pouvaient avoir affaire.

Fabian voulut passer le premier; mais le bras vigoureux du Canadien le maintint en arrière, tandis que Pepe était déjà parvenu à moitié de la hauteur du rocher. Faisant alors de son corps un bouclier à son enfant bien-aimé, Bois-Rosé suivit Pepe, après avoir supplié Fabian de ne monter que sur ses pas.

Cependant le panache de brume continuait à ondoyer au sommet de la pyramide, qu'il couvrait inégalement en changeant de place sous le souffle du vent.

Sans se laisser effrayer par les embûches que pouvait recéler cette masse de vapeurs tristement agitées par la brise, l'intrépide carabinier montait toujours. Il disparut bientôt au milieu du brouillard.

Fabian et Bois-Rosé le perdirent de vue au moment où ils s'arrêtèrent un instant pour reprendre haleine; puis, le cœur en proie à une incertitude pénible, ils continuèrent leur périlleuse escalade. Un cri de triomphe jeté par Pepe prouva qu'il était arrivé sain et sauf. Ses deux compagnons répondirent à son cri et ne tardèrent pas à gagner eux-mêmes la plate-forme. Elle était déserte.

Au moment où les trois amis, désappointés de leur peu de succès et presque invisibles l'un à l'autre au milieu des vapeurs, se disposaient à redescendre dans la plaine, une rafale soudaine du vent qui soufflait sur les sommets dépouillés des collines chassa brusquement le brouillard et leur permit de plonger leur vue dans le lointain.

A droite et à gauche, c'était l'image la plus complète du désert dans toute sa morne tristesse : des plaines arides où tourbillonnaient des trombes de sable, un terrain stérile et

desséché que le soleil couvrait d'une nappe ardente, partout le silence, partout l'immobilité, excepté cependant d'un côté.

Bien loin de l'enceinte de saules et de cotonniers qui de la plaine masquaient l'entrée du val d'Or, quatre cavaliers, presque encore ensevelis dans la brume de la rivière, d'où ils semblaient sortir, s'avançaient serrés l'un contre l'autre, la carabine au poing. Toutefois la distance où se trouvaient encore les nouveaux venus était assez grande pour que ceux qui occupaient la plate-forme du rocher ne pussent distinguer ni leurs costumes ni la couleur de leur teint.

« Va-t-il nous falloir soutenir encore un siége ici? s'écria Bois-Rosé. Sont-ce des blancs, sont-ce des Peaux-Rouges?

— Peaux-Rouges ou blancs, ce sont certainement des ennemis, » dit Pepe.

Pendant que les trois aventuriers se baissaient pour ne pas être aperçus, un personnage jusqu'alors invisible aux deux partis entrait doucement dans le lac. Il écarta avec précaution les feuilles flottantes des nénufars, forma de leurs disques luisants un abri au-dessus de sa tête, et resta immobile. Le lac abritait un hôte inattendu, mais sa surface n'avait pas changé d'aspect. Ce personnage, c'était Cuchillo, chacal immonde qui, mal conduit par son destin, venait chasser sur le terrain des lions.

CHAPITRE XLI.

Le supplice de Tantale.

Quand, à la suite de sa course haletante, Cuchillo eut gagné le voisinage des Montagnes-Brumeuses, il s'arrêta de nouveau. Le bandit n'avait pas oublié la configuration

des lieux qu'il avait déjà vus, mais son cœur troublé de crainte et de joie, le sang qui bourdonnait à ses oreilles, ôtaient à sa vue sa clairvoyance ordinaire. Il eut besoin de faire halte un instant pour s'orienter.

Ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'il put jeter autour de lui un coup d'œil plus calme.

L'obscurité était encore complète quand il arriva non loin de la pyramide qui s'élevait au-dessus du val d'Or; les vapeurs humides du lac enveloppaient d'un voile épais le vallon et la colline escarpée du sépulcre indien.

Le sourd grondement de la cascade qu'il se rappelait fut pour lui un signal qui fixa ses incertitudes. Il n'avait pas oublié que la chute d'eau se précipitait dans un gouffre à peu de distance du placer.

Il mit alors pied à terre pour se reposer un instant en attendant le jour; mais à peine était-il assis qu'il bondit comme s'il eût été mordu par un serpent. Un hasard fatal l'avait fait arrêter précisément à la même place où il avait frappé Marcos Arellanos. Un souvenir rapide comme l'éclair retraça à l'esprit effrayé du bandit jusqu'aux moindres détails de cette lutte mortelle.

Toutefois le sentiment de terreur qu'éprouva Cuchillo ne fut que de courte durée.

Sous le ciel pur de cette portion de l'Amérique où nous avons introduit le lecteur, la superstition n'a pas établi son empire comme dans nos contrées brumeuses, où les brouillards du soir prêtent aux objets un aspect fantastique et portent naturellement à la rêverie.

De la rêverie est née cette sombre poésie fille du Nord, qui a peuplé de revenants et de fantômes nos pays, assez déshérités déjà par la nature, comme si les âmes de ceux qui toute leur vie ont été condamnés aux frimas ne devaient pas s'estimer trop heureuses d'en être délivrées pour revenir les endurer de nouveau.

Dans les solitudes américaines, le voyageur isolé craint plus les vivants que les morts, et Cuchillo avait trop à re-

douter les blancs ou les Indiens pour s'occuper longtemps d'Arellanos.

D'autres idées vinrent petit à petit au bandit et remplacèrent dans son âme celles qui l'avaient agitée : il recouvra, nous ne dirons pas du calme, car le voisinage du gîte d'or ne lui laissait pas sa liberté d'esprit; mais, du moins, il cessa de penser à un crime qui se confondit avec tous ceux dont il s'était rendu coupable.

Le souvenir d'Arellanos était déjà bien loin quand les premières lueurs de l'aube surprirent Cuchillo au milieu de l'ivresse que la cupidité faisait monter à son cerveau.

Bien qu'il fût à peu près certain que personne n'avait pu le voir s'éloigner du camp et encore moins le suivre, il résolut de gravir la pyramide qui s'élevait devant lui, et du haut de cette éminence d'interroger au loin le désert.

Les deux sapins, dont la verdure sombre couronnait le tombeau du chef apache, lui parurent merveilleusement placés pour le dérober aux yeux des Indiens, s'il s'en trouvait par hasard dans le voisinage, et il s'achemina vers le pied de la pyramide.

Il ne put cependant s'empêcher de jeter en passant un coup d'œil à la fois avide et anxieux sur le vallon aux cailloux d'or. Une pensée soudaine était venue dissiper un instant son extase. Le placer était-il toujours vierge comme lorsqu'il l'avait quitté deux ans auparavant?

Un simple coup d'œil le rassura. Rien n'était changé à l'aspect du val d'Or; c'étaient toujours ces radieux faisceaux de lumière que lançaient les amas du précieux métal. Le voyageur dévoré de la soif au milieu de l'immensité des sables embrasés n'aperçoit pas avec plus de joie l'oasis aux eaux courantes où il va se désaltérer; jamais, aux temps mythologiques, faune ou satyre ne lança sur une nymphe surprise au bain, sous l'ombre discrète du feuillage, des regards plus ardents que Cuchillo sur les monceaux d'or natif brillant à travers la haie de cotonniers.

Tout autre aventurier que son heureuse étoile eût guidé

vers cet endroit se fût hâté de se charger d'autant d'or qu'il en eût pu porter, et de s'enfuir avec son butin. Mais chez Cuchillo la cupidité était une passion réfléchie et poussée jusqu'à ses dernières limites. Avant de le déflorer, le bandit voulait repaître ses yeux de ce trésor caressé pendant deux années dans sa pensée, et pour lequel il n'avait pas hésité à sacrifier la vie de tous ses compagnons d'aventures.

Après quelques instants donnés à une contemplation pleine d'extase, Cuchillo prit son cheval par la bride, marcha rapidement vers les montagnes, et l'attacha à l'un des buissons qui croissaient dans une gorge assez profonde pour le cacher à tous les yeux; puis il se mit en devoir d'escalader la pyramide.

Arrivé au sommet, il avait parcouru de l'œil les solitudes environnantes pour s'assurer qu'il était bien seul. Un examen attentif de quelques minutes l'avait de nouveau rassuré. En effet, don Estévan et ses trois compagnons d'un côté, le chasseur canadien et ses deux amis de l'autre, ayant des renseignements moins précis, étaient obligés de reconnaître les lieux, et se trouvaient encore engagés dans les collines hors de la portée de sa vue. Satisfait du silence qui régnait autour de lui, Cuchillo, un instant absorbé par le voisinage des trésors étalés à ses pieds, avait reporté machinalement ses regards vers la cascade.

La nappe d'eau qui semblait, en tombant derrière la pyramide, jeter sur son sommet au-dessus de l'abîme un pont d'argent en fusion, s'ouvrait parfois dans sa chute. Alors, à travers les vapeurs irisées que le vent dispersait, un bloc d'or, mis à nu par l'action séculaire des eaux, étincelait aux rayons du soleil. Le plus monstrueux des fruits qui se soient jamais balancés aux aisselles d'un cocotier ne dépassait pas son volume.

Continuellement lavé par la poussière humide de la cascade, ce bloc d'or apparaissait dans tout son éclat, et semblait à chaque instant prêt à s'échapper de la demi-enve-

loppe de silex qui le retenait; et cependant, depuis des siècles peut-être, il menaçait d'engloutir avec lui dans l'abîme la valeur de la rançon d'un roi.

A l'aspect du bloc qu'il lui semblait pouvoir saisir en étendant le bras, un élan de joie insensée traversa le cœur de Cuchillo. Avidement penché sur l'abîme, les mains étendues et les yeux dilatés, sa poitrine se gonfla jusqu'à se rompre, et il eût succombé à l'émotion poignante qui l'oppressait, si un cri de douleur et d'allégresse à la fois ne se fût échappé de sa bouche.

C'était le cri qu'avaient entendu le Canadien et ses deux compagnons.

Bientôt cependant un spectacle auquel il était loin de s'attendre au milieu de cette solitude ne tarda pas à lui arracher un autre cri; mais cette fois c'était un cri de rage. Le bandit venait d'apercevoir une créature humaine, un homme possesseur comme lui du secret de sa vie, foulant d'un pied profane le trésor qu'il croyait ne devoir appartenir qu'à lui seul.

Bois-Rosé et Fabian étaient invisibles à ses yeux derrière la ceinture épaisse du val d'Or; Cuchillo pensa que l'ex-carabinier était seul, et sans réflexion, et presque sans se donner le temps d'ajuster, il avait fait feu sur lui.

C'est ainsi que Pepe avait échappé à la balle de la carabine qu'il avait entendue siffler à ses oreilles.

Il faut renoncer à peindre la rage et la stupéfaction du bandit quand, caché lui-même derrière des branches de sapin, il vit deux hommes se joindre à Pepe; quand dans l'un d'eux il reconnut à sa haute stature l'un des terribles chasseurs qu'il avait vus à l'œuvre contre les tigres à la Poza, et dans l'autre Fabian, celui qui, deux fois déjà, avait échappé à ses embûches.

Un frisson mortel glaça un instant son cœur dans sa poitrine; Cuchillo chancela éperdu : il lui fallait fuir une fois encore ce val d'Or, dont une fatalité semblait tou-

jours devoir l'éloigner et n'allumer chez lui que d'insatiables désirs.

Heureusement pour le bandit, la brume épaisse flottant encore au sommet de la pyramide le déroba aux regards des trois ennemis qui montaient vers lui.

Quand ils arrivèrent au haut de l'éminence, Cuchillo avait pu, sans être aperçu, descendre par le versant opposé, après avoir eu le temps de reconnaître aussi dans le lointain don Estévan et sa suite. Ce fut un nouveau sujet de crainte et de surprise pour le bandit, qui, se glissant comme un serpent le long des rochers, vint se cacher sous les feuilles des nénufars, dans les eaux du lac, résolu à attendre le dénoûment de son étrange aventure.

Cuchillo était caché à tous les yeux, prêt à profiter du conflit qui allait s'engager entre don Estévan et ses trois compagnons d'une part, entre Fabian et ses deux amis de l'autre.

Un frisson de joie diabolique vint se mêler à ceux que lui causait la fraîcheur des eaux du lac. Il était là comme l'oiseau de proie qui attend, en planant dans les nuages, que le champ de bataille lui livre sa pâture.

Il lui fut facile de pressentir une lutte mortelle entre Fabian et le duc de l'Armada; et il calcula rapidement les chances favorables qui lui restaient encore.

Si les trois chasseurs étaient vainqueurs, il n'avait rien ou peu de chose à redouter de Fabian, qui était toujours à ses yeux Tiburcio Arellanos. Les Mexicains de basse classe ne regardent le plus souvent, entre eux, un coup de couteau que comme une chose de peu d'importance, et il espérait se faire pardonner celui dont il avait gratifié Tiburcio, en rejetant sur don Estévan tout l'odieux de sa conduite.

Si ce dernier restait maître de la place, il se flattait de colorer facilement sa désertion d'un prétexte plausible. Il se décida donc à laisser commencer la lutte, et à se porter,

au moment décisif, au secours du plus fort, certain à peu près que, de quelque côté que demeurât l'avantage, son intervention devait plaider sa cause et achever de la gagner.

Pendant que Cuchillo essayait de se consoler de sa mésaventure par tous ces raisonnements, qui ne laissaient pas que d'être assez spécieux, Bois-Rosé avait pu distinguer la couleur des nouveaux venus.

« Ce sont quatre cavaliers du camp mexicain, dit-il.

— Je l'avais bien prévu, s'écria Fabian; nous allons avoir toute la troupe sur les bras et nous trouver pris ici comme des chevaux sauvages dans une estacade.

— Chut! répondit Bois-Rosé, et rapportez-vous-en à moi pour vous sortir de ce mauvais pas. Rien ne prouve qu'il y ait d'autres cavaliers derrière ceux-ci, et, en tout cas, nous ne pourrions choisir un poste plus avantageux que cette éminence, d'où nous pourrions défier une tribu de sauvages tout entière; rien ne prouve non plus qu'ils aient l'intention de s'arrêter ici. En attendant, je vais les surveiller. »

En disant ces mots, le Canadien se couchait à plat ventre et s'arrangeait de manière à cacher sa tête entre des pierres qui garnissaient comme des créneaux le sommet de la pyramide, sans perdre de vue toutefois les quatre cavaliers. On commençait à entendre le bruit des pas de leurs chevaux au milieu du silence de la plaine.

Le vieux chasseur les vit faire halte un instant et se consulter : mais leur voix n'arrivait pas jusqu'à lui.

« Pourquoi ce retard, Diaz? disait le duc de l'Armada à son confident, et non sans quelque impatience; le temps presse, et nous en avons déjà trop perdu.

— La prudence exige que nous n'avancions pas ainsi sans reconnaître d'abord les lieux.

— Ne sont-ils pas conformes à la description que nous en a donnée Cuchillo ?

— C'est vrai, mais le coquin doit être caché quelque part par ici, puisque nous avons encore retrouvé tout à

l'heure ses traces dans la direction de ce rocher ; il peut n'être pas seul, et nous avons tout à craindre de lui. »

Don Estévan fit un signe de dédain.

« Diaz ne se trompe pas, à mon avis, dit Baraja : personne ne m'ôterait de l'idée que j'ai vu comme l'ombre d'un homme sur le sommet de ce rocher.

— Toutes les offrandes déposées par les Indiens à l'entrée de ces défilés, ajouta Oroche, prouvent que cet endroit est fréquenté par eux ; la solitude n'est peut-être pas aussi complète qu'elle le paraît. Les Indiens sont plus à craindre que Cuchillo, et la vie du seigneur don Estévan est celle qu'on doit le moins exposer. »

Don Estévan se rendit à ces raisons, et Oroche, désigné pour aller explorer les lieux, mit pied à terre et se détacha du groupe.

« Ah ! dit Bois-Rosé à voix basse, je reconnais à présent parmi ces cavaliers un de ceux que j'ai vus la nuit à la Poza, celui qui se fait appeler don Estévan, et qui n'est autre que don Antonio de Mediana.... que son étoile nous livre enfin !

— Don Antonio de Mediana ! répéta Fabian. Est-ce possible ? Ne vous trompez-vous pas ?

— C'est lui ! vous dis-je.

— Ah ! s'écria Fabian, je le vois à présent, c'était le doigt de Dieu qui me poussait malgré moi vers cet endroit maudit. Mânes de ma mère, ajouta-t-il tout bas, réjouissez-vous au fond de votre tombeau ! »

Pepe garda le silence ; mais, au nom qu'il venait d'entendre, il leva la tête à son tour. La haine brillait dans son regard, et son œil semblait mesurer la distance qui le séparait encore de celui dont il avait à tirer vengeance. Un habile tireur comme Bois-Rosé eût à peine atteint l'un des cavaliers, et Pepe se cacha de nouveau derrière la crête du rocher.

« Ne vous levez donc pas ainsi, Pepe, dit le Canadien ; autrement vous nous ferez découvrir !

— N'apercevez-vous pas d'autres cavaliers derrière ceux-ci? demanda Fabian.

—Personne. Depuis la pointe là-bas, où la rivière se divise en deux branches, jusqu'ici, je ne vois que de la brume et du soleil, et pas un être vivant.... à moins, reprit Bois-Rosé après s'être un instant interrompu comme s'il cherchait à se rendre compte de l'apparition d'un objet lointain, à moins que cette masse noire que je vois flotter sur la rivière ne soit pas, ainsi que je le présume, un arbre mort en dérive. En tous cas, que ce soit un tronc ou un canot d'écorce, la masse noire suit le fil de l'eau et par conséquent s'éloigne de nous.

— Qu'importe? dit Fabian, plus intéressé à surveiller don Antonio qu'à s'occuper d'un objet éloigné, décrivez-moi les cavaliers qui accompagnent le chef; peut-être les reconnaîtrai-je à la description que vous m'en ferez.

— Ah! continua le Canadien, le canot d'écorce ou le tronc d'arbre....

— Laissez cet objet lointain, pour l'amour de Dieu! s'écria Fabian agité d'une impatience furieuse; qu'avons-nous à nous en inquiéter?

— Demandez au matelot en vigie dans une mer inconnue s'il doit s'inquiéter des récifs. Eh bien! s'il faut vous le dire, cette masse noire peut être un canot d'écorce, et Dieu veuille qu'il ne débarque pas ici quelques-uns de ces forbans du désert comme il y en a tant dans ces parages. Bon! le canot disparaît dans le brouillard.

— Les cavaliers! les cavaliers, répondit Fabian d'une voix sourde.

— Quant aux trois autres cavaliers, je ne les connais pas. Il y en a un dont la taille est droite, élancée comme un jonc; quel beau cheval il monte!

— Un cheval bai brun, des galons d'or à son feutre, la figure noble.

— Précisément.

— C'est Pedro Diaz.

— Vive Dieu ! reprit Bois-Rosé, il y en a parmi eux un autre qui semble s'être complu à faire des lanières de son manteau.

— C'est Oroche, interrompit Fabian. Mais ce serait une lâcheté de ne pas nous montrer, à présent que Dieu nous envoie don Antonio presque seul.

— Patience, dit Pepe ; je suis comme intéressé à ne pas le laisser échapper, mais la précipitation peut tout compromettre. Quand on a attendu quinze ans, on peut bien attendre une minute de plus. Sont-ils seuls, Bois-Rosé, ou apercevez-vous au loin le reste de leur escorte ?

— Le sable tourbillonne là-bas, mais c'est le vent qui le soulève ; ils sont seuls ! Ah ! voilà qu'ils s'arrêtent comme s'ils cherchaient à s'orienter. Ils regardent de côté et d'autre. Voilà l'homme au manteau en lanières qui descend de cheval et s'avance vers l'enceinte des saules.

— Oui, dit Fabian, ils ont de bonnes raisons pour savoir le chemin. Mais n'y a-t-il pas parmi eux un homme vêtu de *gamuza*[1], montant un cheval gris pommelé ? S'il y est, c'est Cuchillo.

— Il n'y est pas, reprit le chasseur ; mais, tenez, l'homme au manteau se baisse, il ramasse du sable et le vanne dans sa main. Il entr'ouvre le rideau de lianes, il disparaît derrière la haie.... Ah ! le coquin a trouvé le gîte, poursuivit le chasseur, mais je me trompe beaucoup, ou nous allons le faire décompter tout à l'heure. »

Il y eut un moment de silence pendant lequel les trois amis retinrent jusqu'à leur haleine. Le chasseur se remit bientôt en observation.

« Il me semble voir les eaux du lac s'agiter, dit-il. Ah ! l'homme au manteau est sorti de l'enceinte ; il parle à l'un de ses compagnons, et tous deux se mettent à gambader comme des fous ; la joie leur trouble le cerveau, et je le crois sans peine ; rarement ces gens qui ne cherchent que

1. Peau de daim tannée.

l'or en ont trouvé un gîte semblable à celui-ci; mais ils sont seuls, et le moment est arrivé où il faut leur faire voir que ce trésor n'appartient qu'à nous. Nous ne pouvons tuer des chrétiens comme des chiens ou des Apaches, ce qui est la même chose; nous les sommerons donc de se rendre à discrétion. »

En disant ces mots, Bois-Rosé se relevait lentement, semblable à l'aigle agitant, avant de les déployer dans toute leur envergure, les puissantes ailes dont le vol rapide va le jeter dans la foudre de son aire élevée jusqu'à la plaine.

Rassurés par l'examen des lieux, qui paraissaient complétement déserts, Oroche et Baraja, remontés sur leurs chevaux, avaient fait signe à don Estévan et à Pedro Diaz, restés en arrière, de venir les rejoindre.

Les deux éclaireurs, bien qu'éblouis par l'aspect étincelant du val d'Or, n'avaient pu méconnaître sur le sable les empreintes laissées par Cuchillo. Ils attendaient l'arrivée de leur chef pour prendre ses ordres à cet égard.

Tous deux, comme Cuchillo et Pepe, avaient simultanément ressenti au cœur la morsure du démon de la cupidité.

Ces lieux sombres, ces gorges solitaires, la certitude d'être les seuls dans tout le camp à partager avec don Estévan et Diaz le secret de ce placer dont la vue donnait le vertige, tout murmurait à leurs oreilles de sinistres conseils.

Si don Estévan, si Pedro Diaz ne retournaient plus au camp, Baraja et Oroche restaient seuls. Plus tard Oroche et Baraja verraient à se défaire l'un de l'autre. Telles étaient les pensées qui traversaient l'âme des deux éclaireurs, et qu'exprimaient un regard échangé entre eux quand les cavaliers vinrent les rejoindre.

« Nous avons vu les traces de Cuchillo, dit Baraja, et, si nous voulons le prendre, il faut visiter avec soin ces montagnes.

— Cuchillo a vu le trésor, et il ne doit point nous échapper, ajouta Oroche. Je pense comme Baraja qu'il a dû aller se cacher dans ces gorges, où il espère que nous ne le suivrons pas.

— Seigneur don Estévan, dit Pedro Diaz, je suis d'avis à présent que nous retournions au camp. »

Don Antonio hésita un instant, pendant lequel le cœur de Baraja battit violemment commme celui d'Oroche.

Le conseil de Diaz était bon à suivre, et les deux drôles le sentaient mieux que personne ; mais il était trop tard.

Du haut de la pyramide, les trois chasseurs embusqués tenaient à portée de carabine ceux dont ils avaient surveillé tous les mouvements, et qui désormais ne pouvaient plus fuir.

Un terrible réveil allait dissiper les rêves de convoitise de Baraja et d'Oroche.

« Il est temps ! dit Bois-Rosé.

— Il me faut don Antonio vivant, dit brièvement Fabian ; arrangez-vous d'après cela ; le reste m'importe peu. »

Comme il achevait ces mots, le Canadien se dressa sur ses pieds de toute sa hauteur ; il poussa un cri qui retentit subitement aux oreilles des quatre nouveaux venus et leur arracha une exclamation de surprise que vinrent redoubler encore la taille gigantesque du Canadien et son singulier accoutrement.

« Qui êtes-vous et que voulez-vous ? s'écria une voix que Fabian reconnut pour être celle de don Antonio.

— Qui nous sommes ? répondit le chasseur. Je vais vous le dire et vous rappelèr d'abord une vérité que l'on ne conteste jamais dans mon pays ni dans le désert, c'est que la terre est au premier occupant ; or, puisque vous ne nous avez pas vus arriver, c'est que nous étions ici avant vous. Nous sommes donc les seuls maîtres de ces lieux. Ce que nous voulons, c'est que vous vous retiriez de bonne grâce, c'est-à-dire trois d'entre vous, et que le quatrième se livre à notre

discrétion, pour lui rappeler une seconde loi du désert, celle qui veut du sang pour du sang.

— C'est quelque anachorète à qui la solitude a troublé la cervelle, dit Pedro Diaz, confondant avec un paisible solitaire le terrible frère de la carabine et du couteau.

— Prenez garde ! fit Baraja, je connais cet homme : c'est le plus redoutable tueur de tigres que j'aie jamais vu. Tenez, Diaz, nous n'avons pas de chance.

— Et que m'importe ? s'écria Pedro Diaz.

— Demander qu'on cède, sans coup férir, un placer comme il n'en a jamais existé ! Devant un pareil trésor, l'ami, s'écria Oroche en montrant le val d'Or, on se fait arracher les entrailles du corps plutôt que de le céder à personne.

— Vous l'aurez voulu, reprit flegmatiquement le Canadien.

— Attendez, dit Pedro Diaz, je vais terminer la conférence d'un coup de fusil.

— Non, s'écria Mediana en l'arrêtant, voyons d'abord jusqu'où ira la folie de cet étranger. Et quel est celui d'entre nous, l'ami, s'écria-t-il d'un air ironique, à qui vous voulez enseigner la loi du désert ?

— A vous, ne vous déplaise, s'écria la voix de Fabian, qui se montra tout à coup au même instant où Pepe se levait aussi à son côté.

— Ah ! c'est toujours vous ! » répondit Mediana d'une voix que la rage et la surprise étouffaient au passage.

Fabian s'inclina profondément.

« Et c'est moi qui vous suis pas à pas depuis quinze jours, s'écria Pepe, et qui rends grâce à Dieu de pouvoir solder enfin un compte vieux de plus de quinze ans.

— Qui êtes-vous ? demanda don Estévan en cherchant en vain à deviner à qui il avait affaire, tant les années et le costume qu'il portait avaient changé l'ancien miquelet garde-côte.

— Pepe le Dormeur, qui n'a pas oublié comme vous son séjour au préside de Ceuta. »

A ce nom qui lui expliquait la menace de Fabian au pont du Salto de Agua, don Estévan perdit tout à coup l'air de mépris qu'avait jusque-là porté sa physionomie. Un soudain pressentiment l'avertit que sa fortune touchait à son déclin. Il jeta autour de lui un regard d'inquiétude.

Les rochers élevés qui, d'un côté, formaient l'enceinte du val d'Or, pouvaient le protéger contre le feu des chasseurs, maîtres de la plate-forme. Un court espace l'en séparait et un instant la prudence lui conseilla de s'élancer vers cet abri; mais son orgueil révolté le fit rester en place.

« Eh bien, vengez-vous donc sur un ennemi qui dédaigne de fuir ! cria fièrement le noble Espagnol à Pepe.

— Ne vous a-t-on pas dit, répliqua froidement ce dernier, que nous ne voulons vous prendre que vivant? »

CHAPITRE XLII.

Le captif.

Dans tout le cours de sa carrière aventureuse de soldat et de marin, le duc de l'Armada n'avait jamais couru de danger plus terrible que celui qui le menaçait.

La plaine ne lui offrait aucun abri contre les carabines du chasseur canadien et de l'Espagnol. Qu'étaient les armes à feu de ses cavaliers, entre leurs mains inhabiles, contre les rifles à canon rayé d'une portée double des leurs, maniés par deux tireurs dont le coup d'œil était infaillible et dont le bras ne tremblait jamais? Ces redoutables adversaires avaient encore pour eux l'avantage d'une position inexpugnable et des créneaux de rochers derrière lesquels ils étaient retranchés. Que l'un des cavaliers fît un mouve-

ment, un geste d'hostilité, et c'était fait au moins de deux d'entre eux.

Don Antonio ne se dissimulait pas toute l'étendue du péril auquel il était exposé; mais, pour lui rendre justice, nous devons dire que son courage ne faiblissait pas. Cependant cette position ne pouvait se prolonger longtemps: tous le sentaient, en haut du rocher comme dans la plaine.

« Allons, finissons-en, s'écria la voix tonnante du Canadien, dont la générosité répugnait à profiter des avantages de sa position, et qui se faisait un scrupule de conscience de verser le sang si l'on pouvait en éviter l'effusion. Vous avez entendu tous que nous n'en voulons qu'à votre chef, et qu'il faut vous résoudre, je ne dis pas à nous le livrer, mais à nous le laisser prendre. Retirez-vous donc de bonne volonté, si vous ne voulez pas que nous vous traitions comme des Apaches ou des jaguars.

—Jamais, s'écria Diaz, nous ne commettrons pareille lâcheté! Vous étiez les premiers venus, soit; nous vous céderons la place; mais don Estévan se retirera comme nous avec tous les honneurs de la guerre.

— Refusé, s'écria Pepe à son tour; il nous faut celui que vous appelez don Estévan.

— Ne vous opposez pas à la justice de Dieu, ajouta Fabian; votre cause ne peut être celle de cet homme. Nous vous donnons cinq minutes pour réfléchir, après quoi nos carabines et le bon droit décideront entre nous.

— Dites donc, seigneur don Tiburcio, cria Oroche à Fabian, au cas où nous consentirions de bonne grâce à nous retirer, ne nous sera-t-il pas permis d'emporter une charge de cet or?

— La mesure d'un chapeau chacun! poursuivit Baraja.

— Pas une parcelle, répliqua Pepe. Cet or appartient à don Fabian tout seul.

— Et quel est cet heureux mortel que vous appelez don Fabian? demanda Oroche.

— Le voici, répliqua Bois-Rosé en désignant Tiburcio.

— A tout seigneur tout honneur, » dit Oroche en saluant Fabian avec une expression de haine et d'envie que cette fabuleuse fortune excitait en lui.

Pepe profita d'un moment de silence qui suivit ces derniers mots du gambusino aux longs cheveux pour dire tout bas au Canadien :

« Votre générosité peut nous coûter cher, Bois-Rosé! Laisser retourner à leur camp ces vautours avides, c'est attirer sur nous toute la bande, car il paraît que les Indiens ont été battus par eux; c'est moi qui vous le dis, ces gens ne doivent pas sortir d'ici. Plaise à Dieu qu'ils ne veuillent pas consentir à se retirer; voilà pourquoi je leur refuse de leur laisser emporter le moindre grain de cet or.

— Vous avez peut-être raison, répondit Bois-Rosé d'un air pensif, mais ils ont ma parole, et je ne la retirerai pas. »

Pepe ne s'était pas trompé. La fidélité chancelante d'Oroche et de Baraja n'aurait pas tenu longtemps en face du prodigieux trésor qu'ils avaient entrevu, s'il leur avait été permis d'en prendre leur part, et le refus de l'Espagnol excita chez les deux aventuriers un élan de rage qui leur tint lieu de fidélité envers leur chef.

« Plutôt mourir ici que de reculer d'une semelle! s'écria Oroche exaspéré.

— Bon! se dit Pepe.

— Vous n'avez plus que deux minutes pour vous décider, cria Bois-Rosé, dont le canon se dirigeait alternativement sur les trois cavaliers; croyez-moi, évitez-nous une inutile effusion de sang; il en est temps encore. Retirez-vous, le temps presse. »

Mediana, le front toujours haut, gardait un sombre silence.

Inébranlable dans ses sentiments d'honneur chevaleresque, Pedro Diaz, résolu à mourir avec le chef dont la vie était si précieuse pour la régénération de son pays, consultait don Estévan du regard.

« Retournez au camp, dit le seigneur espagnol; abandonnez à son sort un homme désormais inutile à votre cause, et vous reviendrez venger ma mort. »

Mais Diaz restait immobile comme une statue équestre; puis bientôt l'habile cavalier se rapprocha de don Estévan sans qu'on vît sa jambe ou sa main se faire sentir à son cheval. Quand son genou toucha celui de l'Espagnol, il reprit sa première immobilité. Là, sans que ses lèvres parussent remuer, et le regard tourné vers le chasseur canadien, il trouva moyen de murmurer aux oreilles de son chef :

« Affermissez-vous sur vos arçons.... rassemblez votre cheval.... et laissez-moi faire. »

L'ancien carabinier suivait pendant ce temps d'un œil plein de vigilance les divers mouvements de ses adversaires.

Don Estévan fit signe de la main comme pour demander un sursis.

« Oroche, Baraja, leur dit-il d'une voix assez haute pour que ses paroles arrivassent jusqu'à la plate-forme du rocher, le camp a besoin de tous ses défenseurs; rejoignez-le avec le noble et brave Diaz, qui sera désormais votre chef; vous direz aux hommes que je commandais que telle est ma dernière volonté. »

Oroche et Baraja écoutaient dans une indécision apparente les injonctions de don Estévan; mais, dans le fond de l'âme, les deux aventuriers réfléchissaient que, bien que ce fût un affreux crève-cœur de ne pouvoir plonger leurs mains avides dans les monceaux d'or étalés presque à leurs pieds, il valait cependant mieux se rendre à discrétion et conserver la vie avec l'espoir de revenir un jour ou l'autre au val d'Or. Ils étaient donc résolus à ne pas se faire tuer si c'était possible, et tous deux, sans s'être entendus, voulaient au moins prolonger le plus possible, par décorum, leur apparence de noble hésitation.

« Je parierais, dit Pepe, que ce drôle qui passe la main dans ses longs cheveux, comme s'il lui répugnait de pren-

dre le large, n'aura jamais, ainsi que son compagnon à la veste de cuir, obéi avec plus d'empressement aux ordres de son chef. Mais, de par tous les diables ! n'est-ce pas là l'un des deux coquins qui ont tiré sur nous dans la forêt de l'hacienda ?

— Je l'ignore, répondit Bois-Rosé, j'étais trop éloigné d'eux pour reconnaître leur figure ; mais qu'importe ? »

En ce moment Baraja fit signe de la main à son tour.

« Nous ne savons qu'obéir aux ordres de notre chef, dit-il, et, quoi qu'il en coûte à notre fierté, nous capitulons.

— L'histoire est pleine de capitulations, ajouta Oroche, et je ne sache pas qu'on soit déshonoré pour s'être rendu à l'ennemi, quand le sort des armes est contraire à l'un des deux partis. Nous vous prions donc, seigneur don Fabian, ainsi que vos deux amis, d'agréer nos adieux. »

Sans paraître remarquer le regard de mépris que leur adressa Diaz, les deux dignes camarades agitèrent d'une main leurs chapeaux et de l'autre firent tourner bride à leurs chevaux et s'éloignaient, quand la carabine de Pepe résonna sur la plate-forme avec un bruit éclatant.

« *Con mil rayos !* s'écria l'ancien carabinier d'une voix formidable, est-il donc convenu que vous vous retirerez avec armes et bagages ?

— C'est ainsi que nous l'entendons, cria Oroche ; dans le cas contraire, vous plairait-il alors de venir prendre nos armes ?

— Jetez-les dans le lac là-bas et décampez, répondit Pepe.

— Soit, dit Baraja, qui prit sa carabine d'une main comme s'il voulait la jeter loin de lui, mais qui la porta rapidement à l'épaule et fit feu sur le sommet de l'éminence.

— Voyez-vous ! » s'écria Pepe d'un air railleur et sans daigner faire un mouvement, quand Oroche, à son tour, fit mine d'imiter son compagnon ; mais le gambusino, au lieu de perdre son temps à prendre son point de mire, éperonna vigoureusement son cheval derrière celui de Baraja, qui

venait de bondir de côté, et tous deux disparurent derrière le rempart de rochers sur l'un des flancs du val d'Or.

« C'est votre faute! Bois-Rosé. Vous êtes trop généreux, et voilà deux drôles qu'il nous faudra tôt ou tard déloger de leur forteresse. Ah! si je n'avais écouté que moi! »

Le Canadien haussait les épaules en murmurant les mots de vermine et de triste engeance, lorsque don Estévan ne parut prendre conseil que d'une détermination désespérée.

« Baissez-vous, pour Dieu, Fabian! s'écria Bois-Rosé, le coquin va faire feu.

— Devant l'assassin de ma mère, jamais! » dit Fabian restant debout.

Mais, prompt comme la pensée, le bras du géant canadien pesa sur son épaule et le fit ployer sur ses genoux.

Don Estévan chercha vainement un but à son fusil à deux coups. Il ne voyait plus personne sur la plate-forme que le redoutable rifle de Bois-Rosé dirigé sur lui, quoique le chasseur, pour obéir aux ordres de Fabian, ne voulût pas terminer la lutte en jetant à bas de cheval l'homme que son fils voulait prendre vivant.

Avec autant de bravoure que d'intelligence et d'agilité, et ne voyant que le résultat de la terrible sentence prononcée par les trois chasseurs sans en soupçonner le motif, Diaz s'élança en croupe derrière don Estévan, resté à ses côtés, suivant sa recommandation. L'intrépide partisan jeta ses bras autour du cavalier, que le choc avait ébranlé, saisit la bride du cheval, l'enleva rapidement sur ses jarrets, lui fit faire volte-face, et s'enfuit en couvrant de son corps comme d'un bouclier le chef qu'il voulait sauver au risque de sa propre vie.

Pendant que Fabian et Pepe, animés de passions égales, se laissaient glisser le long des flancs du rocher, au risque de se briser les membres, Bois-Rosé suivait de sa carabine les bonds du cheval dans la plaine.

Les deux cavaliers, fuyant en ligne droite, paraissaient ne faire qu'un seul et même corps. La croupe du cheval,

les épaules de Diaz, tel était le seul but offert au canon de la carabine; à peine de seconde en seconde la tête de l'animal était-elle visible. Sacrifier Diaz était un meurtre inutile, car don Estévan échappait encore; un instant de plus et les fugitifs étaient hors de portée; mais le Canadien était de cette race de tireurs qui logent une balle dans l'œil d'une loutre ou d'un castor pour ménager sa fourrure, et c'était la tête du cheval qu'il fallait atteindre.

Un instant seulement, un instant fugitif comme l'éclair, la tête du noble coureur obéit à l'impulsion du mors, dévia légèrement de côté et se montra tout entière; cet instant suffit au Canadien. Une explosion soudaine se fit entendre, une balle siffla dans l'air, et les deux cavaliers roulèrent par-dessus leur cheval, qui s'abattit frappé à mort.

Froissés, meurtris de la violence de leur chute, don Antonio de Mediana et Pedro Diaz se relevaient à peine, que le poignard aux dents, la carabine à la main, Fabian et l'Espagnol accouraient sur eux; bien loin derrière ses deux amis, Bois-Rosé arrivait de ses gigantesques enjambées tout en rechargeant son rifle.

Puis, quand il eut fini, il s'arrêta immobile comme une statue.

Toujours dévoué jusqu'au dernier moment, Pedro Diaz s'élança vers le fusil échappé à la main de don Estévan et le lui rendit.

« Défendons-nous jusqu'à la mort! » s'écria-t-il en tirant de la jarretière de ses guêtres de cheval un long couteau tranchant.

Le seigneur espagnol, se raffermissant sur ses jambes, ajustait son fusil, indécis un instant sur qui de Fabian ou de Pepe il devait tirer son premier coup; mais le Canadien veillait de loin. Don Estévan n'avait pas encore mis en joue Fabian, qu'il avait enfin marqué pour sa victime, qu'une balle lancée par le rifle de Bois-Rosé vint frapper entre ses mains l'arme dont il allait faire usage. Le plomb brisa le fusil à l'endroit où le canon se joint au bois.

L'escopette échappa aux mains de don Estévan, qui lui-même perdit l'équilibre et tomba sur le sable.

« Enfin, après quinze ans ! » s'écria Pepe en se précipitant sur don Antonio et en appuyant son genou sur sa poitrine.

L'Espagnol voulut en vain résister. Son bras, engourdi par la violence du coup qui lui avait arraché son arme, refusait tout service. En un clin d'œil, Pepe avait dénoué la ceinture de laine qui faisait plusieurs fois le tour de son corps, et il en étreignit fortement les membres de son ennemi.

Diaz ne pouvait lui porter secours. Il avait à se défendre contre Fabian.

Fabian connaissait à peine Pedro Diaz. Il ne l'avait vu que quelques heures à l'hacienda del Venado ; mais la générosité de sa conduite avait éveillé dans le cœur du jeune homme une chaleureuse sympathie, et il voulait épargner sa vie.

« Rendez-vous, Diaz, » s'écria-t-il en esquivant un coup de poignard que lui portait l'aventurier, résolu à mourir et à ne pas se rendre.

Pendant le peu d'instants que mit le chasseur espagnol à garrotter don Antonio, ce fut entre Fabian et Diaz une lutte égale d'adresse et d'agilité.

Trop loyal pour faire usage de son arme à feu contre un ennemi qui n'avait pour toute défense qu'un poignard, Fabian essayait de désarmer seulement son adversaire ; et Diaz, aveuglé par le désir de la vengeance, ne voyait pas les efforts généreux du jeune comte de Mediana.

Celui-ci, tenant son fusil par le canon, et se servant de la crosse comme d'une massue, tâchait de frapper le bras qui tenait le poignard dont les évolutions rapides le menaçaient à chaque instant ; mais il avait affaire à un antagoniste non moins leste et non moins vigoureux que lui. Bondissant de droite et de gauche, Diaz évitait les coups de Fabian, et, au moment où le jeune homme croyait pa-

ralyser le bras du Mexicain, son arme frappait le vide, et le couteau brillait de nouveau menaçant son corps et près de le percer.

Bois-Rosé, sans recharger sa carabine, accourait mettre fin à la lutte où la générosité de Fabian allait lui donner le dessous, et Pepe, de son côté, après avoir réduit don Antonio à l'impuissance de porter secours à Diaz, s'élançait vers les deux combattants.

Menacé par trois hommes près d'unir leurs efforts contre lui, le Mexicain ne voulut pas mourir sans vengeance. Il ramena vivement le bras en arrière et lança comme un trait sur Fabian le couteau tranchant dont il était armé. Mais Fabian n'avait pas perdu de vue les mouvements de son adversaire, et au moment où le poignard s'échappait en sifflant de la main de Diaz, la carabine du jeune homme, dirigée avec force contre la poitrine du Mexicain, rencontra l'arme meurtrière.

Le poignard, détourné de son but, s'enfonça dans le sable, tandis que, semblable à une masse d'armes, la crosse du fusil frappait Diaz en plein corps.

« Demonio ! s'écria Pepe en le saisissant vigoureusement à bras-le-corps, faut-il donc vous tuer pour vous faire rendre ? Vous n'êtes pas blessé, don Fabian, grâce à Dieu ! sans cela !... Voyons, que ferons-nous de vous, l'ami ?

— Ce que vous ferez au noble cavalier que voici, répondit le Mexicain haletant et montrant de l'œil don Estévan étendu sur le sable et frémissant de rage dans ses liens.

— Ne demandez pas à partager son sort, répliqua Pepe d'un air sombre, les jours de cet homme sont comptés.

— Quel qu'il soit, je veux le partager, reprit Diaz en essayant vainement de lutter contre la force supérieure du chasseur espagnol ; je n'accepte de vous ni quartier ni merci.

— Ne jouez pas avec notre colère, s'écria Pepe, dont les passions violentes étaient allumées ; j'ai peu l'habitude d'offrir deux fois quartier à mes ennemis.

— Je sais le moyen de lui faire accepter merci, dit Fabian, qui ramassa le couteau de Diaz. Lâchez-le, Pepe ; avec un homme de cœur comme Diaz, il est toujours un moyen de s'entendre. »

Le ton de Fabian n'admettait pas de réplique, et Pepe, en ouvrant les bras, détacha le lien de fer qui étreignait le Mexicain. Celui-ci, étonné, mais la bouche dédaigneuse, promenait tour à tour ses yeux de feu sur ses trois adversaires.

« Tenez, Diaz, continua Fabian en jetant loin de lui sa carabine, reprenez votre arme, et veuillez m'écouter. »

En disant ces mots avec un air de noblesse qui frappa l'aventurier, Fabian lui tendait son poignard en s'avançant vers lui désarmé et la poitrine à portée de son bras. Diaz reprit son couteau, mais son adversaire n'avait pas trop présumé de lui. L'héroïque simplicité de Fabian avait fait tomber sa colère.

« Je vous écoute, dit-il en laissant glisser son poignard à ses pieds.

— Bien, dit Fabian avec un sourire qui lui gagna le cœur de Diaz, je savais qu'il en serait ainsi. » Et il reprit bientôt : « Vous vous interposez sans le savoir entre le crime et la juste vengeance qui le poursuit? Savez-vous qui sont l'homme pour le salut duquel vous exposez votre vie et ceux qui veulent généreusement l'épargner? Savez-vous si nous n'avons pas le droit de demander au chef que vous ne connaissez sans doute que sous le nom de don Estévan Arechiza un compte terrible d'un passé que vous ignorez? Répondez dans toute la loyauté de votre conscience aux questions que je vais vous faire, et décidez ensuite de quel côté se trouvent la justice et le bon droit. »

Surpris de ce langage, Diaz écoutait en silence, et Fabian continua :

« Si le hasard vous eût fait naître dans une classe privilégiée, héritier d'une grande fortune, porteur d'un nom illustre, et qu'un homme, pour vous enlever cette fortune

et ce nom et se les approprier, vous eût rejeté à votre insu dans la foule de ceux à qui la sueur de leur front n'assure pas même le pain de chaque jour, seriez-vous l'ami de cet homme ?

— Je serais son ennemi, répliqua Diaz.

— Si cet homme, poursuivit Fabian, pour effacer jusqu'au souvenir de ce que la naissance a fait de vous, eût assassiné votre mère, qu'aurait-il mérité ?

— La peine du talion. Coup pour coup, sang pour sang, c'est la loi.

— Si, après une poursuite acharnée pendant de longs jours, au milieu de dangers sans cesse renaissants, le sort des armes eût fait tomber enfin entre vos mains le spoliateur de votre nom et le meurtrier de votre mère, lui appliqueriez-vous la loi que vous citez ?

— Je me croirais coupable envers Dieu et envers les hommes de ne pas le faire.

— Eh bien, Diaz, reprit Fabian avec force, on m'a pris mon nom, ma fortune, et on a égorgé ma mère ; du fond de l'abîme où l'on m'a fait tomber, j'ai pu mesurer depuis peu la hauteur de laquelle on m'a précipité ; j'ai poursuivi le meurtrier de ma mère et le spoliateur de mon nom ; le sort des armes l'a fait tomber entre mes mains, et le voici. »

Un nuage de douleur obscurcit les yeux de l'aventurier à l'aspect du chef dont il avait, sans le savoir, prononcé la sentence ; car le sentiment de justice inexorable que Dieu a gravé dans le cœur de l'homme lui disait que don Estévan avait mérité son sort, si Fabian ne l'accusait pas injustement.

Diaz inclina tristement la tête, étouffa un soupir et garda le silence.

Pendant que ces événements se pressaient au milieu de l'immense solitude, seul témoin de leur accomplissement, les acteurs du drame qui allait se jouer auraient pu voir Cuchillo soulever avec précaution le dais de feuilles qui

couvrait sa tête, jeter un coup d'œil avide sur le val d'Or, et sortir du lac tout ruisselant d'eau, semblable à l'un des génies malfaisants à qui la croyance des Indiens donnait ces sombres montagnes pour demeure.

Mais la gravité des circonstances absorbait toute l'attention de Diaz, comme celle de Bois-Rosé et de ses deux compagnons.

FIN DU PREMIER VOLUME.

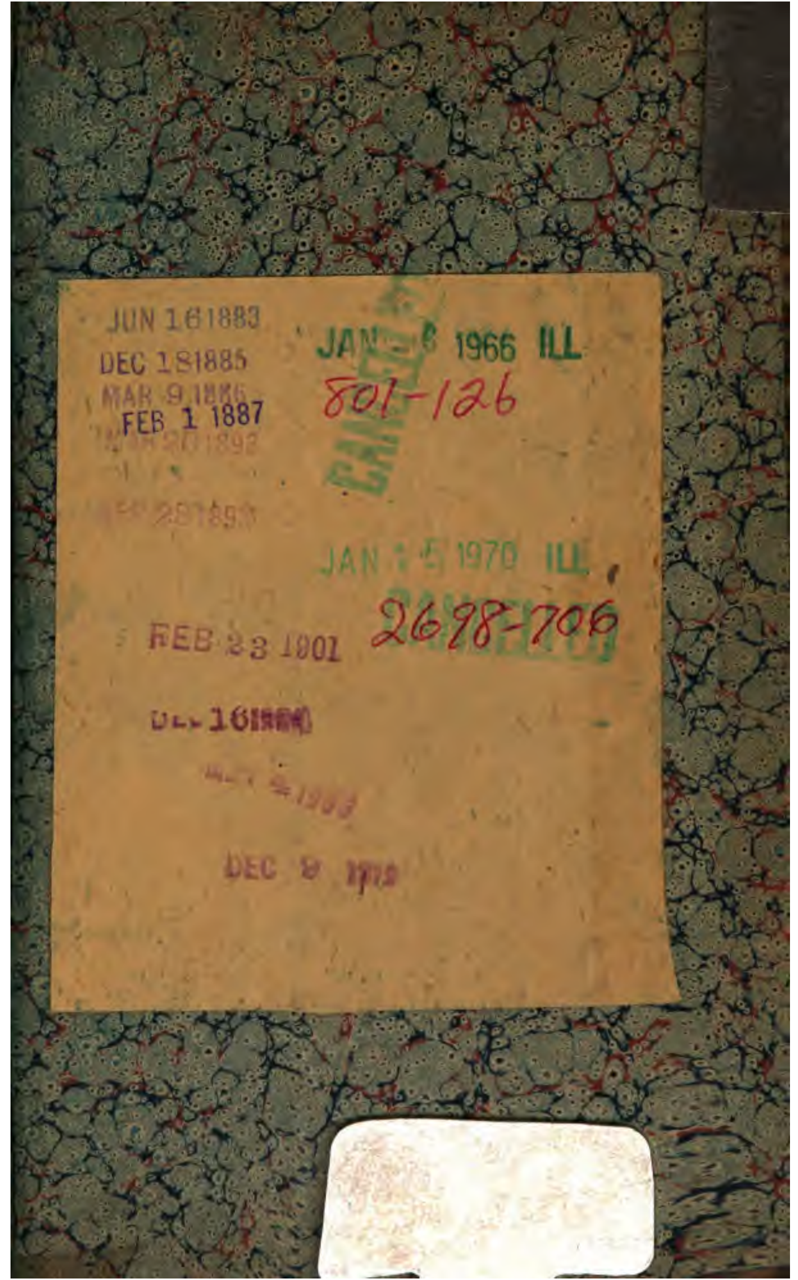
TABLE DES CHAPITRES

DU PREMIER VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

8316. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CH. LAHURE
Rue de Fleurus, 9, à Paris





JUN 16 1883
DEC 18 1885
MAR 9 1886
FEB 1 1887
JAN 1966 ILL
801-126
JAN 1 5 1970 ILL
2698-706
FEB 23 1901

